DERNIER REFUGE

DEUXIÈME PARTIE [1]

I. — DÉPART

Ainsi que Geneviève l'avait annoncé, les Berthemy s'installèrent aux Charmilles dès le commencement de juillet.

C'était une vaste propriété, située un peu au-dessus de Poissy, qui, descendant jusqu'à la Seine, se prolongeait assez loin sur les basses collines du paysage. La maison, régulière, solide, massive, construite en deux étages sur un large espace et relevée par une sorte de tourelle carrée, avait un aspect riche et confortable de château bourgeois. Devant, des deux côtés d'une avenue de tilleuls dont les fleurs secouaient leur odeur fade, se déroulaient des jardins, soignés avec une rare entente de la beauté des fleurs; derrière, fuyaient les ombrages touffus d'un vieux parc. A quelque distance s'élevait une ferme modèle, construite en style normand, complétée par une importante vacherie. Actif avant tout, incapable de rester inoccupé, Berthemy n'aimait pas la campagne pour en savourer les loisirs, mais pour l'exploiter. Il était de ceux que les arbres intéressent plus par leur profit que par la grâce ou la fraîcheur de leurs branches, les champs par le pain qu'ils fournissent plus que par la beauté

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1895.

de leurs aspects. Levé avec le soleil, tout le jour agissant, il cherchait les moyens d'améliorer le revenu de sa terre, comme à la ville des combinaisons pour augmenter le rendement de ses capitaux. Non qu'il fût, plus que beaucoup d'autres, ambitieux d'argent, mais parce que tel était le besoin fondamental de sa nature. Du reste, le repos aux Charmilles, qu'il jugeait indispensable à sa santé, n'interrompait point ses affaires, pour lesquelles il se rendait à Paris trois ou quatre fois par semaine.

Nulle part, la dissemblance qui séparait les deux époux n'éclatait plus vivement que dans ce séjour à la campagne, où ils se trouvaient en contact presque continuel, sans les diversions de la vie sociale. Pendant que son mari, devenu subitement gentilhomme campagnard, courait ses terres, conférait avec son fermier, étudiait des machines agricoles, Geneviève s'abandonnait à ses goûts simples et tranquilles, gênée à peine par la venue trop fréquente d'hôtes d'un jour qu'elle recevait avec bonne grâce, bien que sans plaisir. Sa joie eût été d'éviter entièrement une mondanité hors de saison; mais Berthemy, qui s'ennuyait avec elle, recherchait des passans, et, quand il n'avait pas mieux, ramenait Levolle, qui d'ailleurs venait de mauvaise grâce, ayant peu de goût pour les champs. Celui-là, Geneviève le subissait, en rançon des bonnes journées calmes, comme elle en avait quelques-unes, qu'elle pouvait consacrer tout entières à son petit Jacques, dont le grand air, le soleil, l'exercice coloraient les joues pâles, et qui, d'une semaine à l'autre, se bronzait sous ses belles boucles brunes. Avec lui, elle faisait de longues promenades, dans l'épaisseur du parc, où tout la ravissait : le gracieux babil du petit être découvrant le monde des papillons, des mousses, des libellules, berçait la pensée inquiète de la mère, qui songeait aux tristesses de l'ami absent, — moins triste elle-même qu'elle ne l'aurait cru, gagnée, peu à peu, par une mollesse apaisante et douce qui se glissait en elle, au demi-oubli de l'amour orageux où le hasard l'avait jetée. Mais ces accalmies ne duraient guère; sans cesse quelque incident réveillait son cœur assoupi : c'était, jaillissant d'elle-même, une pensée soudaine, née elle ne savait comment, qui la traversait comme un éclair, en laissant derrière soi un sillon d'angoisses ou de pressentimens; c'était, dans une des rares lettres de Martial, une phrase ambiguë qui lançait son imagination dans un champ vide, où elle s'affolait comme un cheval grisé d'espace; c'était son mari qui arrivait avec des nouvelles ou des suppositions dont elle se troublait; c'était surtout Levolle à qui Duguay, qui l'étonnait, fournissait un thème à commentaires inépuisables. Le vilain homme devait avoir des

soupçons, ou, en tout cas, de vagues intuitions, car il revenait constamment sur Martial, avec une inexplicable insistance :

— A propos... commençait-il en la regardant.

Il s'interrompait une seconde, clignait de l'œil, reprenait :

— A propos, j'ai rencontré hier votre ami Duguay. Où donc était-ce? Dans les Champs-Élysées, je crois. Il s'en allait en rêvassant, une fleur à la boutonnière. Pas du tout l'air d'un monsieur qui manipule de l'électricité et des corps chimiques, pas du tout! On aurait dit plutôt un amoureux, oui, un amoureux en avance au rendez-vous!

Il lançait sa phrase en triomphe, comme s'il eût été sûr de frapper juste et de faire mal.

— Bah! répondait Berthemy. Vous voyez de l'amour partout, Levolle; Duguay a bien autre chose en tête.

Le gros homme prenait un air malin:

— Hé! hé! qui sait? sait-on jamais? Remarquez qu'il ne travaille plus guère. Le résultat de ses recherches, nous l'attendons encore. Je crains bien que nous ne l'attendions longtemps!

Ses joues se congestionnaient, dans une poussée de sensualité; ses yeux se fixaient sur Geneviève, qui se sentait défaillir, car il lui causait une crainte mêlée de dégoût, et dont l'âme, avec une force nouvelle, s'enfuyait alors vers l'absent.

Le malheur voulut que Levolle fût justement amené par Berthemy le jour où, pour la première fois de la saison, Martial osa venir aux Charmilles. Sa présence leur empoisonna la journée; d'autant plus qu'il ne cessa pas un instant de les observer, avec cet air narquois et renseigné qui inquiétait Geneviève. Martial, auquel il s'attacha dès la gare Saint-Lazare, s'énervait à souffrir de son contact, à le secouer dans des discussions qui finissaient toujours par s'envenimer, mais surtout à guetter l'instant d'un bref aparté possible, que le hasard reculait d'heure en heure. Dix fois il aurait éclaté, si Geneviève ne l'avait contenu du regard, de la voix, — du calme surtout, de ce calme qu'elle savait imposer à son visage alors même qu'il était bien loin de son cœur. Levolle cependant, expansif, joyeux, d'une insupportable vulgarité, plaisanta lourdement sur toutes choses pendant le déjeuner; au café, mis en belle humeur par le grand air, l'appétit solide, les vins, il s'en prit à Martial :

— Vous ne dites rien, monsieur Duguay?

Cette remarque lui valut une réponse impertinente :

— C'est probablement parce que j'aime mieux vous écouter.

L'autre, sans se fâcher, continua :

— Mais je crois que vous n'écoutez guère non plus... n'est-ce pas, Berthemy?

Geneviève s'interposa :

— M. Duguay est quelquefois distrait.

— Oh! c'est son droit, s'écria Levolle, c'est son droit de savant!... Seulement il a l'air triste, aujourd'hui... Qu'avez-vous donc, cher monsieur?... Si vous nous faisiez vos confidences?... Nous sommes à la campagne, entre amis, nous avons bien déjeuné : c'est le moment de tout se dire, hé! hé!...

Impatienté, Martial se leva sans répondre, pour aller fumer dans la véranda. Il comptait que Geneviève l'y rejoindrait. Elle n'osa pas : elle lisait ou croyait lire dans les yeux de Levolle qu'il guettait sa sortie.

— Vous savez, expliqua Berthemy, Duguay est un fantaisiste : il faut lui laisser toute sa liberté.

— Oui, oui, répondit Levolle, je le connais : rien de lui ne m'étonne.

Cependant, comme Martial ne rentrait pas, Berthemy dit à sa femme :

— Allez donc le chercher, ma chère amie.

Elle se leva, avec un regard sur Levolle qui lui parut plein d'ironie. Duguay faisait sauter Jacques sur ses genoux, à deux pas de la gouvernante :

— Ces messieurs vous réclament, dit Geneviève.

— Ces messieurs sont bien bons! fit-il avec amertume.

La présence de l'enfant et de la bonne l'empêchant de rien dire, il rentra, et se mit à causer de toutes sortes de choses, avec une abondance nerveuse qui ne tarissait pas. Plus tard, en allant à la gare, accompagné par Berthemy et par l'inévitable Levolle, qui voulait prendre le même train que lui, il se trouva pendant un instant seul avec Geneviève, à quelques pas devant leurs deux compagnons.

— Je ne veux plus que vous receviez cet homme! lui dit-il à voix basse.

Elle ne lui répondit que par un regard dont il comprit tout le sens. Hélas! que pouvait-il vouloir ou ne pas vouloir? Ce n'était pas lui qui disposait d'elle.

— Il me semble pourtant que vous pourriez..., commença-t-il en répondant à l'objection qu'il avait lue dans ses yeux.

Elle ne le laissa pas continuer.

— Enfant! fit-elle.

Il baissa la tête. Pourquoi donc était-elle si sage, si raisonnable, si résignée, et pourquoi l'était-il si peu? Enfant, oui, un

enfant capricieux et folâtre, qui demande la lune parce qu'il en a vu le reflet miroiter dans l'eau, un pauvre enfant trop sensible, dont mille chagrins minimes gonflent le cœur à le faire éclater. C'est bien là ce que l'amour fait des hommes : toute la différence, c'est qu'ils ne pleurent pas comme les petits, dont la tendresse des mères sait tarir les larmes.

— Vous viendrez *chez nous?* lui demanda-t-il encore.

D'un coup d'œil derrière elle, Geneviève s'assura qu'on ne les entendait pas. Elle murmura :

— Oui.

— Quand?

— Bientôt.

— Dites-moi le jour?

— Je ne peux pas!

Comme il se taisait, elle ajouta :

— Je vous écrirai.

L'imprécision de cette promesse le fit partir désespéré, flanqué de Levolle, qu'il eut quelque peine à empêcher, chemin faisant, d'exprimer sa brutale admiration pour Mme Berthemy.

Peu de jours plus tard, Geneviève tint sa parole. Martial s'était promis de lui reprocher son excès de prudence, son peu d'efforts pour lui donner un signe d'affection, sa complaisance trop passive à supporter Levolle, son inaltérable sérénité pendant que se dissipait la journée à jamais perdue où ils avaient compté s'aimer un peu; mais ses griefs et ses doutes fondaient lorsqu'il la voyait, et l'heure unique qu'ils pouvaient passer ensemble s'envola trop vite. En se quittant, ils convinrent qu'elle lui fixerait un jour de la semaine suivante où il pourrait venir aux Charmilles avec des chances de l'y trouver seule.

— Toutefois n'y comptez pas trop, lui dit-elle en le quittant, et soyez sage, si nous sommes victimes d'un nouveau contretemps.

Recommandation superflue! Martial savait bien qu'il ne pouvait compter sur rien; que leur bonheur tremblait à tous les vents; que le plus futile incident dérangeait sans cesse leurs combinaisons et contrariait leurs rencontres, qui pourtant seules, de la vie entière, leur importaient. Cette fois encore, le hasard fut contre eux. Avec Berthemy il y avait toujours des surprises : il amena les Venado.

Mais ceux-là furent moins gênans que Levolle. Venus pour causer d'affaires, aussitôt après le déjeuner bruyant, ils s'enfermèrent avec Berthemy, dans la pièce qui lui servait de cabinet de travail, et laissèrent le champ libre aux amans. Il faisait un

jour orageux. De larges gouttes de pluie tombaient par momens du ciel fuligineux, puis cessaient, tandis qu'un coup de vent balayait soudain un morceau de l'espace et que des bandes de lumière rayaient les nuages. De la véranda, où ils causaient, ils entendaient les éclats de la forte voix de Mme de Venado, qui criait des chiffres et des noms de compagnies de chemins de fer avec son accent cruel.

— Sortons-nous? demanda Martial.

— Par ce temps?...

— Qu'importe!...

— Comme vous voudrez, mon ami.

Le gravier cria sous leurs pas, ils furent bientôt dans les allées silencieuses du parc. Les gouttelettes de pluie suspendues aux branches des hêtres et des bouleaux miroitaient dans des rayons perdus. L'ombre amicale des vieux arbres humides les enveloppait. Ils étaient seuls, à des distances infinies de tout ce qui pesait sur eux. A se trouver enfin auprès d'elle, loin des fâcheux, Martial eut un mouvement de joie.

— Il fait délicieux! s'écria-t-il.

Il la pressa contre lui. Elle se laissa prendre un long baiser, le rendit, puis, brusquement, avec un geste d'effroi, se dégagea.

— Ah! vous avez peur! murmura-t-il avec un accent de reproche. Toujours!

— Songez où nous sommes! répondit-elle.

Mais, revenant après s'être ainsi dérobée, elle lui prit le bras d'un mouvement à la fois affectueux et contenu dont la tendresse intime lui fit honte de ses violences.

Ils marchèrent quelque temps en silence, écoutant bruire leurs pas et leur souffle, ivres d'être ensemble dans cette ombre fraîche, parmi ces senteurs d'arbres mouillés, de terre humide. Puis Martial murmura une de ces phrases qui revenaient sans cesse dans leurs duos :

— Je ne puis plus vivre sans vous!...

Elle se serra davantage contre lui. Il continua :

— Cela est vrai depuis longtemps; cela devient chaque jour plus vrai, depuis qu'il y a plus d'espace entre nous. Oh! si vous saviez comme je me sens loin de vous! Quand vous étiez en ville, je pouvais passer devant votre hôtel, vous apercevoir dans la rue, vous rencontrer au théâtre ou chez des amis communs. Maintenant, plus rien! Quand je sors, je sais que je ne vous verrai pas. Je suis une âme en peine à travers les rues, une pauvre âme qui ne cherche même plus le chemin du Paradis.

Les hommes parlent beaucoup d'eux, tandis que les femmes

ne parlent presque jamais d'elles. Geneviève répondit en le plaignant, sans dire combien elle souffrait aussi des longues journées où elle ne l'attendait pas.

— Pauvre, pauvre ami!

Après avoir un instant joui de cette pitié caressante, il reprit :

— Vous savez, il y a deux parts dans ma vie : les momens que nous passons ensemble, et tout le reste du temps. De petites oasis dans un désert. Et le désert est si vaste, par cet affreux été! Ce sont des solitudes infinies, où il n'y a rien, rien, qui m'engloutissent.

Elle sourit :

— Les oasis sont fraîches, dit-elle en frissonnant un peu sous la caresse humide d'un souffle d'air : tâchez d'en jouir.

Il lui prit un baiser.

— Oui, c'est vrai, c'est vrai... Mais cela compte pour si peu, ces visites que je fais chez vous. J'y suis un indifférent, un étranger, comme les passans qui se succèdent, comme les hôtes de hasard que vous reconnaissez à peine! Tout ce que j'y vois, tout ce que j'y entends me rappelle le petit rôle effacé que j'ai dans votre vie. Voyez, pour être seuls un instant, il nous faut rôder dans ce parc, où vous avez froid, où vous n'osez pas même me donner vos lèvres à baiser. Encore notre promenade doit-elle être brève, car on pourrait la remarquer. Il faudra donc rentrer. Je vous appellerai « madame », vous m'appellerez « monsieur ». Nous ne serons plus rien l'un pour l'autre, que deux personnes cérémonieuses qui s'observent. Et puis, vers la fin de l'après-midi, je m'en irai sous la pluie, vous laissant chez vous, dans votre *home*, que j'aurai traversé comme une mauvaise pensée...

Il baissa la voix.

— ... vous laissant à l'autre, qui vous garde, qui s'enferme avec vous, qui ne se cache pas, lui!

— Vous savez bien pourtant..., commença-t-elle.

Il l'interrompit avec une violence croissante :

— Oui, je sais, je sais! Vous n'êtes plus à lui, vous me le dites et je vous crois. Je souffrirais trop si je ne vous croyais pas. Mais, quand même, il vous a plus que moi. Vous vivez sous ses yeux, il respire votre air. C'est à moi que vous appartenez; pourtant, ce que j'ai de vous, je le lui vole. Et puis, vous dépendez de lui : il n'aurait qu'un mot à dire pour me fermer la maison. Quand il veut partir, vous partez. Il prononce : « Nous irons ici, nous irons là. » Que pouvez-vous faire? Le suivre! Il faut alors que je vous cède, parce qu'il a pour lui le droit, la loi, la société, tandis que je n'ai que l'amour...

Geneviève souffrait. Elle demanda :

— N'est-ce pas la meilleure part?

Mais en même temps elle détourna les yeux; car elle sentait cruellement la vérité de ces paroles : oui, c'était bien là leur plaie de s'aimer plus que des amans, par tous les liens du cœur et de la chair, par le désir, par la tendresse, et de voir toujours se dresser entre eux, sans que leur amour ni leur volonté pût rien pour l'abattre, l'obstacle qui les séparait à jamais : rempart infranchissable, construit par l'expérience des siècles pour braver et dominer l'amour, mur solide auquel toutes les sociétés ont ajouté quelques pierres, que la sagesse des temps a cimenté d'un dur mortier, tour imprenable derrière laquelle se lamentent des âmes prisonnières et dont les créneaux ont vu tant de tristes héros tomber au siège. Hélas! quand le désespoir de leur esclavage les envahissait comme à cette heure, ils n'avaient d'autre remède que les baisers défendus, les caresses coupables : oubli furtif dans la fièvre des sens, passagère victoire de l'éternelle illusion. Voyant que Martial s'affligeait, et que cette journée menaçait de tourner en tristesse, Geneviève ne lui refusa plus ses lèvres, oublieuse de sa prudence : et, sans plus rien dire, sans plus penser, ils allaient à petits pas, par les avenues. Un bruit soudain, tout proche, les sépara.

— Ce n'est rien, dit Martial en rassurant Geneviève.

C'était le glissement furtif de quelque bête sous la feuillée. Il répéta, en regardant autour de lui :

— Tu vois, ce n'est rien!

Mais il n'en fallait pas davantage pour la rendre nerveuse et craintive : un craquement de branchillons morts sous la fuite d'une belette avait détruit l'enchantement. Pourtant, avec effort, toute secouée de légers tremblemens, Geneviève appuya de nouveau sa tête sur l'épaule de Martial; ils reprirent leur marche abandonnée :

— Tu n'as pas peur?

— Non, non, je n'ai pas peur.

— Viens!

Il lui montrait un petit pavillon qu'une fantaisie de Berthemy avait placé là, où l'on n'entrait presque jamais. Elle résista.

— Non, non!

Mais l'amant la guidait, la portait presque : elle se laissa entraîner.

Quand ils rouvrirent la porte, la pluie tombait à torrens.

— Mon Dieu! que faire? s'écria Geneviève, en sondant du regard le coin de ciel ouvert qui semblait tomber sur eux.

— Attendre!

Il fallait bien. Ils se trouvaient à dix minutes au moins de la maison. Ils attendirent. Dans les yeux angoissés de Geneviève, Martial put lire qu'elle songeait aux *autres :* à son mari, à Mme de Venado, à leur retour honteux et trempé.

— Rentrons un moment, voulez-vous? proposa-t-il.

Elle refusa d'un signe de tête; ils restèrent debout sur le seuil, tandis que derrière eux s'esquissait à peine, dans l'obscurité qu'éclairait seule la porte entr'ouverte, l'intérieur du pavillon meublé à la turque, avec de hautes draperies, des panoplies dont les cuivres luisaient dans un rais de lumière, le baldaquin du divan. Elle repoussa Martial qui voulait se rapprocher : les inquiétudes qui sourdaient en elle, et toute cette eau qui lavait l'espace, les attristaient; ils traversèrent un de ces momens où, l'exaltation tombée, il ne reste de l'amour que le décevant fantôme : heures passagères, heureusement, comme les plus belles, et qui, de même que celles-ci vous laissent un arrière-goût amer, vous préparent à de nouvelles joies :

— Nous ne pouvons nous attarder davantage : il faut rentrer, mon ami...

Moins furieuse, l'averse tombait encore : ils enfonçaient jusqu'aux chevilles dans la terre meuble des sentiers; des coups de vent secouaient sur eux la pluie amassée aux feuillages denses. En approchant de la maison, ils virent qu'on les attendait derrière les vitres de la véranda. Ils avancèrent, sous le regard ironique de Berthemy, qui les plaisanta de leur expédition.

— Vous n'avez vraiment pas de chance, monsieur Duguay, de venir à la campagne par le seul jour d'orage que nous ayons eu depuis trois semaines! Mais consolez-vous, la terre est contente, elle avait besoin de cela.

Cependant Geneviève, obligée de s'excuser pour aller changer de toilette, lisait clairement dans les yeux de Mme de Venado une surprise, un soupçon, une indulgence narquoise; et elle se sentait rougir jusqu'au sang, comme si son secret se fût trahi sans qu'elle pût le retenir, dans une brusque découverte de son âme et de son corps, — honteuse de ce qui faisait son orgueil intime, désespérée de ce qui faisait sa joie. Comme, ensuite, Mme de Venado ne cessa pas de lui faire l'éloge de Duguay et l'entoura de chatteries invitant aux confidences, ce sentiment ne la quitta plus, empoisonnant pour elle la fin de la journée. Troublée et perplexe, elle évita tout aparté, tout échange de regards avec Martial, qui dut partir par le même train que les Venado, tourmenté

des mille suggestions douloureuses que pouvait justifier l'attitude de Geneviève et forcé de subir un entretien où les soupçons provoqués par l'incident de la journée amenèrent plusieurs questions perfides.

Pourtant, ce premier mois des vacances maudites se passa moins mal qu'il ne le craignait : il put retourner encore aux Charmilles; Geneviève vint deux fois à Paris sous prétexte d'emplettes. La veille de son échappée, elle envoyait à Martial la liste des objets qu'elle devait rapporter : il les achetait, si craintif de se tromper, avec tant d'hésitations, de soins, de scrupules, qu'il se tirait à peu près d'affaire. En arrivant dans l'atelier, où l'attendaient les paquets, elle commençait par les examiner l'un après l'autre avec une exaspérante lenteur. C'étaient alors des exclamations, des remerciemens, un soudain : « — Mon Dieu ! vous vous êtes trompé ! » qui le remplissait de la terreur de la voir partir pour le Louvre ou le Bon-Marché; et puis, aussitôt, un éclat de rire, un baiser, ces rassurantes paroles :

— Non, non, ne crains rien : c'est pour t'effrayer !

La revision achevée, ils constataient que la journée presque entière leur appartenait, délicieuse éclaircie dans la morne splendeur de l'été, pour eux si chargé d'ennui. Et la fuite de ces heures brèves, la course en fiacre jusqu'aux abords de la gare, où il descendait avant elle, le départ du train qu'il guettait, perdu dans la foule, les laissaient éperdus du désir d'être ensemble, encore, toujours, sans que les minutes comptent, sans que l'espace se jette entre eux : elle, enfoncée dans un coin de son coupé, les yeux clos, ne voyant que lui, évoquant les souvenirs de la dernière caresse, le son du dernier « au revoir », trop heureuse quand la présence et la conversation de quelques voisins de campagne ne venaient pas abréger ses souvenirs; lui, errant par les rues, l'âme en désarroi, désœuvré comme si tout l'avenir eût été vide, plus seul que si le monde eût été désert, s'en allant tout droit sans savoir où, pour échouer à la fin dans quelque café, autour d'une musique dont les accords l'appelaient. Le lendemain, des jours incertains recommençaient, dévorés par les mirages d'une nouvelle rencontre ou par l'attente de lettres rares, car ils ne correspondaient guère, l'expédition et la réception des lettres étant pour Geneviève d'une extrême difficulté; et si quelquefois elle s'abandonnait à s'exprimer librement, lui, en revanche, avait l'ordre formel de n'écrire que s'il avait un prétexte et, dans tous les cas, avec une réserve extrême.

Martial savait que cette période transitoire de demi-séparation, où du moins il conservait quelque chose d'elle, ne durait guère,

et conduisait à des jours pires. Elle finit encore plus tôt qu'il ne le redoutait, grâce à une brusque décision de Berthemy : un matin, un billet de Geneviève, dont il n'attendait rien ce jour-là, lui apprit leur départ pour le lendemain. Pas de détails : « M. Berthemy a décidé... » Mais la cause de cette décision inattendue, elle ne la disait pas! C'était toujours ainsi, c'était son enrageante habitude de ne jamais expliquer les choses, de laisser entr'ouverte la porte du mystère où il ne manquait pas de précipiter son imagination vite affolée : coquetterie unique de cette femme qui n'en avait point d'autre, mais qui avait celle-là, inconsciente sans doute, cruelle sans le vouloir :

« Nous passerons la journée à Paris, disait-elle encore. Peut-être (le mot dubitatif était souligné deux fois pour bien marquer la restriction qu'il apportait à l'espérance éveillée) pourrai-je aller *chez nous* vers la fin de la matinée. Nous prendrons le train de quatre heures. »

Deux ou trois phrases affectueuses terminaient la communication, mais peu expansives, compassées, comme si l'amie eût senti son impuissance à panser par des mots la blessure que la nécessité l'obligeait à faire.

Il l'attendit sans trop croire à sa venue, dont les chances diminuaient de minute en minute avec une effrayante lenteur.

Tantôt il l'accablait de reproches, préparait le discours qu'il lui adresserait à leur prochain rendez-vous, dans deux mois, plus tard peut-être : « Comment! vous n'avez pas trouvé une heure, une demi-heure pour venir à moi, avant cette longue, longue séparation? vous êtes partie sans un adieu, sans un regret peut-être, sans me sacrifier une de vos emplettes, une dernière course au Bon-Marché, une dernière visite à votre couturière!... » débitant à demi-voix ces phrases-là et d'autres pareilles, qu'il savait bien qu'il ne dirait point; tantôt, au contraire, il lui cherchait des excuses: son mari la harcelait ou ne la quittait pas, ou peut-être avait-elle Jacques, qu'elle ne pouvait renvoyer... Tout à coup, en s'approchant de la fenêtre, il la vit arriver d'un pas inquiet, en se retournant vers la rue. Alors, en un clin d'œil, ses doutes s'évadèrent, sa tristesse se dissipa, son cœur déborda de joie et de reconnaissance, il courut ouvrir la porte en s'écriant :

— Oh! merci... merci d'être venue!

Elle souriait, toute rose de chaleur. Elle se serra contre lui, tendrement.

— Comment aurais-je pu partir sans te revoir?

Mais comme il l'embrassait, elle ajouta aussitôt, la voix tremblante :

— Seulement, je ne peux pas m'arrêter,... je ne peux pas!...

Martial s'écartait refroidi.

— Il ne faut pas m'en vouloir, n'est-ce pas?

— Vous n'avez donc point de temps pour moi? demanda-t-il.

Elle répondit, en lui prenant la main :

— Un tout petit moment!...

Alors, repris par l'angoisse de la lettre imprécise, il sentit tomber toute la joie qu'il avait eue de la voir entrer :

— Dites-moi ce qu'il y a? fit-il en la regardant au fond des yeux.

Elle assura :

— Il n'y a rien.

Il doutait toujours. Il reprit :

— Pourquoi donc partez-vous si tôt?

— Je vous l'ai dit : une idée de M. Berthemy. Il trouve qu'il fait trop chaud aux Charmilles; il prétend qu'il est fatigué cette année, qu'il a besoin d'un repos plus complet.

— Vous resterez donc plus longtemps à la mer?

— J'espère que non.

— Si, je le sens!... Vous ne pourriez pas trouver un prétexte, gagner quelques jours?...

— Oh! fit-elle, avec lui!...

Il voulut chasser l'idée intempestive de cette domination qui l'écartait toujours, et revint à la question :

— Ne pourrais-je pas aller vous voir à Étretat?

Elle hésita un peu, peinée de l'affliger :

— Vous savez que nous y sommes entourés de connaissances, répondit-elle. Il y aura Mme Waters, qui a loué une villa près de la nôtre, Levolle, qui vient continuellement...

— ... Tous les ennemis?

— Oui, tous les ennemis.

— Et ils vous verront chaque jour, eux, pendant que je n'aurai pas même une lettre... Oui, vous serez un peu à tous ces gens-là... Et à d'autres, à des inconnus, aux baigneurs qui vous rencontreront sur la plage...

Elle lui mit la main sur les lèvres :

— Tu sais bien que je ne suis qu'à toi : ne me reproche pas ce que je ne puis changer! ne gâte pas notre adieu!... Et puis, il faut nous entendre... Toi, dis-moi, que vas-tu faire?...

— Voyager, changer de place. Pour rien au monde je ne resterais ici, toi partie : je ne pourrais pas.

— Où iras-tu?

— Je ne sais pas. En Suisse, en Allemagne.

Elle se récria, les sourcils froncés d'inquiétude :

— Mais je veux savoir où vous êtes, moi !

Il s'était promis de la faire souffrir; pourtant il capitula tout de suite :

— Je vous enverrai mon plan de voyage : ainsi, vous saurez toujours où m'écrire... si toutefois vous avez envie de m'écrire...

Elle ne releva pas l'intention de ces derniers mots :

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, que nous serons séparés!... que nous serons loin l'un de l'autre!

Une larme brilla derrière sa voilette; et Martial, dont la rancune se fondait, ne songea plus qu'à la consoler.

— Chère, chère, ne pleure pas ! disait-il en lui baisant les yeux.

Mais elle avait déjà dominé son émotion et semblait retrouver son habituelle maîtrise d'elle-même.

— Je ne pleure pas, dit-elle bravement. Tu vois, je ne pleure plus ! Adieu.

Puis, tout à coup, perdant sa dernière force, elle éclata en larmes en se jetant dans ses bras. Et ils pleurèrent ensemble, sans plus songer aux vains reproches, aux petites récriminations que provoquent parfois les douleurs communes, sans plus douter l'un de l'autre, tout entiers au désespoir de cette séparation que la minute prochaine allait ouvrir, ne sentant plus que la désolation mortelle de leur amour infini...

Ce fut Geneviève qui se reconquit la première :

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, il faut que je m'en aille!... Il faut, il faut...

— Va, dit Martial.

Ils auraient voulu se dire mille choses encore; et les mots leur manquaient. Pour s'exprimer l'un à l'autre, ils n'avaient plus que le langage muet des yeux qui se cherchent, des mains qui se retiennent, des lèvres qui ne veulent pas se quitter.

— J'irai à la gare, dit-il. Je veux vous voir partir.

Elle répondit :

— Oui, venez ! Adieu !... Adieu !...

Elle referma, pour un dernier baiser, la porte qu'elle venait d'ouvrir; puis elle la rouvrit, avec un geste de décision et un sourire; et elle disparut, si vite, qu'il se demanda si réellement elle était venue, si c'était bien son parfum qui déjà s'évaporait de l'atelier, si c'était bien elle qui sortit par sa porte cochère, fila sans se retourner le long de la petite rue où deux ou trois passans la dévisagèrent, et s'évanouit avec une fluidité de fantôme.

Il la revit encore, à la gare, sur le quai de départ, avec son

mari, Jacques et la femme de chambre, installés, tous, déjà, dans leur coupé. Il s'approcha d'eux. Berthemy lui tendit la main, tout souriant, l'air joyeux et détendu de l'homme de travail qui voit commencer les vacances.

— Tiens, Duguay ? partez-vous aussi ?

— Non, je ne pars pas.

Croyant utile de justifier sa présence, Martial ajouta :

— Je reviens de Marly, tout à l'heure. Je vous ai aperçus sur le quai. Un peu étonné, car je vous croyais aux Charmilles.

Il remarqua que Geneviève, qui haïssait les mensonges et les évitait mieux que lui, rougissait de l'entendre. Du reste Berthemy, plus communicatif que d'habitude, l'empêcha de continuer :

— Oh ! les Charmilles, il y fait trop chaud ! Et puis, tant que j'y reste, je ne peux pas rompre avec mes affaires. Paris est trop près. Ma foi, j'étais éreinté, je n'y tenais plus. Est-ce que nous aurons le plaisir de vous voir, à Étretat ?

Martial chercha le regard de Geneviève qu'elle continua de détourner, ne voulant sans doute ni l'affliger en lui commandant de refuser, ni revenir sur la décision prise.

— Je ne pense pas, répondit-il en hésitant. Je vais partir aussi, un de ces jours.

— Ah ! vous êtes fatigué, vous aussi ? Vous allez aux eaux, je pense ?

— Non, je me porte à merveille, je n'ai pas besoin d'eaux. Je vais voyager en Allemagne, simplement. Je pousserai probablement jusqu'à Berlin, où j'ai des laboratoires à visiter.

— Bon, bon. Et vous savez, pour la rentrée, je compte sur le *scopophore*.

Martial essaya de sourire :

— Le *scopophore ?* Oui, oui, c'est convenu, soyez tranquille !

— Je le suis, je le suis !

Comme Berthemy endossait un cache-poussière, Duguay en profita pour se retourner vers Geneviève, immobile dans le coin du coupé.

— Et Jacques ? demanda-t-il. Est-ce qu'il est content de partir ?

Elle leva les yeux sur lui pour répondre :

— Sans doute. Les enfans, eux, ne demandent qu'à changer de place.

— Se souvient-il encore d'Étretat ?

— Il en parle souvent.

L'enfant, qui écoutait, intervint gaîment, en secouant sa jolie tête bouclée :

— Oh ! oui, je me rappelle !... Il y a des bateaux... Il y a des pêcheurs... Et la mer !...

Des employés crièrent :

— En voiture !

— Nous partons ! fit Berthemy.

— J'espère que votre saison vous réussira à tous ! dit Martial en leur serrant les mains.

— Merci ! répondit Berthemy. Je vous souhaite aussi bon voyage.

On ferma les portières.

— Au revoir, dit encore Berthemy.

Geneviève répéta :

— Au revoir !

Et Martial, la voix étranglée :

— Au revoir !...

Le train siffla, et s'ébranla lourdement. La tête de Berthemy apparut à la fenêtre : sans perdre de temps, il venait de coiffer sa casquette de voyage. Martial souleva son chapeau, et sentit un affreux déchirement, comme si son cœur s'en allait de sa poitrine, pour jamais. Un instant encore il resta sur le quai, tandis que le train, accélérant sa vitesse, disparaissait sous la lourde architecture des ponts. Puis il s'éloigna, la tête basse, sans rien entendre du bruit qui l'entourait. Il murmura :

— Je suis seul !

C'était vrai : parmi la foule des êtres différens, il se sentait aussi seul qu'un voyageur perdu dans un pays étranger, seul désespérément, pour un temps dont il n'osait calculer la durée, et qui lui semblait infini comme sa solitude, sa tristesse et son amour...

II. — ABSENCE

Deux jours plus tard, Martial partait à son tour.

Il se rappelait d'autres départs, en d'autres temps : l'esprit libre, ouvert à la curiosité des spectacles du monde, l'âme prête à recevoir de fraîches empreintes, il s'en allait alors vers l'inconnu des villes étrangères, vers le charme des paysages agrestes : alors, quand après de longs mois laborieux dans l'horizon fermé de rues grises il retrouvait l'espace enchanté, l'air du ciel, les ondoiemens des collines, le murmure des ramées ou des sources, son cœur se gonflait d'émotion, se dilatait de joie ; il chantait comme un enfant parmi les roseaux d'une berge, sifflait à tue-tête en suivant les sentiers des futaies, ou s'attendrissait, couché

sur la mousse, le regard et la pensée perdus dans le bleu. Cette joie-là, cette joie naïve d'écolier en vacances, de citadin aux champs, de travailleur au repos, il savait maintenant qu'il ne la retrouverait plus. Nul spectacle ne tenterait sa curiosité, fixée sur un seul point ; et la joie était morte en lui, ou plutôt ne savait plus s'épanouir qu'à la seule chaleur des regards aimés, des caresses attendues. Il ne voyait plus la beauté des choses. Quand la douceur de l'air ou les parfums des champs lui mouillaient les yeux de tendresse, il s'y mêlait toujours plus de regret que d'espérance, une inquiétude indéfinissable, des vœux stériles de revoir qu'il formulait parfois en expressions dont le lyrisme, chez d'autres, l'eût fait sourire. L'ennui le suivait partout; loin de fuir sa mélancolie, il s'y plongeait avec délices, comme dans une chère ivresse dangereuse : car le regret et le désir qui en étaient l'essence venaient d'*elle* encore, et il n'en eût point voulu priver son absence. Souvent, railleur de lui-même, il se disait :

« Ce sont des sentimens de bachelier, c'est un retour d'adolescence. »

Puis, un chant triomphal montait en lui :

« L'amour n'a jamais que vingt ans ! »

Son désir eût été d'errer au hasard, à travers des villes inconnues, des paysages qui fuiraient très vite, de sorte que la diversité des choses, berçant sa fantaisie, pût distraire au moins ses yeux. Mais ses chers liens ne lui laissaient point cette liberté : pour avoir des nouvelles de Geneviève, pour qu'elle pût le suivre et se sentît moins seule, il fallait au contraire que son plan de route fût strictement arrêté. Il avait donc banni tout imprévu de son itinéraire, fixé d'avance ses lieux d'arrêt, choisi ses hôtels, et fait tenir cet horaire à Mme Berthemy dans un billet qu'il lui adressa sous couleur de lui renvoyer un livre prêté. En route, il recevrait des lettres, de ville en ville. Mais on ne lui permettait pas d'en écrire, à moins qu'il n'eût un bon prétexte ou sous réserve d'un cas très grave. Or, le bon prétexte était introuvable. En revanche, les cas graves recommençaient chaque jour : c'étaient de folles idées, des pressentimens poignans de réalité, des questions dont il brûlait d'avoir la réponse, des craintes soudaines qui l'étreignaient sans motif avec une lancinante intensité, et sans que rien pût les dissiper, sauf, pour un instant, les enveloppes bleutées où la fine écriture svelte, penchée, avait inscrit les initiales convenues.

Les premiers jours furent intolérables. Dans le déchirement de la séparation, incroyable et accomplie, Martial ne pouvait se représenter ni qu'un nombre restreint d'heures l'éloignait à peine

de la dernière rencontre, ni qu'un temps infini le séparait du revoir. C'était comme un arrêt soudain de sa vie, comme un de ces brusques changemens de destinée qui vous jettent sans pitié dans l'extrême douleur; car plus elle se réalisait, plus l'idée de la séparation lui semblait monstrueuse; et son voyage, qu'il regrettait déjà d'avoir imaginé, s'étendait devant lui comme un interminable calvaire. Son programme était, avant d'arriver à Berlin où l'appelaient quelques vagues affaires, de revoir certains endroits parcourus pendant ses années d'études, semés de souvenirs de jeunesse: Strasbourg, Stuttgard, Ulm, Augsbourg, Nuremberg. De cette espèce de pèlerinage, il attendait, sinon du plaisir, du moins de la distraction. Bientôt il dut reconnaître qu'il n'en trouverait aucune : à travers ces paysages qui jadis gravaient dans ses yeux les fraîches images du monde qui se révèle, il cherchait vainement quelque chose qui fût encore lui; ses regards ne se posaient plus qu'avec indifférence sur les panoramas admirés autrefois; son âme s'en allait, là-bas, dans la petite station banale dont il connaissait les villas environnées d'arbres, le promenoir au bord de la mer, les routes fuyant par les campagnes vertes. Loin de se fixer sur les objets qui l'appelaient au passage, — cathédrales, tableaux, statues, — sa pensée se morfondait à reconstituer les journées inconnues de Geneviève, à la chercher sur la plage aux heures où peut-être elle promenait Jacques, et frémissait en calculant les regards que d'autres recevaient, les sourires que cueillaient des inconnus. Le passé qu'évoquaient les paysages n'existait plus pour lui que comme le souvenir effacé d'un conte écouté autrefois, d'une historiette à laquelle, enfant, on a pris quelque plaisir, et dont, homme, on sourirait à peine avec indulgence. En de certaines heures, devant des toiles qui avaient fait rêver son imagination de vingt ans, par exemple, devant cette *Pietà* de Zeitblom, si belle, si douce, si pure, que recèle le vieux dôme d'Ulm, il se penchait curieusement sur cet autrefois, dont rien absolument ne subsistait. Et il souriait de se trouver, après tant d'années, plus jeune qu'en ce temps-là : car sa vie datait bien du jour où pour la première fois il avait rencontré Geneviève. Oui, ce jour-là marquait sa seconde naissance; à partir de ce jour-là seulement, il vivait, dans le sens large et mystérieux de ce verbe infini, déployant des forces inconnues, traversé par des rayons de joie, crucifié dans des tourmens suprêmes. Aussi, quand il regardait derrière lui, ne voyait-il plus que le roman où pour lui s'absorbait le monde, n'en retrouvait-il que les points de repère, — la liste des chapitres, — deux mots rappelant des suites de sensations aiguës : tels, les jours enfiévrés qui précédaient l'aveu; le désespoir emporté qui l'abattait aux pieds de

Geneviève; le premier abandon des doigts fuselés, déjà caressans, qui se posaient sur son front; le premier baiser, chaste encore, cueilli sur les lèvres qui venaient de s'ouvrir pour un mot de pitié. Car c'était bien la pitié qui l'avait conduite à l'amour. N'est-ce pas toujours elle qui perd les nobles femmes? Tendres d'instinct, elles compatissent au mal aigu de notre désir; elles veulent panser la blessure qu'elles ont ouverte; et, peu à peu, voici que le mal les gagne; elles se grisent aux larmes qu'elles versent, elles implorent à leur tour le réconfort qu'elles apportaient; leurs cœurs saignent à la même place, leurs âmes halettent aussi; et des couples éperdus poursuivent ensemble le rêve qui toujours fuit, poussés à travers le monde par le tourbillon dévastateur...

Devant la blanche *Pietà* de Zeitblom, Martial remuait ces idées : Qui sait? songeait-il avec un peu d'amertume, qui sait si, même après nos ivresses, elle n'a pas pour moi encore plus de pitié que d'amour? Car enfin, le cœur que nous possédons ne livre pas tout son secret; dans les yeux aimés, autour des pensées que nous savons lire, il y a toujours des mystères; et jamais je ne saurai si, à cette heure, elle pense à moi comme moi à elle, avec les mêmes déchiremens, en souffrant autant de l'absence, en appelant si éperdument le revoir? Mais à Ulm même, il trouva une tendre lettre, qui répondait en partie à ses doutes : on lui permettait d'écrire poste restante à Dieppe, où l'on trouverait moyen, une fois par semaine, de recueillir sa correspondance. Il comprit ce qu'avait dû coûter, à la prudence de Geneviève, cette folie, qui supposait des combinaisons difficiles. Pourtant, la lettre était d'un ton très calme, presque conjugal, parlant beaucoup de Jacques, évitant les expansions trop vives. N'importe, son bonheur fut grand de pouvoir, le soir, dans sa chambre d'hôtel, écrire à cœur ouvert, à bâtons rompus, dire pêle-mêle tout ce qui chantait et pleurait dans son cœur :

« ... Comment ceux qui s'aiment peuvent-ils se quitter? C'est l'insoluble question que je me pose, dans cette solitude du monde qui m'entoure, en errant par ces lieux étrangers. Je me la posais déjà, stupidement, désolément, l'autre jour, pendant que le train vous emportait comme une proie, et je me demandais aussi si j'étais seul, sur ce quai de la gare, à souffrir d'un pareil déchirement. A chaque instant nous assistons ainsi à des départs qui nous semblent naturels ou insignifians : le nôtre a paru tel à ceux qui nous ont approchés, à votre femme de chambre, aux inconnus qui nous frôlaient sur le trottoir et vous regardaient, vous trouvant belle. Et pourtant, quel deuil il cachait! Croyez-vous que la mort soit pire que la séparation? Elle a un caractère absolu, fatal, inévitable, qui renferme une espèce de consolation. Mais

ainsi ! Songez donc, je sais que vous êtes à moi, et vous vivez loin de moi, pour d'autres, auprès d'autres. C'est en vain que je vous appelle : il y a l'espace entre nous, l'espace que je ne puis franchir. Ah ! l'absence, c'est une mort consciente, c'est la mort avec le regret, avec le désir, avec toutes les sensations douloureuses qui tourmentent la vie et que du moins l'autre mort, la vraie, apaise... Il est vrai que l'absence n'est point inexorable : vous reviendrez, nous nous reverrons... Mais est-ce bien sûr? Il peut arriver tant de choses pendant que nous ne sommes pas ensemble ! Notre frêle bonheur est à la merci du plus léger hasard. Tenez ! quand je suis seul, livré à moi-même, sans la ressource du travail, avec, devant moi, l'enfilade de ces longues journées qu'il faudra remplir, je suppute tous les accidens qui peuvent mettre entre nous quelque chose de plus infranchissable encore que l'espace. Oh ! qu'ils sont nombreux, — nombreux et redoutables. Je ne vais pas les dénombrer, n'ayez pas peur ! D'ailleurs nous les braverions, n'est-ce pas?...

« Si seulement je savais ce que vous faites, si je pouvais vous suivre le long de vos journées ! Mais vous ne m'en dites pas l'emploi, vous ne me dites rien de votre vie quotidienne, vous me laissez ignorer comment passent vos heures, qui vous voyez, qui s'occupe de vous. Dites-moi tout, je vous en prie : il n'y a rien d'insignifiant, rien d'indifférent dans ce qui vous concerne. Le plus léger détail de vous est pour moi la plus grosse nouvelle. Je voudrais vous suivre de minute en minute, dans votre lumière, dans votre air, dans votre entourage. Écrivez-moi longuement. Ne me parlez que de vous !... »

En réponse à ce vœu, une lettre reçue à Munich donnait les détails demandés, d'un ton enjoué et gracieux. Jacques y tenait toujours une grande place, et son éloge :

« Si vous saviez comme il est drôle, ce tout petit Jacques dans la grande mer, et comme il est joli, quand il sort de l'eau, tout ruisselant, tout brun dans les bras de son baigneur. Car ce n'est pas moi qui le baigne, soyez tranquille ! Vous ne permettez pas : j'obéis ; et il y a là quelque mérite, je vous assure ; l'eau doit être si fraîche, si bonne par cette affreuse chaleur ! Mon Dieu, que vous êtes enfant quelquefois ! Enfin, n'importe, on fait ce que vous voulez, on ne fait pas ce que vous ne voulez pas, on est sage et docile comme un agneau.

« Après le bain, ce que Jacques aime le mieux, ce sont les grandes promenades sur la plage, que nous faisons ensemble. Vous ne dites rien, vous ne grondez pas ? Bon ! Eh bien, nous en profitons. Nous allons très loin, en courant après la mer, que la marée emporte à des distances infinies. Il y a des coquillages, il

y a des mouettes, il y a surtout des crabes couleur de sable, auxquels Jacques s'intéresse particulièrement. »

Geneviève continuait ainsi, longuement, d'un ton qu'un indifférent aurait jugé aussi tranquille que si elle écrivait à une amie, sans un mot de passion.

« Qui nous voyons? disait-elle plus loin. Des gens de peu d'intérêt, que je ne regarde guère. Mme Waters, par exemple. Pourquoi donc ne l'aimez-vous pas? Elle vous aime, elle. Un peu trop, même. Nous parlons souvent de vous. Elle flirte avec un certain M. Belmontet qu'on dit poète et qui s'habille en Anglais. On les voit partir ensemble, à cheval, pour d'interminables promenades. Elle est très jolie, en amazone. Comment faites-vous pour lui laisser tant de liberté, puisque vous avez de l'influence sur elle? Nous avons eu déjà deux fois la visite de notre ami Levolle, insupportable comme toujours. Les autres personnes que je rencontre, je crois que vous ne les connaissez pas. Dans le nombre, il n'y en a pas une d'ailleurs qui soit digne de votre attention, ni de la mienne...

« J'espère qu'après tant de détails vous allez être rassuré. Du reste, de quoi donc vous inquiétez-vous? Vous savez bien que je suis avec vous, toujours. »

En continuant, la lettre s'attendrissait : un souffle d'amour passait sur la réserve évidemment voulue. Mais pourquoi ne se livre-t-elle pas davantage? se demanda Martial. Quelle crainte l'empêche donc de m'écrire avec tout son cœur? En relisant, il découvrit un autre sujet d'inquiétude : dans ces longues pages, il n'y avait rien sur Berthemy. Délicatesse bien naturelle! se dit-il d'abord. Puis, cette explication ne lui suffit plus : il en chercha d'autres, qui le tourmentèrent, et dont il ne pouvait, dont il n'aurait point osé dire un mot à son amie.

Dans ses lettres, Martial ne parlait guère de ce qu'il voyait: car les images parmi lesquelles il se mouvait, si même elles distrayaient un instant ses yeux, ne s'imprimaient point dans son âme, absorbée ailleurs. A Nuremberg, pourtant, la tragique figure d'un Christ gravé sur bois par Durer s'imposa fortement à son imagination orientée vers la souffrance : il essaya de le décrire à Geneviève; il disait :

« Jamais mieux que devant cette tête tourmentée, je n'ai compris combien est profonde la pensée chrétienne qui fait la douleur sacrée. En la contemplant, je me rappelais une étrange inscription, lue un jour sur le frontispice d'une médiocre église, à Milan : *Amori et dolori sacrum. — Consacré à l'amour et à la douleur*. Grande parole, au sens infini! Quel prêtre inconnu l'a prononcée? Je ne sais : son nom s'est perdu à travers les âges. Mais

c'est le secret de son cœur qu'il a gravé sur la pierre : hélas ! et celui de tous les cœurs que l'amour a frappés et que séparent le monde, l'espace, la loi. L'Amour et la Douleur sont unis dans une fraternité cruelle. Oh ! chère, je les sens tous deux en moi, en *nous*, insatiables et délicieux. Qui sait si la Douleur n'est pas la source vive où l'Amour s'éternise ? Tenez, en des heures comme celle-ci, où je me sens près de vous malgré la distance, où ma plume court sur mon papier comme mes baisers courraient sur vos lèvres, il me semble que nous avons plus d'amour, ainsi, que tant d'autres qui sont plus heureux. *Amori et dolori sacrum !* Oui, nos cœurs sont comme cette église : ce n'est pas à Dieu que monte leur ferveur ; ils sont, pourtant, pieux à leur manière ; ils se consument dans un sentiment qui dépasse le siècle, ils ont leurs hymnes et leurs prières ! ils sont voués à celui, s'il existe, qui a pitié de l'Amour qu'ennoblit la Douleur. »

La lettre que Martial attendait à Nuremberg manqua, remplacée par ce court billet :

« Il m'a été impossible d'écrire à temps pour le courrier. Mais vous trouverez, à Bayreuth, une lettre que je vous écrirai demain. Adieu. Baisers. »

Il se morfondit sur ce nouveau mystère : comment Geneviève pouvait-elle manquer du peu de temps qu'il faut pour écrire trois pages ? Qu'est-ce donc qui l'en empêchait ? Y avait-il, dans son cœur, un morceau d'indifférence qui, soudain, la rendait paresseuse ? ou, femme comme toutes les femmes, se laissait-elle accaparer, hors de lui, par mille riens où sombraient ses heures ? A moins, peut-être, qu'il s'agît d'un motif grave : combien alors devait-il l'être pour qu'elle ne l'indiquât pas ; car enfin, on n'est jamais si pressé qu'on ne puisse, au lieu de trois lignes, en griffonner six, et elle savait à quel point le silence l'inquiétait. S'exaltant peu à peu sur ces suppositions, il finit par s'irriter contre Geneviève, évoquant le souvenir de leurs légers froissemens, qui grossissaient dans sa mémoire, doutant d'elle, se martyrisant à l'accuser, presque à la maudire. Il se soulagea en écrivant une lettre de reproches. Mais il ne l'envoya pas : et le lendemain, il se félicita de l'avoir mise en pièces, car il trouvait à Bayreuth des pages pleines de tendresse, qui le faisaient s'accuser à son tour de ses injustes pensées :

« ...Pardon ! disait-elle. J'ai laissé fuir la journée que je comptais vous consacrer, sans motif, simplement parce que j'étais lasse et paresseuse. Comme j'allais prendre la plume, au dernier moment, Mme Waters est arrivée ; on l'a reçue, elle ne m'a plus quittée, j'ai eu mille peines à écrire deux lignes, qu'il m'a fallu porter au train.

« Pardon! Ne crois pas que je t'aime moins, ne crois pas que je te néglige! — Tu sais, nous avons nos faiblesses, nous autres femmes, nous sommes de pauvres êtres qu'entraînent des bagatelles, qui sacrifions souvent aux toutes petites choses. Et toute la soirée, et toute la nuit, j'ai pensé à toi, je me suis représenté ta déception, ta tristesse, ton inquiétude en recevant cet affreux billet où je n'ai pas même su mettre, dans un mot, ce que j'avais dans le cœur. Gronde-moi! Punis-moi! Invente quelque chose qui me fasse de la peine! J'espère que tu m'as écrit une lettre méchante qui me fera pleurer! En attendant, je vais me punir moi-même : demain, je me dirai malade, je passerai la journée entière enfermée dans ma chambre, seule, sans livre. Mais sera-ce une punition? Je penserai si bien à toi, je te verrai près de moi, tes mains dans les miennes. Et je poserai ma tête sur ton épaule, et tu me garderas dans tes bras, longtemps, jusqu'à ce que j'oublie, et tu me pardonneras, parce que tu es bon et sais tout comprendre. »

Martial, attendri, monologua longtemps sur la petite feuille :

« ... Te pardonner... Pauvre chérie, que puis-je avoir à te pardonner?... Je trouble ta vie, je la tourmente, je te donne si peu de bonheur!... Non, non je ne te gronderai pas, je te dirai que je t'aime, je te le répéterai, je te demanderai pardon, moi aussi, du chagrin que je te cause, des injustes reproches que je te fais, des mauvaises pensées qui parfois m'effleurent alors que je ne devrais être que tendresse et reconnaissance... »

Il comptait dérouler, dans sa lettre du soir, ce thème infini. Mais la représentation de *Tristan* le bouleversa. Il ne put parler d'autre chose : un instant, ses propres sentimens allèrent se confondre dans le flot de passion que soulève le génie de Wagner :

« Plus encore que la musique, écrivait-il après, le poème s'est emparé de moi. Il dit tout; — oui, tout ce qu'on peut dire sur ce redoutable et délicieux amour qui gouverne les hommes. Il en montre les flammes et la fatalité, et qu'il n'est point coupable, et que seules nos lois le font criminel. Quand je suis sorti de cette fournaise, votre image se levait partout sur mes pas. Je me suis enfui dans les bois, j'ai marché longtemps sous des sapins, sur de la mousse, par des sentiers remplis de silence, dans la nuit claire. Où prendrais-je des mots pour vous dire tout ce que j'ai senti s'agiter en moi? Mais c'était vous, toujours! Tristan, Yseult, Wagner, ombres vaines! Tout ce qui passe, tout ce qui vit, tout ce qui souffre, tout ce qui aime, c'est toi, ce ne peut être que toi! Cette poésie et cette musique ne m'ont ravagé le cœur et les sens que parce qu'elles sont toi. Tu étais au fond du drame comme tu es au fond de toutes choses. La terre avec son travail et celui des hommes, avec l'immensité de ses horizons où vibre notre

désir, notre petit monde que fleurissent le génie et la beauté, — tout cela n'est qu'un vaste néant autour de nous deux, toi et moi, confondus, qui nous cherchons, qui nous trouvons à travers l'espace, qui mêlons nos âmes que séparent de futiles distances, des lois injustes. Seuls nous sommes ; le reste n'est rien. Oh! ce cri d'Yseult, sur le corps de Tristan, quand la mort l'appelle et déjà la console : « Disparaître, s'anéantir dans les souffles du Tout! » Mais non, c'est le Tout qui s'anéantit en nous, aux heures dont le souvenir me fait frissonner de délices. Et c'est nous qui sommes vivans, dans le néant des choses. Oh! chère, je voudrais te prendre, et que cela durât toujours! Je voudrais fuir avec toi, dans un tourbillon qui ne s'arrêterait jamais! Comprends-tu bien? L'éternité pour nous aimer! Elle n'aurait pas une heure de trop. Elle déroulerait pour nous sa durée infinie, sans que nos cœurs se lassent. Point de séparation, point d'oubli. Notre amour vivrait en dehors du temps, car enfin, qu'est-ce qu'un amour qui finit? Il faut, il faut qu'il soit éternel...

« ...J'ai divagué longtemps comme cela, roulant de confuses pensées que je ne saurais exprimer, que je n'oserais peut-être. Je te caressais, je t'adorais, je t'implorais. N'as-tu rien entendu de mes paroles? N'as-tu pas senti, cette nuit-là, que je t'appelais éperdument? Le soleil levant m'a trouvé dans ces bois. Il a incendié l'horizon, — ce vaste horizon coupé de collines boisées, semé de villages, strié de houblonnières sombres. Alors j'ai traversé les champs qui longent la forêt, en m'orientant au hasard vers la petite ville que j'apercevais estompée dans le crépuscule du matin ; et je suis rentré pour t'écrire. Dans quelques heures, je continuerai mon voyage. Il ne faut point s'attarder aux lieux où l'on vit trop vite. Je ne veux pas, loin de vous, de ces sensations exaspérées : c'est ensemble seulement, c'est à deux qu'il faut se noyer dans ces flots d'amour, dans ces ondes de poésie... »

Geneviève répondit par des paroles exaltées et brûlantes : elle avait pleuré de ne pouvoir entendre avec lui le poème d'amour, elle en avait, de loin, vécu la phrase éternelle. Puis, elle se reprenait peu à peu, elle retrouvait son équilibre, et, d'un ton plus léger, elle grondait amicalement. Elle était charmante dans ses gronderies, elle les semait de câlineries presque maternelles, infiniment douces, douces comme un souffle des lèvres aimées sur le front, comme la caresse de la main chérie dans les cheveux. Pourquoi passait-on des nuits blanches au clair de lune, au risque de se fatiguer, de se rendre malade? ou dans les bois, encore, comme si l'on n'y courait aucun danger! Il fallait prendre garde à soi, résister aux caprices de son humeur fantasque, « être sage! »... « Être sage, » c'était son mot habituel, le mot de sa nature har-

monieuse et pondérée, l'ordre qu'elle donnait d'instinct, tandis que Martial ne parvenait guère à le comprendre, ni à l'obéir. Cette recommandation, d'ailleurs, qui revenait sans cesse, dans les lettres comme dans les rencontres, lui causait volontiers une légère irritation :

« Être sage! » mon Dieu! écrivit-il en relevant le mot, je ne pourrais l'être que sous votre amicale direction, conduit par votre main, apaisé par vos yeux, bercé par vos caresses... Voulez-vous vraiment que je sois sage? Eh bien, hâtez-vous de m'envoyer à Berlin le télégramme que j'attends tous les jours, celui où vous me direz : « Je serai à Paris, tel jour, chez nous. » Car enfin, vous n'allez pas me laisser encore six semaines sans vous voir. C'est impossible! Je ne serais plus sage du tout; il me faudrait bien inventer des folies pour tuer le temps... Vous savez, chaque fois que je vais à la poste, je me demande : « Sera-ce aujourd'hui? »... Et vous me recommandez d'être sage!... Allons! trouvez un prétexte : bon ou mauvais, qu'importe? J'attends votre appel à Berlin... »

Mais à Berlin, Martial ne trouva qu'une lettre inquiète, presque froide.

« J'ai peur de vous écrire aujourd'hui. Pourquoi? Je ne sais; je ne vois rien qui nous menace, et pourtant j'ai peur. Je voudrais vous dire mille choses, et je n'ose pas, ou ne sais pas. Il y a une main invisible qui retient ma main. Vous savez que je suis quelquefois comme cela : ce n'est pas ma faute, n'est-ce pas? Je ne peux rien contre cette faiblesse, ce découragement qui me poursuit. Aussi, je ne vous enverrai que quelques lignes aujourd'hui. Pauvre ami! peut-être qu'elles ne vous feront pas même plaisir... »

Et, posément, elle parlait de ses journées, de Jacques, du temps qu'il faisait, en personne qui n'a pas beaucoup à dire et s'efforce pourtant de remplir les quatre pages de son papier.

Déçu, maussade, Martial répondit sur un ton d'ironie, affectant de s'étendre aussi sur d'insignifians détails, et de ne savoir non plus que dire. Mais l'ironie était un masque qu'il ne gardait jamais longtemps; bientôt, sa lettre changeait de style :

« Non, il n'est pas possible que vous n'ayez pas autre chose à me dire! Comment mille pensées ne jailliraient-elles pas, dans l'absence, de votre cœur? Et pourquoi ne me les confiez-vous pas librement? Vous avez peur, dites-vous. Pourquoi? pourquoi toujours craindre? Il faut avoir le courage de son amour. Pourquoi le souiller par la peur? Trop de prudence l'avilirait. Vengeons-nous par le mépris des périls qui nous entourent, et de tout ce qui nous sépare. L'absence est le seul malheur : qu'avons-nous de pire à redouter? »

Tout en cachetant sa lettre, il songeait à l'inutilité de telles exhortations. Il se figura Geneviève rêvant sur ces lignes pour elle presque incompréhensibles, frissonnant seulement à l'idée des dangers qu'elles évoquaient, qui sait? reprise par ses goûts corrects, regrettant la régularité perdue de sa vie, mesurant le peu de bonheur acquis au prix de tant de soucis. Ce respect qu'elle avait toujours des lois transgressées, ces sacrifices à des devoirs violés qu'elle accomplissait même dans la faute, surtout son besoin de cacher leur secret sous d'irréprochables apparences, semblaient souvent à Martial inconséquence et faiblesse : telles sont les femmes, se disait-il, ballottées, incertaines, et, une fois qu'elles aiment, tiraillées entre la vertu qu'elles regrettent et la passion qui les entraîne. Il n'aurait point voulu, malgré ses heures de révolte, que Geneviève fût autre : car il pouvait du moins mesurer la force de son amour à la peine qu'il lui coûtait d'être entrée dans le chemin de mensonges, semé de périls et de hontes, où ils marchaient ensemble. Et il rouvrit sa lettre pour ajouter :

« Crains seulement, chérie, crains tout ce qui nous menace, tout ce qui nous approche, tout ce qui pourrait survenir! Crains les autres et nous-mêmes, puisque tu es ainsi. Mais ne m'aime jamais moins pour cela, et sache bien que je suis près de toi, prêt à tout pour toi, — moi qui n'ai peur que de ne pas t'avoir assez! »

Il eut, à ce moment, quelques jours de répit. Berlin était le but de son voyage; il comptait y visiter certains ateliers, s'y mettre au courant de certains travaux, qui l'intéressèrent; l'œuvre le reprit : ce fut une saine diversion. Ses lettres s'apaisèrent : il y parla davantage de ce qu'il voyait, de ce qu'il faisait, du monde nouveau qui se révélait à lui, de l'angoisse qui lui serrait le cœur dans cette capitale de fer, parmi ces arsenaux et ces casernes. A son tour alors, Geneviève s'inquiéta : car elle aussi, le voulait tout pour elle. Quand elle lui recommandait d' « être sage », c'était bien dans l'espoir qu'il ne le serait guère, aucune de ses peurs n'équivalant à celle d'être aimée moins; et ce qu'elle craignait surtout, c'était la rivalité du travail, qui, avant elle, avait absorbé l'âme de Martial, et pouvait le reconquérir. D'autres, rusées ou moins sincères, auraient tenté de l'inquiéter par quelque manège de coquetterie, — en excitant, par exemple, sa jalousie aux aguets, par une phrase adroite, par un nom tombé de la plume. Mais elle était, pour cela, trop simple, trop droite, trop fière : elle se fit seulement plus tendre, elle laissa mieux parler son cœur. Et elle atteignit son but : dans une lettre attardée, qui lui coûta deux jours d'angoisse, elle trouva quelques mots qui répondaient à son souci :

« ... Je pense à ma vie active : c'est si peu de chose! Ce que j'ai fait, ce que je fais, ce n'est rien, cela ne compte pour rien. L'insignifiance de tout ce qui n'est pas NOUS me hante toujours davantage : quand, par hasard, je me suis laissé absorber un moment par d'autres pensées, je me les reproche comme du temps perdu, ou comme d'avoir gaspillé un peu de ce qui est votre bien. »

Un jour qu'il revenait de la poste restante, où il n'avait rien trouvé, Duguay, dans un paquet de lettres que lui remit le portier du Kaiserhof, reconnut l'écriture de Berthemy. En un clin d'œil, son imagination rapprocha l'arrivée de cette missive inattendue du retard qu'avait subi son autre correspondance. Pas un instant, il ne songea à l'attribuer à une autre cause qu'à celle qui le préoccupait, tandis que cette idée, rapidement, lui traversait l'esprit : « Berthemy sait tout. » Aussitôt il fit le tour des hypothèses; et, d'ailleurs très calme, il décacheta l'enveloppe dans le va-et-vient du grand hall. En réalité, il s'agissait de bien autre chose : on lui demandait un simple renseignement d'affaires, qui ne coûterait pas grand effort à sa complaisance. Il fut presque déçu. Mais, l'affaire expliquée, le banquier ajoutait :

« Ne nous ferez-vous donc pas le plaisir, à votre retour, — qui doit être proche. — de venir passer quelques jours avec nous? Nous serions enchantés de vous voir, et vous trouveriez à Etretat, sans nous compter, d'aimables compagnons. »

D'attrayantes combinaisons de revoir le firent sourire; cette lettre ne lui fournissait-elle pas le prétexte cherché pour une rencontre, dont personne, après une telle invitation, ne pourrait s'étonner? Puis, soudain, son imagination dévia vers un autre objet : qui donc pouvaient être ces « aimables compagnons », dont Geneviève ne parlait jamais? Pourquoi ne donnait-elle pas même leurs noms? pourquoi ne disait-elle rien d'eux? Il était parvenu à vaincre presque sa lancinante jalousie, à se figurer que Mme Berthemy vivait, là-bas, à peu près seule, absorbée par Jacques, dérangée à peine, de temps en temps, par quelques visites de Levolle, évitant les relations bigarrées de la plage. Et voici qu'une phrase que lui jetait le hasard dissipait cette illusion! Aussi bien, comment avait-il pu s'imaginer qu'avec un homme comme Berthemy on pût, le voulût-on, demeurer isolé? Ne le connaissait-il pas assez pour savoir qu'il lui fallait, autour de lui, des gens, quels qu'ils fussent, des gens à sa table, des gens pour ses promenades, des gens pour pêcher, pour se baigner, pour canoter? Mais alors, pourquoi rien, jamais rien sur ces gens, qui pourtant jouaient un rôle dans la vie de Geneviève, arrêtaient le vol de ses pensées, recevaient ou prenaient un peu d'elle, enfin? Peut-être comptait-elle, par son silence, lui éviter tout effleure-

ment d'inquiétude : alors, elle réussissait bien! Ou peut-être... Et mille hypothèses effrayantes le hantèrent, possibles, probables, qu'il appuyait en relisant les lettres reprises, en creusant le sens des moindres phrases, en cherchant entre les mots des sous-entendus ou des réticences. Il fit le projet de partir, pour tomber à Étretat à l'improviste. Mais il ne l'exécuta pas. C'était en de tels momens que le conseil coutumier d'être sage agissait sur lui : inconsciemment, il en subissait l'ascendant; les deux mots le guidaient comme une volonté plus forte, entrée dans la sienne. Or, être sage, à cette heure de sa vie, c'était surtout éviter un revoir dangereux et pénible, sous trop d'yeux étrangers, dans la gêne d'une de ces stations où le désœuvrement de tous, le défaut d'espace, les rencontres de hasard suppriment toute liberté; c'était attendre, sur place, avec les dehors de la patience, dans l'ennui croissant. Et il attendait, sans prendre aucune décision, traînant ses doutes à travers la longueur des jours.

Entre temps, il prit le renseignement demandé par Berthemy : ce qui, avec une longue réponse, tua quelques heures. Ses lettres à Geneviève ne le soulageaient plus : résolu à ne rien lui montrer de ses véritables pensées, il les cachait de son mieux sous le récit de ses journées ou l'évocation de leurs souvenirs. Ce dernier thème, inépuisable, lui convenait le mieux : du moins remplissait-il les pages, ces pages où il brûlait d'écrire autre chose, de crier ses inavouables angoisses, de vider son cœur qui se gonflait de mauvaises amertumes.

«... Je ne sais pourquoi, mais, ce soir, je retrouve dans ma mémoire les moindres détails d'une scène inoubliable que jamais je ne vous ai contée : la première visite que je fis chez vous. Votre mère vivait encore. Elle était avec vous dans votre beau salon, d'un luxe si sérieux, si solide. Plus tard votre mari est arrivé : il a beaucoup parlé, gaiement, il a traité une foule de questions, en homme sûr de lui. Il s'étalait. Naturellement. Il était chez lui, cet homme; qu'étais-je, moi? Un larron qui dresse des plans, un filou qui se demande comment il pourra crocheter la serrure, un mendiant qu'on tolère à son humble place. Quand je suis parti, il est resté. Il m'a reconduit jusqu'à la porte. Il m'a serré la main. Il m'a dit : « Vous reviendrez! » — Et il est rentré auprès de vous, pendant que je disparaissais. Un détail ridicule : il pleuvait, je n'avais pas de parapluie, aucun fiacre ne passait dans votre avenue; je m'en allai donc sous l'averse comme un très pauvre homme, comme un chien battu, pas fier, je vous en réponds, car vous ne m'aimiez pas encore en ce temps-là. Et moi, qui vous adorais, qui vous voulais de toutes les forces de mon être, je sentais la robustesse des liens qui vous retenaient

loin de moi. Comment vous arracher à ces chaînes? Comment vous conquérir? Votre enfant, votre mère, votre mari, votre maison, vos meubles, vos fleurs, comme tout cela vous gardait bien! Que pouvais-je espérer d'être pour vous? un caprice, un incident, à peine; votre destinée serait toujours plus forte que mon amour; et je vous aimais pour vous avoir toute, à jamais!... »

Pourtant, quelle que fût sa volonté de cacher son mal, Martial se trahissait par son souci même de n'en rien laisser paraître, comme aussi par les plaintes qui lui échappaient contre la chaleur, contre Berlin, contre son voyage. Harcelé du désir de partir, il restait néanmoins, bien résolu d'achever son épreuve si le télégramme espéré ne le délivrait pas. Étouffé par l'ennui de la ville que l'été avait vidée, il courait les environs moroses, cette plaine sablonneuse de la Marche, où rampe la Sprée grise et triste, dont des forêts noires bornent les horizons assombris. Dans cette morne campagne, il ne trouvait nul soulagement, nulle joie : il faut à nos yeux affligés les paysages familiers du pays natal; et il songeait aux aspects de cette France centrale que les vieux poètes appelaient si gentiment « la douce France », à ces belles prairies étendues sous des ciels tendres, à ces larges fleuves qui roulent glorieusement leurs eaux claires sous les couchans splendides, aux lignes harmonieuses et chuchotantes des peupliers lointains. Quelle fâcheuse idée avait-il donc eue de se condamner à l'exil, sans que rien l'y forçât, pour ces cruelles semaines? Ne savait-il donc pas que seule la terre maternelle a pour nos intimes souffrances des compassions et de consolantes tendresses? Comme il y aurait mieux supporté l'attente, la séparation, l'angoisse! Ici, rien ne parlait à son cœur : il était seul, bien réellement seul dans sa solitude, alors qu'il aurait pu du moins s'entourer de la sympathie des choses muettes, des arbres aimés, des eaux chantantes, des cieux bienveillans. Chaque jour ajoutait au poids qui l'accablait. Enfin, un lundi, au lever d'une semaine qu'il prévoyait interminable, il reçut le télégramme qu'il s'interdisait d'espérer.

« Je serai chez nous jeudi prochain, à trois heures. »

Il faillit pleurer de joie. Geneviève avait compris qu'il était à bout de forces. Et il prit l'express du soir.

III. — ATTENTE

Martial arriva le mardi soir à Paris. Il eut donc une journée entière à errer dans la chaleur torride de la mi-août, par les boulevards surchauffés, sans aucune de ces distractions inci-

dentes qui favorisent en temps ordinaire la fuite des heures : affaires à traiter, rencontres fortuites, visites qu'on croit nécessaires. Le désœuvrement ou l'habitude le conduisit à son laboratoire abandonné : dans une odeur étouffée de renfermé, dans l'obscurité presque fraîche des fenêtres closes, les appareils sommeillaient, prêts cependant à reprendre, au moindre signe, l'activité de leurs mouvemens fantastiques; mais il laissa dormir les roues agiles, les fils conducteurs du fluide mystérieux et formidable, toutes les forces au repos. Impuissant à s'intéresser à quoi que ce fût, il repartit, poursuivi seulement par l'image obsédante qui ne le quittait plus. Une idée, dont la hantise augmentait d'heure en heure, tournait dans son cerveau :

— Elle ne viendra pas!

Longtemps, ces quatre mots retentirent, comme les notes d'un carillon, dans sa tête vide. Des termes catégoriques les accompagnaient : « *Sûrement, certainement* » ; et la phrase, comme grossie d'un son de beffroi, sonnait à toute volée :

— Sûrement, certainement, elle ne viendra pas !

Il la chassa. Raidissant sa volonté, il se força de répondre, avec un sourire de confiance :

— Si fait, elle viendra... Elle viendra... Elle viendra demain, à dix heures, chez nous !...

Et il eut des momens de délices à préciser la vision ainsi évoquée :

— Elle viendra... Elle sera là... Je la verrai... D'abord, je soulèverai sa voilette pour avoir ses lèvres... Je la tiendrai dans mes bras... Je l'emporterai... Je la couvrirai de caresses... Sans rien dire... Des baisers, des baisers, des baisers!

Il sentait son parfum; il se grisait de toute l'ivresse qui faisait leur amour; il était ivre, il était fou; et soudain, cette folie tombait dans une morne accalmie, au moment où reprenait le glas désolé :

— Elle ne viendra pas!... Elle ne viendra pas!...

Le soir le trouva flânant par les Champs-Élysées, où, dans l'air chargé de poussière, luisaient les lumières des cafés. Parmi la foule qui circulait lentement, il reconnut Levolle, le nez au vent, une grosse fleur à la boutonnière, quêtant sans doute quelque aventure.

— Il me parlera d'elle, songea aussitôt Martial.

Et il l'aborda.

Mais le gros homme eut l'air contrarié, l'air de quelqu'un qu'on dérange :

— Tiens! M. Duguay! fit-il sans empressement. Vous êtes donc rentré? Depuis quand?

Par précaution, Martial mentit :

— Depuis quatre ou cinq jours déjà.

Croyant remarquer qu'une curiosité ou un soupçon s'allumait sous les paupières lourdes, il crut nécessaire d'expliquer.

— Oui, une affaire imprévue, qui m'a forcé d'interrompre mon voyage.

— Ah! fit Levolle, une affaire!...

Il était distrait. Martial, le croyant narquois, continua :

— Et j'en suis fort contrarié. Car Paris n'est pas drôle, l'été.

Levolle s'épongea le front :

— Vous trouvez, fit-il. Moi, je l'aime en toute saison. Je ne comprends ni la campagne, ni les eaux, ni la plage. Je n'admets que les banlieues, en bonne compagnie, s'entend!... Tenez! j'ai été dimanche dernier à Étretat, chez nos amis Berthemy. Mon Dieu! que je m'y suis ennuyé! La journée ne finissait pas... A propos, on vous attend là-bas. Irez-vous?

— Peut-être, je ne sais pas encore.

— Oh! Berthemy compte absolument sur vous! Il ne rêve que du *scopophore*.

Martial sourit :

— Bon! bon! fit-il.

Et, d'un ton indifférent :

— Ils vont tous bien?

— Oui. Berthemy adore la mer. Il prétend qu'il en a absolument besoin deux mois par an. Et sa femme, donc! Il faut la voir courir sur la plage, avec son gamin! Une vraie petite fille, vous ne la reconnaîtriez pas. Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle fait des pâtés de sable. Enfin, chacun prend son plaisir où il le trouve, n'est-ce pas? Le mien, c'est l'asphalte et le pavé : c'est encore là que poussent les plus jolies fleurs...

Comme il parlait ainsi, en faisant ses yeux grivois, une petite marchande de violettes, toute jeune, en cheveux, lui jetait en passant un regard effronté. Son visage se marbra de taches brunes, il secoua brusquement la main de Duguay, en disant :

— Au revoir, cher monsieur!... Le *scopophore!*... N'oubliez pas le *scopophore!*...

Et il se mit à suivre la fille, qui se retourna.

— Pouah! murmura Martial avec un geste de dégoût.

Une fois de plus, il s'assombrit en songeant que cet horrible personnage voyait Geneviève avec plus de liberté que lui-même, plus souvent, qu'il lui imposait sa familiarité, qu'il la souillait de ses regards.

— Peut-être a-t-il osé... songea-t-il sans achever de formuler son insupportable soupçon.

Un geste de colère lui échappa :

— Ah! si j'en étais sûr!...

Il haussa les épaules avec amertume :

— Si j'en étais sûr?... Eh bien, je ferais tout ce que je puis faire : je me tairais, je rentrerais ma haine, je continuerais à serrer la main de cet homme!...

Il se retourna : à cinquante pas derrière lui, au bord du trottoir, Levolle parlementait avec la bouquetière, dont il semblait écraser, de sa lourde silhouette, le petit corps fluet, aux frêles formes enfantines.

Il rentra. Il essaya de lire. Il fuma, fiévreux, impatient, incapable de rester en place, la tête battue d'un flot d'idées tumultueuses qui se brouillaient entre elles ou qu'il reprenait comme des refrains. Puis il se coucha, fut tourmenté davantage, obsédé surtout par Levolle, dont l'image surgissait à côté de celle de Geneviève, comme un hideux repoussoir. Il se demandait :

— Pourquoi lui, toujours?

Il finit par croire que, dans ce retour persistant de la même image, il y avait un avertissement de son instinct. De monstrueux soupçons le dressèrent sur son séant. Il les repoussa, honteux, indigné d'en souiller l'amie. Il s'écria :

— Je ne veux plus penser!

Et, à force de raidir son énergie, il finit par obtenir, au dedans de lui, le silence. Alors il s'endormit lourdement.

Quand il s'éveilla, le petit jour pointait à peine, un peu de lumière naissante et d'air plus frais entraient par la fenêtre entr'ouverte. Il regarda sa montre, et murmura :

— Encore cinq heures!

Il se leva aussitôt, prit un bain froid, prolongea sa toilette; rafraîchi, délivré des hantises de la veille, tout à la joie qui s'approchait, il prit à petits pas, vers sept heures, le chemin du Trocadéro. Déjà lourd et malicieux, l'implacable soleil piquait, brûlait, desséchait les êtres et les choses. Martial fit un détour par le boulevard Saint-Germain, pour acheter des roses. Puis, les mains chargées, il longea les quais, en s'arrêtant de place en place, en tirant sa montre à tout moment, en marchant plus vite, d'instinct, à mesure qu'il approchait. Les moindres détails du revoir imminent se précisaient dans son esprit : elle arrivait, telle que toujours, suivant leur petite rue de sa belle démarche calme, avec seulement de furtifs regards autour d'elle, tandis qu'il la guettait, caché par un rideau; elle arrivait, émue, effarée, joyeuse, réprimant son émotion, contenant sa joie qui pourtant éclatait dans ses yeux; elle arrivait, comme ces déesses antiques, qui apportaient aux hommes le mystère de leur beauté. L'esca-

lier criait sous son pas, si léger pourtant. La dernière minute se prolongeait indéfiniment. Il entr'ouvrait la porte. Elle était là, avec son sourire, avec le regard tendre de ses yeux. La porte se refermait sur eux, sur eux deux, sur eux seuls...

Et Martial pressait le pas, le long du fleuve au cours égal, comme si de se hâter pouvait avancer l'heure.

Après un court arrêt dans le jardin du Trocadéro, il se trouva devant la maison, monta chez lui, traversa l'atelier, aéré sur son ordre, disposa dans des vases sa moisson de roses, et attendit.

Ses yeux remarquèrent, sur le piano, la partition de *Tristan*. Il l'ouvrit. Ses doigts, tremblans d'émotion, coururent sur les touches, évoquant ses souvenirs. C'était bien la même musique, tumultueuse et folle, qui chantait dans son cœur. Il attendait, comme Tristan blessé, retenant son âme prête à fuir pour l'exhaler sur les lèvres aimées, ou comme Iseult, plutôt, oui, comme Iseult à l'heure du rendez-vous qui tarde, dans la fièvre de l'air plein d'amour. Il était là, comme elle, à crier au temps : « Plus vite! plus vite! plus vite! » La même force invincible que celle du breuvage magique brûlait dans ses veines. Oh! l'éperdu besoin de caresses qui ne finissent pas, leur soif désespérée d'être ensemble pour toujours, leur passion d'éternité! Car cette heure, si lente à s'approcher, hélas! elle n'aurait pas la durée d'un éclair; elle s'envolerait sans qu'ils la saisissent; après sa brève ivresse, elle les laisserait seuls, de nouveau, séparés et irrassasiés dans le monde désert, avec des regrets plus ardens, des désirs plus fous.

Comme les accords se précipitaient pour annoncer Tristan, comme le cri d'Iseult éclatait, vainqueur, Martial, d'un geste brusque, ferma le piano, dont les cordes vibrèrent. Il marcha. Il s'assit. Il essaya de réfléchir.

— On dit que le temps apaise l'amour : pourquoi donc, moi, l'aimé-je toujours davantage, de semaine en semaine, de mois en mois, d'année en année?... Oui, pourquoi?...

Il se répondit à lui-même :

— Parce que nous sommes séparés, parce qu'il y a des obstacles entre nous, parce que je ne la vois jamais assez, parce que des dangers nous entourent, parce que...

Il haussa les épaules, coupa brusquement la série de ses « parce que », et, les résumant tous, s'écria à haute voix :

— Parce que je l'aime, parbleu!

De nouvelles minutes s'égrenèrent :

En ce moment, sans doute, Geneviève sortait de chez elle, appelait un fiacre, indiquait leur rue; le mauvais cheval partait au

trot boiteux. Mais pourquoi donc avait-elle fixé cette heure tardive de dix heures? Que faisait-elle depuis le matin? Et la veille? Quand était-elle arrivée à Paris? Quel prétexte avait justifié son voyage? Sa dépêche, naturellement, n'expliquait rien de tout cela. Mais pourquoi n'avait-elle pas écrit, une lettre qu'il eût trouvée en arrivant, une longue lettre qui l'aurait renseigné sur l'emploi de ses instans? C'était bien là sa cruauté coutumière : elle n'écrivait jamais assez; elle ne s'inquiétait pas de l'espace ouvert où l'ami laissait son imagination s'affoler, peut-être pour se réserver la joie de l'apaiser d'un regard, d'un mot, d'une caresse.

Il sortit. Il alla jeter un coup d'œil sur l'avenue prochaine. Il vit approcher des fiacres, en se disant : « Celui-ci l'amène » et en se trompant toujours. Il acheta d'autres fleurs. Il rentra : pour attendre, en somme, il était mieux là, dans leur sanctuaire, où les moindres objets parlaient d'elle, où il l'avait possédée tant de fois, où elle serait encore à lui, bientôt, dans un instant, tout à l'heure...

Il ferma les yeux, la gorge sèche.

— Mon Dieu! songea-t-il, à quel point je suis esclave!

Et il sentit qu'il aurait voulu l'être plus encore, être renfermé dans un moindre espace, attaché par une vraie chaîne, à elle, et serré contre elle sans rien penser ni vouloir qui ne fût elle..

Cependant l'heure avançait.

Oh! lentement, avec des lenteurs infinies!

Comme il recommençait à se torturer l'esprit, Martial voulut s'interdire de penser pendant les dernières minutes. Il ouvrit des livres que ses yeux évitèrent. Il essaya de parcourir un vieux journal et le froissa. Il se remit au piano : ses doigts refusaient leur service, manquant les touches. Il essaya de compter, comme font les petits enfans qui ne peuvent pas dormir; mais les chiffres valsaient furieusement dans sa tête, se pourchassaient en des vitesses vertigineuses, puis changeaient, devenant aussi des idées, des sensations, des images. Nul moyen d'abréger la durée. D'ailleurs, le moment était presque là : pourquoi donc Geneviève ne devancerait-elle pas l'heure, ivre de la même impatience? Il s'approcha de la baie et se cacha derrière le rideau où il attendait d'habitude, à l'abri des regards voisins. Sûrement, elle allait apparaître, en avance de cinq minutes, avec un regard pour lui qu'il devinerait sous le voile épais... Mais non! Elle était sage et prudente, malgré son grand amour : ayant fixé dix heures, elle arriverait à dix heures, pas avant, — avec un peu de retard plutôt, de peur d'être la première... Ah! ne brûlait-elle donc pas de la même impatience? Pouvait-elle croire qu'il fût ailleurs que là, à compter les secondes?... Est-ce que les femmes n'aimeraient

pas comme nous?... Ou peut-être sont-elles seulement plus fortes, dans leur faiblesse, pour dissimuler, pour supporter, pour patienter, pour attendre...

. . . .

... Les dix coups d'une horloge voisine tombèrent l'un après l'autre, lentement, avec un son grave, solennel, fatal, — ce son des heures qui ne reviendront jamais.

. . . .

Alors les secondes, déjà si lentes, se perpétuèrent en des durées infinies; et tout à coup, l'idée de la veille, cette idée que le sommeil avait chassée, mais qui, depuis le matin, rampait impalpable au fond de l'âme de Martial et contre laquelle il luttait par mille petits moyens, revint, terrible, affolante, comme en une intolérable douleur: « Elle ne viendra pas! »

Mille motifs pouvaient retenir Geneviève. D'abord, avec les femmes, un retard est toujours possible : elles sont ainsi faites, les chères, qu'elles manquent le train qui doit les conduire au bonheur parce qu'elles ont oublié leurs gants ou leur mouchoir, ou pour moins que cela, parce que leur montre s'est arrêtée, mon Dieu! ou pour rien! Oui, les meilleures, les plus éprises, les plus tendres, peuvent être, sans y songer, à ce point-là cruelles pour qui les aime et pour elles-mêmes. Mais si Geneviève avait manqué le train, la veille, elle aurait du moins télégraphié. Son retard avait donc une autre cause...

Peut-être que Berthemy l'accompagnait, simplement; le problème était alors de l'écarter sans qu'il s'en doutât. Or, Geneviève, habile à cacher ses sentimens, impénétrable comme un livre fermé, manquait de diplomatie : le moindre obstacle l'arrêtait. Si son mari lui proposait, à brûle-pourpoint, quelque course à faire ensemble, il se pouvait très bien qu'elle ne trouvât aucun prétexte pour l'éviter. Dans un tel cas, le retard serait long, peut-être...

Pourvu, seulement, qu'il ne s'agît pas d'une cause plus grave! car enfin, la moindre indisposition d'elle-même ou de l'un des siens suffirait à l'immobiliser chez elle, prisonnière, sans qu'elle eût la facilité de courir au télégraphe. Qui sait si ce n'était point là ce qui la retenait? Peut-être qu'à cette heure, elle souffrait loin de lui, pensant à lui sans pouvoir l'avertir; ou peut-être que son cœur se tordait d'angoisse au chevet de Jacques et que son amour de mère tuait son amour d'amante, et qu'il n'était plus rien pour elle, l'enfant en péril ayant soudain pris toute la place... Ou bien, leurs plans étaient traversés par un de ces obstacles futiles, presque ridicules, impossibles à prévoir et à éviter, comme il en surgissait sans cesse entre eux : visite de

famille ou d'ami, devoir mondain, bref, une de ces mille corvées auxquelles le hasard nous force à sacrifier en souriant le meilleur de nous-mêmes...

Cependant, ayant constaté qu'il était à peine dix heures un quart, Martial tenta de sourire de ces folles suggestions. Son esprit inquiet, — si vite inquiet dès qu'il s'agissait d'elle, — l'entraînait volontiers ainsi en des hypothèses qui se trouvaient toujours pires que la réalité. Pourquoi chercher si loin la cause d'un léger retard, tout à fait légitime? Le plus probable, c'est que Geneviève était à Paris, à deux pas de lui, et qu'elle allait arriver d'une minute à l'autre. Un quart d'heure, cela n'est rien; un fiacre dont le cheval est mauvais ou s'abat, un embarras de voitures, une rencontre imprévue, — voilà le quart d'heure expliqué; il n'y songerait plus en la voyant apparaître. Fermant les yeux, il entendit la voix chère lui dire :

— Pardon... pardon de t'avoir fait attendre...

Puis un baiser dissiperait toutes les angoisses dont il ne resterait rien, rien, absolument rien, pas un nuage pour ombrager leur bonheur, leur pauvre bonheur si intense et si court, une heure de vie entre des régions de mort...

Martial put ainsi tromper un instant son impatience. Mais à mesure qu'il raisonnait pour se rassurer, le temps passait. Très lentes tout à l'heure, voici que les minutes se mettaient à fuir avec une inconcevable rapidité. Or cette fuite avait son éloquence : un quart d'heure de retard, cela n'est rien; une demi-heure — cela commence à compter. L'explication naturelle et simple se fait plus rare, on est mieux fondé à se dire : « Sûrement, il y a quelque chose! » Le champ des hypothèses s'élargit.

Pas un indice pour les guider.

Certainement Geneviève n'avait pas télégraphié d'Étretat : la dépêche serait arrivée. Peut-être avait-elle écrit, la veille, une lettre qui s'était égarée. Cela se voit, ces choses-là, plus souvent qu'on ne pense : on se met l'âme à la torture, on laisse délirer son imagination, on fait le tour des suppositions les plus affreuses; tout ce qu'il y a, c'est une irrégularité de la poste, un facteur qui s'est trompé de boîte ou l'enveloppe qui s'est glissée dans un imprimé.

Mais comment savoir?

Écrire! Les lettres envoyées à la poste restante de Dieppe n'arrivaient qu'une fois par semaine à leur destinataire. En adresser une à Geneviève, chez elle? Berthemy, en despote occupé qui pense à ses affaires sans se préoccuper de la liberté d'autrui, prenait souvent tout le courrier, déchirait toutes les enveloppes, et si sa femme se plaignait, répondait en haussant les épaules :

— Mais vous n'avez pas de secrets!

Télégraphier? Sous quel prétexte, et quoi? Pourtant, il fallait trouver quelque chose, car maintenant elle ne viendrait plus; à moins... à moins, mon Dieu! qu'elle n'apparût là, tout à coup, un peu confuse de son retard, mais souriante et les yeux pleins d'amour...

Martial observa la rue, déserte sous le soleil. Parfois, quand il attendait ainsi, derrière son rideau, des modèles passaient, dont la taille ou les allures, rappelant un peu celles de l'aimée, lui donnaient une seconde d'émotion. Mais en cette saison les peintres, ses voisins, couraient la campagne; personne ne se montrait, il ne pouvait pas même espérer l'éclair de joie, aussitôt déçu, d'un : « La voici!... non ce n'est pas elle!... » Il se résigna donc à quitter son poste, réfléchit, la tête dans ses mains, et revint à son idée : écrire. Oui, il fallait écrire, n'importe quoi, des mots indifférens, que tous les yeux pourraient lire, dont elle seule comprendrait le vrai sens. Ainsi, du moins, elle saurait qu'il l'avait attendue, et, s'il y avait un malentendu, le dissiperait. Laborieusement, il griffonna des brouillons, pour s'arrêter enfin à ce texte :

« Chère madame,

« Rentré à Paris depuis peu, je me proposais de profiter de l'aimable invitation de M. Berthemy et d'aller passer une journée avec vous; mais un ami commun, rencontré tout à l'heure et mieux renseigné que moi sur vos projets, me dit que vous avez quitté ou allez quitter Étretat. Cela est-il vrai? Je serais désolé de renoncer au plaisir de vous voir, et tout prêt, si vous vouliez bien le permettre, à vous joindre où que ce fût, si toutefois vous ne partiez pas pour des voyages trop lointains.

« Je vous prie d'agréer, chère madame, l'expression de mes sentimens de respectueux dévouement.

« Martial Duguay. »

Il calcula qu'il porterait lui-même ce billet au train du soir; que Geneviève y pourrait répondre en tout cas, si même quelque indisposition la retenait à la chambre, et que dès le lendemain soir, le surlendemain au plus tard, il serait renseigné sur elle,.. si décidément elle ne venait pas. Car elle pouvait venir encore : une fois déjà, pour un rendez-vous du matin, il l'avait vainement attendue, et elle était arrivée plus tard, vers deux heures, alors qu'il ne l'attendait plus. Il se coucha sur un divan, la tête enfoncée

dans les coussins, malgré la chaleur, en tâchant de promener sa pensée à travers des sujets étrangers. Mais bientôt, il était de nouveau debout contre la fenêtre ouverte au soleil de midi, fouillant des yeux le court espace de la rue, où ne glissait aucune ombre qui pût lui donner un instant d'illusion brève : et il se répétait à demi-voix, avec des gestes de ses mains énervées :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! elle ne viendra donc pas !

Cependant il réussit à se distraire un moment : il fit du café noir, dans l'appareil que d'habitude, après leurs déjeuners froids, Geneviève préparait. Cette besogne absorba son attention. Mais en vidant sa tasse, il fut repris par le tourbillon des questions insolubles qui tournaient dans sa tête vide : pourquoi cette fausse espérance? pourquoi cette cruauté, de l'avoir arraché à sa solitude par une promesse vaine? pourquoi, pourquoi cette journée affreuse, longue comme une vie, où tenait plus de douleur que dans une année entière?... Ah ! faibles que nous sommes, quand l'amour est en nous ! Stupide amour qui, d'un homme puissant, taillé pour la lutte, armé pour la victoire, fait un être débile, voué aux défaites honteuses, torturé dans son âme, emporté aux moindres souffles ! Stupide amour, qui nous exalte en des ivresses pour mieux nous anéantir ensuite ! Ou plutôt non, stupides les lois que nous n'osons braver, stupide la faiblesse qui nous fait plier sous leur oppression notre amour invincible, stupides nos égards pour les conventions oublieuses de sa toute-puissance — pour tout ce qui n'est pas lui ! Oh ! comme il le crierait à l'aimée, plus tard, avec quelle éloquence, avec quelle conviction ! Il s'agenouillerait à ses pieds, là, devant ce fauteuil vide où parfois elle s'abandonnait, il lui prendrait les deux mains, et, les yeux dans ses yeux, il lui parlerait :

« Oui, c'est vrai, vous avez des devoirs, une famille, un mari, un enfant : jetez tout cela loin de vous, comme un lest fastidieux qui nous alourdit l'âme, — et venez, venez avec moi, n'importe où, loin des autres, loin de leurs jugemens, loin de vos souvenirs ! Ne me répondez plus, comme toujours, qu'après cela vous ne pourriez plus vivre ! Si vraiment vous ne pouviez porter la vie une fois ces chaînes brisées, si le monde n'était pas assez grand pour cacher vos regrets, si votre cœur ne pouvait oublier ce passé qui le retient, eh bien, soit ! nous aurions la mort. Quand on ne peut plus vivre, on meurt, n'est-ce pas? C'est si simple ! Moi, je ne peux plus, je suis las, je suis épuisé. Je suis excédé de douleur, de séparation, d'attente, de désespoir. Alors, toi, pourquoi?... pourquoi?... »

Il parlait à haute voix, avec des gestes, en arpentant l'atelier, comme un acteur qui apprend son rôle. De temps en temps, il

s'arrêtait : que répondrait-elle? Il ne savait pas, il ne pouvait savoir, car on ne sait pas, on ne sait jamais ce qui se passe derrière le voile des yeux mêmes qui nous ont livré leurs secrets, au fond de l'âme qui s'est donnée et qui nous échappe, dans ces ténèbres de l'être étranger où nos regards se butent, où s'éteint le flambeau pâlissant de l'amour...

Alors, il continuait :

— La mort ne m'effraye pas : pourquoi la craindrais-tu davantage ? Elle n'est point l'ennemie. En elle seule, va ! nous pourrons réaliser le rêve qui s'agite en nous. N'est-elle pas la sœur de l'amour ? Elle l'appelle, elle le complète, elle lui ouvre l'éternité, elle lui explique tout ce qu'il voudrait connaître, tous les mystères, tout l'infini. Pourquoi la crains-tu? Tu ne sais donc pas comme elle est apaisante et douce? Oh ! la mort, au lieu de ces tortures que renouvelle chaque jour la vie ! Et la mort dans l'amour !... Viens, partons, je te veux toute, pour un mois, pour huit jours, pour une heure ! Après, ce sera le repos, l'oubli, la paix...

Il s'arrêta, et soudain, presque halluciné, crut entendre, entendit Geneviève lui répondre, de sa voix sage :

— Non, non, c'est impossible, tu sais bien que c'est impossible ! Je ne peux pas partir, je ne veux pas mourir, je veux t'aimer seulement. Que demandes-tu de plus? Pourquoi n'es-tu pas heureux ainsi ? Tu sais bien que je t'aime... si fort !...

En même temps, elle l'apaisait d'un baiser sur le front, d'un de ces baisers de sœur ou de mère comme elle en avait quelquefois, quand elle voulait lui faire sentir toute sa tendresse. Elle lui murmurait alors dans les cheveux :

— Voyons, dis que tu es heureux, dis...

Et dans le divin oubli de tout ce qui n'était pas l'heure présente, il soupira :

— Oui, oui, je suis heureux !...

. . . .

Seulement, pour qu'il pût dire ainsi ces choses qui lui gonflaient le cœur, pour qu'elle y répondît de sa voix sage, en lui mettant au front ce baiser de sœur, il fallait qu'elle fût là, près de lui, dans ce fauteuil vide : et elle n'y était pas ; il fallait la revoir : et la reverrait-il jamais? Rien n'était moins sûr : cette absence, sans un mot d'explication, sans un billet, sans une dépêche pour la justifier, — cette absence signifiait peut-être qu'un incident qu'il ignorait, un hasard, un caprice de la destinée avait irrévocablement fermé la barrière élevée entre eux, à jamais, sans qu'il pût désormais la franchir une seule fois. Oui, peut-être qu'il ne reverrait plus Geneviève, et ne saurait pas pourquoi

peut-être que les affres de cette journée se prolongeraient, pendant des mois et des ans. Quelques-uns prétendent que le temps guérit ces blessures-là : ils mentent, ils n'ont jamais aimé.

Cette soudaine vision d'une séparation sans adieu, plus brutale encore que la mort, qui cependant n'était pas la mort, qui laissait subsister dans un coin du monde, dans la même ville, respirant le même air, l'aimée qu'il ne verrait jamais plus, — cette intolérable vision l'affola : et tout autour, comme une germination d'une plante vénéneuse, d'autres idées croissant soudain l'assaillirent et l'étouffèrent. Celle-ci surtout, nette et noire : que Geneviève ne l'aimait plus, pour un autre. Oui, oui, quelque invraisemblable que cela lui parût d'abord, un nouvel amour expliquait seul la cruauté de son silence : un de ces amours subits, en coup de foudre, qui bouleversent les vies. A cette heure où il l'attendait dans un tel paroxysme de désir et de désespoir, — peut-être n'existait-il déjà plus pour elle, aboli comme un grain de poussière devant l'ouragan, effacé comme un souffle sur une lame. Qui sait si l'*autre*, — l'inconnu jeté sur son chemin par les hasards de cette villégiature maudite, n'avait pas obtenu peut-être ce qu'il implorait en vain : l'abandon complet, l'oubli du mal, la fuite? Ou peut-être, ce vainqueur n'en réclamait-il pas tant, peut-être cueillait-il en passant, d'un geste négligent, la fleur offerte. Car les femmes ne sont que caprices : elles dépendent de leurs nerfs vite excités, souvent malades, qui les ballottent de passion en passion, malfaisantes sans y songer ; elles se reprennent comme elles se sont données, selon la suggestion du moment, pour se donner à d'autres qu'elles abandonneront aussi ; elles sont faibles, subites, folles. De vagues souvenirs de lectures anciennes, des vers célèbres traversèrent sa mémoire, appuyant ses soupçons de toute la force de leur rhétorique ; en sorte que ce fut une minute d'égarement où sa raison chancela ; de basses injures lui souillèrent les lèvres ; il eut des cris d'horreur et de malédiction. Puis, brusquement, sans autre cause qu'une réaction intérieure qui s'accomplit en dehors de sa volonté, il s'adoucit, il s'attendrit, il joignit les mains dans un geste de prière ou d'adoration : les autres peuvent être telles, perverses, féroces, capricieuses ; Geneviève, non ! Les larmes aux yeux, il se remémora, pour reprendre confiance, ce qu'il savait de son âme, de sa douceur, de sa bonté, son dévouement tranquille et complet, sa tendresse ; et, comme pour chasser le souvenir des lectures mauvaises, voici qu'un autre souvenir s'estompa dans sa mémoire, où il se précisa peu à peu, diversion apaisante à son angoisse exaspérée.

Il était jeune, il avait vingt-cinq ans ; dans un cercle d'hom-

mes plus âgés dont il revoyait distinctement les traits blasés, on médisait des femmes, — quand un beau vieillard, qui jusqu'alors écoutait sans rien dire, interrompit un des plus cyniques :

— Vous avez beaucoup souffert par elles, monsieur?

Comme l'autre riait et déclarait les mépriser trop pour se tourmenter de leurs grimaces ou leur demander plus que le plaisir qu'elles détiennent, il continua d'une voix grave, que rendait vibrante un léger tremblement d'indignation contenue :

— Moi, monsieur, qui suis votre aîné de plusieurs années, je n'ai jamais connu que des femmes qui valaient infiniment mieux que moi. J'en ai aimé trois. C'est deux de trop : car on ne devrait aimer qu'une fois; mais la vie n'accorde ce bonheur qu'à quelques privilégiés, d'âme très forte. Eh bien, celles que j'ai aimées, je ne les ai vues que bonnes, douces, loyales, généreuses et tendres. Au contraire, j'ai été méchant, brutal, cruel, égoïste. Cependant je ne crois pas valoir moins que la moyenne des hommes, et en admettant qu'elles fussent, elles, bien au-dessus des autres femmes, la distance entre ce qu'elles furent pour moi et ce que je fus pour elle me paraît si grande encore, que je m'en trouve à jamais humilié. Aussi, je m'acquitte comme je peux de ma dette de reconnaissance, en défendant leur sexe contre ceux qui le méconnaissent...

... Oui, le vieillard avait ainsi parlé, dans un milieu de sceptiques qui, après boire, lâchaient entre eux la bride à leurs mauvais instincts de mâles despotes et pervers; aucun d'eux ne releva ses paroles, car il avait raison, ce sage au sourire un peu triste : il connaissait, sans doute, toutes les souffrances de l'amour, celles de l'absence, celles de l'attente, le déchirement de l'adieu, le désespoir de la séparation, mais il les avait traversées sans souiller son âme qui planait au-dessus de l'injustice et du mépris.

. . . .

... Ayant réussi à fixer un moment, sur ce souvenir, sa pensée éperdue, Martial se sentit plus calme. L'après-midi finissait. Il promena sur l'atelier son regard qui n'espérait plus, et sortit lentement. Il ne réfléchissait plus, il se désespérait sans violences. Presque résigné, il se disait seulement :

— C'est bien! Il faut attendre!

Attendre!...

Édouard Rod.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

LE

MÉCANISME DE LA VIE MODERNE

VII (1)

LE PAPIER

Semblables à l'enfant qui parle avant d'écrire, les hommes primitifs inventèrent le langage avant l'écriture. Après avoir réussi à communiquer leurs idées par ces sons compliqués que nous appelons des « mots », ils conçurent l'art merveilleux de peindre ces sons eux-mêmes avec des signes. Et comme ils étaient loin d'avoir « tout ce qu'il faut pour écrire » les anciens à la mode des gamins d'aujourd'hui qui gravent avec un canif leurs impressions sur nos murs, se servirent de clous en guise de plumes et de briques en guise de papier. Il fallait, avec ce système, beaucoup de temps pour rédiger une phrase, beaucoup d'espace surtout, — la matière d'une page in-octavo couvrait environ vingt-cinq mètres de muraille, — mais les bibliothèques étaient solides; retrouvés au bout de quatre mille ans, les ouvrages sont encore lisibles.

Ce fut la période cunéiforme ; elle dura jusqu'à la découverte, aux bords du Nil, du procédé de compression et de feutrage des pellicules d'une plante locale, le papyrus. Le papyrus subsista jusque dans les premiers siècles de notre ère, coûtant très cher, —

(1) Voyez la *Revue* des 15 juillet et 1er octobre 1894, 1er janvier, 15 mars, 15 juin et 15 septembre 1895.

cinq cents fois plus, a-t-on dit, que notre papier actuel — et, pour ce motif même, ayant à soutenir la conrurrence des tablettes de cire et des peaux de mouton savamment préparées. Ces dernières finirent par l'emporter tout à fait. Il y avait des centaines d'années qu'en France on écrivait exclusivement sur du parchemin, lorsque vers le règne de saint Louis apparut le papier de chiffon.

I

Il venait de Chine, ayant marché fort lentement, avec une vitesse moyenne de cent lieues par siècle peut-être. Les peuplades de l'Asie centrale, puis les Arabes, puis les Égyptiens l'avaient de proche en proche apporté jusqu'à nous. En 650, on le voit à Samarcande; en 800, on le rencontre à Bagdad; en 1 100, il est installé au Caire. Il longe alors le rivage africain, traverse ensuite la Méditerranée, et pendant longtemps ne dépasse pas le Languedoc. La plus vieille papeterie française, celle d'Essonnes, fondée en 1340, se trouve — être aussi la plus importante de toutes celles qui existent aujourd'hui sur notre sol.

Au cours de son voyage, le papier s'était transformé : aux écorces de mûrier, aux fibres de bambou que les Chinois employaient, les Turcs avaient substitué le linge usé et les vieux cordages. Le changement de matière première ne modifiait d'ailleurs pas beaucoup la fabrication, la méthode originale qui, dans ses grandes lignes, n'a guère varié : réduire les élémens du futur papier en pâte, en bouillie, en une purée si noyée d'eau qu'il semble, à la voir couler sous ses yeux, qu'on en boirait une tasse aussi facilement qu'une tasse de lait; puis recueillir ce liquide sur un tamis, où les parcelles en suspension se déposent, s'agglutinent, tandis que la partie fluide s'échappe en filtrant à travers les mailles et ne laisse qu'une mince couche blanchâtre qui se solidifie, se dessèche et forme une feuille de papier, tel est le principe que l'on appliqua jusqu'au XVIIIe siècle au chiffon, et que depuis quatre-vingt-dix ans on a successivement adopté pour la paille, l'alfa et les diverses essences de bois. La consommation et la production ont, comme il arrive, grandi de concert, l'une portant, ou mieux poussant l'autre. Elles n'ont point cependant marché toujours du même pas, et, selon que la première ou la seconde s'attardait, des crises survenaient provoquées, tantôt par la cherté extrême, tantôt par l'extrême abondance du papier.

Lorsque celui-ci commença à se répandre, vers le milieu du XIVe siècle, la feuille se vendit, suivant le format, depuis 12 jusqu'à 60 centimes *de notre monnaie*, en tenant compte de la valeur

relative de l'argent. Le parchemin, qui coûtait alors de 1 fr. 20 à 2 francs la feuille, qui valait même 2 fr. 40 pour les qualités supérieures provenant de veaux ou de chevreaux, — parchemins « vélins » ou « chevrotins », — semblait condamné à disparaître, puisqu'il était quatre fois au moins, et, dans certains cas, *dix fois plus cher* que le nouveau papier. Il n'en fut rien, les deux marchandises vécurent côte à côte; quoique le papier ait singulièrement diminué de prix aux époques suivantes, jusqu'à ne plus valoir, dès le xv[e] siècle, que 30 francs au maximum, et le plus souvent 8 et 9 francs les cent feuilles, la valeur du parchemin ne baissa pas, sans doute parce que sa fabrication s'était restreinte d'elle-même, en proportion du petit nombre d'emplois où il demeurait sans rival.

Pour les manuscrits de luxe, pour les copies enluminées et historiées, les frais de main-d'œuvre dépassaient de beaucoup ceux de la matière; l'achat du parchemin était peu important. Un Évangile établi en 1419, à Paris, pour l'hôpital Saint-Jacques, revient à 1600 francs de nos jours, dont 100 francs seulement pour le parchemin, 220 francs pour la copie, 56 francs pour la couverture en drap et 1224 francs pour la dorure. La reine d'Espagne se commande en 1532 un psautier de 440 francs; le parchemin n'entre dans le total que pour 80 francs, tandis que la peinture seule des lettres majuscules y figure pour 160 francs, et les autres peintures pour 120 francs. Pour les livres courans au contraire, registres de compte, ouvrages d'éducation, pour la correspondance, le papier devint presque seul en usage. Il servait aussi pour les fenêtres : un morceau de grand format, remplissant l'office de vitre, revenait au double des carreaux actuels en verre de même dimension. Lorsque les progrès de l'industrie eurent vulgarisé et embourgeoisé le verre, longtemps réservé aux vitraux des églises et des façades de palais, le papier, évincé peu à peu de ce terrain, voyait son propre domaine démesurément accru par l'invention de l'imprimerie. Un volume de 400 pages in-quarto représentait, au temps de Gutenberg, un débours de 150 francs en parchemin et de 10 francs seulement en papier.

Le papier, qui fournissait à la même époque la matière des cartes à jouer, de création récente, sert déjà aux emballages. A mesure que l'instruction élémentaire se répand, sa consommation se développe : l'affiche remplace le crieur aux carrefours; les courriers et messagers partant à date fixe invitent à écrire et à recevoir des lettres. Le papier demeurait précieux pourtant, et noble : Rabelais, dans le chapitre connu où gravement il recherche qui remplira le mieux, au « privé », certaine fonction des « serviettes indispensables », ne s'avise pas qu'il suffirait, sans se

creuser autant la cervelle, d'avoir « du papier dans sa poche. » Au XVIIe siècle naissent les gazettes; au XVIIIe, les papiers de tenture pour appartemens.

A tous ces rôles que lui faisaient jouer nos pères et qu'il joue encore, mais sur quel théâtre différent! — au lieu d'une douzaine de journaux tirant chacun quelques centaines d'exemplaires, nous en avons des milliers dont un seul imprime un million de numéros par jour, — à tous ces rôles dont le papier était chargé, nos contemporains en ont ajouté beaucoup d'autres : il doit fournir aux fumeurs l'enveloppe de leurs cigarettes, aux gouvernemens leurs billets de banque, aux commerçans leurs prospectus, aux fleuristes les pétales de leurs roses artificielles. Que d'espèces et de familles depuis les « minces » : papier photographique, papier dentelle, papier de soie, papier doré, buvard, à calquer, à filtrer, à copier, jusqu'aux « épais » : papier-goudron, papier-carte, papier à dessin, papier linge, dont on fait en certains pays, outre les cols et les manchettes que nous connaissons, des nappes et des serviettes, des chemises aussi, des jupons de femme, des caleçons et des chaussettes, — l'infanterie japonaise en est généralement pourvue. Le papier se métamorphose encore, par la compression, en semelles de chaussures, que les fabricans garantissent imperméables, en tonneaux, tuyaux, roues, vases de toutes sortes, en simili-stuc pour l'ornementation des édifices, en couvertures, plus légères et plus résistantes, dit-on, que l'ardoise. Avec lui on construit des cheminées d'usine, voire des maisons entières... incombustibles, et des canots de six mètres de longueur, ni plus ni moins sujets à chavirer que les embarcations ordinaires.

Ce papier, que l'on appelait avec un mépris décidément injuste du « papier mâché », tandis qu'il peut apprendre ainsi à braver et l'eau et le feu, se transforme indifféremment, sous l'aspect rudimentaire de cellulose de bois, en charpie pour panser ou en coton-poudre pour détruire. Bref, l'homme de ce temps, susceptible d'être vêtu et logé dans du papier, possédant une fortune en papier dans ses tiroirs et de la monnaie de papier dans sa bourse, ne sachant plus à quoi employer son papier, en introduit l'usage jusqu'en ses plaisirs : confetti, serpentins, sont l'âme de notre carnaval régénéré. Pour manifester leur joie, les Parisiens d'aujourd'hui se lancent à la tête les uns des autres, en un seul jour, 50000 kilos de ces poignées de paillettes multicolores. Ce jeu suffit à établir quelque cordialité d'une heure entre inconnus adultes, passagèrement ramenés à l'enfance. De Paris, serpentins, confetti, ont gagné les villes de province, et dans le fond des campagnes, aux foires, aux « assemblées » rurales, paysans

et paysannes sèment consciencieusement à leur tour quelques livres de ces miettes de papier exhilarant. Pour répondre à ce besoin nouveau, des machines spéciales dépècent sans relâche les feuilles qui vont se faire cribler par des emporte-pièce perfectionnés.

II

Les nouvelles sources de papier que nos contemporains ont découvertes, pour abreuver ce siècle altéré de livres, de lettres, d'images et de journaux, rendent aujourd'hui de bien maigre importance la seule matière première d'autrefois, le chiffon, qui ne correspond plus qu'au dixième du total des papiers actuels. Par une contradiction piquante, le chiffon, ce déchet, ce rebut, est ici devenu synonyme de luxe. Il n'engendre le plus souvent que des sortes cossues et distinguées. La cherté ancienne du linge, son usage restreint, avaient pour conséquence jadis la pénurie relative de chiffons. L'Europe d'autrefois craignait toujours d'en manquer; jusqu'à 1860 chaque pays, pour conserver les siens, les frappait d'un *droit de sortie* à la frontière. Aux derniers siècles, l'exportation des vieux « drapeaux », — tissus de lin et de chanvre, — fut souvent prohibée, par lettres patentes, à la demande des papetiers.

De la fin du règne de Henri IV, où le quintal se vendait 25 francs de notre monnaie, jusqu'au milieu de celui de Louis XVI, où il en valait 28, son prix avait peu varié; les besoins étaient demeurés sans doute en rapport avec les offres. Il n'en fut pas de même depuis quatre-vingt-dix ans. A dater du premier Empire le chiffon ne cessa d'augmenter jusqu'à la fin de la Restauration, où il s'éleva un moment à 72 francs les 100 kilos. Il redescendit sous Louis-Philippe à près de moitié, pour remonter ensuite à 56 francs. L'industrie papetière, ainsi ballottée et secouée par ces brusques alternatives, dont chacune coïncidait avec une nouvelle découverte qu'elle enfantait dans la douleur, déclarait à chaque crise nouvelle, — comme elle fait d'ailleurs à l'heure où j'écris ces lignes, — que son dernier jour était venu. Puis elle repartait de plus belle, transformée, rajeunie.

Le papetier, en fait de chiffons, est tributaire du filateur. Le premier doit s'accommoder de ce que le second lui envoie par l'intermédiaire du public, jetant à la voirie ces débris sans nom, ces cadavres de chemises, de blouses, de serviettes, qui vont ressusciter dans une incarnation nouvelle. Depuis un demi-siècle, certaines espèces, telles que les toiles de chanvre tissées à la main, ont disparu; d'autres, comme les cordages, se sont modifiées par

l'incorporation de nouvelles substances dans leur texture. Les fabricans de papier se sont pliés à cette évolution par des traitemens appropriés. Ainsi des chiffons communs, qui ne servaient il y a une quinzaine d'années qu'au carton et au papier d'emballage, ont trouvé leur utilisation dans les sortes blanches, grâce à des moyens de lessivage perfectionnés. La gamme des chiffons est en effet extrêmement étendue; il suffit, pour ne rien perdre, de savoir en jouer. Les manuels ou guides du papetier établissent jusqu'à 70 catégories à séparer dextrement avant leur emploi.

Aux yeux du spécialiste qui connaît les fins dernières des nippes humaines, nous représentons tous une certaine espèce de chiffons qu'il classe dans sa pensée, dont il fixe d'avance la destination exacte et le prix. Le plastron qui bombe, éblouissant, sur la poitrine de ce gentleman, figurera bientôt dans les « gros-bons pur fil », très convenables pour les titres de rente. Les dessous de ces dames, assises ici en robe de bal, fourniront les « superfins choisis », excellens pour le papier à cigarette. De ce mendiant agenouillé à la porte de l'église viendront les « vieux droguets et noirs », et de cette jeune fille qui lui fait l'aumône les « mousselines neuves imprimées ». A cette ouvrière, en train de se dégrafer dans sa mansarde, on demandera les « rognures de corset », très recherchées pour le papier à lettre de grande marque, parce qu'elles n'ont pas été brûlées par les acides des blanchisseuses. De ce couple modeste qui passe au bord de la plage, tendrement enlacé, on peut attendre les « indiennes tout venant » et les « bleus mêlés toile et coton », et de ce groupe de matelots qui regagnent leur navire en titubant, les « bulles gris non blanchis! »

Même après leur mort comme vêtemens ou comme étoffes, ces tissus, entrés dans le royaume des chiffons, conservent entre eux une hiérarchie sévère. Confondus un instant peut-être parmi les ordures ménagères, ils ne tardent pas à reprendre leurs distances sous le crochet du « biffin », puis dans les ateliers de triage du marchand. Un certain nombre de ces détritus ne subissent pas l'ignominie du trottoir : les morceaux expulsés après un long service des hôpitaux ou des administrations, les parcelles neuves tombées sous le ciseau des lingères, vont directement aux magasins de gros, d'où ils sont dirigés sur les papeteries de luxe. Quelques ordures privilégiées sont aussi vendues par les domestiques, les garçons de magasin, à une catégorie supérieure de chiffonniers, les « chineurs », très enviés de leurs confrères auxquels ils enlèvent le dessus du panier. La majorité des déchets ne parviennent aux fabriques qu'après avoir séjourné plus ou moins avec les os de poulet et les tranches de melon, dans les boîtes

réglementaires auxquelles le préfet de la Seine, M. Poubelle, a, sans le vouloir, donné son nom.

Trois ordres de ramasseurs se disputent le contenu de ces boîtes : le *placier*, qui jouit, par une entente avec les concierges, de leur primeur, les vide sur une toile lui appartenant, en tire les matières utilisables, puis reverse les dédaignées dans le récipient qu'il dépose sur la voie publique. Le *coureur*, moins favorisé, les fouille à son tour avant le passage du tombereau municipal. Enfin le *vingt-et-un sous*, garçon juché sur la voiture, trouve encore à faire d'un œil perspicace un tri hâtif; tout en vidant les boîtes, il met à part les rebuts qui l'ont séduit. Tous ces débris se retrouvent chez le maître chiffonnier, auquel ils sont vendus au poids, en *salades*, après un classement toujours sommaire et parfois un peu frauduleux. Ce premier intermédiaire les soumet à un nouveau crible, puis les adresse aux négocians de gros qui centralisent seulement quelques spécialités; ici la marchandise vérifiée, nettoyée, manutentionnée à la vapeur, est l'objet de soins délicats dans des ateliers éclairés à la lumière électrique.

Expédiés en balles aux diverses usines, selon les genres de papier qu'ils doivent servir à confectionner, les chiffons sont, à leur arrivée, distribués à des femmes qui procèdent à une classification définitive suivant la nature; — lin, coton, chanvre ou jute; — suivant la couleur, — le coton rouge, par exemple, engendrera le buvard rose, — et suivant le degré de propreté. Debout devant un établi sur lequel est fixée une lame de faux, les ouvrières, la tête couverte d'une *marmotte*, coupent en morceaux réguliers de la grandeur de la main ces lambeaux de draps, ces ex-mouchoirs, ces restans de blouses, en arrachent les boucles ou boutons de métal, les portions de laine ou de cuir, et jettent leur ouvrage dans des paniers dont le contenu vaudra de 60 francs à 2 francs, mais vaudra toujours quelque chose. Les œillets et les baleines, les lacets et les agrafes, se revendent ceux-ci un franc ou cinquante centimes, ceux-là trois centimes le kilo. Ce travail préliminaire est ce qu'on appelle le *délissage*. Pour purifier l'atmosphère créée par ces chiffons secoués, on emploie un ventilateur puissant qui amène au plafond une grande quantité d'air, lequel ne trouvant d'issue qu'au ras du sol, sous les établis, sort en entraînant au dehors toutes les poussières en suspension qu'il chasse dans des cheminées verticales. L'été on insuffle de l'air froid, l'hiver il est chauffé au moyen d'un condenseur.

Après le *délissage* le chiffon passe au *blutage*, dans un tambour de toile métallique, armé de bras et de pointes de fer, qui le déchiquette plus finement; puis au *lessiveur*, sorte de marmite

ronde, hermétiquement close, où il macère dans un bain de soude et de chaux, bercé par un mouvement de rotation lente, échauffé par une projection continue de vapeur. Après une journée de ce traitement il est « cuit », débarrassé de tout élément graisseux et colorant, assez attendri pour être facilement transformé en pâte. Ce qui se fait ainsi en quelques heures demandait jadis des mois; le chiffon humide devait attendre, dans une cave ou « pourrissoir », que la fermentation naturelle eût déglutiné ses tissus; on le réduisait alors en bouillie dans de grands mortiers, à l'aide de maillets ou *pilons*, et cette bouillie était exposée au soleil pour être blanchie par l'oxygénation atmosphérique, opération aussi lente qu'incertaine dans nos climats. De ces procédés archaïques il ne subsiste qu'un souvenir, un nom, celui de « piles », que portent les bacs ou baignoires de forme oblongue, dans lesquelles tourne le cylindre effilocheur qui a remplacé les anciens pilons. Celui-ci, par sa giration rapide, opère le *défilage* de cette matière diluée, qui cesse déjà d'être linge, qui semble loin encore d'être papier, et que M. Vachon, dans un ouvrage pittoresque, appelle un « pantagruélique sorbet granité ». La pâte, propre désormais, demeure assez terne, surtout si elle ne provient pas de chiffons blancs de première qualité. Envoyée dans d'autres bacs ou « piles blanchisseuses », qui remplissent le rôle réservé naguère au soleil, elle y sera lavée par une dissolution de chlore et d'acide sulfurique, et en sortira sous l'aspect d'un ruisseau de neige à demi fondue pour aller se reposer dans les caisses d'égouttage.

Le chiffon fut, jusqu'à notre siècle, la seule substance qui entra dans la composition du papier. Une vingtaine de produits chimiques y participent aujourd'hui et leur emploi constitue des secrets... d'ailleurs percés à jour. Vers 1819, époque où l'industrie papetière était florissante et où la consommation s'était sensiblement accrue, la hausse des chiffons amena les fabricans à introduire les matières minérales dans leurs pâtes. Le désir du bon marché, combiné avec le besoin de bénéfices, entraîna un certain nombre d'usines à l'abus. L'excès de ces additions étrangères, que l'on nomme la *charge*, rendit les papiers défectueux. Avant même que le savant chimiste, J. B. Dumas, l'eût officiellement critiquée comme rapporteur de l'exposition de 1834, les inconvéniens de cette pratique s'étaient fait sentir par le préjudice causé à notre exportation. Cette *charge* est le plus souvent du kaolin, de la pâte à porcelaine extrêmement divisée. Employée avec sagacité, elle permet de réduire le prix de revient, parce qu'elle coûte en moyenne quatre ou cinq fois moins que le chiffon; les Belges avaient notamment un art tout particulier pour la faire passer

dans le papier sans nuire à son aspect. Elle tend maintenant à disparaître, remplacée par la « pâte de bois mécanique » dont l'usage, sans être plus onéreux, procure des résultats meilleurs.

III

La recherche de matières capables de remplacer le chiffon — en langage technique de « succédanés », — ne fut couronnée de succès qu'en 1851 lors de la découverte de la pâte de paille. Il avait été imprimé, d'abord en Allemagne (1765), puis en France (1787) deux livres sur des papiers de jonc, d'écorce d'arbre, de houblon, de mousse. L'ortie et la feuille de chou entrèrent dans ces spécimens, qui constituèrent seulement des essais curieux sans application possible. En 1834 un industriel exposait un papier fait avec l'algue marine des Martigues; on tenta vers 1849 d'utiliser le bananier et le palmier nain d'Algérie. Les Didot se servent à la même époque, dans le Vaucluse, de bois de saule haché.

Depuis 1801 on employait la paille, mais sans pouvoir détruire son principe colorant. Elle restait confinée dans les sortes grossières, vouée aux sacs et à l'emballage, comme elle l'est encore dans les usines du Limousin et de l'Isère, qui fournissent chaque année au reste de la France de quoi envelopper ses paquets, — environ 65 millions de kilos de papier. — Mais ce chiffre imposant, qui forme *en quantité* près du cinquième de notre fabrication nationale, ne représente qu'une valeur minime; si minime, paraît-il, que, malgré le bon marché de la paille dans ces régions, les papetiers y travaillent souvent à perte. Ils ont été obligés l'an dernier de se mettre en grève, d'arrêter de concert pendant un mois la marche de leurs machines, pour faire remonter leurs produits à un taux plus rémunérateur. La paille fut tirée de l'humble fonction qui jusque-là avait été la sienne, lorsque l'on apprit il y a quarante ans à la blanchir. Elle devint ainsi, au commencement du second Empire, sous forme de papier à journal, associée au mouvement d'esprit contemporain. Seigle, blé ou avoine sont également propres à être transmués en pâte chimique; on les marie souvent sous la meule et dans les lessiveurs où la paille, déjà peignée puis hachée, est soumise à l'action de la soude en ébullition. Elle demeure très brune encore, et reste colorée même après d'énergiques lavages. Pour arriver au blanc, elle doit subir un traitement par le chlore, analogue à celui du chiffon, mais à une dose dix fois plus forte.

Presque au moment même où le chaume, expulsé de la literie par l'apparition des sommiers élastiques, inquiété sur les toits ruraux par les progrès de la tuile et de l'ardoise, se réfugiait ainsi dans

le papier du continent, les Anglais et les Américains commencèrent à employer des pâtes tirées de l'*alfa*. On éprouva d'abord de grandes difficultés à lessiver ce sparte, recouvert d'une couche siliceuse très dure et contenant quantité de gomme et de résine qu'il était essentiel d'éliminer. Il fallut, pour en tirer parti, que l'industrie des produits chimiques parvînt, avec des perfectionnemens graduels, à livrer aux papeteries une soude spéciale, très puissante, et que les mécaniciens eussent inventé des appareils nouveaux où cette matière volumineuse pût être aisément travaillée. Les plantes connues sous le nom d'alfa croissent en Espagne et en Algérie, du moins les plus estimées, celles qui servent au papier d'écriture, aux livres de luxe. On exporte de Tripoli des qualités plus ordinaires, destinées à l'impression des journaux. L'alfa a l'aspect du genêt à balais, mais il en diffère complètement par ses qualités fibreuses; aussitôt récolté il est mis en balles comprimées à la presse hydraulique et liées au moyen de tresses du même végétal. Il n'y a de la sorte ni tare, ni déchet. A l'usine ses tiges sont soigneusement purgées des herbes étrangères qui s'y trouvent et formeraient, sur le papier fini, des filamens colorés. Sa cuisson, dans les lessiveurs bourrés de 3000 à 4000 kilos, ressemble à celle d'un chou; le sparte, dans son jus de soude, jaunit comme ce légume et en sort clair et brillant.

Le papier d'alfa est d'une nuance plus belle que les papiers de bois, moins dur au toucher et sous la plume; il porte bien cette « charge » dont je parlais tout à l'heure, volontiers il absorbe de fortes proportions de fécule et de kaolin. Par-dessus tout il est « amoureux », — c'est le mot technique, — amoureux de l'encre, avantage très recherché pour les papiers d'impression. On a récemment inventé en Allemagne du papier que rien ne distingue en apparence de ses similaires, et qui offre cette particularité d'être impénétrable à l'encre par suite d'immersions successives dans des solutions d'ammoniaque et d'acide sulfurique. Le simple frottement d'une éponge mouillée suffit à effacer tout ce que l'on écrit sur les feuilles ainsi préparées. La demande de brevet a d'ailleurs été repoussée par le gouvernement allemand, pour ce motif qu'une découverte de ce genre se prêterait aisément à des usages malhonnêtes.

Si l'alfa, dont le mérite est au contraire de contracter avec « la Petite Vertu » un mariage indissoluble, n'a guère pénétré en France, tandis qu'il est universellement répandu en Angleterre, c'est d'abord que nos voisins d'outre-Manche payaient la paille trois fois plus cher que nous : 100 francs les 1 000 kilos au lieu de 30, et que le transport du sparte d'Oran dans les ports de la Grande-Bretagne, constitue pour les navires un fret excellent,

tandis que l'importation des pailles serait impraticable. C'est ensuite que les Anglais sont beaucoup mieux placés que nous pour transformer l'alfa, en raison du bon marché auquel ils se procurent la soude, la houille et le chlorure de chaux. Il arrive ainsi que les sujets de la reine Victoria écrivent et impriment sur du papier poussé en Algérie, dans une terre française, tandis que nos compatriotes vont chercher dans la Suède et le Tyrol les sapins indispensables à leurs correspondances et à leurs journaux.

La paille de la Brie et de l'Auvergne tend à son tour, en effet, à être abandonnée par nos usines. Non qu'elle soit trop coûteuse en elle-même ; seulement sa métamorphose, avec l'abaissement constant des prix du papier, exige trop de frais. Les industriels s'ingénient pourtant à réaliser toutes les économies possibles : les lessives de soude, qu'il y a trente ans l'on jetait à la rivière, étaient une grosse dépense pour le fabricant : 100 kilos de paille ne valaient pas plus de 3 francs, mais pour les faire « cuire », pour en tirer 40 kilos de pâte, il fallait une quinzaine de kilos de soude qui revenaient à 3 fr. 60. Le quintal de papier absorbait ainsi pour 9 francs de ce seul alcali caustique. Grâce à une série d'appareils, on est parvenu à récupérer les neuf dixièmes de ce produit, en faisant évaporer dans des fours les lessives épuisées et les eaux qui servent aux premiers lavages.

Ce qui a été fait pour la soude n'a pu l'être pour le chlore. Cet agent indispensable du blanchiment a le défaut d' « énerver » la pâte. Il ne donne la beauté qu'au détriment de la solidité; on en use donc à dose variée suivant qu'il s'agit de fabriquer un papier plus fort ou plus blanc. En général 20 kilos de chlore suffisent pour 100 kilos de pâte; mais ils correspondent à un débours de 4 à 8 francs, selon les mouvemens de hausse factice dont cette marchandise est parfois l'objet en spéculation. Ces frais accessoires contribuent au discrédit relatif où tombe de jour en jour la pâte de paille. On l'introduit encore dans les papiers qui demandent du claquant, du « carteux » ; mais la « pâte de bois au bisulfite » qui la remplace, fournit une fibre meilleure et se combine mieux avec la pâte de bois mécanique, indispensable aux sortes bon marché.

Sans cesse éveillée en effet, l'industrie n'avait cessé de scruter anxieusement autour d'elle ce qui pourrait bien être transformé en papier. Un novateur avait même préconisé pour cette destination le crottin de cheval. Cet audacieux, nommé Jobard, n'était pas un homme vulgaire; il est mort directeur du Conservatoire des Arts et Métiers de Bruxelles. Il estimait que la paille et le foin avaient déjà subi une première trituration sous la dent et dans l'estomac des chevaux. « Le crottin, disait-il, est en grande abon-

dance; on peut obtenir de chaque cheval un kilogramme de papier par vingt-quatre heures; une seule caserne de cavalerie suffirait à la consommation du ministère de la guerre. Il est étonnant que l'on n'ait pas songé plus tôt à cette matière première; en effet ce sont les choses qui vous crèvent les yeux que l'on aperçoit le plus difficilement. » Je ne pense pas que personne ait jamais exploité l'idée de M. Jobard, mais en 1864 une usine située aux portes de Paris et disposant de deux machines, fabriquait du carton et du papier avec le fumier des écuries impériales. Il est vrai que la litière des chevaux de Napoléon III était changée assez souvent pour que le papetier qui la travaillait en pût tirer des marchandises estimables; je me suis laissé dire que certains « bulles », en paille demi-blanchie, qui sortaient de ces ateliers, étaient appréciés pour envelopper la pâtisserie. La lessive et le chlore purifient tout.

Le fumier de cheval n'est pas le seul qui ait tenté les esprits originaux : une gazette étrangère mentionnait récemment un projet de papier dont l'élément principal serait le fumier d'éléphant, lequel se compose uniquement, quand il a été lavé par la pluie, de courtes fibres mal digérées d'un bambou croissant dans le terreau des forêts vierges. L'éléphant serait ainsi producteur, lessiveur et broyeur de pâte. Il constituerait un appareil automatique, se vidant et se remplissant tout seul, mobile et susceptible de s'installer partout, solide, car l'animal vit très vieux, pas cher parce qu'il se vend presque pour rien avant d'avoir été dressé.

En laissant de côté les imaginations plus ou moins hétéroclites, on doit signaler comme une nouvelle conquête les vieux imprimés qui, refondus, fournissent du papier blanc. L'idée était déjà développée il y a cent ans, dans le *Journal des arts et manufactures*, mais sa réalisation est récente. Le procédé fut découvert par hasard. Un Américain qui, depuis longtemps, transformait les imprimés en carte à chandelle, expédiée dans tous les États-Unis, vit son commerce supprimé vers 1848, par suite de l'usage du pétrole qui fit abandonner les chandelles pour les lampes. Ce fabricant, M. Henry Rogers, étant un jour occupé à rogner les marges blanches de livres mis au rebut, se trouva glisser sur les feuilles gisant à terre. Son pied, dans ce mouvement, effaça l'encre d'imprimerie comme on efface un trait de crayon avec de la gomme élastique. « Je songeai aussitôt, conte l'industriel, que, si je pouvais trouver ce qui avait produit cette place blanche, j'économiserais tout le travail de triage. » Il apprit, après force démarches, de l'imprimeur qu'il mit deux ans à trouver, en 1850, que des taches semblables, simplement causées par de la potasse, gâtaient souvent les livres. « Rentré chez moi, continue-t-il, je me

mis immédiatement à traiter mes papiers de couleur par la potasse, puis, la trouvant trop onéreuse, par le carbonate de soude et la chaux. J'eus l'idée de faire breveter mon procédé, mais l'agent que j'allai voir à cet effet m'engagea à mettre mon secret en pratique à huis clos, sans prendre un brevet qui ne rapporterait pas ce qu'il faudrait dépenser pour le défendre contre les contrefaçons. Lorsque l'on sut que j'avais trouvé un moyen d'enlever l'encre du papier, plusieurs de mes confrères me proposèrent d'acheter mon système. » Pour tromper leurs investigations et se prémunir contre les indiscrétions de son personnel, M. Rogers usa d'une véritable stratégie. Les ouvriers mis dans la confidence travaillaient enfermés dans un coin écarté de la papeterie ; il avait recours pour les dérouter eux-mêmes à des « trucs » subtils, comme de mélanger au chlorure de chaux du bleu dont les blanchisseuses se servent pour azurer leur linge ; ce qui ne faisait ni bien ni mal et corsait le mystère de la préparation. La vérité ne transpira qu'au bout de sept ans. Perfectionnée aujourd'hui cette méthode est usitée dans le monde entier, mais seulement pour les espèces très ordinaires ; car le vieux papier, fût-il de première qualité, est loin, après avoir été ainsi trituré deux fois, de valoir du chiffon médiocre.

Une invention nouvelle, celle des pâtes de bois, allait d'ailleurs révolutionner l'industrie des papiers courans. Dès leur apparition, vers 1867, nos fabricans français se montrèrent incrédules et hostiles à leur emploi, soit par désir de ne rien changer à leurs habitudes, soit pour ne pas effaroucher la clientèle, d'abord réfractaire, soit enfin à cause des dépenses qu'allait entraîner le traitement de ces matières premières, pour lesquelles il fallait créer un outillage et risquer de gros capitaux.

Cet esprit de routine ou, si l'on veut, d'hésitation prudente, fut fatal à beaucoup d'usines. Elles virent décroître leurs affaires au profit de confrères plus hardis ou plus fortunés qui montèrent résolument les systèmes nouveaux, au profit de l'étranger aussi qui se les était plus rapidement assimilés. L'on vit en France à cette époque, à Paris surtout, une invasion de papiers allemands, autrichiens, belges ou anglais, qui, non contens de nous enlever les marchés voisins, arrivèrent chez nous en avalanche. « Cette poussée, dit M. Failliot, le très distingué président de la Chambre syndicale des papiers en gros, fut heureusement salutaire à notre industrie. » Elle se renouvela sous le feu de la concurrence et reprit le terrain qu'une heure de méfiance lui avait fait perdre.

La pâte de bois porte, suivant son mode de confection, les noms de *mécanique* ou de *chimique :* la première n'est autre chose

que du bois moulu, réduit en poudre. Les bûches de 50 centimètres de long, solidement fixées dans des boîtes de fonte, adhèrent par un bout à une meule de grès très dur, qui tourne avec une extrême rapidité. A mesure que la bûche s'effritte, s'émiette et se consomme, un ressort la pousse et la tient clouée à la meule, tandis que la poussière ligneuse est entraînée par un écoulement d'eau incessant. Peu à peu les bûches, rongées, disparaissent; le bois râpé et humide s'épure dans un tamis d'où il est amené entre d'autres meules horizontales, chargées de le raffiner comme une véritable farine. C'est un travail très simple, exigeant peu de place et de main-d'œuvre, mais beaucoup de force.

Cette pâte *mécanique* ne peut toutefois être employée seule; elle ne donnerait qu'un papier sans consistance et sans « soutien ». Alliée au contraire à la pâte *chimique*, dont la théorie venait d'être créée par la science. elle s'est imposée partout. Le bois se compose de cellules allongées, souples et fibreuses, et de matières variées, dites *incrustantes*. Les premières résistent à l'action des acides; les secondes se transforment, au contact de ces réactifs, en produits solubles. Les applications industrielles de cette idée ont donc pour objet de désorganiser le bois, tout en conservant intact le tissu primitif ou *cellulose*. Ainsi, arrachés à leurs solitudes brumeuses et glacées, les épicéas scandinaves qui vont bientôt se couvrir de nos polémiques parlementaires, sur lesquels nos enfans épelleront l'alphabet et que l'on feuillettera le soir en volumes, au coin du feu, uniront la souplesse obligatoire de leur forme nouvelle à la dureté de leur essence originaire. Le prodige s'accomplira sans effort, moyennant un bain de bisulfite de chaux ou de magnésie, administré à des températures variables.

En France, c'est à la papeterie d'Essonnes que la première tonne de « pâte au bisulfite » a été fabriquée. Les propriétaires, MM. Darblay, avaient appris d'un Suisse le procédé suivi en Allemagne : il y était soigneusement tenu secret, l'invention paraissant sauvegardée en outre par un prétendu brevet, annulé depuis à la suite d'un procès célèbre, dont le poursuivant n'était autre que le prince de Bismarck. Presque toutes les espèces de bois peuvent servir à la fabrication du papier, mais leur rendement est très différent : 100 kilos de noyer ou de chêne ne fourniront que 26 ou 29 kilos de pâte; on en tirera 38 d'un quintal de saule ou de marronnier. Les qualités ou les défauts de ces pâtes sont aussi très divers : le tremble, par exemple, a le mérite de fournir un papier très blanc, ayant « de la main » ou du « bouffant », mais peu solide. Il se mélange à la dose de 5 pour 100 contre 95 pour 100 de sapin. Ce dernier bois, le plus employé, a d'abord

été importé de la Forêt-Noire; il voyageait en longs poteaux de 18 à 26 mètres, portés par deux wagons couplés. Il vient maintenant surtout de Norvège et de Finlande, en débris de madriers ou de planches, ou en rondins dont la longueur n'excède pas $1^{m},10$, condition indispensable pour éviter le paiement des droits de douane, dont le nouveau tarif protectionniste frappe les bois de charpente ou de menuiserie.

Au lieu de recevoir le sapin brut, beaucoup d'usines françaises achètent leur pâte mécanique en Norvège, tantôt humide et contenant environ moitié d'eau, tantôt sèche et coûtant, en ce dernier cas, 85 francs la tonne. A ce chiffre il faut ajouter un droit d'entrée de 10 francs et une somme égale pour les frais du transport, qui s'effectue jusqu'à Rouen en bateaux de 1500 à 2000 tonnes. On remarque un écart très sensible entre cette valeur de 105 francs pour les 1 000 kilos de pâte et le prix de 50 francs que valent, dans ce même port de Rouen, 1 660 kilos de bûches entrées en franchise, dont on retirera aussi 1 000 kilos de pâte. Bien que cet écart soit en grande partie absorbé par les frais de fabrication, par l'achat du charbon surtout, de grandes papeteries qui consomment annuellement, comme celle d'Essonnes, 30 000 tonnes de ce produit ont pu réaliser des économies en transformant elles-mêmes la matière première. A bien pénétrer la crise que traverse actuellement la papeterie, on discerne bon nombre de plaintes peu fondées : celles des usines qui ont peine à suivre, avec un outillage imparfait, l'évolution très rapide de leur industrie.

Avant de dégraisser, de décharner ce bois dont le squelette, amolli mais non brisé, va devenir la « pâte chimique », on commence par lui arracher la peau. Des femmes, à Essonnes, s'acquittent de cette tâche. Malgré son costume sommaire, composé d'un jupon court et d'une chemise plus ou moins lâche, la « décorceuse » en action n'est pas de celles dont les charmes inspirent à l'autre sexe des pensées troublantes. On serait plutôt tenté de plaindre cette longue rangée de créatures qui pèlent en hâlant des pyramides de bûches incessamment renouvelées, si l'on ne savait que cet ouvrage a été précisément sollicité par celles qui l'exécutent, comme les détournant moins que tout autre du soin de leur ménage. Une femme, qui apportait à l'usine le déjeuner de son mari, essaya un jour ses forces, en manière de jeu, et demanda ensuite à continuer pour tout de bon. D'autres sont venues peu à peu grossir cet atelier qu'avait créé le hasard ; elles gagnent jusqu'à 3 francs, avec un travail effectif de 6 heures et demie.

Écorcée, la bûche est mise en contact d'abord avec une scie mécanique qui avance, puis recule, — le bois est coupé, — ensuite avec un coin d'acier qui s'abaisse, entre au cœur du rondin comme

en une motte de beurre, puis remonte, — les pièces de sapin sont fendues aussi net qu'une allumette par un canif. — On les jette dans la trémie d'une *hacheuse*, analogue à un vaste concasseur de pommes ou de raisins : les bûches sont avalées en un clin d'œil par les couteaux d'acier ; elles volent en copeaux qui jaillissent tout autour. Dix minutes suffisent pour engloutir un stère. Il s'agit maintenant d'inspecter ces copeaux, étalés sur de larges tables, pour en retirer les parcelles de nœuds qui pourraient s'y trouver encore. Des femmes procèdent à ce triage minutieux, après lequel le bois est enlevé dans des wagonnets à l'étage supérieur.

Pendant ce temps on a préparé le bain de bisulfite qui doit être fabriqué sur place. Il n'existe pas d'autre mode de production en grand de l'acide sulfureux que la combustion, avec un peu d'air, du soufre, soit pur à l'état natif, tel qu'on le tire de la Sicile, soit combiné avec des métaux à l'état de *pyrites*. Ce dernier revient beaucoup moins cher que l'autre, dont le prix est de 7 à 8 francs le quintal ; l'économie est appréciable à Essonnes, où 100 000 kilos de soufre sont absorbés chaque mois par 600 000 kilos de pâte chimique. La combustion s'opère dans des fours en briques ; l'acide sulfureux monte, à l'état de gaz, jusqu'au haut d'une tour carrée, divisée par des cloisons intérieures en autant de cheminées. Celles-ci sont garnies de grilles étagées les unes au-dessus des autres et chargées de pierre à chaux. Du sommet de la tour descend goutte à goutte un mince filet d'eau : c'est lui qui doit marier le gaz qui circule avec la pierre inerte qui l'attend. De leur union naît le bisulfite de chaux, liquide incolore, nauséabond, dont l'action dissolvante est telle qu'il détruit en un instant le zinc, le fer ou l'acier. Le cuivre, le bronze, certains cimens ou briques lui résistent un peu mieux, mais se corrodent ou se délitent après un temps plus ou moins court. Le plomb, pourtant si malléable, est le seul des métaux usuels dont il ne puisse avoir raison, le seul qui l'approche impunément.

La lessive du bois, avec ce produit d'un maniement si difficile, se fait dans des chaudières grandes comme des maisons, — elles ont 12 mètres de long sur 4 de haut, — où les copeaux entassés représentent jusqu'à 50 stères. La carapace de tôle, épaisse de plusieurs centimètres, est doublée de couches successives de ciment très dur, de briques vernissées à grand feu et de feuilles de plomb. Une tuyauterie, également en plomb, amène le bisulfite que la vapeur va porter à la température de 130 degrés. Comme cette vapeur ne doit pas être en communication directe avec le bois coupé, qu'elle noircirait, elle est distribuée dans le

lessiveur par un long réseau de serpentins. Ainsi s'opère la cuisson du bois; les gommes naturelles qui soudent entre elles les fibrilles se dissolvent, et la cellulose isolée reste à l'état pratiquement pur.

Le gaz sulfureux, qui, sous l'influence de la chaleur, s'est en partie séparé de la chaux, est alors renvoyé dans sa tour, et dans le lessiveur à moitié refroidi, des hommes munis de lances en caoutchouc lavent la pâte à grande eau, pour la débarrasser des dernières traces d'acide, des résines et d'un sel de chaux insoluble qui s'est formé pendant l'opération. Diluée par cette masse d'eau, la pâte s'écoule lentement dans de vastes citernes, où tournent des croisillons à hélice, les *agitateurs*, chargés de réduire en bouillie les gros copeaux qui conservaient l'apparence du bois. Après avoir passé par les *épurateurs* dont les uns, dits *sabliers*, sont de longs conduits de bois où se déposent les matières lourdes, dont les autres, appelés *sasseurs*, consistent en caisses à fond mobile, percé de petits trous qui retiennent les *incuits*, la pâte est égouttée dans des tamis coniques. Elle ressemble désormais à du chiffon défilé et peut être employée telle quelle dans bien des papiers comme le journal, le bulle, les couleurs.

Pour les sortes plus fines la cellulose de sapin doit être blanchie; une invention récente, très curieuse, due à M. Hermite, permet d'exécuter ce travail à l'électricité. On décompose, par un courant électrique, le chlorure de magnésium en magnésie et en chlore. Aussitôt libre, ce dernier blanchit énergiquement la pâte de bois avec laquelle il est en contact; mais, par le fait même de cette opération, il se transforme en acide chlorhydrique, et, comme tel, s'unit de nouveau avec la magnésie pour reconstituer le chlorure de magnésium primitif. Cette suite de combinaisons chimiques, par lesquelles un produit coûteux renaît en quelque sorte de ses cendres, prêt à rendre indéfiniment de nouveaux services, est d'un grand avantage, à la condition d'obtenir l'électricité à peu de frais.

En France, la dépense du charbon nécessaire pour actionner les dynamos dépassant l'économie réalisée sur le chlore, le procédé n'est guère en usage. Pour en tirer parti, MM. Darblay sont allés en Autriche, au cœur des forêts du Tyrol, fonder à 500 mètres d'altitude une usine qui brasse annuellement 50 000 stères des sapins dont cette contrée, où ils pullulent, ne savait plus que faire, depuis que la métallurgie abandonne le bois pour le coke. Nos compatriotes ont trouvé là des forces gratuites, les chutes d'eau, qu'ils chargent de faire mouvoir des turbines de plus de 300 chevaux hydrauliques. Cet embrigadement des torrens n'est pas chose nouvelle en papeterie. La vallée du Grésivaudan, où

florit de vieille date, accrochée aux flancs des montagnes, une colonie industrielle qu'illustrèrent les Montgolfier, offre un échantillon superbe du joug imposé par l'homme à une nature rebelle. Ces gaves malfaisans et colères, habiles seulement à détruire, les manufacturiers dauphinois ont su leur donner des lois; ils obligent les plus grands à payer tribut et leur font acheter la liberté au prix du travail. Sur l'autre versant des Alpes, en Italie, au pied du Mont-Rose, une fabrique qu'alimentent 300 hectares de peuplier plantés entre les rizières, livre à la consommation 80 000 kilos de pâte par jour. L'exemple le plus grandiose en ce genre, c'est celui d'une papeterie américaine, fondée il y a six ans, qui emprunte pour ses besoins 3 000 chevaux électriques, loués annuellement 40 francs chacun, à la chute du Niagara, dont la puissance est aujourd'hui, comme on sait, mise en actions et vendue au détail.

IV

Aussi bien nous sommes prêts pour une nouvelle évolution mécanique que les gens du prochain siècle verront s'accomplir. Ce siècle-ci a remplacé, autant qu'il l'a pu, l'ouvrier par la machine, c'est-à-dire par le charbon, puisque la plupart de nos usines n'ont pas à leur disposition, comme celles de l'Isère, la fonte des neiges, « la houille blanche », et qu'elles marchent à la vapeur : Essonnes par exemple, qui a besoin d'une force de 10 000 chevaux, n'en tire pas plus de 75 du courant de la rivière qui la traverse. Elle obtient le reste avec des appareils de 1 000 chevaux chacun, à côté desquels on a l'illusion d'être sur le pont d'un paquebot en marche, tellement on se sent noyé dans le vent que projettent leurs volans de 10 mètres; tandis que l'énergie réglée de leurs articulations géantes fait trembler le sol sous vos pieds.

Quoique l'on ait réalisé, dans la production de la vapeur à bon marché, des progrès dont témoignent ici une batterie de 15 chaudières, avec réchauffeurs et récupérateurs de chaleur perdue, le charbon à son tour semble maintenant trop cher. Il devra céder la place à un travailleur moins exigeant. L'usine où nous sommes en dévore un bateau par jour, quelque chose comme 75 000 tonnes par an, une dépense de 1 500 000 francs sans doute. Les améliorations introduites ont réduit la consommation de houille à 272 grammes pour la force motrice, à 350 grammes pour le séchage, par kilo de papier fabriqué sur les machines dont je parlerai tout à l'heure. Mais, avant d'arriver à ce dernier terme de la fabrication, le bois, pour être amené à l'état de pâte, absorbe beaucoup plus de combustible; si bien que 100 kilos

de papier à journal représentent près de 280 kilos de charbon de terre et seulement 220 kilos de sapin et de produits chimiques de toute nature.

Le plus important de ces produits est la colle. Elle se prépare dans une chaudière couverte, où l'on fait fondre soit de la colophane d'Amérique, soit de la résine de Bayonne, avec du carbonate de soude. Le savon que l'on obtient ainsi, semblable à une crème au café, est filtré puis additionné d'alun. Il forme alors un précipité qui, se mêlant intimement aux fibres de la pâte, a pour effet de rendre le papier à peu près imperméable à l'encre. On ajoute en général de la fécule, destinée à former empois et à retenir plus facilement dans le papier le kaolin ou « le blanc fixe », qu'on y met pour corriger la transparence des qualités moyennes, d'une épaisseur insuffisante. Ces diverses substances, connues sous le nom de « charge » et dont il a été question plus haut, avaient aussi pour but naguère d'économiser un poids égal de chiffons qui coûtaient davantage.

Il demeure admis du reste, par le code de l'industrie papetière, « qu'à moins de conventions spéciales et expresses dans la commande, le fabricant est absolument libre de composer et de charger sa pâte comme il l'entend. » Le consommateur se préoccupe peu de savoir ce que contient un papier qui satisfait à ses exigences, dont la première, pour les emplois communs, consiste à payer le moins cher possible. C'est pourquoi la pâte de bois a tout envahi. Les Norvégiens, qui en fournissent les élémens, prétendent que sa qualité est aussi bonne que celle de n'importe quelle autre fibre végétale : « Le bois, dit Bjonness, n'est autre chose que du chiffon vierge. » Les détracteurs du papier de bois se plaignent au contraire qu'il soit raide au toucher et manque de souplesse, ce qui le rend sujet à craquer et à se rompre, qu'il contienne des taches noires ou brunes, disséminées à la surface, et aussi bon nombre de « bûches », — fibres en paquets mal désagrégées. — Les imprimeurs affirment qu'il n'est pas « amoureux », c'est-à-dire que l'encre, mal retenue par lui, ne sèche pas assez rapidement Personne n'est trompé cependant, puisque les gens du métier savent reconnaître la « pâte mécanique » à la seule inspection du papier et disposent, s'ils conservent quelque doute, de réactifs à peu près infaillibles pour en déceler la présence. Seulement l'introduction de cette pâte dans le dosage est précisément le seul moyen d'abaisser la valeur marchande au niveau souhaité par l'acheteur.

C'est une erreur assez répandue de croire qu'il ne se fabrique guère de beaux papiers ; il s'en fait autant et plus qu'il y a cent ans, mais il se fait en outre, par les procédés nouveaux, une

masse de papiers communs, dont le bon marché seul a permis la création de vingt industries contemporaines. On trouve du papier depuis 15 francs les 100 kilos jusqu'à 15 francs le kilo. Le premier est celui des emballages; il se compose de paille non blanchie. Le second est celui des billets de la Banque de France; on le tire des chiffons de toile neuve et de la ramie. Celui-ci coûtait même le double, — 30 francs le kilo, — lorsque la Banque s'adressait à l'industrie privée. Mais, depuis 1878 elle a fondé à Bierry (Seine-et-Marne), pour son usage exclusif, une usine où se fait la totalité de son papier fiduciaire. Cent vingt ouvriers et ouvrières y sont employés et fournissent annuellement 10 millions de coupures de 50 et 100 francs, et 1 800 000 billets de mille et de 500 francs. Il y a dix ans tous ces billets étaient fabriqués à la cuve suivant les anciennes méthodes manuelles; aujourd'hui, grâce à une machine inventée par lui, M. Dupont, directeur de cet établissement, confectionne mécaniquement les coupures de 100 et de 50 francs, soit plus des quatre cinquièmes de l'ensemble. Le coût de la main-d'œuvre est ainsi *douze fois moindre* et la qualité du papier est identique.

C'est aussi d'une usine française, de celle même où durant la Révolution se fabriquèrent les assignats, que sortirent jusqu'à ces dernières années les billets des banques nationales d'Italie, de Belgique, de Roumanie, de Serbie et de Portugal. Une maison était affectée, dans cet établissement, au logement des commissaires chargés de surveiller les commandes de leurs États respectifs, et l'organisation était combinée en vue de présenter aux diverses banques le maximum de sécurité.

Si les bank-notes anglaises ne viennent pas de France, la famille qui depuis deux siècles les fabrique appartient, par son origine, à notre pays. Parmi les nombreux calvinistes réfugiés en Angleterre, l'un des plus distingués fut Henry de Portal. Pour échapper aux horreurs des dragonnades, son père, Louis de Portal, quittant avec les siens le château de la Portalerie, avait cherché un asile dans les Cévennes. Le père, la mère et l'un des fils furent surpris et massacrés par les soldats, qui incendièrent la maison où ces malheureux s'abritaient. Quatre autres enfans, cachés dans un four hors de l'habitation, furent sauvés. Ils réussirent à s'échapper et passèrent en Angleterre, où l'un d'eux, quelques années plus tard, fonda dans le Hampshire, à Laverstoke, une usine à papier. Entouré des meilleurs ouvriers français, il sut donner à ses produits un tel degré de perfection que la Banque d'Angleterre, dès sa création, le chargea de la fourniture des bank-notes, dont ses descendans ont, jusqu'à ce jour, conservé le monopole.

Si les billets de banque anglais, les plus simples de tous en apparence, sont pourtant beaucoup plus difficiles à imiter que ceux d'autres pays où l'on a prodigué les ornemens fastueux, c'est que leur principale sauvegarde réside dans le papier. Le public ignore tous les pièges tendus au contrefacteur dans cette seule matière première, soit par l'irrégularité voulue du contour, après que la coupeuse à guillotine a séparé les billets fabriqués deux à deux, soit par certaines diversités d'épaisseurs savamment calculées, qui se remarquent en un coin de chaque feuille. Le nombre des billets qui sortent annuellement de l'usine de MM. Portal est d'environ 14 millions, chiffre supérieur seulement d'un sixième aux billets de banque français. Quoique le précieux papier soit surveillé à Laverstoke avec autant de soin qu'un cheval favori de la course du Derby, un vol avec effraction fut commis un jour à la papeterie; mais les malandrins qui s'étaient emparés d'un stock important furent très promptement pris et déportés.

En Russie le gouvernement se charge de fabriquer lui-même ses billets, dans une papeterie qui lui appartient et qui travaille aussi pour le public. Cet établissement occupe plus de 3000 ouvriers et forme une véritable petite ville avec église, écoles et hôpital. Le papier des billets et des titres d'États est fait presque exclusivement avec du chanvre, dont le prix est de 88 francs les 100 kilos; une faible quantité de chiffons y est ajoutée afin de rendre l'impression plus facile. Un bureau technique analyse et contrôle avec le microscope et la photographie la nature de tous les produits employés. Ses recherches portent spécialement sur les modifications à apporter aux dessins et aux couleurs des encres, pour rendre les contrefaçons de plus en plus difficiles, sinon impossibles.

Les États-Unis pratiquent un système mixte. Deux agens du gouvernement résident en permanence dans une papeterie exploitée par l'industrie privée, mais consacrée exclusivement aux bons du Trésor, billets de banques nationales et autres papiers-valeurs de l'État américain. Les chiffons employés sont des toiles neuves, de première qualité, avec un peu de rognures de calicot. Un procédé spécial, imaginé par l'un des chefs de la maison, incorpore à la pâte, d'une manière très régulière, des fibres de soie dont les diverses couleurs sont destinées à distinguer des catégories de billets.

Une qualité exigée, à l'étranger comme en France, de tous ces papiers-monnaie voués à une manipulation incessante, est de posséder sous le plus petit volume une solidité exceptionnelle. Avec l'apparence fluette ils doivent être tout nerfs et tout muscles.

On mesure leur vigueur par ce qu'on nomme la « force de rupture. » Dire par exemple d'un papier qu'il possède une force de rupture de 2000 mètres, cela signifie qu'il ne se rompra que sous une traction de 2000 mètres de son propre poids. Un papier d'emballage est considéré comme suffisant s'il supporte un effort de 1500 à 1800 mètres; pour les titres de rente, on arrive à des résistances de 7000 et 8000 mètres. Une bande de 10 centimètres de large et de 1 mètre de long, pesant 10 grammes, porte ainsi suspendus, sans se briser, jusqu'à 80 kilos.

Au même rang que ceux-ci figure le papier photographique, soumis à une préparation minutieuse au sel d'argent ou au gallate de fer. Une maison française, grâce à la perfection de ses méthodes, s'est créé un monopole de fait en Europe. Elle vend annuellement pour 2 millions et demi de francs de ce seul papier, tant aux photographes de profession qu'aux amateurs, dont le nombre d'ailleurs tend à diminuer depuis la vogue croissante de la bicyclette. La pédale absorbe, paraît-il, des loisirs qu'avait précédemment charmés l'objectif.

Autre variété délicate où nos fabricans excellent : le papier à cigarette. L'usine qui fournit la régie française possède aussi la clientèle des régies Ottomane, Espagnole, Portugaise, Roumaine, celle de la manufacture royale d'Italie et de la compagnie Laferme de Saint-Pétersbourg. Ses produits sont journellement contrefaits en Orient. Quoique le papier à cigarettes ait pris naissance à Paris, en 1824, dans une usine exploitée aujourd'hui par les petits-fils du fondateur, M. Abadie, cette industrie paraît avoir surtout prospéré dans le midi de la France. C'est de la Haute-Garonne, de l'Ariège, des Pyrénées-Orientales, que sortent ces myriades de petits cahiers destinés à être réduits en cendres. La combustibilité doit être en effet l'une des principales vertus de cet article. Une feuille de 1 mètre carré pèse au maximum 16 grammes, — on est descendu jusqu'à 11 grammes, mais il a été reconnu qu'au-dessous de 12 à 13 grammes, poids des meilleures marques, le papier n'a plus la tenue nécessaire, — une pareille feuille contient à peine un gramme de substances incombustibles. Ce papier doit aussi être imperméable au tabac un peu humide; pour le rendre tel, on y introduit des matières terreuses, mais en quantités infinitésimales. Comme l'indique le nom de quelques-uns, « papiers de riz », « papiers de maïs », il entre dans la pâte diverses farines mélangées à des chiffons de choix.

L'importance de cette branche de papeterie sera facilement appréciée lorsqu'on saura que tel fabricant emploie 800 ouvriers et livre à lui seul aux fumeurs des deux hémisphères près d'un million de kilos de papier par an, soit de quoi rouler plusieurs

milliards de cigarettes. Quelques usines vendent le papier en bobines étroites, prêtes à passer sous les cisailles et les emporte-pièce; d'autres façonnent elles-mêmes les produits sortis de leurs machines et les présentent au public en cahiers, sous leur aspect définitif.

V

Après ces catégories exceptionnelles viennent les sortes de luxe, à écrire ou à imprimer. Le consommateur qui veut se rendre compte des difficultés et des exigences de cette fabrication, n'a qu'à visiter à Rives, dans l'Isère, les usines de Blanchet et Kléber, fournisseurs des titres de la dette publique et des bons du Trésor, qui, par leurs traditions anciennes, leurs eaux très pures, sont passés maîtres dans l'industrie du beau papier. Cette maison, d'où sortent journellement des « chine », des vélins, des bristol, a procuré au marché français certaines spécialités qu'on ne pouvait autrefois trouver qu'à l'étranger. Le prix de revient est ici chose secondaire; le principal souci est d'approcher le plus possible de la perfection. Et que d'efforts pour y parvenir, depuis le triage des chiffons, où chaque loque est examinée comme s'il s'agissait de blanchir une serviette de table, jusqu'aux piles d'une propreté de porcelaine, jusqu'aux machines d'où le papier sort lentement, solide et pur!

De semblables papiers valent en fabrique depuis 1 fr. 50 jusqu'à 3 francs le kilo. Ce dernier chiffre correspond, s'il s'agit de papier à lettres, à 3 fr. 50 ou 4 francs les 100 feuilles chez le marchand de détail. Comme ces 100 feuilles ne pèsent que 500 ou 600 grammes, on voit que la matière a presque doublé de prix depuis son départ de l'usine, jusqu'à son arrivée chez le particulier qui l'emploie à sa correspondance. Durant le trajet, elle a passé par deux ou trois mains. Le fabricant vend au « transformateur » qui, attentif aux variations de la mode, l'imagination en éveil pour tenter le public par des innovations attrayantes, découpe le papier en cahiers ou en enveloppes et le loge dans des boîtes multicolores Le transformateur à son tour vend au détaillant de quartier, ou au négociant de gros qui fournit les petites maisons de province.

Cette hiérarchie d'intermédiaires est menacée ici comme ailleurs. Plusieurs fabricans se préoccupent de livrer directement leurs produits à la consommation. A Clairefontaine, dans les Vosges, le papier passe d'une façon automatique à l'état d'enveloppe de lettre; 31 machines à découper et à gommer, assistées de plioirs fonctionnant mécaniquement, fournissent 800 000 enve-

loppes par jour, soit 240 millions par an. D'autres usines assemblent elles-mêmes leurs feuilles en registres, carnets, agendas, copies de lettres, etc., et s'annexent à cet effet des ateliers multiples pour le foliotage, l'impression, la confection de la tranche, la garniture, l'endossure. Les papeteries coopératives d'Angoulème sont entrées largement dans cette voie; elles ont eu pour alliés les magasins de nouveautés, certains grands bazars, et cette rencontre a eu pour résultat un sérieux abaissement des prix. Le rayon de papeterie du *Bon Marché*, qui fait un million d'affaires environ par an, a dû longtemps s'approvisionner en Angleterre. Depuis 1882, il n'achète plus outre-Manche qu'une dizaine de mille francs de marchandises. Ce n'est pas seulement le droit de douane de 30 centimes par kilo qui a fait délaisser les papiers anglais, c'est surtout l'adresse des fabriques françaises à perfectionner le type simili-britannique d'un papier à lettres courant, dont la ramette est aujourd'hui descendue à 0 fr. 65. Or le poids de ces ramettes est de 380 grammes, et le fabricant les vend sur la base de 125 francs les 100 kilos. La marge est donc ici sensiblement réduite entre les prix de gros et ceux de détail.

Le chiffre de 125 francs, pour des feuilles prêtes à accueillir l'encre de nos plumes, correspond à un chiffre naturellement inférieur pour le papier brut. Celui-ci ne saurait déjà plus se composer exclusivement de chiffons. A mesure que le prix baisse, il en contient de moins en moins. Un type semblable à celui sur lequel sont imprimées ces lignes, coûtant 70 francs le quintal, est le résultat d'un mélange d'alfa et de chiffons avec la pâte de bois chimique. Les cartes postales, fournies au gouvernement par la maison Didot, à raison de 52 francs le quintal, ont à peu près la même constitution; le bois mécanique en est sévèrement proscrit. Les sortes pour éditions ordinaires descendent beaucoup plus bas. D'après les résultats de la dernière adjudication l'Imprimerie nationale, qui emploie deux catégories de papiers, paie la première 50 à 80 francs en pâtes de chiffons ou de matières textiles et filamenteuses; la seconde, celle des pâtes de bois ou de matières minérales, lui coûte 36 à 45 francs les 100 kilos.

Parmi les frais de confection d'un livre, le papier n'entre que pour une somme insignifiante. Sur les 3 fr. 50 que l'on cote le volume du format in-18 le plus usité, le papier absorbe seulement 0 fr. 25. Pour les journaux, le prix est moindre encore : le *Petit Journal* ou le *Figaro* s'impriment sur du papier à 35 francs les 100 kilos; c'est dire que le numéro du premier, pesant 24 grammes, revient aux quatre cinquièmes d'un centime, et que le numéro

du second, pesant 36 grammes, représente un centime et quart. Dans les papiers de ce prix, où il ne peut entrer que du bois, l'art du fabricant consiste à marier avec sagacité les pâtes chimique et mécanique. L'une est la chaîne, l'autre la trame ; la cellulose sert de soutien et procure la solidité, mais elle est trop chère et trop dure, le bois pulvérisé au contraire donne du moelleux, de l'opacité, et permet d'abaisser le prix de vente. La plupart des feuilles quotidiennes à grand tirage contiennent un tiers de la première et deux tiers du second.

Les papiers communs ont ainsi profité à la fois de l'introduction d'élémens nouveaux et de l'usage de machines perfectionnées. S'il fallait les faire à la main comme jadis, et avec les mêmes matières, le numéro de journal coûterait deux sous, et le roman in-18 vaudrait 2 francs. La grande presse à cinq centimes et les éditions à bon marché reposent donc uniquement sur la baisse récente ; les sortes à 35 francs les 100 kilos, dont je viens de parler, se payaient 100 francs au lendemain de la guerre de 1870, 65 francs en 1880 et 44 francs en 1888. La diminution est moins saillante pour les articles de luxe ; elle est pourtant générale, depuis le papier de soie jusqu'au carton.

VI

Lorsque la pâte, convenablement dosée, n'attend plus que le dernier terme de sa métamorphose, elle est dirigée sur la machine dont l'inventeur fut un de nos compatriotes, et que les Anglais continuent à désigner sous le nom français de Fourdrinier. Au siècle précédent, où le papier se fabriquait exclusivement « à la cuve », on obtenait les feuilles une à une, en plongeant dans une auge pleine de pâte liquéfiée une sorte de tamis de laiton, appelé « forme », qu'on en retirait aussitôt. Tandis que l'eau s'écoulait, l'ouvrier, par un mouvement de va-et-vient, égalisait le dépôt fixé sur le grillage. Ce dépôt s'agglutinait, se « serrait », prenait tournure. Un autre ouvrier, le « coucheur », enlevait de dessus la forme ce tissu tout humide, bien délicat encore, et le posait sur un feutre. L'opération se poursuivait ainsi jusqu'à ce que l'on eût une pyramide de 800 feuilles ; on la portait sous une presse qui la dépouillait de son liquide, puis on enlevait les 800 feutres intercalés, et l'on recommençait, sous un second appareil, à exprimer l'eau qui restait encore dans le papier ; enfin on l'étendait, comme du linge, sur des cordes où il achevait de sécher.

Que l'on eût, par ce procédé, des produits supérieurs à ceux

de nos jours, on l'a souvent prétendu. Des praticiens affirment que, pour le papier comme pour les étoffes, il n'est pas de mécanisme qui vaille la main de l'homme, que la force au dynamomètre d'un mouchoir en batiste de Courtrai, le dernier textile qui ait été fait à la main, est plus grande que celle du même tissu fabriqué à la machine, et qu'il en est de même de l'ancien papier, créé si laborieusement, en comparaison de cette large bande blanche qui s'échappe, en courant continu, d'entre nos rouleaux évaporateurs. Rien n'est plus simple, au reste, que d'obtenir du papier « à la cuve » : il suffit de le payer 5 francs le kilo.

Mais cette moindre durée de nos papiers modernes, fût-elle vraie, est-elle bien regrettable? A quoi servirait aux périodiques de pouvoir défier les siècles, puisqu'ils n'ont d'autre ambition que de vivre un jour? C'est une espérance ou une vanité naturelle à tous les auteurs de croire que leurs idées et leurs travaux seront pieusement conservés par les générations lointaines; en fait, les livres continuent à vieillir et à passer très vite; le nombre des gens qui lisent et des gens qui écrivent s'est prodigieusement développé, mais leur accroissement même contribue à abréger leur existence, parce que ceux d'aujourd'hui chassent ceux d'hier. D'une époque à l'autre, la science progresse, les préoccupations changent, et la pensée humaine, en ce qu'elle a d'éternel et d'immanent, s'habille autrement pour courir le monde suivant les caprices du goût. Dès lors, pourquoi empêcher le papier noirci de retourner au pilon pendant que l'homme retourne à la terre? Quelques douzaines d'ouvrages deviennent centenaires; une poignée seulement subsistent davantage. Peut-être y aurait-il profit à imprimer ceux-là sur des chiffons d'un mérite exceptionnel; mais les contemporains ne savent jamais quels sont ceux dont la constitution sera assez robuste pour traverser les âges. Le scrutin secret, dans lequel votent un à un les esprits supérieurs qui font la renommée définitive, ne se dépouille que fort tard. Pourquoi s'inquiéter d'ailleurs de cette élite? Elle n'a rien à craindre de la fragilité de nos pâtes de bois. Tant qu'une œuvre a des lecteurs, elle trouve des éditeurs pour l'offrir au public. Je ne parle que du papier à livres, parce que personne sans doute n'a intérêt à ce que les papiers de tenture ou d'emballage soient immortels. Au temps des papiers à la cuve, lorsque le texte des livres se démodait plus vite que leur substance ne s'usait, on tuait les in-folio embarrassans qui refusaient de mourir. Au temps des parchemins, où cette substance était inusable, on voyait des manuscrits splendides se vendre pour rien, parce qu'après un siècle de vogue ils n'intéressaient plus personne. Ils servaient dès lors à des usages vils,

ou bien on les effaçait, on expropriait ces copies dédaignées de leur demeure pour y loger de nouvelles venues. Le papier à bas prix ne sera pas plus fâcheux que le barbare palimpseste.

Une machine à papier, chargée de faire automatiquement le travail compliqué de la main-d'œuvre ancienne, comprend divers organes dont le but est de retirer par l'égouttage, la pression et l'évaporation, les 3 kilos de papier contenus dans les 100 kilos de liquide qui lui arrivent par les *épurateurs*. Après avoir suivi des labyrinthes de conduits en bois, dont le fond est garni de lamelles en saillie où s'accrochent et s'arrêtent les impuretés échappées aux triages précédens, la pâte aqueuse traverse une caisse percée de fentes très fines, par lesquelles il lui faut passer. Elle arrive sur la « table de fabrication » en quantité strictement limitée par le *réglard*, dont le rôle est de n'admettre que ce qu'il faut par seconde pour l'épaisseur du papier à fabriquer. Trempez à ce moment le doigt dans la pâte, vous croyez ne toucher que de l'eau.

Ce qu'on appelle « table de fabrication » est une toile métallique sans fin, dont les mailles ont un dixième de millimètre d'écartement, qui tourne lentement sur deux gros rouleaux éloignés de huit mètres l'un de l'autre, et est en outre animée d'une oscillation transversale dont le but est de bien répartir la pâte comme faisait l'ouvrier papetier avec son tamis. Deux bordures mobiles en caoutchouc déterminent, à droite et à gauche, le format du papier. L'eau commence à filtrer à travers les mailles et la pâte à « se cailler »; il lui faudrait parcourir un long espace sans parvenir à l'état solide si, vers le milieu de son trajet sur la toile, elle n'était soumise à l'action d'une pompe qui, par-dessous, aspire et avale le liquide avec une énergie telle, qu'instantanément desséchée, cette mince couche de blanc peut désormais s'appeler une feuille de papier. Il est vrai qu'elle se soutient à peine; c'est à ce moment qu'elle reçoit l'empreinte des filigranes. Ceux-ci ne sont-ils qu'une marque de fabrique? on les fait simplement en fils de cuivre tressés dans la trame métallique du rouleau. Ont-ils pour objet de préserver de la contrefaçon les papiers fiduciaires? le modèle est d'abord exécuté en relief, à la cire, par un graveur, et reproduit en creux par le moulage au plâtre. La galvanoplastie tire de ce moulage une matrice et une contre-matrice, avec lesquelles on enfonce à même la toile métallique le dessin qui s'incarnera dans le papier.

Après avoir reçu cette empreinte, la feuille s'engage entre deux gros rouleaux de feutre qui constituent la « presse humide », et compriment la pâte avec une puissance de 20 000 kilos. Elle

glisse de là entre un jeu de rouleaux secs, en fonte, les « presses coucheuses »; s'engage sous la « presse montante », qui tourne en sens opposé pour éviter que le papier ne prenne de l' « envers »; et en sort, contenant encore moitié de son poids d'eau, mais cependant à l'état de papier fini, que l'on pourrait faire sécher à l'air. Le besoin du bon marché exige des procédés plus rapides; aussi la feuille continue-t-elle sa route sinueuse, contournant vingt-deux cylindres creux, intérieurement chauffés à la vapeur, de sorte que le premier soit simplement tiède, tandis que la température du dernier dépasse 100 degrés. Appliqué sur les parois brûlantes du métal, le papier est dépouillé de toute humidité lorsqu'il s'enroule sur l'*envidoir*, axe de fer mû par un engrenage à friction, qui tend fortement la nappe sans fin et l'empêche de se plisser.

Les transformations de la pâte par cet ensemble de mécanismes, qui compte mille organes variés, n'ont pas demandé plus de quelques secondes; surtout s'il s'agit de papier mince, avec lequel, l'évaporation étant très rapide, on peut accélérer le mouvement. Pour le papier-journal, on marche à la vitesse de 70 mètres par minute. Une heure suffit pour obtenir ces énormes rouleaux dont la longueur atteint jusqu'à 5000 mètres, que les presses rotatives de Marinoni se chargeront de noircir. L'opération s'accomplit toute seule. Un unique ouvrier y assiste, accoudé contre un bâti; il se penche parfois sur un cylindre, examine le papier, serre un écrou, verse un peu d'huile, puis rentre dans son immobilité, type expressif du travail moderne.

De pareilles machines produisent 12000 kilos par vingt-quatre heures, — on en a construit qui atteignent 18000 kilos; — leur grandeur, leur vitesse, tendent à augmenter sans cesse; chaque quinzaine les gazettes spéciales enregistrent des tentatives nouvelles de perfectionnement. Le matériel est donc sujet à se modifier constamment. Depuis vingt-cinq ans, dans les grandes papeteries, il a été renouvelé en totalité, jusqu'à la plus minime parcelle. Le lecteur se rappelle peut-être que nous avons constaté le même fait en métallurgie. Le stock de marchandises offertes s'accroît pareillement. Lorsque les appareils primitifs rendaient 400 kilos par jour, les fabricans acceptaient des commandes de 100 kilos. Aujourd'hui la tonne devient l'unité, et les ordres de 60 à 80 tonnes d'une même sorte ne sont pas rares. Les usines, dans ces conditions, ont avantage à se spécialiser.

C'est pour avoir deviné cette orientation de leur industrie que les Montgolfier, à la Haye-Descartes, avec le papier écolier, les Outhenin-Chalandre, à Besançon, avec l'alfa, pour publications

illustrées, les Darblay, à Essonnes, avec le papier-journal, sont arrivés à des fabrications de 4 000, 6 500 et 35 000 tonnes par an. Si l'usine d'Essonnes est la plus vieille de France, ses propriétaires actuels sont relativement jeunes dans une profession où l'on compte nombre de dynasties pouvant prouver plusieurs siècles de papeterie héréditaire. Il n'y a pas trente ans que M. Darblay est fabricant de papier, et il l'est devenu par hasard. La société qui exploitait Essonnes en 1867 ayant fait, sous une direction médiocre, d'assez mauvaises affaires, l'usine fut mise en vente. MM. Darblay, ses voisins, absorbés par leurs moulins de Corbeil dont ils avaient rendu la marque célèbre, n'avaient aucune intention de changer d'industrie. Mais, créanciers pour une forte somme de la fabrique de papier, ils avaient intérêt à ce qu'elle ne se vendît pas à vil prix et crurent devoir, à cette fin, pousser eux-mêmes les enchères. A leur grand désappointement l'usine leur fut adjugée pour un million. Ils s'en chargèrent, et cette race puissante des Darblay se trouva ainsi associée, par la farine et le papier, à deux des révolutions de ce siècle : le pain blanc et le journal pour tous.

C'est en effet pour les journaux que roulent près de moitié de ces vingt machines, qui font d'Essonnes un établissement hors de pair dans la France et dans le monde ; à eux sont destinés la majeure partie de ces 100 000 kilos de papier qui sortent d'ici chaque jour. Journaux de toutes nuances, pour salons ou mansardes, pour mains calleuses ou mains gantées, journaux de tous pays aussi, — l'Amérique du Sud est un gros client de l'usine, — ces feuilles désormais indifférentes ou hostiles, après avoir poussé dans les mêmes forêts, ont eu les mêmes cuves pour berceau de leur nouvelle existence.

VII

Depuis un demi-siècle, sur la surface du globe, la production du papier a décuplé. Elle était de 221 millions de kilos en 1850 ; elle est de 2 milliards 260 millions de kilos aujourd'hui. Notre fabrication nationale s'est accrue dans la même mesure : de 40 000 tonnes au début du second Empire, à 137 000 en 1867, à 350 000 tonnes en 1894. Cependant l'industrie papetière souffre dans la plupart des pays d'Europe ; elle souffre précisément, à l'entendre, de cette abondance même. C'est que, dans l'intervalle, le prix du papier est tombé au tiers de ce qu'il était, tandis que les salaires ouvriers ont doublé, et que la transformation du matériel impose sans cesse de nouveaux débours. Comme les frais fixes jouent, dans

cette fabrication transformée, un rôle considérable, on marche, pour les amortir, 24 heures par jour et 365 jours par an, du moins sur le continent.

C'est, pour beaucoup d'ouvriers, le revers de la médaille; leur vie est coupée en tranches de douze heures, de l'adolescence à la vieillesse, sans un jour pour la famille, pour la récréation, pour mettre des vêtemens qui ne soient pas des vêtemens de travail. C'est aussi le revers de la médaille pour le fabricant, que l'excès des marchandises accable et que la crainte d'arrêter ses machines conduit à accepter des commandes à perte. Voilà ce que disent les papetiers, — et ils sont nombreux, — qui attribuent leur malaise à la surproduction. Pour y remédier par une limitation conventionnelle, un congrès international s'est réuni l'automne dernier à Anvers. Beaucoup de fabricans français y prirent part, le plus important déclina l'invitation : « En pareille matière, dit-il avec scepticisme, je ne crois qu'aux ententes que l'on fait à un. » L'événement lui donna raison. Parmi les congressistes, unanimes à déclarer qu'il fallait se restreindre, aucun ne put indiquer comment on y parviendrait. Tous craignirent d'être dupes. Quelle sanction garantissait les engagemens pris? La mesure, excellente et irréalisable, valait la formule classique des petits oiseaux, aisément capturés par qui sait leur mettre un grain de sel sur la queue.

N'est-ce pas d'ailleurs un anachronisme que chercher le salut dans une entrave factice à la production, lorsque la pente de l'industrie contemporaine est au contraire d'atteindre son profit particulier par le développement de créations utiles à tous. Produire sans trêve, jeter dans la circulation des marchandises de plus en plus abondantes, dont l'abondance fait le bon marché et qui pénètrent ainsi dans des couches humaines où elles étaient naguère inconnues, telle semble être la loi bienfaisante à laquelle nul ne peut se soustraire. Loi bienfaisante pour la masse des petites gens; loi désastreuse pour l'élite bourgeoise des capitalistes.

Le mal de la papeterie est nécessaire à son existence; ou plutôt ce n'est pas la papeterie qui est malade, ce sont seulement les papetiers. Les bas prix dont ils gémissent, ils les proposent eux-mêmes. Dans une adjudication récente pour le ministère des Postes, on voit les chiffres des soumissionnaires se faire concurrence à quelques centaines de francs d'intervalle. Le prix rémunérateur pour un doit être suffisant pour tous; car les conditions économiques des diverses usines se compensent. Les unes, voisines de Paris, où se centralisent la moitié peut-être des papiers français, auront de moindres frais de transport, mais les salaires y seront

plus élevés. D'autres, plus éloignées des villes, jouissent d'une force motrice gratuite ou d'un combustible moins coûteux. Le secret de la crise c'est que la papeterie exige maintenant des capitaux considérables, pour appareils et fonds de roulement. Il y faut des approvisionnemens énormes de matières premières, et l'argent se renouvelle lentement, les cliens payant à de longues échéances. Les débouchés étrangers deviennent rares, en raison du progrès universel qui pousse chaque nation à s'alimenter elle-même et à s'efforcer de vendre à toutes les autres. Par suite, la maison la plus florissante fait à peine un chiffre d'affaires égal à la moitié de sa valeur. Cependant il est impossible d'arriver au succès sans employer la plus grande partie de ses bénéfices à l'accroissement du capital.

Faute de l'avoir fait à temps, beaucoup de papeteries ont végété, et, lorsqu'elles se sont aperçues de leur erreur, il était trop tard. Obligées d'emprunter au taux commercial, leur gain s'est réduit à néant; souvent un passif redoutable s'est appesanti sur elles et peu à peu les a dévorées. Chaque année voit ainsi disparaître de l'annuaire des fabriques qui, au milieu de ce siècle, étaient prospères, des descendans de générations papetières, nés dans l'aisance, dont l'usine est désormais inerte, ou passée aux mains des banquiers dont elle est débitrice, et qui ne savent qu'en faire. Le *Bulletin de la Chambre syndicale* publiait un jour le martyrologe de ces victimes d'une formidable révolution industrielle : on en cite partout, en Normandie et en Auvergne, en Franche-Comté et en Périgord, dans le papier-goudron comme dans le papier mousseline. Plusieurs de ces vaincus avaient été les artisans ou les précurseurs du mouvement qui les a emportés; ils ont laissé dans nos produits actuels leur bourse et aussi leur vie, un peu de leur âme. Qui donc toutefois songerait à plaindre ces patrons, tombés avec courage dans la lutte, en ce temps où le patron est, par profession, un être si mal vu?

Ceux-là mêmes qui réussissent et inspirent l'envie, ne tirent qu'un intérêt modeste des sommes effectivement engagées : si les papeteries du Marais, par exemple, pour ne parler que de sociétés dont le bilan est accessible à tous, distribuent 100 francs de dividende pour des actions émises à 1 000 francs, cela ne signifie pas que l'entreprise rapporte 10 pour 100; parce que les débours successifs depuis la fondation, en 1828, ont beaucoup plus que doublé les 1 800 000 francs souscrits à l'origine. Tout ce qu'ont pu faire depuis plusieurs années les papeteries coopératives d'Angoulême, dirigées avec talent par M. Laroche-Joubert, a été de gratifier d'un revenu de 5 pour 100 une valeur industrielle de

4 millions et demi. Des observations analogues se pourraient faire partout. Partout même aspect : petites manufactures qui s'effacent, organismes plus puissans qui surnagent, mais à la condition de multiplier leurs risques en multipliant leur puissance. La marge des gains, comparée au total des ventes, demeure si mince que l'oubli d'un instant suffit à les faire évanouir. L'aléa devient si grand, la tension d'esprit si forte, que les fondateurs de machines pareilles, ou du moins leurs héritiers, sont incités par prudence à passer la main à une collectivité. Ainsi les entreprises grandissent par la force des choses, et par la force des choses se morcellent et se transforment en administrations impersonnelles, heureuses si elles peuvent servir au capital la portion congrue qu'il espère.

Car l'« odieux capital » n'attend pas que ses adversaires lui fassent un mauvais parti ; de lui-même il se mortifie et fait pénitence, pressé d'un côté par la masse des consommateurs, c'est-à-dire par l'abaissement des prix de vente, de l'autre par les salaires ouvriers, c'est-à-dire par l'augmentation des prix de revient.

S'il veut subsister entre ces forces contraires, il n'a d'autre ressource que de perfectionner son outillage afin de réduire encore les frais de main-d'œuvre. Le public qui croirait, après avoir lu les lignes qui précèdent, qu'un nouvel effort est impossible, les fabricans qui seraient tentés de se décourager, feront bien de méditer le rapport de l'un des plus notables d'entre eux, M. Blanchet, commissaire français à l'Exposition de Chicago, sur les papiers américains. Ils y verront qu'en remplaçant l'intervention manuelle, dans le travail, par toutes les combinaisons mécaniques imaginables; qu'en supprimant tout transport à bras d'hommes; en multipliant les rails, les ascenseurs, les câbles, les moteurs, les industriels des États-Unis sont arrivés, par la réduction du personnel, à ce résultat extraordinaire de payer les ouvriers *trois fois plus cher que nous*, et de vendre le papier au même prix que nous, quoique les matières premières aient une valeur semblable en France et en Amérique, et que les produits fabriqués au delà de l'Atlantique ne le cèdent à aucun égard aux nôtres. Quels que soient les progrès réalisés sur notre sol par l'industrie du papier, ce rapprochement suffit à montrer qu'elle n'a pas le droit de se reposer encore.

Vte G. d'Avenel.

LA RELIGION DE LA BEAUTÉ

ÉTUDE SUR JOHN RUSKIN

I

SA PHYSIONOMIE

Il y a quelques années, étant à Florence le 7 mars, jour de la fête de Saint-Thomas-d'Aquin, je voulus étudier dans le cloître de l'église dominicaine par excellence, Santa Maria Novella, les fresques de Memmi et de Gaddi où l'on voit le *Triomphe de Saint-Thomas* avec son aréopage des sept sciences célestes et des sept sciences terrestres. Il me semblait qu'aucun jour ne pouvait être mieux choisi pour tâcher de sentir ce qu'avait été cet homme comme disciplineur de la pensée. Puis un soleil splendide brillait sur les dômes de la ville des lis. Or il faut du soleil pour distinguer toutes ces figures d'apôtres, de bêtes allégoriques, de chiens du seigneur mordant les loups de l'hérésie, de savans, depuis Boëtius qui ressemble à un lépreux jusqu'à Tubalcaïn qui ressemble à un orang-outang. Voulant être seul, j'arrivai dès neuf heures du matin. Le cloître était désert. La fraîcheur matinale et le calme monacal en faisaient un promenoir délicieux. Par les vieux arceaux bâtis au XIVe siècle, brillaient les gazons verts qui ne durent pas si longtemps, mais qui se renouvellent toujours. Le sacristain, protecteur et narquois, avait refermé la porte avec un grand luxe de verrous. Les cloches sonnaient à toute volée, puis il y avait de longs silences... Je marchais depuis quelque temps

sur ces trottoirs de tombes qui bordent le *Cloître Vert*, lorsqu'en approchant de la chapelle des Espagnols, j'entendis naître et croître un léger bruit de paroles, de lecture... comme de prière. Avais-je été devancé? Déjà, j'entrevoyais dans l'ombre lumineuse des silhouettes de jeunes femmes au profil giottesque, aux chapeaux canotiers, aux voilettes blanches, aux mains pleines de mimosas. Elles étaient serrées les unes contre les autres devant le *Triomphe de Saint Thomas d'Aquin*. L'une d'elles lisait :

Optavi et datus est mihi sensus,
Invocavi et venit in me spiritus sapientiæ,
Et præposui illam regnis et sedibus.

puis la voix reprenait un texte anglais dont voici le sens :

« ... J'ai prié, et l'esprit de la sagesse est descendu sur moi... Le pouvoir personnel de la sagesse, la σοφια ou sainte Sophie à laquelle le premier grand temple chrétien a été dédié, cette sagesse supérieure qui gouverne par sa présence toute la conduite des choses terrestres et par son enseignement l'art terrestre tout entier, Florence vous dit qu'elle ne l'a obtenue que par la prière... »

Longtemps elle lut ainsi, passant des aperçus les plus vastes sur le rôle de la discipline dans la pensée humaine aux remarques les plus minutieuses sur les doigts ou les cheveux de tel personnage de la fresque, notant les repeints, étudiant les airs de têtes, les plis des robes, opposant l'attitude calme de la *Rhétorique* aux gestes outrés des gens des rues de Florence, « qui font des lèvres de leurs doigts et espèrent sottement arracher par leurs vociférations ce qu'ils désirent des hommes ou de Dieu... »

L'auditoire écoutait recueilli, manœuvrant avec la ponctualité d'un peloton prussien pour se porter en face de telle ou telle figure, suivant les indications du mince livre rouge et or. Parfois le ton s'élevait jusqu'à l'invocation. Quelques lointains bruits d'orgue l'accompagnaient en sourdine. Des souffles d'air parfumés de fleurs passaient comme un encens. Les points d'or des mimosas, touchés par des rais de soleil, brillaient dans les mains comme des cierges. Je remarquai que ces voyageuses se tenaient sur la pierre sépulcrale des ambassadeurs espagnols qui ont donné leur nom à cette chapelle. Ce qu'elles lisaient semblait aussi une gerbe de fleurs jaillie d'un passé mort. Quels étaient donc ce livre, cet office inconnu, le prêtre de cette religion de la Beauté? le sacristain, revenu par là, me jeta ce nom : Ruskin!

Une autre année, je me reposais d'un congrès d'économistes, à Londres, dans un de ces salons d'un gothique sobre et confortable où le goût se satisfait sans détriment des aises. On causait

des transformations que les machines apportent en toute chose et spécialement dans les tissus, les broderies, qui autrefois étaient des ouvrages d'art, travaillés par des êtres pensans, et d'ailleurs beaucoup plus solides dans ce temps où le linge, comme un patrimoine, se léguait de génération en génération. Aujourd'hui, disait-on, le tissu fait à la machine ne dure pas. « Ainsi ces petites serviettes, dit l'un de nos hôtes, — est-il besoin d'expliquer que ceci se passait autour d'une tasse de thé? — Ah! pardon, répondit la maîtresse de la maison, vous oubliez que ceci est du *Langdale linen!* — Et ma redingote, ajouta le maître de la maison, est du drap de *Saint-George's Guild.* » Cela parut péremptoire.

J'appris alors que dans le Westmoreland un ouvroir installé dans un joli cottage s'occupait de filer le lin avec les rouets de nos mères-grands et que des hommes tissaient, avec de vieux métiers, la toile. Cette toile faite à la main coûte de deux à six shillings l'yard. Tout l'argent produit par la vente est payé à la banque et les profits sont divisés entre les travailleurs à la fin de l'année. C'est de là que venait le linge de la maison. Quant au drap de l'économiste, il arrivait du moulin de Saint-Georges à Laxey, dans l'île de Man, où l'on carde la laine et où l'on fait le drap. Seule l'eau du moulin, agent naturel, aide les bras de l'homme. De plus, la couleur de la laine est indélébile, car c'est la couleur naturelle des moutons noirs de l'île. De là, beaucoup de dames anglaises font venir leur drap. Ces tissus sont très résistans et ils ont été confectionnés sans la fumée, le bruit, la laideur des machines, en pleine campagne, en dépit du progrès et comme en défi de tout le mouvement industriel et social de notre temps. Et lorsque je demandais quel était l'initiateur de cette gilde, le Titan ou le fou, qui entreprenait de faire ainsi rebrousser chemin à son siècle, on me répondit par le même nom qui avait frappé mes oreilles dans le cloître vert : RUSKIN!

Un homme était donc là, tout près de nous, de l'autre côté de la Manche, qui avait pris assez d'empire sur les esprits britanniques pour les acheminer vers les extases des Primitifs et leur imposer sa conception intrépidement rétrograde de la vie, du style, de l'économie, et jusque du vêtement. Cet homme avait surgi, il y a cinquante ans, avec un livre de bataille, dans une lutte qui de suite l'avait rendu célèbre, et, depuis cette époque, sous le triple aspect de l'écrivain, de l'orateur et du directeur d'usine, il était apparu prêchant la triple doctrine d'un esthéticien, d'un moraliste et d'un sociologue, ou plutôt causant à bâtons rompus avec son siècle, et chacune de ses paroles était recueillie avec un soin pieux par des admirateurs et des admi-

ratrices, comme les gouttes de sang d'un martyr. Ses livres, tirés à vingt, trente mille exemplaires, malgré leur prix très élevé, répandaient dans toute l'Angleterre ses idées de la Vie et de la Beauté, et des éditions « piratées » en jetaient la semence au loin dans le Far-West. Cent mille francs par an, telle était la part de l'auteur dans les bénéfices de cette œuvre esthétique, et ces bénéfices allaient aussitôt alimenter l'œuvre sociale qu'il rêvait. Des sociétés de lecture de Ruskin s'étaient fondées à Londres, à Manchester, à Glascow, à Liverpool, pour le commenter, un journal pour l'annoncer, une librairie spéciale, la *Ruskin House*, à Londres, pour le répandre. A ses côtés, des artistes s'occupaient à graver ses dessins, des écrivains à raconter sa vie, lui vivant, à exposer ses doctrines, lui écrivant, à tirer de ses livres des *Ruskiniana*, des *Birthday Books*, des guides dans les musées, des ouvrages de distributions de prix (1). Pendant les grèves, on jetait dans la discussion des passages des œuvres du grand esthéticien; et il n'y a pas longtemps le directeur d'une institution de jeunes filles, à Londres, déclarait, dans une solennité scolaire, que le XIXe siècle ne serait fameux dans l'avenir que parce que Ruskin y avait écrit!

Quel était donc cet homme et quelle était cette œuvre? Outre l'intérêt de curiosité qu'on peut y apporter, on ne saurait toucher désormais à aucune question d'art, sans y toucher. J'ai donc voulu les connaître, plus complètement encore que par l'excellente étude publiée ici même, il y a trente-cinq ans, par M. Milsand, à une époque où Ruskin n'avait écrit que le tiers de son œuvre, vécu qu'une moitié de sa vie, et dévoilé qu'une face de sa pensée. Pour cela, il m'a semblé qu'il ne fallait pas seulement le lire et lire ceux qui l'ont le mieux connu et, avant tous, son disciple préféré, M. W. G. Collingwood, mais encore resuivre dans l'Europe et dans l'esthétique le chemin que le Maître lui-même avait parcouru. En Suisse, à Florence, à Venise, sur les bords du Rhin ou de l'Arno, partout où il a travaillé, j'ai travaillé après lui, refaisant parfois les croquis d'où sortirent ses théories et ses exemples, attendant les rayons de soleil qu'il a prescrits, guettant en quelque sorte sur les monumens éternels les ombres fugitives de ses pensées. Puis j'ai attendu, pour écrire, que son système, après plusieurs années, m'apparût non plus dans sa délicieuse complication, mais dans sa splendide unité, comme ces montagnes

(1) Voir notamment W.-G. Collingwood, *The Life and Work of John Ruskin*, with portraits and other illustrations in two volumes; Londres, 1893, et *The Art teaching of John Ruskin;* Londres, 1891. — Edward-T. Cook, *Studies in Ruskin;* Londres, 1891, et *Handbook to the National Gallery* including notes collected from the works

des Alpes qu'il a tant aimées : elles semblent un chaos de près et à mesure qu'on s'en éloigne, elles s'unissent pour ne former au bord de l'horizon qu'une petite ligne bleue, — qui est tout un monde.

I

Une nuit de l'été de 1833, le gardien d'une des portes de Schaffhouse était réveillé par le bruit d'une chaise de poste, et lorsqu'il eut, en rechignant, ouvert ou à peu près sa barrière aux tardifs voyageurs qui l'imploraient, la voiture passa avec tant de hâte qu'elle brisa une de ses lanternes, puis elle disparut dans la ville. Arrivée à l'hôtel, on en vit descendre un courrier, un gentleman anglais et sa femme, une petite fille, un jeune garçon de quatorze ans et un domestique. Et tout ce monde chercha aussitôt un peu de sommeil. Il fallait être debout le lendemain matin pour le service, car on était dans la nuit d'un samedi à un dimanche.

Les noms que l'hôtelier inscrivit le lendemain sur son registre n'avaient rien que d'obscur et les renseignemens qu'il pouvait obtenir du courrier, Salvador, sur ses nouveaux cliens, que de banal. Si on lui eût dit que M. John James Ruskin, le gentleman en question, était marchand de vins dans la Cité et avait son nom dûment et honorablement gravé sur une plaque de cuivre de Billiter Street en tête de la raison sociale, *Ruskin, Telford, and Domecq;* qu'il était un des plus grands importateurs de sherry de son époque et un des plus intègres négocians de son pays; que la dame descendue avec lui à l'hôtel était sa femme, auparavant miss Margaret Cox, le jeune garçon, John, son fils unique, et la petite fille, Mary, une nièce orpheline; et que tout ce monde était tory et jacobite en politique, presbytérien en religion, — on n'eût rien dit que de vrai, et pourtant ce n'eût point été là de quoi intéresser l'histoire de l'art. Il eût fallu ajouter que cette

of M[r] Ruskin; Londres, 1889. — Miss Anne Thackeray Ritchie, *Records of Tennyson, Ruskin and Browning;* Londres, 1893; *The Ruskin Birthday Book;* Londres, 1883. — T.-J. Wise et J.-P. Smart, *The Bibliography of the writings of John Ruskin.* — Miss A.-M. Wakefield, *Ruskin on music.* — William Jolly, *Ruskin on education.* — William White, *A descriptive Catalogue of the Ruskin Museum, Sheffield.* — William E.-A. Axon, *John Ruskin. A bibliographical Biography,* 1879. — William Smart, *John Ruskin, his life and work,* 1880. — Edmund J.-Baillie, *John Ruskin, Aspects of his thought and teachings,* 1882. — W. Smart, *A Disciple of Plato, a critical Study of John Ruskin,* 1883. — J. Marschall Mather, *John Ruskin,* 1883. — William Marwick, *the Ruskin Reading-Guild Journal,* 1889 et *Igdrasil,* 1890. — W.-H. Mallock, *the New Republic.* — H.-W. Acland, *The Oxford Museum Ruskin;* Londres, 1893. — Frederic Harrison, *Ruskin as a master of prose.* Nineteenth Century, 1895.

famille, d'ailleurs un peu sauvage, ne vivait guère que pour la contemplation des beautés de la nature et que l'enthousiasme esthétique était sa principale occupation.

Assurément on eût fort étonné les négocians de la Cité, si on leur eût dit que M. John James Ruskin, si exact à son comptoir, si ponctuel à ses échéances, si expert en bon sherry, avait des velléités d'artiste. Mais le fait est qu'une fois rentré chez lui, il devenait un être enthousiaste et chimérique. Il lavait à la hâte une aquarelle, ou bien, prenant quelque œuvre nouvelle de Walter Scott, quelque vieille pièce de Shakspeare, il en faisait d'une voix harmonieuse et passionnée la lecture à sa femme et à son fils. Bien souvent, dans les années précédentes, la nuit l'avait trouvé penché sur des gravures de Prout ou de Turner, ou dépliant des cartes de Suisse et d'Italie, sous la lampe, rêvant à des fugues alors impossibles, irréalisables, au pays où les montagnes sont si blanches et les flots si bleus.

Mais alors était survenue Mme Ruskin et, par son éloquence persuasive, elle lui avait rendu le souci de ce que les Anglais appellent volontiers le devoir, — qui est de gagner beaucoup d'argent. Mme Ruskin était la cousine germaine de son mari, de quatre ans plus âgée que lui. La connaissant dès l'enfance, il s'était un jour avisé qu'elle réalisait parfaitement le type de la femme qui lui convenait, le lui avait dit et avait décidé avec elle d'attendre pour se marier que toutes les dettes de famille fussent payées, son négoce bien établi, l'horizon libre de nuages. Ils avaient attendu neuf ans. Enfin, un soir, s'étant aperçu que, dans son bilan, l'actif l'emportait sur le passif, il avait laissé son cœur parler plus haut. On avait marié les deux jeunes gens après le souper et si secrètement que les domestiques n'en soupçonnèrent quelque chose qu'au lendemain en les voyant partir ensemble pour Edimbourg. — Ce mélange inattendu de flegme et de sensibilité, de fidélité romanesque et de sens pratique faisait de M. John James Ruskin une physionomie à part parmi les marchands de sherry et lui permit non seulement de sauver l'honneur de la famille en payant toutes les dettes laissées par son père, mais de laisser, à son tour, cinq millions à son fils et en même temps de lui léguer cet enthousiasme pour la nature qui est le trait le plus marquant du grand écrivain.

La nature n'apparut d'abord à l'enfant que par de rares échappées, comme une reine qu'on ne voit qu'aux jours de fête. Il l'apercevait dans ses visites à des tantes soit à Croydon, d'où la vue paraissait si belle que le petit John criait à sa mère effrayée : « Les yeux me sortent de la tête! » soit à Perth, dont les jardins

descendant vers le Tay enchantèrent ses premiers regards. Puis sur ces visions se refermait le rideau noir des brumes de Londres. Plus tard, quand ses parens quittèrent la ville pour la banlieue et vinrent se fixer à Herne Hill, au bout des coteaux du Surrey, la beauté des choses inanimées lui devint plus familière. De la fenêtre paternelle, il voyait s'étendre, d'un côté, des prairies vertes, des arbres et des maisons semées çà et là sur le premier plan, avec une riche campagne qui ondulait vers le sud, et, de l'autre côté, ses yeux se portaient à travers Londres, vers Windsor et Harrow. Autour de la simple et confortable maison était un jardin aux gazons en pente, bien tondus, au verger plein de cerises et de mûres, « couvert de la magique splendeur de fruits abondans, vert tendre, ambre doux, pourpre veloutée, courbant les branches épineuses, grappes de perles et pendeloques de rubis qu'on découvrait avec joie sous les larges feuilles qui ressemblaient à de la vigne, » jardin délicieux enfin où l'enfant ne voyait aucune différence avec le paradis terrestre, sinon « qu'aucune bête n'y était apprivoisée et que *tous* les fruits y étaient défendus ». Son goût inné pour les formes et les couleurs n'en était plus réduit, comme à la ville, à s'appliquer aux dessins des tapisseries ou aux constructions de briques. « Dans le jardin, quand le ciel était beau, dit-il, mon temps se passait à étudier les plantes. Je n'avais pas le moindre goût pour les faire pousser ou pour en prendre soin, pas plus que pour soigner des oiseaux ou des arbres, ou le ciel ou la mer. Tout mon temps se passait à les contempler. Poussé non par une curiosité morbide, mais par une admiration étonnée, je mettais chaque fleur en pièces jusqu'à ce que je connusse tout ce que j'en pouvais connaître avec mes yeux d'enfant. »

Timide dans le monde autant que triomphant dans son office, M. Ruskin vivait fort isolé, dans la compagnie seulement des personnages légendaires ou romanesques de ses auteurs favoris. Quant à sa femme, élevée dans un milieu inférieur à celui des Ruskin, mal à son aise avec ses nouvelles relations, trop intelligente pour l'ignorer, trop fière pour le souffrir, elle avait pris le parti d'oublier le monde. C'était, d'ailleurs, une mère évangélique et dévouée, avec le *Trésor du chrétien* sur sa table et la haine du pape dans son cœur, détestant le théâtre et aimant les fleurs, « unissant l'esprit de Marthe à celui de Marie », infatigable, ordonnée, ne vivant que pour son mari et pour son fils, capable d'aller demeurer à Oxford, en étrangère, pour ne pas l'abandonner durant ses années d'université, veillant constamment à écarter de lui toute douleur, au risque de l'amollir, et tout danger, au risque

de le rendre gauche ; lui donnant chaque jour sa leçon de Bible avec méthode et suite, sans jamais le surmener, ouvrant peu à peu ses yeux à cette clarté de l'Ancien et du Nouveau Testament qui illuminera jusqu'au bout les hautes cimes de son œuvre. L'enfant n'avait même pas la perception de ce que pouvait être l'anxiété. Les Ruskin ne dépensant jamais plus de la moitié de leurs revenus, se libéraient des inquiétudes d'argent et mettant toute leur joie à admirer, ils ignoraient les soucis de la jalousie et de l'ambition. Ils trouvaient le sort d'habiter un cottage et d'avoir le plaisir de la nouveauté en allant visiter Warwick Castle préférable à l'honneur d'habiter Warwick Castle et de n'avoir plus à s'enthousiasmer devant rien. D'un caractère égal, ils ne se passionnaient que pour les idées ou bien pour les spectacles de la nature. « Jamais, dit leur fils, je n'entendis leurs voix s'élever pour aucune discussion, jamais je n'ai vu un serviteur grondé sévèrement. » Sous une discipline douce, régnaient dans cette maison la paix, l'obéissance, et la foi.

Ainsi sauvegardé de tout trouble extérieur, le goût artistique de l'enfant s'affinait dans une sorte d'extase. S'il voyageait, l'extase ne cessait point, mais trouvait un aliment nouveau dans des visions nouvelles. Chaque année, au mois de mai, M. Ruskin partait pour une tournée d'affaires. Sa femme, ne voulant le laisser affronter seul aucune fatigue, le suivait ; on plaçait le petit John entre les deux sur le portemanteau et « la bonne » derrière la voiture, sur le *dickey*, et toute la famille roulait en poste. Chaque soir, les visites commerciales terminées, M. Ruskin menait son fils dans les ruines, les châteaux, les cathédrales qu'on trouvait sur la route. On lisait des vers et l'on dessinait. A cinq ans, John s'en va ainsi dans la région des lacs, en Écosse ; à dix ans en France, passer à Paris les fêtes du couronnement de Charles X, et il visite le champ de bataille de Waterloo ; puis il retourne en Angleterre, prenant partout des notes et des croquis, décrivant les collèges et les chapelles, la musique à Oxford, la tombe de Shakspeare, une fabrique d'épingles à Birmingham, des vues de Blenheim ou de Warwick Castle, découvrant le monde dans sa tangible et pittoresque variété à l'âge où les petits Français déchiffrent laborieusement des vocables abstraits sur de plates cartes de géographie. Enthousiasmé par la région des lacs, il écrit sur le Skidaw comparé aux Pyramides ces vers où l'on ne reconnaîtrait certes pas un enfant de dix ans : « Tout ce que l'Art peut faire — n'est rien devant toi. La main de l'homme — a dressé des montagnes de pygmées, mais des tombes de géans. — La main de la nature a dressé le sommet de la montagne — mais n'a jamais fait de tombes. »

A Herne Hill, il passe de longs mois d'hiver à rêver devant des gravures de Turner illustrant l'*Italie* de Rogers; et un désir violent entre en lui de voir dans quelles *aliquas partes materiæ* le grand visionnaire a puisé ses visions. Il fait des collections de minéraux dans les vallons de Clifton, à Bristol, à Matlock dans le Derbyshire, observe des reflets, calcule des hauteurs. Et ce qu'il perçoit ainsi avec son esprit étonnamment précoce et rempli, il l'aime avec son cœur étrangement neuf et vide. Car en dehors de sa famille il ne connaît aucun être vivant. Même en voyage, les Ruskin ne prennent pas contact avec l'humanité. S'ils sont curieux de voir leur grand poète Wordsworth, ils n'osent prétendre à une introduction et se contentent d'aller le guetter derrière un pilier, à l'église. « Nous ne voyagions pas pour des aventures ni pour des relations, mais pour voir avec nos yeux et mesurer avec nos cœurs. » Le confort qu'ils s'accordent leur permet de bien voir et leur ignorance des langues étrangères les empêche de prendre aux gens un intérêt autre que l'intérêt pittoresque. Ils éprouvent un charme particulier à ne rien comprendre aux conversations des foules qu'ils traversent. Chaque geste est noté pour sa beauté, chaque son de voix pour son timbre, non pour sa signification, « comme dans un mélodieux opéra ou une pantomime. »

Soumises à ce régime spécial, toutes les facultés de l'enfant convergent vers la sensation aiguë, l'analyse méticuleuse des paysages et des figures. Son sens esthétique grandit au détriment de tous les autres. Il ne peut aimer telle petite cousine parce qu'elle porte des *boucles à l'anglaise* et que cette forme est inesthétique. Si, par hasard, on le conduit en visite, il ne prend garde qu'aux tableaux qui ornent le salon et pas du tout aux personnes. Bientôt, à Oxford, il ne pourra supporter les figures des tuteurs ou des camarades qui ne seront pas assez caractérisées, « assez bien peintes, » et n'écoutera que les professeurs pourvus de quelque ressemblance avec l'*Erasme* de Holbein ou le *Melanchthon* de Dürer. Très doué pour la géométrie, il demeure court dès qu'il sort de cette science de dimensions figuratives et tangibles pour entrer dans l'algèbre qui n'exprime que des relations de chiffres. Rien ne l'intéresse dans les choses que leurs rapports de beauté, que la joie ou la souffrance qu'elles causent aux yeux. Le monde entier lui semble organisé en vue de ces rapports. Déjà il conçoit cet aphorisme qu'il exprimera plus tard dans *Proserpina:* « Les semences et les fruits sont créés pour qu'il y ait des fleurs, non les fleurs pour qu'il y ait des fruits et des semences. » Que dès lors une impression esthétique violente l'accueille au seuil de sa vie d'homme, et l'on comprend qu'elle fixera sa vie. Que la

nature lui apparaisse, non plus dans ses parures grises du Nord, mais dans sa splendeur bleue du Midi, non plus fardée comme autour des grandes villes, mais dans sa grande, libre, sauvage et primitive nudité, et aussitôt, intelligence, volonté, cœur, il sera tout à elle et à ceux, comme Turner, qui la lui auront révélée.

Tel était l'état d'esprit du jeune John Ruskin, à quatorze ans, lorsque nous l'avons vu arrivant à Schaffhouse, avec son père, sa mère et sa cousine Mary, au milieu d'une nuit d'été. Telles étaient son ardeur sans objet défini, son espérance sans décision, cette flamme qui brûle sans éclairer, que nous avons tous connue quand nous nous sommes demandé ce que nous ferions de nos vingt ans. — Il avait ardemment désiré ce voyage. A Strasbourg, on s'était demandé si l'on irait à Bâle ou à Schaffhouse. Schaffhouse! s'était-il écrié. « Ma supplication passionnée à la fin l'emporta, et le lendemain, de grand matin, nous vit trottant sur le pont de bateaux vers Kehl et dans la lumière du Levant, je me vois encore guettant la ligne de la Forêt-Noire qui s'élargissait et s'élevait comme nous traversions la plaine du Rhin. « Les portes des montagnes, ouvrant pour moi une nouvelle vie, qui ne devra jamais cesser qu'aux portes de ces montagnes d'où l'on ne revient pas. » Écoutons-le maintenant raconter sa première rencontre avec l'éternelle Beauté. Il semble, après cinquante-deux ans, que sa voix encore tremble :

Nous étions arrivés en ville dans la nuit, et aucun de nous ne semble avoir songé qu'on pût apercevoir les Alpes sans une excursion qui eût été un manquement aux règles religieuses du dimanche. Nous dînâmes à quatre heures comme d'habitude, et la soirée étant entièrement belle, nous sortîmes, mon père, ma mère, Mary et moi. Nous devions avoir passé quelque temps à voir la ville, car le soleil allait se coucher quand nous atteignîmes une sorte de jardin-promenade, à l'ouest de la ville, je crois, et bien audessus du Rhin, de façon à commander toute la campagne, au sud et à l'ouest. Nous regardions ce paysage, d'ondulations basses, bleuissant dans le lointain, comme nous aurions regardé un de nos horizons de Malvern dans le Worcestershire ou de Dorking dans le Kent, lorsque — soudainement — voyez !... là-bas !

Pas un moment il ne vint à la pensée d'aucun de nous que ce fussent des nuages. Ces contours étaient clairs comme du cristal, affilés sur le pur horizon du ciel et déjà colorés de rose par le soleil couchant. Cela dépassait infiniment tout ce que nous avions pensé ou rêvé. Les murs de l'Eden perdu, apparus, ne nous auraient pas semblé plus beaux, ni plus imposantes, autour du ciel, les murailles de la mort sacrée... Alors, dans la parfaite santé de la vie et le feu du cœur, ne désirant rien être autre que l'enfant que j'étais, ni rien avoir de plus que ce que j'avais, connaissant la douleur suffisamment pour considérer la vie comme sérieuse, mais pas assez pour relâcher les liens qui m'attachaient à elle, ayant assez de science mélangée à mes impressions pour que la vue des Alpes ne me fût pas seulement la révélation de la beauté de la terre, mais aussi l'accès à la première page de son volume, je redescendis ce soir-là de la terrasse de Schaffhouse avec ma destinée fixée

en tout ce qu'elle devait avoir de sacré et d'utile. A cette terrasse et aux rives du lac de Genève, mon cœur et ma foi se reportent en ce jour, à chaque noble sentiment qui vit encore en eux et à chaque pensée qui y règne, de réconfort et de paix.

Dès lors cette contemplation de la nature remplira sa vie, non plus comme une distraction, une flânerie émerveillée et indécise, mais comme une vocation et une marche à l'idéal. Tous ses premiers essais — écrits de quinze à vingt ans dans le journal scientifique du temps, le *Magazine of Natural History*, — sur les causes de la couleur de l'eau du Rhin, sur les stratifications du Mont-Blanc, la convergence des perpendiculaires, la météorologie, sont signés *Kata Phusin* (selon la nature). Son premier livre, les *Modern Painters*, d'abord intitulé : *Turner et les Anciens*, n'a pas d'autre but que de défendre l'homme qui lui a révélé la nature, et de montrer comment il est le paysagiste le plus « naturel » qui ait jamais vécu. Sa campagne en faveur des *Préraphaélites*, racontée ici même (1), fut entreprise parce que ces peintres se réclamaient « de la nature ». Tous ses ouvrages, depuis les *Pierres de Venise*, en 1851, jusqu'aux *Lois de Fiesole*, en 1878 et depuis la *Mesnie* (ou le Cortège) *de l'Amour*, qui est de l'ornithologie, jusqu'à *Deucalion* qui est de la minéralogie, et de la *Reine de l'Air* qui est de la botanique, à *Fors Clavigera* qui est de l'économie sociale, tous les enfans de son esprit, tous les battemens de son cœur, sont voués à la Nature. L'histoire de sa vie n'est que l'histoire de ses rencontres avec Elle, de ses voyages qu'il renouvelle chaque année, avec ses parens pendant les deux tiers de son existence, seul plus tard, quand ils sont morts. Il ne va pas à elle comme au refuge des lassitudes et des désillusions, comme à la distraction des heures oisives : il y va dans toute la force de l'âge, comme au Dieu qui réjouit la jeunesse. Elle n'est pas seulement la consolatrice de l'amour. Elle est son amour même : « Ce sentiment ne peut être décrit par aucun de ceux qui l'ont ressenti. Le mot de Wordsworth, « cela me hantait comme une passion » n'est pas une bonne définition, car *c'est une passion*. Le point est de définir comment cela diffère des autres passions. Quelle sorte de sentiment humain, superlativement *humain*, est le sentiment qui aime une pierre pour la pierre elle-même et un nuage pour le nuage? Un singe aimera un singe pour lui-même et une noix pour son fruit, mais non une pierre pour une pierre. Pour moi les pierres m'ont toujours été du pain... » Pour voir de plus près ces pierres, il passe des mois entiers en Suisse ou en Italie. Il cherche à fixer sa demeure à Chamonix, au-dessus du chalet de

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre 1894.

Blaitière, mais le flot montant du tourisme l'en chasse. Alors il propose à la commune de Bonneville de lui acheter tout le sommet du Brezon, mais les paysans de l'endroit, stupéfaits qu'on veuille acquérir ces rochers nus et ce gazon, bon tout au plus à nourrir quelques chèvres, soupçonnent le *milord* d'y avoir deviné un trésor et le découragent par leurs exigences excessives. Il s'en console en changeant de climat, mais non d'amour. « Une étude faite dans les jardins de roses de San Miniato, et dans l'avenue de cyprès de la Porta Romana, à Florence, est pour moi, dit-il, parmi les souvenirs des meilleurs jours de ma première existence. »

Longtemps cette passion l'a préservé des autres, et lorsque les autres sont venues, elle l'en a guéri. Jusqu'à dix-sept ans, la continuelle tension de son esprit et de son cœur vers le beau l'avait distrait des séductions de ce que la langue commune appelle la Beauté. Mais comme rien aussi n'est plus propre à développer jusqu'à un état maladif ce romanesque *lakiste* où les Anglais excellent dès qu'ils n'en sont pas dépourvus, le jour où le jeune ermite de Herne Hill leva la tête de dessus ses livres, et vit devant lui le visage d'une jeune fille, d'une Française, souriant dans l'aube de ses seize ans, il en devint éperdument amoureux. C'était une des filles de M. Domecq, l'associé de son père. Elle s'appelait Adèle, et ce nom devint familier aux lecteurs du *Friendship's Offering*, car le jeune homme y publiait des vers qu'il adressait à tout le monde, n'osant les adresser directement à la seule lectrice dont il se souciât. Quant à elle, avertie de la passion de ce jeune savant gauche, de ce troubadour transi, elle ne fit qu'en rire aux éclats. « A chaque occasion bénie de tête-à-tête, avec ma bien-aimée Adèle qui était Espagnole de naissance, Parisienne d'éducation et catholique de cœur, je cherchais à l'entretenir de mes vues personnelles sur l'invincible Armada, la bataille de Waterloo et la doctrine de la transsubstantiation », dit Ruskin dans ses *Præterita*. Quant à Mme Ruskin, la mère, profondément indignée qu'un bon tory, savant, évangélique et révérant George III, pût aimer une Française et surtout une catholique, blessée dans tous ses sentimens et ses traditions les plus essentielles par cet amour monstrueux, elle s'opposa obstinément à toute idée de mariage. Cette passion sans espoir dura pourtant quatre années, pendant lesquelles sévit sur ce frêle organisme d'enthousiaste et de penseur une terrible crise qui faillit le briser tout entier. La mort plusieurs fois venue à son chevet s'éloigna enfin. Adèle était mariée. On emmena le jeune homme à travers l'Europe, pour qu'il laissât sur les grandes routes un peu de ces douloureux souvenirs et de l'image fidèle qu'il gardait au cœur. Il les porta tour à tour sur les bords de la Loire, dans les montagnes de l'Auvergne,

dans les galeries de Florence et de Rome, mais sans les perdre. Enfin il revit les Alpes et il sembla qu'il renaissait : « ce n'était pas seulement l'air des Alpes, dit M. Collingwood, mais l'esprit de l'adoration des montagnes qui le sauvait. » Il a conté lui-même, dans ses *Præterita*, comment une année plus tard, la contemplation de la nature le guérit. Il se trouvait un jour à Fontainebleau encore malade et fiévreux. Il se traîna dans la forêt, s'étendit au bord d'une route sous de jeunes arbres et tâcha de dormir. « Les branches d'arbres profilées sur le ciel bleu ne bougeaient pas plus que les branches d'un arbre de Jessé sur un vitrail. » Il comprit toutefois qu'il ne mourrait pas encore ce jour-là et commença à dessiner avec soin un petit tremble qui était de l'autre côté de la route. Il trouvait, d'ailleurs, que rien à Fontainebleau ne valait la peine d'être vu. Les *hideous rocks* d'Evelyn ne lui paraissaient jamais assez hideux pour l'émouvoir et tout au plus bons à emporter dans sa poche, s'ils avaient valu le transport.

Et aujourd'hui, j'avais oublié les rochers, le palais et la fontaine, tout ensemble, et je me trouvais gisant sur le bord d'une route, dans le sable et sans autre point de vue que ce petit tremble contre le ciel bleu... Languissamment, mais sans paresse, je commençai à le dessiner et, comme je dessinais, ma langueur passait. De belles lignes étaient tracées sans fatigue. Elles devenaient de plus en plus belles à mesure que chacune sortait du reste et prenait sa place dans l'air. Avec une admiration croissante, à chaque instant, je vis qu'elles *se composaient* d'elles-mêmes d'après des lois plus belles qu'aucune de celles que connaissent les hommes. A la fin, l'arbre était là, et tout ce que j'avais pensé auparavant sur les arbres n'était plus...

Comme toutes les passions, si cet amour de la nature remplit sa vie de grandes joies, elle y ajouta aussi des tristesses inconnues à d'autres âmes. S'il n'a plus dans son horizon les corolles accoutumées de sa jeunesse, il se désole. « A peine toutes les jacinthes et les bruyères de Brantwood, écrit-il dans ses Mémoires, compensent-elles la perte de ces fleurs pour moi, et lorsque les vents d'été ont dispersé toutes les feuilles de nos roses sauvages, je pense tristement à la pourpre sombre des convolvulus qui grimpaient et florissaient encore en plein automne autour des pommiers. » Bien plus, si en retournant devant un paysage préféré, il le trouve bouleversé, défiguré par les « progrès » de la locomotion, par un port ou une voie ferrée, ou par les « embellissemens » du tourisme, une guinguette, un hôtel, il est blessé comme par un outrage à son éternellement aimée. « Oui, vous avez méprisé la nature, s'écrie-t-il en s'adressant à ses contemporains, vous avez méprisé toutes les sensations saintes et profondes de ses spectacles! Les révolutionnaires français transformaient en étables

les cathédrales de France. Vous, vous avez transformé en champs de courses toutes les cathédrales de la terre : les montagnes, d'où l'on peut le mieux adorer la divinité ! Votre unique conception du plaisir est de rouler en chemin de fer autour des nefs de ces cathédrales et de manger sur leurs autels ! Vous avez fait un pont de chemin de fer sur la chute de Schaffhouse ! Vous avez fait un tunnel dans les rochers de Lucerne, près de la chapelle de Tell ! Vous avez détruit le rivage de Clarens sur le lac de Genève. Il n'y a pas une paisible vallée en Angleterre, que vous n'ayez remplie de feu mugissant ! »

Quand c'est la nature elle-même qui a voulu changer, il s'en plaint plus doucement, mais comme d'une infidélité. « Oui, écrit-il d'Angleterre à un ami qui est dans les Alpes, Chamonix est une demeure désolée pour moi. Je n'y retournerai plus, je crois. Je pourrais éviter la foule en hiver et dans le premier printemps, mais que les glaciers m'aient trahi et que leurs vieux chemins ne les connaissent plus, c'en est trop ! Faites, s'il vous plaît, mes amitiés à la grosse vieille pierre qui est sous Breven, à un quart de mille au-dessus du village, à moins qu'ils ne l'aient détruite pour leurs hôtels... » Il retourne pourtant dans les Alpes en 1882 et il écrit : « J'ai revu aujourd'hui le Mont-Blanc, que je n'avais point vu depuis 1877, et j'ai été très reconnaissant. C'est un spectacle qui me rend toujours toute la force dont je suis capable pour faire de mon pauvre petit mieux, et devant lequel mes amitiés et mes souvenirs me deviennent plus précieux... »

Joie ou tristesse, cette contemplation, qui par momens ressemble à une rêverie mystique, enfantine et extasiée, est le premier grand trait de la physionomie de Ruskin. Lorsqu'il y est plongé, rien ne l'éveille. Les événemens passent autour de lui sans qu'il leur accorde un regard. Parfois il demeure des semaines sans connaître ceux qui bouleversent son pays. Les événemens mêmes de sa vie privée ne semblent pas le distraire. Il apprend, dans les Alpes, la mort de sa cousine Mary, la compagne de ses premiers voyages, et aussitôt il cherche à reproduire l'effet du soleil levant sur le Montanvert et la qualité aérienne des aiguilles. Poussé par ses parens et ses amis, il se marie, en 1848, avec une jeune fille de Perth, d'une remarquable beauté, mais il continue son rêve mystique, et quand, après six ans, sa femme le quitte et quand l'union légalement formée est dissoute légalement, le grand enthousiaste ne paraît pas avoir détourné un seul instant ses yeux des horizons radieux de la terre, ni à la nature éternelle et insensible avoir fait infidélité.

II

Ce contemplatif est un homme d'action. S'il tient une fleur, il a une épée, comme ces pieux chevaliers du moyen âge qu'on voit tout armés, dans les tableaux des Primitifs, adorant la Vierge, extasiés entre deux batailles. Et ce trait le distingue nettement des critiques d'art ou des poètes lakistes, satisfaits d'ordinaire quand ils ont commenté des *Salons*, ou célébré la nature, sans aucun souci d'améliorer les uns ou de défendre l'autre. Ruskin eut ce souci. Toutes les fois qu'il a lancé une idée, une brochure, un livre, comme le soldat qui jette de loin un coup de fusil, il est allé en pleine mêlée pour voir ce qu'y devenait son idée, pour la soutenir de sa personne et, si l'on peut ainsi dire, se colleter avec les réalités.

Ainsi, il a écrit qu'il fallait répandre le goût des arts dans les masses, non pour que chaque ouvrier fasse grossièrement le métier d'un artiste, mais pour qu'il fasse artistement son métier d'ouvrier. On ne l'a pas écouté. Il se décide donc à donner lui-même des leçons de dessin, le soir, dans une école d'adultes, et pendant quatre ans, de 1854 à 1858, à côté de Rossetti qui enseigne la figure, il s'astreint à guider des mains inhabiles dans l'esquisse du paysage et de l'ornement décoratif et à réchauffer des zèles attiédis. En 1876, de ses deniers et des deniers de ses amis, il établit près de Sheffield, — la cité ouvrière par excellence, la ville du fer — un musée rempli d'œuvres délicates et curieusement choisies, entre autres un tableau de Verocchio, qui fut aussi un travailleur du fer. C'était aux environs de la ville industrielle, dans un cottage situé parmi les champs verts, sur une colline. Des fenêtres, on découvrait la vallée du Don avec les bois des Wharncliffe Crags, et le regard passait ainsi des missels enluminés du XIIIe et du XIVe siècle, aux lointains brillans sous l'or du soleil, des vitrines pleines d'onyx, de cristaux divers, d'améthystes, révélant les couleurs qui embellissent la terre, aux planches coloriées montrant les oiseaux de tous les pays qui animent l'air. Sur les murs, des tableaux évoquant les plus belles architectures du monde entier, entre autres le Saint-Marc de Venise, transportaient les visiteurs dans un pays idéal et leur faisaient un instant oublier les façades mornes et les cheminées fumantes de Sheffield. Plus tard, le musée fut transporté dans la ville même, et l'on voit aujourd'hui, au Meersbrook Park, dans une maison offerte par la municipalité, le *Ruskin museum* pour les ouvriers.

De même, quand, en 1869, Ruskin est choisi pour occuper la chaire d'art créée par M. Slade, à Oxford, il sent qu'on ne

peut utilement parler peinture sans montrer des choses peintes, ni architecture sans produire des exemples de lignes architecturales pour étayer la thèse ou soutenir la discussion. Il ajoute donc à la fondation Slade une école de dessin, et une collection soit d'œuvres originales depuis Tintoret jusqu'à Burne Jones, qu'on peut copier, soit de spécimens d'après les grands maîtres, dont cent soixante-dix sont de sa main, qu'on peut consulter. Dès 1872, il organise ce musée dans les salles d'Oxford, donnant sur Beaumont Street, et alloue à l'Université 125 000 francs pour l'entretien de cette école et le traitement du professeur qui doit y enseigner. Il s'y dévoue pendant treize ans, entretenant le culte du Beau dans le sanctuaire intellectuel de la Grande-Bretagne, jusqu'au jour où les savans y ayant introduit, malgré lui, la vivisection, il donne sa démission avec éclat, car il ne peut tolérer cette pratique laide, cruelle et inutile pour l'art puisque les sculpteurs grecs n'ont même pas connu l'anatomie. Mais le musée demeure. Quelques étudians et beaucoup de jeunes femmes profitent chaque jour de l'enseignement ruskinien. Les matériaux, admirablement classés pour l'éducation de l'œil et de la pensée, les dessins ingénieusement renfermés dans des boîtes d'acajou à étiquettes d'ivoire, sont à la disposition de tous les élèves. Oxford maintenant est un centre artistique grâce au « gradué » qui signa les *Modern Painters*.

Mais à quoi sert de créer dans les académies quelques échantillons de la Beauté plastique, si le monde entier devient laid, si les hommes de la campagne, abandonnant ces travaux qui développent les muscles et fortifient la carnation, viennent s'entasser dans les villes, et s'y exténuer à diriger des machines, machines eux-mêmes, à gestes mécaniques, agissant sous le doigt de leur patron? Et à quoi bon réunir dans les musées quelques pâles copies des beaux paysages, quand les plus beaux de tous, les originaux créés par la nature disparaissent, sous les constructions industrielles, les usines, qui tarissent l'herbe sur la terre et répandent leurs noires fumées dans le ciel? L'amateur se contente de révérer le Beau dans des musées, petites églises où ne viennent, quoi qu'on fasse, que des convertis; il faut combattre le laid jusque dans la vie et l'ayant proscrit de ses propres rêves, l'expulser de la réalité!

Nous allons essayer, s'écrie Ruskin, de rendre quelque petit coin de notre territoire anglais beau, paisible et fécond. Nous n'y aurons pas d'engin à vapeur, ni de chemins de fer; nous n'y aurons pas de créatures sans volonté ou sans pensée; il n'y aura là de malheureux que les malades, et d'oisifs que les morts. Nous n'y proclamerons pas la liberté, mais une obéissance instante à la loi reconnue et aux personnes désignées, ni l'égalité, mais la

mise en lumière de toute supériorité que nous pourrons trouver et la réprobation de chaque infériorité. Lorsque nous aurons besoin d'aller quelque part, nous irons tranquillement et sûrement, non à raison de 40 milles à l'heure au risque de nos vies; lorsque nous aurons besoin de transporter quelque chose, nous le porterons sur le dos de nos bêtes ou sur le nôtre, ou dans des charrettes ou des bateaux. Nous aurons abondance de fleurs et de légumes dans nos jardins, quantité de blé et d'herbe dans nos champs, et peu de briques. Nous aurons un peu de musique et de poésie; les enfans apprendront à danser et à chanter dans ce coin de territoire, peut-être quelques vieilles gens pourront le faire aussi, en temps voulu... Peu à peu quelque art ou quelque imagination supérieure pourront se manifester parmi nous et de faibles rayons de science luire pour nous. De la botanique, quoique nous soyons trop timides pour discuter la naissance des fleurs — et de l'histoire, quoique trop simples pour révoquer en doute la nativité de l'homme; qui sait! Peut-être même une sagesse, sans calcul et sans convoitise, comme celle de Mages naïfs, présentant à cette nativité les dons de l'or et de l'encens.

C'est en mai 1871, durant les jours de la Commune, que Ruskin fit ce rêve. Quelque temps après il fondait la *Saint George's Guild* pour le réaliser. Sur le terrain purement agricole, éternel écueil de toute doctrine socialiste, on échoua. A la vérité, on trouva bien pour 50000 francs une ferme de cinq à six hectares près de Mickley; et d'autre part, divers amis de la *Guild*, possesseurs de landes ou de rochers incultes et incultivables, saisirent avec empressement cette occasion de s'en débarrasser en faisant le bonheur de l'humanité. C'est ainsi qu'on eut bientôt des terres à Barmouth, à Bewdley, dans le Worcestershire et en d'autres endroits. Seulement, comme on s'aperçut qu'aucun membre de la *Guild* n'était agriculteur et que vainement connaîtrait-on tous les secrets de *Proserpine*, on ne saurait fonder une colonie agricole si l'on n'a pas mis la main à la charrue, Ruskin se tourna vers les communistes et leur demanda leur concours. Il leur offrait ces terrains pour y expérimenter leurs idées sociales, pourvu qu'ils appliquassent ses idées esthétiques. Encore ne les obligeait-il pas, pour commencer, à frapper une monnaie particulière dans le goût du florin de Florence ni à s'habiller comme les trois Suisses du Rütli. Les communistes acceptèrent un rendez-vous. Ruskin y vint en chaise de poste, avec des postillons fastueux, *gorgeous*, afin de ne pas donner un sou aux chemins de fer inesthétiques. C'est à Sheffield qu'il rencontra ses nouveaux alliés. Ils étaient vingt, et pour le moins de vingt sectes différentes. Entre l'homme de l'esthétique et les hommes de la sociologie, entre le tory partisan de toutes les aristocraties et les égalitaires du cinquième état, entre cet esprit libre comme l'air et ces cerveaux systématiques comme un engrenage, l'entrevue fut très extraordinaire. Non seulement on ne s'entendit pas, mais il est douteux qu'on se

comprit. Toutefois Ruskin leur confia les terrains de la Saint-George's Guild et remontant dans sa chaise de poste, avec son *gorgeous postilion*, et tout le pittoresque suranné d'un grand seigneur du XVIIIe siècle, il disparut joyeusement, dans un nuage de poussière, aux yeux de tous ces sécularistes, unitariens, et quakers, stupéfaits et morfondus. — C'est alors qu'ils s'aperçurent, eux aussi, qu'ils n'étaient pas agriculteurs, et comme tout autre propriétaire, ils prirent un fermier. La ferme ne prospérant pas, ils créèrent, à la place du paradis rêvé, une guinguette. C'est ainsi que ne furent appliquées, sur le terrain agricole, ni les théories du communisme ni celles de Ruskin.

Mais en même temps, sur le terrain industriel, le maître prenait sa revanche. Il avait été prévenu que, dans les pittoresques campagnes du Westmoreland, les petites industries rurales disparaissaient de jour en jour. On ne sculptait plus le bois, on ne filait plus, on ne tissait plus la bonne toile d'autrefois. La machine qui tourne bêtement sur elle-même et ne se meut que grâce à la vapeur pestilentielle remplaçait les jolis gestes de la main, animée par le souffle vivant de l'homme. Il courut à ce nouveau champ de bataille pour livrer à la machine un combat suprême. Un de ses admirateurs passionnés qui habitait le pays, M. Fleming, fit serment de rétablir le filage à la main. On chercha longtemps les outils, le rouet n'étant plus guère connu qu'à Covent Garden au moment où Marguerite chante : « Quel est donc ce jeune homme ?... » On battit toute la vallée de Langdale, on fit des annonces dans les journaux. Enfin, chez une vieille femme qui avait filé, un demi-siècle auparavant, on découvrit un rouet caché comme ce fuseau que trouva la belle princesse des contes de fées, et qui, la piquant, l'endormit pour cent ans. Aussitôt, en effet, la vallée offre l'image de ce qu'elle était il y a cent ans. Ce premier rouet est porté en triomphe à travers les rues, comme le tableau de Cimabué, dans Florence. Bientôt on découvre un métier en vingt morceaux. Mais comment les recoller ? Heureusement une photographie du métier qui est sculpté sur le campanile de Giotto, « la tour du berger », enseigne les traditions du moyen âge, de même que demain quelques vers d'Homère dans l'*Odyssée* apprendront aux ruskiniens à blanchir la toile qu'ils auront préparée. Peut-être cette toile est-elle un peu rugueuse. Mais on s'en console en ouvrant le volume des *Sept Lampes de l'architecture* et en y lisant ces mots :

Il est possible pour des hommes de se transformer en machines et de ravaler leur travail au niveau de celui d'une machine, mais tant qu'ils travaillent comme des *hommes* mettant leur cœur à ce qu'ils font et le faisant de leur mieux, peu importe qu'ils soient de mauvais ouvriers : il y aura

cela dans la facture qui est au-dessus de tout prix : on verra clairement qu'il y a des endroits où l'on s'est complu davantage que dans d'autres, qu'on s'y est arrêté et qu'on en a pris soin, que là se trouvent des morceaux sans soin et hâtés..., mais l'effet du tout comparé au même objet fait par une machine ou une main mécanique sera celui de la poésie bien lue et profondément sentie aux mêmes vers récités par un perroquet.

Bientôt en effet cette toile, fabriquée d'abord à Langdale, ensuite à Keswick, fait vivre les vieilles femmes et les robustes ouvriers du village. La mode s'en mêle et l'on entend dire que, dans les corbeilles de mariage, on aperçoit quelquefois du *Ruskin linen*.

Une autre voix s'élève de l'île de Man. Elle dit que le filage de la laine va toujours diminuant. Les femmes quittent donc leurs rouets et leurs cottages pour aller travailler dans les mines. Les jeunes filles n'apprennent plus à filer. Pourtant les moutons noirs de l'île donnent toujours leur laine et l'on demande de tous côtés le tissu résistant du *homespun*. Ruskin se met en campagne, trouve des capitaux, bâtit un moulin, à Laxey, et avec son lieutenant, M. Rydings, y organise des machines nécessaires pour carder la laine et blanchir le drap. Machines, disons-nous, mais machines animées par une force directe de la nature, non par une force artificielle, machines où le moteur est esthétique et immortalisé par Claude Lorrain dans son *Molino*. « Car la machine n'est proscrite de la *Guild* que là où elle remplace soit un exercice corporel qui est sain, soit l'art et la précision de la main qui sont nécessaires dans une œuvre décorative. Le seul moteur permis est une force naturelle, le vent ou l'eau (l'électricité peut-être dans l'avenir pourra être tolérée), mais la vapeur est absolument proscrite, comme étant un immense et furieux gaspillage de combustible pour faire ce que chaque fleuve ou chaque brise fait sans dépense. » Et puisqu'on n'a plus de monnaies esthétiques, comme le beau florin de Florence, on n'usera point de monnaie. Les fermiers apportent leur laine qui est emmagasinée dans le moulin et ils s'en retournent payés soit en drap, soit en fil pour les tricots qu'on fera à la maison, soit en laine préparée pour le filage au rouet. Ces conceptions hardiment réactionnaires n'ont point fait sombrer l'industrie du *Laxey homespun*. Elles ne sont d'ailleurs rétrogrades qu'au premier aspect. Elles ouvrent sur l'avenir de curieuses échappées et quand Ruskin nous dit que toute industrie doit emprunter sa force motrice aux vents, aux fleuves, on ne peut s'empêcher de se demander si cet esthéticien n'a pas trouvé dans ses rêves la formule de tout le machinisme à venir, applicable le jour où l'électricité, en transportant les forces, aura mis la puissance immense et inutilisée des fleuves et des vents, non plus seulement

au service des riverains ou des montagnards, mais à la portée de tous.

S'il a aussi vigoureusement lutté, au dehors, parmi les foules indifférentes, pour la subordination de la vie publique aux lois esthétiques, à plus forte raison leur a-t-il subordonné la sienne. Il n'est pas de ces prêtres qui, selon son expression, « dînent avec les riches et prêchent aux pauvres. » Chez lui, à Brantwood, au bord du lac de Coniston, il a imaginé des défrichemens fort coûteux afin de détourner les paysans du travail des villes qui les enlaidit et pourtant les attire. Il a donné lui-même l'exemple du labeur musculaire en bâtissant un petit port sur le lac avec quelques-uns de ses disciples, entre deux traductions de Xénophon, et en réparant, avec ses étudians d'Oxford, une route près d'Hinksey. Les railleries n'arrêtèrent point ces étranges cantonniers qui brisèrent plus de pioches et dépensèrent beaucoup plus de temps que ne l'eussent fait des manœuvres ordinaires. Le Maître a pris aussi des leçons de balayage, de menuiserie, et de peinture en bâtiment. Par quelques-uns de ces traits, il ressemble à Tolstoï, dont il a dit : « Ce sera mon successeur » et qui a dit de lui : « C'est un des plus grands hommes du siècle. » Poursuivant jusqu'au bout sa lutte contre le machinisme, il a proscrit le gaz de sa maison et s'est opposé de toutes ses forces à l'établissement d'une voie ferrée à Ambleside dans la pittoresque contrée des lacs, qu'il habite. La haine de la vapeur lui a inspiré des argumens inattendus. Voulez-vous savoir à quoi servent les chemins de fer? a-t-il crié à ses concitoyens. Le voici :

La ville d'Ulverstone est à douze milles de chez moi, dont quatre milles de route de montagne auprès du lac de Coniston, trois à travers une vallée pastorale, cinq le long de la mer. On trouverait malaisément une promenade plus jolie et plus saine. Dans les anciens temps, si un paysan de Coniston avait affaire à Ulverstone, il cheminait jusqu'à Ulverstone, ne dépensait rien que le cuir de son soulier sur la route, buvait aux ruisseaux, et s'il avait dépensé un couple de *batz* (deux sous) quand il atteignait Ulverstone, c'était le bout du monde. Mais maintenant il ne penserait jamais à faire cela. Il marche d'abord trois milles dans une direction opposée pour trouver la station du chemin de fer, ensuite il fait en chemin de fer vingt-quatre milles pour aller jusqu'à Ulverstone, en payant deux shillings sa place. Durant ce transit de vingt-quatre milles, il gît oisif, couvert de poussière et stupide, et il a ou plus chaud ou plus froid qu'il ne voudrait. Dans les deux cas, il boit de la bière à deux ou trois stations, passe son temps, dans l'intervalle, avec quelqu'un qu'il aura trouvé, en parlant sans avoir quoi que ce soit à dire, et de telles conversations deviennent toujours vicieuses. Il arrive à Ulverstone éreinté, à moitié saoul et d'ailleurs démoralisé et de trois shillings au moins plus pauvre que le matin...

Non seulement le Maître ne permet pas aux wagons de transporter sa personne, mais il ne leur fait même pas transporter ses

livres, autant du moins que cela lui est possible. Les volumes, que son éditeur envoie de sa librairie d'Orpington à sa maison de Londres, voyagent en charrettes.

Cette librairie elle-même est une application pratique des préceptes ruskiniens. Elle n'ouvre pas sur une rue sans horizon, sans ciel, et ne contient pas de machines, ni d'employés agissant machinalement, loin de tout spectacle esthétique et privés de toute initiative individuelle. Si vous prenez la route d'Orpington et que vous fassiez douze milles dans cette direction, vous atteignez enfin une campagne paisible, pittoresque, égayée par les collines du Kent, et vous trouvez entre autres maisons, parmi des champs de choux et de roses, — les roses qu'on voit sur la couverture des brochures de Ruskin, — un petit cottage appartenant à M. Allen. Dans ce petit cottage il y a pour 700 000 francs de volumes diversement reliés et une famille tout entière occupée à les cataloguer et à les expédier à ceux qui sont curieux de les lire. Ce sont là des amis, des admirateurs, des disciples du grand écrivain. Pas d'éditeur, pas de courtiers de librairie, pas d'intermédiaires. Les mêmes mains qui emballent les livres, écrivent des traités sur la doctrine du maître ou gravent ses dessins. Lorsqu'il y a vingt ans l'auteur de *Sesame et les Lis* décida d'être son propre éditeur et inaugura cette étrange industrie de village, en plein champ, tous les libraires crurent à un désastre proche et inévitable. Ruskin les railla ainsi : « Sans doute (à votre avis), je pourrais tirer de mes livres quelque argent si je me résignais à corrompre les critiques des revues, à payer la moitié de ce que je gagne aux libraires, à coller des affiches sur les réverbères et à ne rien dire qui déplaise à l'évêque de Peterborough. » Et aujourd'hui le succès commercial parle assez en faveur de sa conception nouvelle. On calcule qu'en neuf ans seulement, un seul volume, les *Sept Lampes de l'architecture*, a rapporté 75 000 francs à son auteur. Le profit net d'une seule édition des *Modern Painters* s'est élevé à 150 000 francs. Des volumes qui datent de trente ans comme le *Sesame et les Lis*, se vendent encore à raison de trois mille exemplaires par an, chaque exemplaire étant de six francs. Les roses de Sunnyside ont porté bonheur aux *lis* du jardin de Maud, et la librairie esthétique « établie dans les solitudes du Kent », comme une protestation contre la laideur des boutiques modernes, apparaît aussi comme la plus prodigieuse habileté de ce rêveur.

Ainsi les actes, chez Ruskin, ont toujours suivi de près les idées. Sa devise est *To-day*. S'il écrit, c'est comme on se bat, pour obtenir des résultats évidens, immédiats, décisifs. Et il en a obtenu, sinon autant qu'il en a cherché, du moins plus qu'au-

cun critique d'art n'en pourrait montrer. La première chose qui frappe l'étranger se promenant dans les salles de la National Gallery, c'est l'éclat cristallin de toutes les toiles : il s'aperçoit alors qu'elles sont toutes sous verre, comme nos aquarelles. L'atmosphère enfumée de Londres oblige à prendre cette précaution, mais on ne la prenait pas autrefois, et c'est Ruskin qui, en 1845, dans une lettre adressée au *Times*, suggéra cette idée qui finit par être adoptée. Une chose qu'on remarque aussi bien vite, c'est la prodigieuse richesse de la Gallery en tableaux des Primitifs. Cinq salles consacrées aux écoles de Sienne et de Florence, contiennent des Botticelli, des Lippi, des Benozzo Gozzoli, des Perugin, des Ghirlandajo, des Pinturicchio, d'une exquise pureté. Notre Louvre ne nous offre point les mêmes ressources. Or en 1845, la National Gallery ne possédait presque rien de ces maîtres et le cri de reproche que jeta Ruskin à son retour d'Italie, nous voyons comme il fut entendu. Si nous pénétrons dans la salle des Turner, nous apercevons encore mieux le plein succès de sa campagne en faveur du grand paysagiste, et si nous descendons dans les sous-sols, en y trouvant exposés les dessins ou aquarelles, et jusqu'aux plus minces croquis de l'auteur de *Didon à Carthage*, nous verrons que les *Modern Painters* ne furent pas publiés en vain. Non plus, d'ailleurs, les *Pierres de Venise*, ni les *Sept Lampes de l'architecture*, car l'architecture anglaise tout entière a été transformée depuis que ces livres ont paru et en partie par leurs conseils. De pseudo-grecque qu'elle était, elle est devenue d'un gothique sobre, d'une teinte riante, d'une variété pittoresque. En particulier, les architectes du Museum d'Oxford, sir Thomas Dean et M. Woodward, se sont conformés aux préceptes de Ruskin. Ils ont permis à leurs ouvriers d'imaginer eux-mêmes les détails de l'ornementation, de décorer à leur guise les chapiteaux et les tympans, et l'on y voit maintenant à la place de l'acanthe classique et découpée pour ainsi dire à l'emporte-pièce, des fougères anglaises, qui révèlent toute l'inexpérience, mais toute la liberté naïve du tailleur de pierres. C'est à Oxford aussi qu'un groupe de jeunes artistes enthousiastes tentèrent, sous la direction de Ruskin, la décoration à fresque de la bibliothèque de l'*Union Debating club*. Le temps a effacé depuis ces essais faits dans de mauvaises conditions matérielles, mais ce n'est pas vainement que le maître des *Lois de Fiesole* anima de son feu sacré des hommes comme Dante Rossetti, Morris, Munro, Millais, Hunt, Woolner, Prinsep et Burne Jones. Ceux d'entre eux qui n'étaient pas connus alors ont fait depuis assez bonne figure et les teintes d'enthousiasme jetées ce jour-là sur leurs âmes par Ruskin ont duré plus que les couleurs étendues sur les murs de l'*Union Debating club*.

Ses disciples lui font honneur. L'un d'eux, M. Giacomo Boni, s'est occupé de la conservation des monumens d'Italie et les régit selon les méthodes du maître. De ses cours de dessin au collège des adultes sont sortis des artistes : graveurs, dessinateurs ornemanistes, sculpteurs sur bois; MM. George Allen, W.-H. Hooper, Arthur Burgess, Bunney, E. Cooke, W. Ward, qui l'aident aujourd'hui de leurs travaux. Les premiers préraphaélites qu'il a défendus ont triomphé. Les néo-préraphaélites, comme Burne Jones, qu'il a encouragés dès le premier jour, sont déjà au-dessus des fluctuations d'opinion, et pour ainsi dire entrés dans l'histoire. Deux des paysagistes qu'il a le plus soutenus, Hook et Brett, sont parmi les premiers, et peut-être les premiers de leur pays. On peut dire hardiment que la moitié du grand art anglais contemporain est dû à Ruskin, tant par son ascendant sur les artistes, qui fut sérieux, que par son influence sur le public, qui fut immense. Car pour qu'il y ait un grand art dans un pays, il ne suffit pas qu'il y ait de grands artistes en puissance, il faut encore qu'il y ait des amateurs pour les admirer, pour les encourager, pour les comprendre, et, — s'il faut dire le mot, — pour les faire vivre. Ruskin a centuplé le nombre de ces amateurs. A ses compatriotes, il a appris à voir la nature, à regarder et à aimer les tableaux. C'est ce que même ses ennemis ne peuvent nier. Il y a déjà longtemps, miss Brontë écrivait : « Je viens de lire les *Modern Painters* et j'ai pris à cette œuvre beaucoup de plaisir nouveau, et j'espère quelque édification. Dans tous les cas, elle m'a fait sentir combien j'étais ignorante auparavant du sujet qu'elle traite. Jusque-là, je n'avais eu qu'un instinct pour me guider dans l'appréciation des œuvres d'art, je sens maintenant comme si j'avais marché à l'aveuglette. Ce livre semble me donner de nouveaux yeux... » Ce n'est pas miss Brontë seule qui pourrait signer cette lettre. Ce sont tous les Anglais pour qui, depuis quarante ans, *a thing of beauty is a joy for ever*.

A la vérité, cette beauté, il ne l'a pas restituée dans la vie nationale comme il l'aurait voulu ; mais pour avoir visé trop haut, il n'en a pas moins atteint certains buts. Ainsi, en 1854, il écrivit une vigoureuse diatribe contre le Palais de Cristal « cette serre à concombres ornée de deux cheminées », et blâmant les dépenses qu'on faisait pour la nouvelle architecture de verre et de fer, il suggéra l'idée d'une société pour la préservation des vieux monumens de pierre. On ne détruisit pas le Palais de Cristal, mais on fonda la société qu'il avait demandée. De même, si l'on n'a pas coupé les rails des chemins de fer et remisé les locomotives, on a compris, en Angleterre, qu'un paysage pouvait être un élément de joie pour les yeux, une oasis pittoresque, une source de ri-

chesse, et il y a peu d'années, des artistes étaient convoqués devant une commission des Pairs pour dire si telle vallée ne serait pas défigurée par un chemin de fer qu'on projetait d'y établir. Enfin la propagande ruskinienne en faveur des costumes pittoresques et des fêtes symboliques du bon vieux temps n'a pas échoué si complètement qu'on pourrait le croire. L'étranger qui passerait à Chelsea, le premier jour de mai, devant le collège de jeunes filles de Whitelands, et qui obtiendrait la permission d'entrer, verrait la chapelle et le hall couverts de fleurs, de fleurs envoyées par les anciennes élèves, de tous les points de l'Angleterre. C'est que, ce jour-là, l'on fête le retour du printemps. Les cent cinquante élèves, assemblées dans le hall, ont élu une des leurs *Reine de Mai*, au scrutin secret. Elle a été choisie, non pour sa beauté ni pour sa science, mais parce qu'elle s'est fait aimer. La voici qui paraît. Ses compagnes font une double haie et tendent des palmes qui forment une voûte au-dessus de sa tête, lorsqu'elle passe. Elle est couronnée de fleurs, vêtue d'une robe archaïque, dessinée par Kate Greenaway, et parée d'une croix d'or, dessinée par Burne-Jones. Derrière elle, marche la reine de l'an passé, couronnée seulement de myosotis. Puis elle monte sur son trône, et c'est au tour de ses compagnes de défiler devant elle pour la saluer et recevoir de ses mains des cadeaux — qui sont les œuvres de Ruskin, magnifiquement reliées. Il semble qu'on entende toutes ces corolles assemblées murmurer les mots qui sont là, sous les feuilles de *Sésame et les lis* : « Que vous le sachiez ou non, vous devez toutes avoir des trônes dans bien des cœurs et une couronne qu'on ne dépose pas. Reines vous devez toujours être, reines pour vos fiancés, reines pour vos maris et vos fils; reines d'un plus haut mystère pour le monde au-dessous de vous qui s'incline et s'inclinera toujours devant la couronne de myrte et le sceptre sans tache de la femme... C'est peu de dire d'une femme qu'elle ne détruit pas les fleurs là où elle pose le pied, il faut qu'elle les ranime! Les campanules doivent, non s'affaisser quand elle passe, mais fleurir... » Les prix ne sont pas distribués à la suite d'un concours, car le maître a horreur des compétitions. La reine en dispose souverainement. Celle-ci aura un prix « parce qu'elle est fidèle à ses amies »; celle-là « parce qu'elle goûte la musique »; cette autre « parce qu'elle est toujours gaie »; cette autre enfin « parce que la Reine l'aime bien ». Et il est particulièrement piquant, dit un témoin, de voir le sourire de reconnaissance de la Reine, lorsqu'une amie préférée passe et lui baise les mains en recevant son livre. Le matin, des chants, à la chapelle, ont précédé par des hommages au roi de l'Éternité ces hommages à une reine d'un jour. Et le soir, si celle qui a reçu

en prix le *Ruskin Birthday Book* l'ouvre à la page du 1er mai, elle n'y trouvera pas, comme dans les journaux socialistes qu'on crie au même moment dans les rues, des nouvelles de la grève universelle, des récriminations contre la loi du travail de chaque jour, mais ces mots du Maître : « Si l'on fait résolument ce qui est le devoir, avec le temps on arrive à l'aimer en le faisant. »

Sans doute c'est bien peu de chose que cette petite protestation dans un pensionnat perdu dans Londres, contre l'unanime indifférence et l'universelle laideur. Mais les élèves de ce pensionnat sont destinées à l'enseignement ; plus d'une a déjà institué, dans son école de village, la fête esthétique de Ruskin. Les fleurs de la couronne sont fanées : les semences de l'idée germent encore dix années après, au loin, jusqu'en Irlande. Et aujourd'hui, lorsque revient le 1er mai, le tableau qui se présente à toutes ces imaginations n'est pas celui d'un meeting enfumé où des hommes chauves, vêtus de noir, pédans et haineux, crient aux travailleurs de tous les pays : « Unissez-vous et ne travaillez pas! » quelque chose comme le tableau de la *Salle Graffard*, de M. Béraud ; c'est une vision de paix, de joie et de belles parures ; c'est la prédication, non des docteurs socialistes, mais de la nature, dont les premiers présens ne sont dus qu'au long, pénible et obscur labeur de la plante pendant l'hiver. Elle leur enseigne, non la grève, mais le travail ; non la révolte contre les lois humaines, mais l'obéissance aux lois éternelles, que nous pouvons méconnaître, mais que nous ne pouvons pas violer.

III

L'homme qui fit de telles choses est un homme souriant jusque dans ses douleurs, sympathique jusque dans ses tyrannies, noble jusque dans ses haines. Nous l'avons vu en extase, comme un personnage de l'Angelico, dans une prairie, ébloui par les fleurs. Nous l'avons vu combattant, comme un personnage de Michel-Ange, arrêtant, de ses muscles raidis, l'effort de toute une foule. Regardons-le maintenant, comme on regarde une figure d'Holbein, au repos, si calme qu'on peut compter toutes ses rides même les plus minuscules, si ouverte qu'on peut les lire, même les plus entre-croisées. Peut-être qu'en le considérant dans sa vie privée, dans ses rapports immédiats et personnels, nous trouverons que de celui-là aussi Dante eût pu dire : « Et si le monde savait quel cœur il eut, après l'avoir beaucoup loué il le louerait plus encore... »

Mais le monde ne l'a pas su. Inquiet de cet enthousiaste qui bataillait, on l'a taxé d'intolérance, et suffoqué par sa joie naïve de se donner en témoin des beautés et des vérités qu'il annonçait,

on a crié à l'orgueil. On a appelé contradictions les ardeurs de Ruskin pour toutes les vérités qu'il a cru découvrir les unes après les autres, inconstance ses affections pour toutes les grandes œuvres, tyrannie son zèle, égoïsme sa générosité. Si l'on veut être juste à la fois et compréhensif, on appellera tout cela d'un seul mot qui explique tout Ruskin et qui est le troisième grand trait de sa physionomie : la franchise.

Être ἐλεύθερος, *liber* ou franc, dit-il quelque part, c'est d'abord avoir appris à gouverner ses passions, et alors, certain que sa propre conduite est droite, y persister envers et contre tous, contre l'opinion, contre la douleur, contre le plaisir. Défier l'opinion de la foule, la menace de l'adversaire et la tentation du diable, tel est chez toute grande nation le sens du mot : *être libre*, et la seule condition pour obtenir cette liberté est indiquée dans un seul verset du psaume 119 : « Je marcherai en liberté parce que j'ai cherché tes préceptes. » Cette rude franchise, quand il l'applique aux autres, lui fait perdre quelquefois toute mesure et oublier toute politesse. Comme quelqu'un lui dit que ses ouvrages l'ont beaucoup amusé, il répond durement : « Cela m'est bien égal qu'ils vous aient amusé! Vous ont-ils fait du bien? » A une dame, présidente d'une société pour l'émancipation de la femme, qui lui demande son appui, il répond en français : « Vous êtes toutes entièrement sottes dans cette matière. » A des étudians de Glascow qui veulent l'élire recteur contre M. Fawcett et le marquis de Bute, mais qui sollicitent de lui une explication sur ses idées politiques, qui désirent savoir au moins s'il est avec M. Disraëli ou avec M. Gladstone, il écrit : « Que diable avez-vous à faire, soit avec M. Disraëli, soit avec M. Gladstone? Vous êtes étudians à l'Université et vous n'avez pas plus à vous occuper de politique que de chasse au rat! Si vous aviez jamais lu dix lignes de moi, en les comprenant, vous sauriez que je ne me soucie pas plus de M. Disraëli ou de M. Gladstone que de deux vieilles cornemuses, mais que je hais tout libéralisme comme je hais Beelzébuth, et que je me tiens avec Carlyle, seul désormais en Angleterre, pour Dieu et pour la Reine! » Tout ce qu'il pense, il le dit, sans souci de l'effet produit, sans ménagement pour ses propres admirateurs. Une lettre bien caractéristique à cet égard est celle qu'il écrivait à un révérend endetté pour avoir bâti une église à Richmond et qui s'était avisé de le solliciter.

Brantwood, Coniston, Lancashire, le 19 mai 1886.

Monsieur,

Vous me faites rire en vous adressant à moi, qui suis précisément l'homme du monde le moins disposé à vous donner un farthing! La première chose

que je dise aux hommes et aux enfans qui se soucient de mes conseils est : « Ne faites pas de dettes! Mourez de faim et allez au ciel, — mais n'empruntez pas. Essayez d'abord de mendier, — je ne défendrais pas, si c'était réellement nécessaire, de voler. Mais n'achetez pas de choses que vous ne puissiez payer! »

Et de toutes les espèces de débiteurs, les pieuses gens qui bâtissent des églises sans pouvoir les payer sont les plus détestables fous, à mon avis. Ne pouvez-vous pas prêcher et prier derrière une haie ou dans une carrière de sable, ou dans une charbonnière, d'abord?

Et de toutes les variétés d'églises qu'on bâtit ainsi sottement, les églises bâties avec du fer sont pour moi les plus damnables.

Et de toutes les sectes de croyans, Hindous, Turcs, idolâtres de plumes, et adorateurs de Mumbo Jumbo, de soliveaux et de feu, qui ont besoin d'églises, votre moderne secte évangélique anglaise est pour moi la plus absurde, la plus entièrement inacceptable et insupportable! Toutes choses qu'on aurait pu trouver dans mes livres, — et toute autre secte que la vôtre l'eût fait, — avant de me donner la peine de le récrire.

Toujours, néanmoins, et en disant tout cela, votre fidèle serviteur,

JOHN RUSKIN.

Voilà le côté abrupt de cette franchise, où il pousse plus de ronces que d'herbes bienfaisantes et nourricières. Encore faut-il noter que le maître ne se ménage pas plus lui-même qu'il ne ménage les autres. Bien souvent, dans les *Præterita*, il parle des « folies et des absurdités » de sa jeunesse; il raille le style pompeux des *Modern Painters* et du temps où s'il avait à dire à quelqu'un que sa maison brûlait, il n'eût jamais dit : « Monsieur, votre maison brûle, » mais : « Monsieur, la demeure dans laquelle je présume que vous avez passé les plus belles années de votre vie est consumée par les flammes... » Il réimprime hardiment ses textes défectueux, tout en confessant ses erreurs, et, ayant parlé de M. Gladstone avec le sans-gêne que l'on sait, sans bien le connaître, il efface d'une édition suivante les phrases violentes, mais laisse un espace blanc, en souvenir du jugement injuste, dit-il, qu'il a porté. Il se rend justice à lui-même et à la vanité de la littérature. En 1870, lorsque ses amis l'adjurent d'écrire au roi de Prusse pour détourner les canons allemands des cathédrales gothiques de France, qu'il admire par-dessus toutes, il s'y refuse, appelant ses amis de « vains amis qui s'imaginent qu'un écrivain a quelque pauvre pouvoir d'intercession » auprès du souverain pratique de la Germanie. Toutefois, il souscrit largement pour le fonds des subsistances pour Paris, avec l'archevêque Manning, John Lubbock et Huxley. Enfin, le jour où il lui semble que la critique d'art ne peut sérieusement améliorer l'art d'un pays, ni même rendre l'impression d'autre chose que des œuvres médiocres, il ne songe pas un instant qu'on pourra retourner cet aveu

contre lui, contre les trente volumes où il a mis sa vie, et il proclame hautement ce qu'il vient de découvrir : « Vous m'avez envoyé chercher pour vous parler d'art et je vous ai obéi en venant. Mais la principale chose que j'aie à vous dire, c'est qu'on ne doit pas parler sur l'art. Aucun vrai peintre ne parle jamais, ni n'a jamais parlé beaucoup de son art. Le plus grand ne dit rien... » C'est là une des nombreuses phrases de ses livres qui ont fait crier à la contradiction et considérer le Maître des *Pierres de Venise* comme un Bonghi ou un Chamberlain de l'esthétique. Et en effet il s'est contredit, parce qu'il a pensé des choses différentes sur le même sujet à différentes époques. Nous en sommes tous là, seulement nous ne les disons point. Puis nous ne commençons pas, d'ordinaire, à imprimer dès quinze ans, et ceux d'entre nous qui écrivent encore à soixante-huit ans avec toute leur vigueur d'esprit sont rares. Ruskin s'est hâté de dire ce qu'il pensait, sans retenue, et il n'a cessé de penser. Il n'a pas attendu pour écrire d'être sûr que ses idées fussent fixées, et plus tard il ne s'est point privé d'écrire quand il s'est aperçu qu'elles ne l'étaient point. Partout où il a cru voir luire une lumière nouvelle, il a marché vers elle. S'étant parfois avancé sans prudence, il a reculé sans honte, n'ayant en vue qu'une chose : la vérité. Sa faiblesse serait le lot de bien des auteurs s'ils avaient sa franchise. Chacun de nous se *contre-pense;* ne le blâmons pas trop s'il s'est contredit.

Mais voici où sa franchise devient bienfaisante. C'est lorsqu'elle lui ouvre les yeux sur les misères qui environnent la tour d'ivoire du dilettante, de l'esthéticien, et sur le devoir précis où il est de sortir et de les secourir. Nous avons vu le côté de la franchise qui mène à la diatribe : voyons celui qui mène à la charité. En mars 1863, se trouvant dans les Alpes, à Mornex, au milieu de paysages reposans et splendides, Ruskin s'interroge et se demande s'il a le droit de jouir en paix de sa passion pour la nature. Il écrit à un ami :

La solitude est très grande et cependant la paix dans laquelle je vis à présent est seulement semblable à celle où je me trouverais si j'étais enterré dans une touffe d'herbe sur un champ de bataille arrosé de sang, car si peu que je relève la tête, le cri de la terre est dans mes deux oreilles... Je suis très mal et tourmenté entre le désir du repos et de la vie heureuse et le sens de ce terrible appel du crime humain à qui il faut résister et de la misère humaine qu'il faut secourir...

Alors il s'arrache aux contemplations égoïstes; il songe qu'il y a des paysans dans les paysages et non pas seulement des

paysagistes. Il ne regarde plus Turner. Il lit les économistes, les trouve absurdes avec leur satisfaction universelle, et va tenter en plein Manchester un fougueux assaut contre la théorie du « laissez faire, laissez passer... » Il écrit sa *Fors Clavigera*, lettre mensuelle adressée aux travailleurs de toutes les classes, et y développe ses doctrines sociales. Mais il n'est pas de ceux qui croient avoir agi quand ils ont parlé. Il reconnaît loyalement qu'il s'est trompé en donnant des conseils au lieu de donner l'exemple. C'est alors qu'il fonde et soutient la *Saint-George's Guild;* qu'il donne à miss Octavia Hill des maisons pour son œuvre des logemens ouvriers; qu'il subventionne de tous côtés les entreprises sociales. Un jour vient où les cinq millions que lui a laissés son père ont disparu, transformés en bijoux dans les musées et en pain dans les taudis. Il prend alors ses Turner et les jette héroïquement dans le gouffre de la misère. Ce qui est l'occasion d'une noble manifestation de ses admirateurs, qui se cotisent pour sauver un ou deux chefs-d'œuvre du naufrage. Ils ne sauvent pas le magnifique *Napoléon* de Meissonier qui ornait sa chambre et qui disparaît avec le reste. Mais tant qu'il n'a pas tout donné, il ne croit pas avoir assez fait encore, ni payé sa « rançon ». La terrible franchise qui, chez lui, a toute liberté s'exhale en termes très vifs : « Je suis là, essayant de réformer le monde, dit-il un jour à un de ses amis dans son appartement d'Oxford, et cependant je devrais commencer par moi-même. J'essaie de faire l'œuvre d'un saint Benoît, mais il faudrait que je fusse un saint. Et cependant je suis là à vivre entre un tapis de Turquie et un Titien et à boire autant de thé — là-dessus il en prit une seconde tasse, — que je puis en avaler! »

Il devait porter cette éclatante et pénétrante loyauté d'observation dans les profondeurs de la conscience et du cœur, là où sont les sentimens inavoués et les doutes inexplorés, là où toute lumière blesse et où toute blessure tue. Il devait l'appliquer aux deux choses qui souffrent le moins l'analyse : la foi et l'amour. Son premier amour, il l'a disséqué dans ses *Præterita* en termes froids et mordans comme l'acier : « J'admire, s'écrie-t-il avec le regret d'un passionné, quelle sorte de créature je serais devenu, si à ce moment l'amour avait été avec moi au lieu d'être contre moi, si j'avais eu la joie d'un amour permis et l'encouragement incalculable de sa sympathie et de son admiration! » mais il ajoute aussitôt loyalement envers la destinée : « De telles choses ne sont pas permises dans ce monde. Les hommes capables de la plus haute passion imaginative sont toujours secoués par elle sur des vagues furieuses. Ceux qui peuvent y trouver une

eau tranquille et non brûlante sont d'une autre espèce... » — Sa foi, il croyait la posséder encore, sinon telle qu'il l'avait puisée dans la lecture des Psaumes sous les groseilliers de Herne Hill, du moins telle que son admiration pour Georges Herbert et les Vaudois l'avait faite. Il se rappelait bien qu'un dimanche, à Gap, il avait « rompu le sabbat », en ascensionnant, après le service, dans les montagnes aimées. Et cette victoire de sa passion pour la nature sur ses devoirs religieux lui était demeurée un souvenir cruel. Douze ans après, il avait osé dessiner le dimanche. Puis le dégoût des étroitesses des sectes, qu'on lui avait appris à aimer, la vue de plus en plus nette des beautés esthétiques du catholicisme qu'on lui avait appris à abhorrer, les doutes que la science sème sur nos chemins à tous, l'avaient plongé dans cette incertitude que Mallock, son disciple, a dépeinte dans sa *New Republic :* « Suis-je un croyant? Non, car je suis un sceptique, aussi. Autrefois je pouvais prier chaque matin et j'allais à mon travail de la journée, raffermi et réconforté. Mais maintenant je ne peux plus prier. Vous avez emporté mon Seigneur et je ne sais où vous l'avez mis... » C'est au plus dur moment de cette torture incessante, mais inavouée, que par un étrange hasard, l'amour vint le forcer à voir clair en lui-même et à faire de sa franchise l'usage qu'il redoutait le plus. Il était à Oxford. Une jeune femme pour laquelle son attachement était connu et qui passait même pour sa fiancée, se mourait. Elle avait des sentimens religieux qui s'étaient réveillés durant les dernières années de son existence et, depuis longtemps déjà, elle ne voulait plus songer au mariage projeté avec « l'incrédule ». Il demanda à la revoir. Mourante, elle lui fit faire à son tour cette question : « Êtes-vous au moins encore assez croyant pour dire que vous aimez Dieu plus que moi? » — Il regarda attentivement à l'horizon de sa pensée. Comme le marin durant une traversée obscure, il ne voyait briller aucun feu de salut, ni sur les rives du Presbytérianisme qu'il venait de quitter, ni sur celle du « Christianisme catholique » (1) où il allait aborder quelques années plus tard. Loyalement, héroïquement, il répondit : Non! Et la porte resta fermée sur lui.

L'homme qui se dénonce à lui-même si franchement ses propres faiblesses n'hésite pas à se réjouir de son œuvre quand il la croit bonne. Et c'est encore de la modestie, sinon comme l'entend l'hypocrisie mondaine, du moins comme on peut l'entendre avec lui. Pour Ruskin, en effet :

(1) Dans le sens le plus large. Il est évident qu'il ne s'agit pas ici de l'Église catholique romaine.

La modestie ne consiste nullement à douter de sa propre capacité ou à hésiter à soutenir son opinion, mais à bien comprendre la relation qu'il a entre ce dont on est capable et ce dont les autres sont capables, à mesurer exactement, et sans l'exagérer, sa propre valeur. Car *modestie* est la vertu des *modes* ou *limites*. Arnolfo reste modeste en disant qu'il peut bâtir un beau dôme à Florence. Dürer aussi en écrivant à quelqu'un qui a trouvé une faute dans son œuvre : « Cela ne peut pas être mieux fait, » car il le voyait clairement, et dire autrement eût été manquer de franchise. La vraie modestie admire d'abord les autres avec ses yeux pleins d'émerveillement; elle est si enchantée d'admirer les œuvres des autres qu'elle ne prend pas le temps de se lamenter sur les siennes; et ainsi, connaissant le doux sentiment du contentement, sans tache, elle ne craint pas de se complaire à sa propre droiture comme à celle des autres, mais dit simplement : « Que ce soit de moi, ou de vous, ou de tout autre, peu importe ! Cela aussi est bien. »

En écrivant ces lignes, Ruskin a cru graver sa pensée : il a reflété sa physionomie. Car nul ne fut moins avare d'admiration, ni plus prodigue d'encouragement. Les *Modern Painters* furent « respectueusement » dédiés non à un prince, non à un grand écrivain, mais « aux paysagistes de l'Angleterre, par leur sincère admirateur. » « Si vous comparez, dit très bien M. Collingwood, la carrière de Ruskin, comme critique, à celles des Jeffries et des Giffords, vous trouverez que s'il a fait des erreurs, ce furent toujours celles d'encourager trop facilement, jamais de décourager trop vite. » Ce n'est peut-être pas là un titre aux yeux de nos jeunes critiques, fort enclins à condamner d'un trait de plume le résultat de toute une vie de travail chez un artiste, mais c'est une leçon pour eux. Si, par hasard, Ruskin se croyait en conscience obligé de maltraiter un artiste dont il estimait le caractère, il le maltraitait, mais en même temps il lui écrivait une lettre particulière pour lui en exprimer ses regrets et lui témoigner l'espérance que « cela ne ferait aucune différence dans leur amitié ». Ce qui lui attira cette réponse d'un de ces artistes : « Cher Ruskin, la première fois que je vous rencontrerai, je vous assommerai, mais j'espère que cela ne fera aucune différence dans notre amitié. »

L'entrain et la naïveté de ses admirations sont proverbiales. A chaque artiste nouveau qu'il étudie, à chaque œuvre importante qu'il analyse, il prescrit à ses auditeurs de se souvenir que cet artiste est le plus grand qui ait jamais vécu, cette œuvre la plus parfaite, sans lui-même se souvenir qu'il a déjà donné cette place unique à cent autres de la même espèce. Pendant un certain temps ce fut une mode, à Oxford, parmi les profanes, de demander aux *ruskiniens* : « Quel est le plus grand peintre de tous les siècles, aujourd'hui ? Hier, c'était Carpaccio... » Le professeur s'enthousiasmait aussi pour les œuvres de ses élèves,

leur attribuant mille mérites imaginaires, déclarant, par exemple, qu'il avait rencontré une jeune Américaine qui dessinait admirablement, si bien qu'après avoir dit jadis qu'aucune femme ne pourrait bien dessiner, il était tenté de penser que nul ne pourrait dessiner, sinon les femmes. Et le même jour, il avait découvert deux jeunes Italiens à ce point pénétrés de l'esprit de leur art primitif que « jamais mains semblables ne s'étaient posées sur un papier depuis Luini et Léonard... » Cet enthousiasme s'exhale quelquefois en éclats comiques. On conçoit quel est le dédain du maître pour l'instruction qu'on donne d'ordinaire dans les écoles populaires, pédante et dogmatique, sans souci de former l'habileté manuelle et d'exciter le goût esthétique chez l'ouvrier. Un jour, un maçon occupé à bâtir quelque annexe à Brantwood manque d'argent et lui demande une avance. Ruskin la lui donne, puis lui présente un reçu pour qu'il le signe. Beaucoup d'hésitation et d'embarras suivent ce geste si simple, et l'ouvrier finit par dire, en son dialecte : « *Ah mun put ma mark!* » Il ne savait pas écrire! Alors Ruskin se lève, tend les deux mains au maçon stupéfait et lui dit : « Je suis fier de vous connaître! Je comprends maintenant pourquoi vous êtes un parfait ouvrier! »

A certains de ces traits, inattendus et paradoxaux, on pourrait parfois s'imaginer que la physionomie du maître est un masque et son originalité une parure dont il s'enveloppe, à la façon des *Esthètes*, ses ennemis personnels, qu'il a très fort et très constamment blâmés. Il n'en est rien. Sa franchise, en même temps qu'elle lui inspira les plus absolues contradictions et les plus étranges violences, l'a gardé de toute affectation. Aucun homme ne vécut plus bourgeoisement de la vie de famille, de *gentleman farmer*, de voisin aimable et attentif, conservant sa glacière bien froide et sa serre bien chaude pour donner de la glace ou du raisin aux habitans du village, lorsqu'ils en ont besoin, mais ne mettant rien ni dans son costume, ni dans ses manières, ni dans sa maison qui puisse les étonner. Aucune recherche « esthétique » de mobilier, ni d'architecture. Il vit dans les meubles d'acajou de ses parens. Lorsqu'il a fait construire le moulin de Saint-Georges, à Laxey, il a songé à ce qu'il fût solide et confortable, pour remplir honnêtement son métier de moulin et n'y a mis aucun ornement. Sa propre habitation de Brantwood est simple, carrée, commode, tapissée de plantes grimpantes, mais sans aucune recherche de style. Rien n'y est de mauvais goût, mais rien n'y est affecté.

Cette simplicité souriante et cette modestie personnelle ont frappé, de tous temps, ceux qui l'ont approché, dans l'intimité.

« Je vous dirai, écrit M. James Smetham à un ami — après une visite à Denmark Hill, en 1858 — qu'il a une grande maison avec une loge, un valet de chambre, un valet de pied et un cocher et de grandes salles, resplendissantes de tableaux, principalement des Turner. Son père est un beau vieux gentleman avec un gros toupet de cheveux gris, des sourcils tout hérissés et en éveil, qui a une manière confortable de venir à vous avec ses mains dans ses poches et de vous mettre à votre aise, en répondant à vos remarques : « Oui, les œuvres en prose de John sont assez bonnes. » Sa mère est une vieille dame de soixante-quinze ans, haute en couleur, digne et fort richement vêtue, qui connaît Chamonix mieux que Camberwell, évidemment une *bonne* vieille dame. Elle malmène « John » et soutient ses propres opinions, le contredit ouvertement; et il reçoit tout cela avec un respect doux et une gentillesse qui font plaisir à constater. — Je voudrais pouvoir vous reproduire une bonne impression de « John » et vous donner l'idée de sa parfaite douceur et modestie. Certainement il s'emporte parfois en faisant une remarque, et en vous contredisant, mais seulement parce qu'il croit que c'est la vérité, sans aucun air de dogmatisme ou de vanité. Il est différent *at home* de ce qu'il est dans une conférence, devant un public mélangé, et il y a une spirituelle douceur dans l'expression à demi timide de ses yeux; et en vous saluant comme en buvant avec un (si j'ai bien entendu) : « A votre santé ! » il avait un regard qui m'a suivi... un regard comme mouillé de larmes... »

Mais, dans une conférence, en public, il ne charme pas moins ses auditeurs par cette espèce de magnétisme personnel, qui lui fit tant d'amis parmi les ouvriers de Londres ou les paysans de Coniston. Regardons-le monter dans la chaire d'Oxford, en 1870 par exemple. Depuis longtemps la salle est bondée, tous les coins pris d'assaut par les étudians qui, pour l'entendre, ont déserté les autres cours, ou leurs *luncheons*, ou, ce qui est à peine croyable, leur cricket. Il y en a dans les fenêtres, il y en a sur les armoires. Çà et là des dames, parfois aussi nombreuses que les étudians, des Américaines qui ont passé l'Atlantique pour voir celui que Carlyle appelle l'*ethereal Ruskin*. Les portes restent ouvertes, bloquées par la foule qui reflue au dehors. Quand le maître paraît, tout Oxford l'acclame. Ceux qui ne l'ont jamais vu se hissent sur la pointe du pied et aperçoivent un homme grand et svelte qu'un cortège de disciples accompagne, comme un philosophe d'Athènes. Ce n'est peut-être pas très régulier, mais il semble occuper la chaire de l'irrégularité. Les cheveux, longs et touffus, sont blonds; les yeux, d'un bleu lumineux, changeans comme les flots,

la bouche fine, ironique, plus mobile que l'arc qui lance le trait, le teint vif, les sourcils forts. Toute la physionomie également faite pour l'enthousiasme et le sarcasme, pour refléter la passion qui consume ou la contemplation qui apaise : figure de batailleur et d'extasié. Il salue légèrement et cérémonieusement, échange des signes avec ses amis épars dans l'assistance, dispose autour de lui une foule de petites choses bizarres : des minéraux, des monnaies, des dessins, des photographies, des « diagrammes », comme il les appelle, pour servir à sa démonstration, puis il rejette sa longue robe noire de professeur et il semble que son orthodoxie universitaire s'en aille avec elle. Il apparaît vêtu d'une redingote bleue, avec des poignets blancs épais, un col entonnoir, à la Gladstone, une lourde cravate bleue, sa marque distinctive, tenue simple d'ailleurs, sans bagues ni breloques, mais d'une élégance grave et surannée.

Il parle et tout d'abord on croit qu'un clergyman s'est introduit dans la salle et fait une lecture sacrée. C'est qu'il lit en effet des passages écrits avec soin : il cadence ses phrases, balance ses périodes, contient ses mains, éteint ses regards. Peu à peu toutefois, en se relisant, il se ranime. Son exaltation lui revient comme au jour où il écrivit. Il oublie de regarder les feuilles mortes qui sont là, sur sa table, et regarde les figures vivantes des auditeurs. L'approuvent-ils jusqu'ici? Il ne peut continuer sans le savoir. Il le leur demande, leur fait lever les mains en signe d'assentiment. Enhardi, il attaque le fond du sujet, improvise, s'arrête, montre ses diagrammes. C'est, par exemple, une tête de lion d'un sculpteur pseudo-classique, à laquelle il oppose une tête de tigre du *Zoological garden*, dessinée par Millais. A la vue des contrastes, on éclate de rire. Mais ce n'est point assez : il faut donner une idée pittoresque des choses. Alors le maître se livre : il perd toute retenue. S'il parle sur les oiseaux, il contrefait celui qui s'envole et celui qui se pavane. S'il explique que la gravure est l'art de l'égratignure, il imite le chat donnant un coup de griffe. L'auditoire huerait tout autre que lui, mais on sent qu'il agit sous l'empire d'une idée. Il ne déclame pas : il clame sa vérité, celle qu'il a découverte tout à l'heure : il ne se montre pas, il démontre. Il entasse les observations : il multiplie les argumens. Botanique, géologie, exégèse, philologie, tout lui est bon pour prouver sa thèse. A ce moment il ne plaide plus : il prophétise, et les gens qui prennent des notes renoncent à les coudre entre elles. Il a perdu son plan, mais il a gagné son auditoire. Cette série confuse de pensées claires et ingénieuses, intrigue et subjugue. Est-ce instinct? Est-ce science? Est-ce rouerie? Est-ce

génie? On ne sait, mais on écoute et l'on suit avec joie, quoique dans des cahots perpétuels, cette route qui tourne sans cesse, et, à chaque tournant, nous fait apercevoir une vallée nouvelle, un horizon inattendu. Enfin l'on sent qu'on arrive, qu'on s'élève, la vue s'étend de plus en plus, et au milieu des applaudissemens la conférence, commencée sur un détail microscopique, finit sur une idée générale. — De l'humble village caché au creux d'un vallon, votre guide, l'*edelweiss* au chapeau, vous a conduit sur quelque haut sommet d'où l'on découvre le monde...

Mais le guide, un jour, s'est arrêté au pied de ces montagnes tant de fois conquises. Et voici comment apparaît maintenant le vieillard dont la voix ne retentit plus en public, vu dans sa retraite de Brantwood adossée à des rochers et à des bois sauvages (*brant-wood*), au bord du lac de Coniston où il est venu vivre après la mort de ses parens, parce que rien n'y trouble ses rêves : « Ruskin, écrit miss Thackeray Ritchie, me paraît avoir été moins pittoresque jeune homme que maintenant dans ses derniers jours. Peut-être les cheveux gris ondoyans lui vont-ils mieux que les sombres boucles, mais les yeux ardens, parlans, doivent avoir été les mêmes, ainsi que les tons de cette voix délicieuse avec sa prononciation légèrement étrangère de l' « r » qui nous sembla si familière la seconde fois qu'il nous reçut à Coniston, longtemps, longtemps après notre première rencontre. Le voyant après quinze ans, je fus frappée par le changement en mieux qui s'était fait en lui, par l'aspect brillant, éclatant, sauvage, qu'un homme acquiert en vivant parmi les bois et les montagnes et les pures brises... Ce soir-là, le premier que nous passâmes à Brantwood, les salles étaient éclairées par les rayons obliques du soleil couchant que reflétait le lac. M[me] Severn (la cousine de Ruskin) s'assit à sa place, derrière une fontaine à thé, d'argent, tandis que le maître de la maison, tournant le dos à la fenêtre, dispensait cet aliment spirituel et temporel que peuvent seuls se figurer ceux qui ont été ses hôtes : du beau pain de froment et des gâteaux écossais en couronnes et en croissans craquans; et une truite du lac et des fraises telles qu'elles croissent seulement sur les pentes de Brantwood. Étaient-ce là des coupes de thé seulement ou des coupes de fantaisie, de sentiment, d'inspiration? Et tout en croquant et en buvant à longs traits, nous prêtions l'oreille à un certain chant impossible à décrire, passant des notes graves qui le commencèrent aux vibrations les plus douces et les plus charmantes... Comment se rappeler une jolie causerie qui est finie? Vous pouvez vous rappeler la chambre où elle eut lieu, la forme des fauteuils, mais la causerie prend des ailes et disparaît... Le

texte était que les fraises doivent être mûres et douces, que là était un criterium qu'on pouvait appliquer aux qualités de chaque détail de la vie, et ce critérium, avec une certaine malice gracieuse, hospitalière, spirituelle, impitoyable, il commença de l'appliquer à une chose, à une personne et à une autre, aux toilettes, aux alimens, aux livres... »

Ce grand charmeur a déjà ses légendes. On dit qu'un jour, étant entré par hasard chez un joaillier, à Londres, il fut reconnu et qu'on étala devant lui toutes les pierres précieuses en le priant d'en révéler les mystères. Alors debout, au milieu des acheteuses attentives, l'auteur de *Deucalion* parla. Il parla avec la science du nain qui ravit l'or du Rhin, mais avec le charme des ondines qui le gardaient. Il dit et le secret du rubis — en héraldique *gueules* — qui n'est autre chose que la rose persane, couleur d'amour, de joie et de vie sur la terre, empruntant son éclat à la fleur dont le bouton servit de modèle à l'alabastre de parfum versé par Madeleine aux pieds du Sauveur; et le secret du saphir — en héraldique *azur* — qui est le type de l'amour et de la joie dans le ciel, même pierre que le rubis, mais autre couleur : « sous ses pieds était une plinthe de saphir » dit l'Ecriture; et le secret de la perle, qui est la soumission de la lumière, symbole de la patience, couleur de la colombe qui apporte la nouvelle que les eaux sont soumises — *la Marguerite*, en héraldique normande — le gris, couleur inférieure en blason, mais d'un grand prix, car l'humilité ouvre les portes du paradis et l'on a dit que les murs en étaient de jaspe, mais que chaque porte était formée d'une perle. Il conta leurs naissances obscures et lentes au sein de la terre ou des mers, puis se tournant vers les belles mondaines, il leur dit quelque chose comme ceci : « Est-ce sensé de mettre nos affections en ces pierres, de les aimer, de les tenir pour précieuses? Oui, certainement, pourvu que ce soient elles que nous aimions et que nous tenions pour précieuses, elles et non nous-mêmes. Adorer une pierre noire parce qu'elle est tombée du ciel peut ne pas être tout à fait sage, mais c'est à mi-chemin de la sagesse, qui est d'adorer le ciel même. Il n'est pas tout à fait fou de penser que les pierres *voient*, mais il l'est tout à fait de penser que les yeux ne voient pas. Il n'est pas tout à fait fou de penser que le jour où l'on réunira les joyaux, les murs du palais seront maçonnés de vie sur eux comme sur leur pierre angulaire, mais il est fou de croire que le jour de la dissolution, les âmes du globe tomberont en poussière, avec l'émeraude, et qu'aucune spiritualité ne restera, impavide, sur les ruines. Oui, belles dames, aimez les bijoux et prenez soin d'eux, mais aimez vos

âmes plus encore et prenez-en soin pour le jour où le Maître rassemblera tous ses joyaux! »

Les belles clientes du joaillier écoutaient encore ces paroles que ne leur avait dites aucun de leurs danseurs : le prophète n'était plus là. Il s'était acheminé vers un *grill-room*, et comme, tout en lunchant, il continuait de parler, peu à peu les assistans laissèrent leurs sandwiches et leurs *buns* et se groupèrent autour de lui, silencieux, pour recevoir cet aliment spirituel qu'il leur dispensait. — Ainsi la légende veut qu'il n'ait pas enseigné seulement dans les synagogues, mais aussi sur les places publiques, au milieu de la vie profane et de ses soins vulgaires. Elle veut aussi qu'il apparût soudainement là où il y avait une âme d'artiste à réconforter, un enthousiasme à ne pas laisser éteindre. Un matin, au Louvre, deux lecteurs assidus de ses œuvres, mais ignorans de ses traits, se trouvaient devant les *Pèlerins d'Emmaüs* que l'un d'eux s'appliquait à copier. Un vieillard s'approche, lie conversation, leur parle du tableau de Rembrandt, leur avoue qu'il l'a copié lui-même autrefois, s'anime, semble rajeunir au souvenir des grandes époques de l'art, et voici que dans ses yeux passe un éclair qui les fait frissonner... Puis il les invite à déjeuner à son hôtel et ce n'est qu'en rompant le pain qu'ils découvrent que le Maître est devant eux : Ruskin! Et sûrement ils se disent en s'en allant, comme les pèlerins du vieux tableau qu'ils contemplaient deux heures auparavant : « Notre cœur n'était-il pas ardent quand il parlait et qu'il nous expliquait les Esthétiques saintes? »

On conte enfin qu'une nuit, à Rome, Ruskin rêva qu'il était devenu frère franciscain et qu'il se dévouait à cette grande communauté qu'il a célébrée dans son chapitre sur Santa Croce. Peu de temps après ce songe, comme il montait l'escalier du Pincio, il s'entendit implorer par un vieux mendiant assis sur les marches. Il lui donna son offrande et allait continuer sa route lorsque le mendiant lui saisit la main pour la baiser. Ruskin alors se penche vivement et embrasse le vieillard. Le lendemain, il voit entrer chez lui ce loqueteux, les larmes aux yeux, qui le prie d'accepter une relique précieuse, un morceau de drap brun, ayant appartenu, assure-t-il, à la robe de saint François. N'était-ce pas le saint lui-même, dit un biographe, qui était apparu à son disciple dans l'art d'interpréter les voix de la nature? Quoi qu'il en soit, Ruskin se rappela son rêve et courut aussitôt en pèlerinage au couvent du saint d'Assise. Il ne pouvait mieux choisir son patron, et nous ne pouvons l'assimiler à un plus pur modèle. Comme saint François, Ruskin fit de jolis miracles. Il

fit écouter sa philosophie non des oiseaux à la vérité, mais des femmes du monde, ce qui est peut-être plus difficile. Il ne fit pas pousser des roses sur la neige, mais il mit dans les froides âmes britanniques ces fleurs vermeilles de l'enthousiasme qu'on est maintenant surpris d'y rencontrer. Il ne commanda pas aux saisons, mais un jour qu'il avait demandé que les artistes fissent des pommiers en fleurs, toutes les murailles de l'Academy se couvrirent de pommiers en fleurs. On le raconte ainsi du moins, et le souvenir attendri que le Maître a laissé chez les uns, les sourires extasiés qu'il a semés sur les lèvres des autres, ont peut-être fait naître bien des légendes. Mais ce n'est pas un sort commun, même chez les grands hommes, que de s'envelopper vivans du voile gracieux des légendes. Les nuages ne s'assemblent d'ordinaire qu'autour des plus hauts sommets.

Peut-être le sommet de Coniston nous paraîtra-t-il plus haut encore, quand le temps aura aux nuées profanes de la fiction ajouté sa suprême et sainte obscurité. Peut-être alors les touristes innombrables, pour lesquels Ruskin changea en pains les pierres de Venise et en fleurs les joyaux de Pallas Athéné, voudront-ils voir le lieu où a vécu l'homme qui fit vivre tant d'âmes, où a brillé le feu où se sont allumés tant de flambeaux. Peut-être alors les chemins de fer qu'il a si fort combattus y amèneront-ils de toutes les parties du monde ces pèlerins de l'Esthétique. Les Guides qu'il a si fort raillés marqueront d'un astérisque la demeure du prophète de Brantwood et cet astérisque sera, sous sa forme moderne, l'étoile qui conduira les savans et les riches à ce berceau de la religion nouvelle où il a déjà convié les bergers. Peut-être enfin, si comme tout nous le fait craindre, le laid triomphe avec la science sa complice, et l'économie politique son alliée, nous considérerons comme un personnage fabuleux celui qui lutta seul, contre tout un monde, non pour la vérité qui a ses prophètes, non pour la justice qui a ses apôtres, non pour la religion qui a ses martyrs, mais pour celle de toutes les idées qui n'a pas eu d'autres champions et ne connaîtra peut-être plus d'autres victoires, — pour la beauté.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

LA LUTTE

CONTRE

LE SOCIALISME RÉVOLUTIONNAIRE

Le trait saillant de notre état actuel, c'est l'assaut donné à la société par les partis qui se disent radicaux, socialistes et anarchistes. Journaux de tous formats, revues de toutes couleurs, réunions populaires, associations et syndicats révolutionnaires, sacrifices pécuniaires, collectes, tout ce qu'une presse ardente et un parti résolu peuvent mettre en œuvre nous donne l'impression d'une armée opérant un vaste mouvement, avançant méthodiquement et se préparant à un effort décisif.

Ce fait mérite en lui-même l'attention de tous ceux qui observent; mais il ne dépasserait pas la mesure des phénomènes d'activité qui frappent dans les pays libres, il ne serait pas plus extraordinaire que l'organisation des démocrates de l'autre côté de l'Atlantique ou des libéraux au delà de la Manche s'il correspondait à une organisation semblable des autres partis.

Malheureusement il n'en est pas ainsi. S'il arrivait au voyageur entrant en Angleterre de voir sur les murs les appels des radicaux, de lire les violences de leurs journaux, d'entendre les orateurs de leurs réunions, de noter à chaque jour, à chaque heure, leurs menaces, sans qu'en face d'eux, à d'autres heures, mais pied à pied, d'autres meetings, d'autres orateurs, d'autres journaux fissent appel aux conservateurs; si, en un mot, dans l'arène des partis, n'apparaissait qu'une seule couleur, un seul champion; si, au lieu d'une lutte, il n'y avait qu'une phalange d'assaillans, le voyageur serait pris de crainte, et nous rapporterait sur l'avenir prochain de la Grande-Bretagne les plus lamentables pronostics

Ce qui frappe tous les yeux en ce moment en France, c'est l'absence de tout parti organisé et acceptant franchement la lutte contre la coalition du radicalisme, du socialisme et de l'anarchie.

Je voudrais rechercher de quels élémens se compose cette coalition, à l'aide de quelles armes on peut la combattre, comment doit se constituer un parti de lutte, et quel doit être son programme d'action.

I. — INDIFFÉRENCE POLITIQUE

Ceux d'entre nous qui reprochent aux Français de haïr la politique, ne sont-ils pas injustes envers leurs concitoyens? Après dix révolutions, ce que n'a vu aucun peuple organisé en un siècle, il est tout naturel qu'une nation se sente épuisée ou profondément sceptique. Depuis la chute de l'ancien régime que la France a voulue, depuis 1790, on peut affirmer qu'elle n'a souhaité d'avance aucune de ses révolutions: elle les a subies, employant toutes ses ressources, toute son intelligence, la force d'un travail incomparable, à réparer l'édifice lorsqu'il avait été ébranlé. Au lieu de se révolter, la masse laborieuse acceptait la nouvelle constitution, sans arrière-pensée, pour en tirer le meilleur parti; ne se souciant guère de la forme politique et de l'effigie des monnaies, elle se remettait à l'œuvre avec une vigueur nouvelle, sachant bien que l'État, quel que fût son nom, ne toucherait pas aux instrumens de son travail, respecterait sa propriété, ses intérêts, son pécule, parce que l'impôt, le budget, la force même de la France y étaient attachés. Cette confiance s'appelait la sécurité publique.

Entre la nation qui paye sans marchander les contributions et le gouvernement qui assure en retour la protection des personnes et des biens, il se fait un échange de promesses : ce pacte est le véritable contrat social, reposant non sur des chimères, mais sur la réalité des choses.

Ce que le Français possède est son grand souci. Interrogez l'habitant des campagnes dans son champ, celui des villes dans son atelier; écoutez leurs réponses : ce sont les forces vives du pays que vous toucherez du doigt. La propriété est leur passion. Pour le paysan, la terre, pour le commerçant son magasin, pour l'industriel son usine, pour l'ouvrier son marteau, pour tous l'épargne qu'il a pu amasser sou par sou et qui est le noyau de son pécule, tout cet ensemble constitue à leurs yeux le gage de leur affranchissement et l'espoir de leur vieillesse. Souvenez-vous de ce pauvre logis recouvert en paille qu'on appelait jadis cabane

ou chaumière : il se transforme peu à peu en une maison mieux construite et mieux close. Le paysan, l'ouvrier français y met sa coquetterie : depuis cent ans, sous ce régime que maudit le socialiste, un progrès extraordinaire est en voie de s'accomplir. Sait-on qu'en France, où il y a 10 millions d'électeurs, 5 millions et demi de propriétaires habitent leur propre maison et que, sur ce nombre, 5 millions l'habitent *seuls*, sans locataires (1)? Sait-on que le nombre total des propriétaires de terres, déduction faite des doubles emplois et des cotes multiples, est de 8 millions et demi? et que sur mille feux, on compte 849 Français payant une cote foncière (2)?

De tels chiffres résultant de ce qu'il y a de plus précis, la perception de l'impôt, en disent plus long que tous les discours. Or il est prouvé que, loin de diminuer, ce nombre augmente avec les économies d'un peuple qui possède 8 millions de livrets de caisse d'épargne. Est-il permis dès lors de dire qu'il s'agit d'une caste privilégiée, d'une oligarchie restreinte? et ne sommes-nous pas en présence d'une force nationale?

L'espérance de la propriété, pour qui a vécu auprès des paysans et des ouvriers, est l'aiguillon de l'activité, de même que l'habitation possédée par le père est le lien de la famille; assurément, la maison mérite le nom de foyer; c'est bien le centre où se réchauffent tous les sentimens, d'où partent les élans, où chacun revient, dans les heures de tristesse, chercher la force et reprendre courage.

Envisagée sous cet aspect, la possession d'un toit est pour une famille la condition même de sa stabilité. Qui ne possède, dans nos campagnes, ni abri, ni morceau de terre, est comme une pierre détachée qui roule : vienne le moindre incident et il se laissera attirer sans résistance vers le tourbillon de la grande ville. Aussi quelle pensée fixe parmi ceux qui ont des bras robustes au service d'un cœur vaillant! quel travail acharné en vue de la propriété qui est le signe de l'émancipation! Quel soin jaloux pour entasser les moindres profits! Ne tenons pas ces efforts pour un vulgaire souci. Il n'y a pas lieu d'en sourire. Dévouement aux siens, prévision de l'avenir, amour de la famille, toutes les qualités les plus fortes d'une race vaillante se trouvent

(1) Voici les chiffres exacts qui sont extraits de la grande enquête sur l'évaluation de la propriété bâtie : Nombre de propriétés bâties et occupées : 8 100 528. Propriétaires les occupant seuls : 4 969 223. Propriétaires occupant leurs immeubles avec des locataires : 405 597. *Rapport de M. Boutin, directeur général des Contributions directes.* Paris, Imp. Nat. 1891, p. 58.

(2) Le nombre des propriétaires payant l'impôt foncier est de 8 454 218. *Évaluation des propriétés non bâties.* Paris, Imp. Nat. 1883, p. 393.

en réserve dans ce cœur de la France qui, entre le sillon et l'enclume, ne connaît ni paresse ni repos.

Si nous savons lire l'histoire de notre pays et de notre siècle, nous devons reconnaître que la France est une ruche laborieuse bien plus occupée de son travail que de ses révolutions politiques ; assez indifférente aux querelles des partis, elle n'a rien vu jusqu'ici dont la défense méritât ses peines.

L'heure est venue où il ne s'agit plus ni de formes constitutionnelles, ni de politique dans le sens ordinaire du mot, ni de ces débats dont il n'a cure, mais de ce que le Français met au-dessus de tout, de sa terre et de ses économies.

II. — LE SOCIALISME

Le socialisme attaque directement tout cela. Ce n'est plus une vague théorie, reléguée dans des livres ou sortant de la brume nuageuse des universités allemandes ; ce n'est plus le vieux Proudhon et ses sophismes, ce n'est plus Lassalle ou Karl Marx: c'est un corps de doctrine qui prétend s'emparer de la France pour tout détruire, tout refondre et tout résoudre.

Végétant sans bruit, parlant sans succès depuis quelques années, il a trouvé des voix retentissantes et de jeunes audaces qui lui ont donné tout d'un coup une apparence de vie. Servi par des journaux rédigés avec autant de talent que de violence, le socialisme a compris que pour créer des courans dans une démocratie il fallait hausser le ton et entretenir sans se lasser une lutte perpétuelle : aux violens, il donne le spectacle de foyers d'incendie qu'il ne cesse d'alimenter; aux simples, aux foules, il annonce une doctrine. Procéder à la manière des religions a toujours été la méthode des grands révolutionnaires : ils savent que le jour où les âmes seront conquises, il n'est pas de dévouement, pas de sacrifice que le chef ne puisse attendre de ses troupes. Toute la force des socialistes vient de ce qu'ils ont fait croire à un certain nombre de malheureux que leur cause était celle de la liberté et de la prospérité du peuple.

Changeant de forme et de langage suivant les milieux, tantôt le socialisme s'enveloppe de phrases sonores et obscures, tantôt il se borne à un seul article de son programme habilement choisi pour exciter les esprits. Ici il ne parlera que de morceler les grandes propriétés, faisant croire au petit propriétaire qu'il lui laissera la jouissance du sol; là il s'élèvera contre les abus du patronat au nom de la liberté du travailleur, n'avouant pas que le collectivisme s'apprête à faire de l'État le patron universel.

Ce qui assure la perte à bref délai du socialisme s'il ren-

contre devant lui de vrais et hardis adversaires, c'est qu'il ne peut sans se perdre découvrir l'ensemble de sa doctrine : il vit de sous-entendus, enrôle ses adeptes en ne leur faisant connaître que ce qui peut les charmer, tient les langages les plus divers, émet les affirmations les plus opposées, se contredit et se coupe. Mais, en attendant que l'offensive résolument dirigée l'ait réduit à néant, quelles théories séduisantes ! Pour les foules ignorantes et misérables, qui souffrent du chômage, que la maladie du chef de famille réduit à la détresse, qui travaillent et s'épuisent sans obtenir la sécurité du lendemain, quoi de plus enchanteur que les promesses du paradis collectiviste ? Écoutez-les : ils ont un remède pour toutes les misères.

« Les soucis du salaire incertain, du loyer inévitable, des dépenses croissantes, de la maladie qui paralyse, de l'accident qui ruine, de la vieillesse qui affame, tout cela s'évanouit comme un cauchemar odieux ! Ces maux que vos tyrans disent inhérens à l'humanité ne sont que les résultats d'une société imparfaite. A la science, notre universelle maîtresse, nous ne devons pas seulement la vapeur, l'électricité, toutes ces forces magiques qui ont changé notre vie, nous devons bien plus : la connaissance de nos maux et leurs remèdes. Elle nous a appris que la société qui vous opprime était mal constituée. Nous venons vous apporter la bonne nouvelle, l'évangile du travailleur ! Vos enfans ne connaîtront plus vos douleurs. Vous avez travaillé dans la peine : ils travailleront dans la joie ! Tels sont les profits honteux du capitalisme, qu'en donnant chaque jour quelques heures seulement d'efforts, l'humanité satisfera ses besoins avec moitié moins de peines. Propriété et salariat, voilà les deux coupables ; la science a prononcé : délivré de ces deux formes oppressives, l'État remettra les hommes et les choses à leurs places et distribuera ses bienfaits à la société régénérée. »

Voilà, sans en retrancher une idée, le chant de triomphe du socialisme. Dépouillons-le des affirmations où se disputent la science et la poésie, et traduisons les mesures qu'il comporte en langage précis, que nous empruntons également au vocabulaire socialiste :

— La propriété est l'erreur la plus grossière d'une société mal faite ; elle vicie tout : il faut la détruire. L'État doit posséder le sol. Lorsque le sol aura été nationalisé, l'État se chargera de le faire cultiver ; mais le cultivateur n'aura aucun des droits de la propriété, il ne pourra s'approprier aucun des fruits du sol. Il sera payé par l'État en bons d'échange.

— La monnaie sera remplacée par des bons d'échange. L'État, chargé de diriger toutes les fabrications, comme il exploite au-

jourd'hui les tabacs ou les allumettes, délivrera à tous les travailleurs des bons proportionnés à leurs besoins : régulateur suprême des échanges, il sera le banquier et le moteur universel.

— Comme le citoyen ne possédera plus ni part du sol, ni monnaie acquise, qu'il ne pourra garder de bons d'échange au delà de ses besoins immédiats, il est superflu de dire que l'épargne est supprimée et que l'héritage est aboli.

— Plus de propriété, plus d'héritages, plus de salaires, une vaste communauté agissant sous l'impulsion méthodique de l'État, voilà l'idéal du socialisme.

Sortons du rêve : revenons au bon sens : la confiscation universelle, l'abolition de la famille, tout travailleur devenu esclave de l'État, dont la tyrannie écrasera la société nouvelle, telles sont en réalité les chimères dont une poignée d'orateurs et d'écrivains nourrissent en ce moment les mécontens de toute classe et de tout sexe.

« Mais, dira-t-on, c'est là le but final des collectivistes. Les socialistes ne vont pas tous aussi loin. » Pardon : tous y tendent avec persévérance (1); tous attaquent la propriété individuelle, soutiennent qu'elle est responsable de tous les maux; sous le nom de salariat, ils ne se lassent pas de la dénoncer, guettent les conflits entre patrons et ouvriers pour les envenimer, transforment chaque grève en bataille, font croire aux travailleurs qu'ils sont les héros de la cause sainte, les enivrent et les excitent, essayent par tous les moyens de ruiner le patron, voulant faire prononcer les déchéances de mines pour les rendre à l'État, rêvant la multiplication des monopoles, souhaitant que l'État exploite directement les chemins de fer, se fasse banquier à la place de la Banque de France, achète tous les blés produits par les cultivateurs français pour en régler le prix; ils poursuivent en détail la réalisation de leur plan, et, comme ce bouleversement social, qui touche à tout, déplace tous les intérêts, supprime le ressort de l'activité humaine, ne peut être opéré qu'à l'aide de forces énormes, les socialistes attisent les haines, allument les convoitises, et cherchent à soulever, pour accomplir leur œuvre, le torrent des passions populaires.

(1) Nous n'avons pas eu la prétention d'analyser en trois pages toutes les écoles et toutes les théories socialistes. Il nous a suffi de résumer les opinions de MM. Jaurès, Millerand, Guesde et de leurs amis, c'est-à-dire des orateurs et des journalistes qui commandent et auxquels on obéit.

III. — RADICALISME

Pour le radical, le parti socialiste est un nouveau venu dans l'arène. Les radicaux se considéraient comme l'extrême gauche nécessaire du parti : ce n'est pas sans une surprise mêlée de dépit qu'ils se sont vu dépasser. D'où venaient ces doctrinaires agités? comment devait-on les traiter? étaient-ce des adversaires ou des alliés?

Le radicalisme avait lui aussi une méthode ; il avait toujours soutenu qu'il fallait commencer par les réformes politiques : abolition de la Présidence de la République et du Sénat, Chambre unique, comités, renouvelés de la Convention, exerçant le pouvoir ministériel; puis, ces réformes préliminaires obtenues, l'impôt unique et progressif, la dénonciation du Concordat, les juges élus, la police entre les mains des municipalités, même à Paris et à Lyon, la durée des mandats réduite, les élections plus fréquentes répandant la fièvre électorale dans toute l'étendue du territoire, voilà le plan offert au pays, tel qu'il était franchement exposé dans les journaux et les réunions publiques.

En présence de ces mesures qui auraient bouleversé en quelques mois le pays et l'auraient jeté en pleine révolution, le vieux bon sens de la France s'est révolté. Le suffrage universel ne s'y est pas trompé : à six reprises, en 1875 comme en 1877, en 1881 comme en 1885, en 1889 comme en 1893, il a condamné la politique radicale avec une fermeté qui ne s'est pas démentie.

Le parti radical, se sentant battu et voyant les succès de la propagande socialiste, a modifié son langage et sa méthode; il parle moins des réformes politiques, qui laissent, on n'en peut douter, l'électeur indifférent. Il insiste sur les souffrances du peuple, et par là il se rapproche du socialisme.

Si on observe les faits avec soin, il est évident que le radical a fait un accord avec le socialisme : tandis que son allié était chargé d'agir sur les masses et de les soulever, le radical devait présenter une à une les lois de destruction propres à préparer la révolution sociale. Le but était le même ; mais chacun gardait son rôle et sa clientèle. Cette tactique, destinée à rassurer les foules, à cacher le bouleversement final, ne manquait pas d'habileté ; si elle réussissait, la société pouvait être prise entre deux feux.

A la stratégie des politiques, le jeune parti socialiste ajoutait son activité infatigable ; multipliant l'action, il parle, écrit, répand les appels, au risque de dévoiler parfois ses plans et de mériter les reproches d'imprudence que déjà lui adressent tout bas les radicaux.

Au fond, le radical est devenu l'opportuniste du socialisme : il lui prépare les voies, pallie ses violences et répare ses fautes, cherche dans son programme ce qu'il peut faire passer, et s'applique à découvrir les idées communes. Il n'adopte pas tous les articles de foi du socialisme, mais il y conduit tout doucement l'électeur. Passons en revue son programme. Que fait-il de la propriété? Il n'ose l'abolir, mais il en limite les droits ; il borne l'héritage aux plus proches degrés, multipliant les cas où l'État hérite ; il élève les droits de succession en les transformant en une confiscation partielle.

La fortune mobilière est l'ennemie que partout il poursuit. La société anonyme est l'objet de ses défiances : le membre d'un conseil d'administration doit être frappé d'incapacité politique ; la Banque de France, sans laquelle notre crédit national eût sombré en 1871, doit être détruite au profit d'une banque d'État ; on doit racheter les chemins de fer, dont les réseaux fortement constitués ont offert aux petits capitaux un placement sûr et aux transports une bienfaisante régularité. Telle est la haine du radicalisme contre le capital, qu'il en poursuit la formation jusque dans ses germes, en manifestant le dédain de toute épargne.

Les projets de destruction ne sont rien auprès des illusions qu'il répand. Lui aussi promet à la fois le maintien des salaires, l'allégement du travail. N'étudiant ni les prix de revient, ni le cours des marchandises, niant les lois économiques quand elles l'embarrassent, supprimant les frontières quand elles gênent ses calculs, mêlant, suivant la tradition jacobine, la haine des rois à l'alliance des nations, mettant en interdit les facultés de production d'un peuple au profit de je ne sais quelle loi supérieure qui fixerait, suivant un tarif uniforme, les prix et les besoins, le radical dispose les résultats suivant son imagination, sans se soucier des statistiques, des chiffres et des budgets.

Il ne s'arrête jamais devant un calcul arithmétique ; ayant à tout propos le mot de science à la bouche, il paraît ignorer que toute science qui se respecte découle de l'observation des faits ; il méprise comme une objection sortie d'un esprit vulgaire tous les chiffres. Il promet à tous les vieillards une pension, à tous les ouvriers à 55 ans une retraite sur le budget de l'État, sans mesurer les ressources. L'État apparaîtrait, suivant lui, du berceau à la tombe, comme le banquier universel, qui dispense ses bienfaits, élève l'enfant, soutient l'adulte, nourrit le vieillard et joue le rôle d'une sorte de Providence laïque.

C'est le budget, c'est-à-dire l'impôt, qui porterait en dernière analyse le poids de toutes ces expériences. Et quel moment choisit-on pour de telles aventures? Qui ne sait où en est la fortune

de la France et quel problème s'impose à l'heure actuelle aux financiers? Deux phénomènes contradictoires se heurtent et nous menacent : une réduction régulière du taux de l'intérêt, entraînant une diminution correspondante de tous les revenus privés, et en même temps une augmentation d'année en année des contributions publiques!

Et en pleine crise, tout l'effort de ces novateurs consiste à réduire l'initiative des citoyens, c'est-à-dire leur faculté de produire à l'heure où ils augmentent leurs charges! Ils paraissent oublier que le Français paie déjà plus d'impôts qu'en aucun pays civilisé, qu'en augmentant les taxes on tue l'industrie, que la dette publique est de 33 milliards, que l'amortissement annuel est insignifiant, tandis que les États-Unis amortissent 500 millions par an.

Le radicalisme, avant-coureur du socialisme, menace donc tous nos intérêts matériels : revenus fonciers, propriété mobilière, fortune privée ou publique, tout est visé par les propositions actuellement soumises aux Chambres par les députés radicaux.

Que dire de nos intérêts moraux? Des efforts accomplis pour affaiblir la famille, qui est le fondement de la société, le mariage, qui en est le lien? de l'éducation de l'enfant qu'on propose d'enlever à la liberté du père? du monopole de l'éducation qu'on voudrait relever au profit de l'État pour modeler l'esprit de l'enfant en le jetant dans un moule uniforme? des théories abominables que la témérité d'un conseil municipal sans contrôle a pu mettre en pratique, comme l'éducation sans préjugés qui convient à l'avenir?

Que penser d'un parti qui a une si misérable conception de la liberté de conscience, qu'il se plaît particulièrement aux querelles religieuses? Dans notre société où chacun est libre de croire, le radical, se faisant persécuteur, veut déraciner la foi; il trouve devant lui un traité de paix, le Concordat : il a hâte de le rompre pour être libre de transformer en guerre ouverte la lutte sourde où il se complaît.

Ainsi, partout, dans le domaine de la conscience comme dans le cercle des intérêts matériels, la compression, la haine, la guerre, voilà le programme d'un parti qui ne se distingue plus aujourd'hui du socialisme que pour frayer plus habilement sa voie et préparer plus sûrement son triomphe.

A la violence des idées ne tarde pas à répondre la violence des actes. Une campagne de haine aussi déchaînée devait amener des crimes : des assassinats ont été commis. Les coupables, fanatisés, se sont érigés en soldats d'une cause. Les argumens des

socialistes et des radicaux contre le capital et la bourgeoisie ont été traduits en actes : ils ont inauguré « la propagande par le fait ». En quelques semaines, des bombes éclatèrent auprès des casernes, dans l'enceinte de la Chambre des députés, dans un restaurant, sur les marches d'une église ; enfin, le Président de la République fut assassiné, voilà ce que le parti de l'anarchie appelait des avertissemens adressés à la société.

Certes, l'occasion était belle pour les socialistes et les radicaux. La mesure était comble ; l'opinion publique, indignée, appelait de leur part un désaveu. Pas un mot ne vint, pas un chef ne se leva pour protester contre les crimes. Dans les journaux socialistes comme à la tribune des réunions publiques, tantôt on osait accuser la police de complots factices, tantôt on plaignait le « malheureux qu'avaient poussé à bout les oppressions d'une société coupable. » Lorsque le successeur de M. Carnot fut l'objet d'attaques dont la violence sans précédens faisait pressentir de nouveaux attentats, quel est l'orateur qui osa se lever pour défendre devant la cour d'assises non un accusé, mais toutes les pensées qui aboutissaient au crime ? Ce fut le porte-paroles du parti socialiste. Il n'est pas un numéro des feuilles socialistes qui ne contienne de tels appels à la haine qu'entre ces écrits et la bombe il n'y a que la distance qui sépare la pensée du geste.

Dira-t-on que les esprits se calment ? En juillet, la bombe d'Aniche, jetée sur un patron entouré du respect public, a fait justice du misérable ; la population ouvrière a exprimé son horreur contre le crime. Peu de jours après, on a appris avec stupeur qu'il existait, dans la région, des syndicats, centres du radicalisme local, qui avaient résolu de porter des couronnes sur la tombe de l'auteur de la tentative d'assassinat !

Il y a peu de semaines, les attentats contre M. de Rothschild ont montré une presse radicale, socialiste, anti-sémite, unie dans l'excitation quotidienne au crime, déversant chaque matin l'outrage et la calomnie sur les mêmes personnes, menant une campagne de haine furibonde contre les capitalistes et, le jour où ses conseils ont été suivis, où le bras qu'elle a armé, le cerveau qu'elle a enivré, ont commis le crime, insinuant à l'envi que la police a tout dirigé, que le coup a été ridiculement préparé par elle, qu'il n'en restera qu'une « bonne histoire bien propre à divertir les petits enfans pendant les longues veillées du prochain hiver ! »

Hier encore, l'attentat de Carmaux a révélé le même état d'esprit. En face d'un patron luttant de sang-froid, pour la liberté et le salut de toute l'industrie française, tout un parti s'est dressé, l'injure à la bouche, répondant au calme par des outrages sans

nom, ameutant les passions dans toute la France contre un homme et aboutissant à ce terme inévitable d'armer, à force de menaces, le bras d'un assassin. Le crime manqué, socialistes et radicaux ont-ils protesté? Nullement. Ils ont obéi à un mot d'ordre, en jetant la suspicion sur la police, le doute sur l'attentat.

Nous ne sommes plus là en présence de théories ni de doctrines. On est passé à l'exécution. Des victimes sont tombées; d'honnêtes gens, de bons citoyens, le Chef de l'État, ont payé de leur sang ces folies criminelles. Elles reprennent sous nos yeux, et le fait le plus considérable de ce temps, c'est qu'il demeure avéré que, depuis dix-huit mois, ni les radicaux, ni les socialistes ne les ont désavouées.

IV. — CE QU'EST UN PARTI

Un historien a dit que l'erreur des hommes était toujours de croire les maux de leur temps incomparables. Je ne sais ce que pensera de nous la postérité; mais si on réunit les attaques dirigées depuis dix ans contre la société et les actes commis dans ces deux dernières années contre elle, il nous semble qu'on trouve à la fois les menaces et les crimes les plus odieux qu'ait connus notre siècle.

Il ne faut jamais se lamenter dans le vide ni récriminer; nul ne peut retourner en arrière. A quoi sert de se dire : « Il eût fallu agir plus tôt! » Nous sommes en 1895 : il faut regarder en avant et calculer ce qu'on peut faire; ce sera la mesure du devoir à accomplir.

Si les Français, comme nous en sommes convaincu, sont passionnément attachés à leur propriété, aux instrumens de leur travail, à la famille, à leur foyer, si le sang versé leur fait horreur, s'ils veulent conserver autour d'eux tout ce qui constitue la civilisation, ils n'ont plus à délibérer: l'heure est venue d'agir.

Quand on veut constituer un parti avec toutes les conditions de la lutte et de la force, on examine ce qui a été fait dans les pays où ils sont vraiment organisés : aux États-Unis, en Angleterre, en Belgique. Nulle part on ne peut trouver de plus grands modèles. De l'autre côté de l'Atlantique, leur puissance (on l'a montré ici même) (1) va jusqu'à la tyrannie. En Belgique, ils fonctionnent avec une efficacité indéniable. En Angleterre, nous les avons vus de près, dans la lutte récente, manœuvrer comme un instrument de précision, ou plutôt comme ces immenses ma-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 août 1894, l'étude de M. C. de Varigny sur *Tammany-Hall*.

chines à vapeur dont les bras, les leviers et les pistons jouent sans bruit avec une puissance énorme, transmettant au loin la force dans tous les ateliers d'une usine. Nous aurions beaucoup à prendre dans leur expérience séculaire. Nous pourrions montrer également l'œuvre des partis en Allemagne, et il serait facile de tirer du rapprochement de tous ces peuples des exemples qui seraient une leçon. Mais, en France, nous avons horreur des enseignemens qui nous viennent de l'étranger. Notre orgueil souffre, et plutôt que d'imiter ce qui est bien chez nos voisins, nous nous plaisons à dire, pour clore la bouche aux donneurs de conseils : « Nous ne sommes ni Anglais ni Belges ! » vérité irréfutable qui met fin au sermon. Ne parlons donc pas de l'étranger. La hardiesse active de nos adversaires nous présente cette fois un modèle qui nous suffit : c'est en France, c'est le parti socialiste qui nous l'offrira.

Des groupes locaux, tantôt un syndicat, tantôt des fédérations rassemblant plusieurs syndicats, représentent une ville ou un département. L'uniformité est bannie de cette organisation, qui varie suivant le nombre et l'activité des adhérens en chaque localité. Environ 600 groupes existent en France, comprenant 250 villes. Chacun vit de son existence propre, ne relevant que d'un pouvoir supérieur, qui s'intitule « Conseil national du parti ouvrier français. » Entre le Conseil national et les groupes ou syndicats, les relations ne semblent pas très fréquentes, puisqu'en quatre mois le secrétaire s'applaudit d'avoir échangé 2948 lettres ou télégrammes, ce qui comporte une douzaine de lettres par jour en chaque sens, total assez maigre, on l'avouera, pour le gouvernement d'un parti qui compterait 600 groupes. En revanche, 500 conférences de propagande ont été faites, dans 212 villes, par 7 membres du Conseil national; M. Guesde et chacun de ses amis ont fait en moyenne 71 conférences, soit environ 6 par mois. Ce chiffre ne s'appliquant qu'aux conférences faites par les membres du Conseil, est publié pour accroître leur prestige : aussi n'a-t-on pas essayé de rapprocher de leur œuvre celle de leurs auxiliaires. Quel est celui d'entre nous qui, circulant dans les communes des environs de Paris ou bien dans les régions agitées comme les agglomérations du Nord, n'a vu de petites affiches rouges annonçant des conférences? Ces réunions, assez souvent périodiques, sont en tous cas très fréquentes; elles constituent sur plus d'un point des cours réguliers de socialisme; elles ont lieu sur l'initiative d'un groupe, et généralement elles servent à former dans une commune voisine un centre qui, après la série des conférences, acquerra son autonomie. On peut donc évaluer, sans exagération, à plusieurs milliers les séances tenues dans les villes et villages.

La presse relève du Conseil national: aux anciens journaux qui donnent le diapason et qui exercent une influence dominante sur une province s'ajoutent des feuilles nouvelles d'un rang inférieur, puis les publications hebdomadaires et les revues mensuelles. Si la presse socialiste était dirigée avec autant de discipline que ses rédacteurs y consacrent de fécondité, l'effet serait prodigieux; heureusement, les jeunes gens qui déversent dans ces feuilles et ces revues, nées d'hier, le trop-plein de leur imagination, sont le plus souvent des irréguliers qui s'enrôlent avec enthousiasme et qui, la campagne terminée, ne se réengagent guère; souvent même la campagne ne s'achève pas. Le Conseil national ne se préoccupe pas de ces détails, il a d'autres soucis plus graves que n'ont pas les partis en Angleterre ou en Belgique. La politique extérieure tient une grande place dans ses délibérations : dans une déclaration qui rappelle les discours du trône, le dernier Congrès (Romilly, 9 septembre) a traité la question sociale en Belgique, félicité les Italiens, envoyé des avertissemens au tsar et au roi d'Italie et crié « Merci et bravo » aux socialistes allemands; mais, à côté de ces manifestations tapageuses, les rapports sur toutes les formes de la propagande, sur les élections, sur l'action du parti ouvrier, témoignent de l'activité du Conseil.

Faisons la part des exagérations: en fait de charlatanisme, les austères docteurs du socialisme sont passés maîtres; néanmoins les faits sont là, il n'est pas permis d'en douter. On sait s'organiser en France, on sait mettre en commun des efforts, grouper les initiatives, en un mot constituer un parti. Il suffit de vouloir, c'est-à-dire de réunir un petit nombre d'hommes résolus, sachant mettre au service d'une idée leur activité et surtout leur dévouement. Ce serait une erreur de croire que pour réussir il est nécessaire, dès le début, d'être nombreux. Toutes les œuvres vraiment fécondes ont grandi lentement, comme les forces de la nature : sorties d'un germe, elles se sont développées peu à peu, se sont répandues, ont vu naître autour d'elles des rejetons, et, après quelques années d'efforts suivis, on demeure tout étonné de les voir multipliées et prospères. Mais il faut que le germe soit fécon c'est-à-dire que les idées autour desquelles s'unit le parti répondent à un besoin, que le programme soit clair et attrayant, que les hommes inspirent confiance.

V. — PROGRAMME D'ACTION : LES IDÉES

Les partis qui se forment pour repousser une attaque violente sont tentés de mettre sur leur drapeau un seul mot : la résis-

tance. C'est là un écueil. Pour faire une œuvre de longue haleine, il est très périlleux de se contenter d'un programme négatif. Qu'en une heure de crise, au moment du danger suprême, on crée un parti de résistance, rien de plus nécessaire. En 1831, en juin 1848, ce parti n'a pas eu d'autre nom. Demain, il se peut que la France y ait recours; mais nous ne parlons ici ni de guerre civile, ni des extrémités qui s'en rapprochent. Nous nous occupons du jeu normal des partis dans un gouvernement d'opinion, de la formation d'un groupe opposé au socialisme. Rien ne serait plus dangereux pour un parti que de prendre comme mot d'ordre des formules négatives. Il serait trop facile de l'attaquer en soutenant qu'il obéit à un intérêt, qu'il est l'esclave de la routine et du passé, que son rêve est l'immobilité d'une caste, son unique mobile l'égoïsme. Un parti qui serait fondé sur l'égoïsme pourrait avoir un jour de victoire : il serait assuré à bref délai d'une irrémédiable défaite.

L'homme ne s'attache, ne se dévoue qu'à ce qui lui montre l'avenir, lui promet l'espérance et la vie. Il lui faut un idéal. C'est là un besoin de sa nature; qui le méconnaît est sûr d'échouer.

Poursuivant la conception de ce qui est parfait, il cherche sans cesse le mieux, il voit le mal et veut le réprimer; il voit les lacunes et s'attache à les combler. Un perpétuel effort de réformes sur tout ce qui l'entoure est le signe de sa noblesse originelle.

Loin de blâmer les réformes, il faut que le parti conservateur en fasse le fond de son programme. Que ceci n'étonne pas! Chez nos voisins du Nord, à Bruxelles comme à Londres, les grandes lois organiques de réforme ont été dues aux ministères conservateurs. Les radicaux ont, en tous pays, plus d'imagination que d'expérience : ils promettent des merveilles, excitent l'enthousiasme, parlent de vingt réformes à la fois, déposent sur le bureau des Chambres le produit de leur cervelle excitée; les intrigans en font un jeu électoral; quelques hommes sincères veulent obtenir un résultat, multiplient les efforts, mais ils doivent étudier, travailler, s'efforcer de convaincre autour d'eux, faire succéder à l'élan la persévérance, or, la suite et la patience ne sont pas des vertus radicales. Aux ardeurs du premier mouvement succède le découragement, puis l'irritation : étudiez l'état d'âme du radical : c'est un découragé aigri; il a tout rêvé, tout cru possible, il s'était vu, en entrant à la Chambre, en possession d'une baguette magique; on l'accuse d'avoir trompé ses électeurs, en réalité il avait commencé par se tromper lui-même; il n'est pas de réforme qu'il n'ait crue prochaine; puis il a reconnu que le temps et les choses créaient des obstacles qu'il fallait vaincre à

force de volonté. Il n'aime pas l'effort, veut cacher son impuissance, il s'est mis à accuser les hommes.

Tout autre est l'action de ceux qui ont l'expérience de la vie; ils savent les difficultés, se plaisent à les vaincre : ils ne sont ni rebutés par un délai, ni effrayés d'une étude. Ils ont à leur service cette force lente et irrésistible qui vient d'une bonne méthode. Tels les grands attelages de bœufs d'Auvergne qui labourent tout un champ tandis que des chevaux de course ne creuseraient pas un sillon. Le radical peut gagner un prix de vitesse, mais derrière lui il ne laissera jamais ni une œuvre ni une institution.

Sans remonter dans le passé, quelle leçon nous offre le présent? Des Chambres affairées et bruyantes, des commissions surchargées de projets, une apparence de travail excessif, et en réalité le spectacle de la plus prodigieuse impuissance législative. Des promesses aussi irréalisables par le nombre que par la qualité, et, quand on cherche les résultats, un très petit nombre de lois. « Ce qui nous sauve, a dit un ardent polémiste, c'est que les Chambres ont une si mauvaise méthode qu'elles ne font rien. Que serait-ce, en vérité, si elles transformaient en lois les 800 propositions qui leur sont soumises? La France serait perdue! » Je ne connais pas de boutade plus vraie et plus désolante. Oui, nous serions engloutis sous une avalanche de lois mal faites. Ce serait l'anarchie instantanée; mais d'un autre côté, dans le désordre qui retarde toute législation, combien de lois utiles, combien de lois urgentes qui sont arrêtées et cependant attendues, non par des politiciens mais par les services qui souffrent, par les intérêts qui gémissent, par la sécurité publique qui est menacée!

Nos pères ont dit avec résignation pendant des siècles : Si le roi le savait! Nous répétons, à propos de réformes indispensables : Si les Chambres en étaient capables! et ainsi croît de jour en jour, à propos de tout, dans l'ordre judiciaire aussi bien que dans l'ordre administratif, parmi les hommes de loi comme parmi les hommes d'affaires, un profond scepticisme à l'égard du travail législatif. Cette méfiance trop justifiée n'est pas le symptôme le moins grave de notre état politique.

Pendant que les besoins s'accumulent, que rien ne se fait, tout ce qui pense réfléchit aux réformes nécessaires; un travail s'accomplit lentement dans les intelligences. Les idées se mûrissent et se développent. Il y a beaucoup de points en quelque sorte acquis entre les esprits éclairés, des réformes toutes prêtes qui attendent, pour entrer dans nos lois, la fin de l'accès de fièvre radicale qui a créé la stérilité législative.

Ce serait une folie que d'entamer tout à la fois, mais il est bon de dresser l'inventaire de l'œuvre à accomplir, Rien ne peut sti-

muler plus sûrement les courages. Les radicaux et les socialistes ont la prétention d'être des réformateurs; ils ne sont que des révolutionnaires. Il est temps de leur montrer que, résolus à les combattre, nous poursuivons, nous aussi, dans des réformes nombreuses et précises, ce qui n'est pas l'apanage d'un parti, ce qui est le but de toute œuvre humaine : la suppression de vieux abus, le rajeunissement de nos codes, en un mot l'introduction dans nos lois d'un peu plus de justice.

Au premier rang, nos codes criminels, intacts l'un depuis 1808, l'autre depuis 1832, appellent une revision. Recule-t-on devant cette tâche? Il y a des questions pour ainsi dire tranchées : qui veut aujourd'hui conserver l'article 291 du code pénal interdisant toute association de vingt personnes? Refuser la liberté d'association à une démocratie, c'est refuser l'air à un être vivant. La Révolution française, en voulant réagir contre les intolérables abus des corporations, a proclamé l'individualisme à outrance en méconnaissant le besoin qu'a l'homme de se grouper pour agir, elle a commis un non-sens. Depuis la chute de l'Empire, la France d'année en année s'est efforcée de briser les chaînes forgées en 1791; l'association, sous la forme commerciale, a obtenu la première, par une lutte vaillante, son émancipation; puis est née la mutualité, enfin de nos jours le syndicat. De toutes parts, l'œuvre de la Révolution et de l'Empire est menacée; mais le texte impérieux, la défense formelle reste debout : les mœurs de plus en plus libérales et la loi prohibitive sont en perpétuel conflit. Le gouvernement est maître absolu de se servir de l'article 291 ou de le laisser dormir. La tolérance et le caprice, voilà le régime actuel des associations en France. Il est temps de réclamer une loi générale, loi de principe, ayant ces deux qualités de toute bonne législation, l'égalité des droits, la garantie contre l'arbitraire.

En face de l'État tout-puissant, l'individu est écrasé. Il n'a d'autre alternative que d'être esclave ou révolté. En se groupant, le citoyen fait l'éducation de sa propre liberté, il apprend à agir, il ne maudit plus son impuissance. L'association libre, c'est le réveil pour le bien commun de forces jusque-là engourdies. C'est la vie et le salut, à la condition formelle que la loi établisse la plus large publicité, frappe sans merci toute société secrète, et protège efficacement l'individu contre les excès qu'est portée à commettre une association tyrannique.

Quelle est d'ailleurs la liberté qui sans freins n'enfante pas la licence? Une expérience de quatorze années a prouvé aux plus aveugles l'insuffisance de la loi sur la presse. Inspirée par des radicaux répétant à l'envi que les journaux étaient impuissans,

cette législation a assisté, sans l'arrêter, à un développement facile à prévoir et tout à fait alarmant de la diffamation; il en est résulté un énervement des mœurs publiques, un effacement de la responsabilité dont tout le monde se plaint. Le fonctionnaire hésite et ne cherche qu'à se couvrir; l'homme public, partagé entre la crainte de ses électeurs et la terreur des journaux, se tait ou s'abstient; on ne trouve plus de candidat; la parole et l'action n'appartiennent qu'aux audacieux; ceux-ci élèvent la voix, couvrent celle de leurs adversaires, donnent aux discussions politiques l'apparence des luttes électorales, de toutes les formes de débats les moins propres assurément à éclairer les esprits. En réalité la loi de presse, en établissant l'impunité, a corrompu profondément et à tous les degrés nos mœurs publiques. Malgré les lacunes nécessaires à combler, c'est moins aux textes qu'il faut s'en prendre qu'à la compétence de la Cour d'assises; c'est elle qu'il faut modifier.

Les provocations à des crimes se rencontrent fréquemment dans les colonnes des journaux socialistes. Elles remplissent les feuilles anarchistes. Le ministère public ne poursuit pas, parce qu'il redoute les acquittemens. Il en résulte qu'une menace de mort écrite dans une lettre ou proférée devant témoins est suivie d'une répression certaine, tandis qu'une menace bien autrement terrible parce qu'elle est répandue à cent mille exemplaires circule librement, protégée par l'impuissance reconnue de la juridiction compétente. Il n'est pas un esprit réfléchi qui hésite un instant à considérer cette impunité comme un intolérable privilège portant atteinte à l'égalité des droits et à la sécurité des citoyens. La loi de 1881 n'est pas une loi de justice : c'est une loi de réaction, sortie de cerveaux agités, qui méconnaît les intérêts dont l'État est gardien et qu'il est urgent de reviser.

L'organisation du jury, dans son ensemble, appelle au plus haut degré l'attention du législateur. Ce n'est plus là une question politique. Que le jury se montre trop indulgent devant certaines accusations, le reproche est banal, à force d'être ancien. Mais depuis peu, la faiblesse s'étend, les variations se multiplient. Notre justice criminelle, ce qui est très grave, n'inspire confiance ni aux magistrats qui l'appliquent, ni à la société qu'elle protège. Les partisans convaincus de l'institution même du jury, ceux qui craignent de confier aux magistrats permanens les procès criminels, pensent qu'il n'est que temps de songer à une meilleure formation des listes de jurés. Il faut que le suffrage universel en prenne son parti : en matière de jury, le nombre ne vaut rien, l'élite est tout. Une bonne loi doit assurer la sélection des meilleurs. Ce principe heurte les préjugés en cours. Les listes

sont faites avec un tel dédain de la bonne justice qu'un tirage au sort dans la liste électorale, de tous les systèmes le plus déraisonnable, et que nul n'entend proposer, donnerait peut-être un résultat plus satisfaisant que la sélection à rebours qui exclut aujourd'hui de la liste de certains cantons tout homme indépendant.

Le code d'instruction criminelle (1) appelle diverses réformes. Les énumérer nous entraînerait trop loin. Comment du moins ne pas signaler les pouvoirs sans frein ni responsabilité du juge d'instruction? la nécessité de rétablir, sous une forme quelconque, le contrôle, aboli en 1856, de la Chambre du conseil? l'urgence de restreindre le pouvoir illimité du secret? Réfléchit-on qu'un inculpé peut être maintenu trois mois, six mois dans le secret le plus absolu sans pouvoir introduire un recours? De tels procédés, loin d'être une force pour la magistrature, se retournent contre elle. Déjà sous l'Empire, et depuis plus de vingt-cinq ans, on agite sans cesse ces problèmes si complexes sans les résoudre.

Mais que dire du code pénal et des lacunes qui éclatent à tous les yeux? Certains châtimens ont perdu leur efficacité et nous les conservons par routine: la peine la plus sévère, après la mort, est celle des travaux forcés qui est subie à la Nouvelle-Calédonie; attirés par le mirage d'un séjour en lointain pays, dans un climat sain, avec les chances d'évasion de plus en plus grandes (2), les coupables souhaitent l'envoi au bagne et ne redoutent rien tant que la réclusion subie dans la maison centrale, d'où nul ne s'enfuit. Ce renversement des peines a les conséquences les plus graves; il trouble profondément la justice pénale. Dans un temps où un courant porte le Français vers la colonisation, il faut profiter de cet attrait pour faire du séjour dans l'une de nos colonies la récompense de la bonne conduite du condamné et non le prix du crime.

L'état des prisons explique douloureusement les progrès de la récidive. A l'heure actuelle, un mécanicien, un aiguilleur condamné pour blessures par imprudence est renfermé, sauf en de rares villes, avec les pires récidivistes. Et cependant nous étudions depuis soixante-quatre ans la réforme pénitentiaire et le régime cellulaire qui fonctionne chez nos voisins!

Si des grands coupables nous passons au vagabondage, cette école primaire des criminels, nous voyons l'une des plaies les

(1) Nous ne parlons pas du code de procédure civile : on ne peut traiter ce sujet en quelques lignes. Et comment ajourner une réforme, lorsqu'en certains ressorts la vente du petit bien de mineurs, malgré la loi de 1884, absorbe, la statistique le démontre, 100 et 120 pour 100 du prix de vente?

(2) Au commencement de septembre, le gouvernement faisait publier les noms de trente-cinq condamnés évadés depuis peu des bagnes. On sait que la plupart des Arabes condamnés ont quitté la Guyane.

plus graves de notre état social. Quel est le département de France où l'on ne constate l'accroissement des vagabonds? Assurément, il y a plus d'une cause : les énumérer serait passer en revue toute notre organisation, depuis le gendarme absorbé par le souci d'assurer le service militaire universel jusqu'au juge qui répugne à tenir pour un délit punissable le fait de ne pas travailler. Qui conteste aujourd'hui que la police rurale, de tout temps médiocre, est devenue, depuis l'élection des maires, fort insuffisante? Qui ne demeure frappé, en présence de dix ou vingt condamnations inscrites sur un casier judiciaire, de l'inefficacité de la prison? De deux inculpés de vagabondage, l'un est un ouvrier sans ouvrage, il faut l'acheminer vers une hospitalité du travail, l'autre est un incorrigible, il faut le punir sans merci. La loi pénale a fait ces distinctions dans les pays qui nous entourent. Seuls, nous sommes en arrière sur tous nos voisins, en retard sur la civilisation, au grand détriment de l'ordre public.

En veut-on un exemple plus frappant? La loi de 1837 sur les aliénés a réalisé un grand progrès, en mettant ces malheureux sous la protection de la justice et de la science ; mais elle a négligé une catégorie que multiplie le développement de l'alcoolisme : les aliénés criminels. Un aliéné a commis un meurtre ; il est acquitté et renvoyé dans une maison de santé ; à l'abri des excitations, il se guérit. Le médecin est obligé de le mettre en liberté. Nul ne peut s'opposer à sa sortie, alors que le médecin, lui-même, est certain que la rechute prochaine amènera un nouveau crime. Aliénistes et magistrats, jurisconsultes et spécialistes, tous sont d'accord : il est urgent de soumettre, comme l'ont fait les législations étrangères, les aliénés criminels à un régime spécial. Voilà trente ans qu'on le demande, vingt ans qu'on s'en occupe, dix ans que le Sénat l'a voté, sans que le gouvernement et la Chambre s'en soient préoccupés, sans qu'on aboutisse !

L'organisation judiciaire est depuis un quart de siècle l'objet de méditations constantes. Les esprits les plus compétens, le duc de Broglie dans ses « Vues sur le gouvernement de la France », Prevost-Paradol et tant d'autres, ont exposé les réformes nécessaires. Il y a des réformes sur lesquelles l'accord est absolu. Relever le niveau des juges de paix, assurer un meilleur recrutement afin de préparer l'extension de leur compétence, tel est le but poursuivi par tous les écrivains, par tous les jurisconsultes. Diminuer le nombre des petits tribunaux n'est-ce pas un second point généralement admis? Les magistrats inoccupés sont la plaie de nos juridictions inférieures. Quoi de plus déplorable que l'effort en vue d'accroître fictivement la statistique des affaires afin de faire croire à des audiences chargées? La dignité en est

atteinte aussi bien que la valeur de la justice. « Mais, s'écrie-t-on, on ne peut enlever à l'arrondissement son tribunal ! » Nous avons expliqué ici même (1) comment le juge appartenant au tribunal du chef-lieu de département viendrait tenir régulièrement ses audiences, grâce aux chemins de fer, au siège d'arrondissement. Ce projet, qui a surpris quand M. Dufaure l'a présenté, n'étonne plus personne ; une heure de trajet en chemin de fer n'effraye plus, en un temps où la circulation a pénétré dans les mœurs. Ce système satisfait à la fois la petite ville, qui ne perd pas son tribunal, et les intérêts du justiciable, auquel on assure un juge plus expérimenté. Si on ne se hâte pas de prendre ce parti, on ira à un bouleversement bien plus radical.

Le choix des magistrats appelle, on le sent chaque jour davantage, des réformes sérieuses. Hier, le garde des sceaux, obéissant à une inspiration désintéressée, cherchait à limiter sa propre autorité ; de tout temps l'abus des sollicitations nous a alarmés, mais le mal a pris, depuis l'épuration radicale de 1883, des proportions lamentables. Le juge a perdu toute stabilité. Il s'est fait un déclassement. Autrefois les magistrats attachés à une province avaient à la fois le respect de la tradition et de leur propre mission. Ces deux sentimens qui faisaient la force de la magistrature ont été cruellement atteints par le coup porté à l'inamovibilité. L'influence des députés dans les bureaux de la chancellerie a accru le désordre, pendant que vingt-sept gardes des sceaux depuis M. Dufaure, apportant tour à tour leurs clientèles, et faisant succéder leurs préférences, accoutumaient les compagnies à ne plus tenir les premiers présidens pour leurs intermédiaires naturels et excitaient les magistrats de tous ordres à chercher des avocats auprès du ministre de demain. Pour un garde des sceaux, digne d'occuper la place des Pasquier, des de Serres, et des Dufaure, il y a une grande œuvre de relèvement moral à accomplir. Ni la loi, ni le règlement, ni la circulaire ne peuvent suffire à rendre au corps des juges le respect des vertus professionnelles ; mais il faut user de tous les moyens, employer la volonté la plus ferme, la plus patiente, se proposer un but très haut, ne pas reculer devant les responsabilités et avouer très franchement son dessein. Il faut au ministre qui fera à son nom l'honneur de cette grande tâche, un mérite et une chance : le courage d'agir et une durée qui dépasse dix mois.

Ce qui précède n'est que le résumé des modifications universellement demandées. Sur tous ces points, nous ne craignons pas de l'affirmer, l'opinion des hommes compétens est faite.

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1881.

L'organisation judiciaire appelle une bien autre réforme; une démocratie a besoin d'un pouvoir judiciaire plus fort qu'une monarchie. C'est là une vérité qui étonne autour de nous et qui est courante de l'autre côté de l'Atlantique. Notre constitution ne sera achevée que le jour où elle aura confié la garde de nos lois à une cour suprême, ayant les attributions de la cour fédérale des États-Unis et maîtresse, comme elle, d'arrêter les empiétemens du pouvoir législatif (1). Admettre qu'un parlement peut tout est une maxime révolutionnaire et tyrannique; entendue de la sorte, la souveraineté du peuple conduit au pire des despotismes, celui d'un millier de despotes médiocres et irresponsables. Fixer un certain nombre de principes auxquels ne pourrait pas déroger la loi et en remettre la garde à la Cour de cassation réunie à la section du contentieux du Conseil d'État, c'est-à-dire instituer au sommet de l'État un corps accueillant tous les recours, interprète suprême de la justice et du droit, voilà le but que doivent poursuivre tous ceux qui réfléchissent et qui prévoient.

L'organisation administrative peut-elle nous laisser indifférens? Là aussi il y a des réflexions devenues banales, des vœux auxquels tous adhèrent. On parle de décentralisation : le mot est mauvais, il est équivoque et fait naître des désaccords. La centralisation, c'est le résultat de notre histoire tout entière; c'est l'œuvre de six siècles; c'est la force d'impulsion du gouvernement, le ressort de toute organisation, le lien de l'armée et de la patrie. Aucun esprit réfléchi ne veut attaquer ni encore moins détruire les hiérarchies qui mènent de degré en degré au pouvoir central, mais on est alarmé de voir toutes les affaires réglées à Paris. Il est mauvais que tout pouvoir s'exerce au centre; il est bon que tout recours y aboutisse. La centralisation judiciaire est-elle atteinte dans ses parties vives et essentielles parce que le juge de paix a dans le fond d'un canton ou le tribunal dans l'arrondissement un pouvoir propre?

Ce qu'on demande unanimement, c'est la « déconcentration », le mot est admis; il s'agit de diminuer la congestion qui porte le sang avec excès au cerveau.

Une observation attentive des faits, la patience de noter les décisions qui peuvent être remises aux pouvoirs locaux, voilà l'œuvre préalable. A la suite de cette analyse viendront les mesures législatives ou seulement ministérielles qui allégeront les charges et remettront chaque chose à sa place.

Les lois administratives ont deux objets : le premier est d'organiser une bonne administration; le second est d'initier les

(1) Voir l'étude sur le *Pouvoir exécutif aux États-Unis*, par le duc de Noailles. *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1888.

citoyens aux affaires, de leur apprendre à se conduire, de les intéresser à la chose publique et d'en faire des membres actifs et éclairés d'une société qui déclinerait s'ils étaient négligens, et qui périrait s'ils cessaient de s'en occuper. Satisfaire à ces deux besoins est le signe d'une bonne réforme administrative.

Le domaine dans lequel s'exerce l'autorité municipale, c'est la gestion des intérêts communs; c'est en ce sens que peut se développer l'autonomie des communes, mais la sécurité des citoyens, la justice pénale, n'appartient qu'à l'autorité centrale et ne relève que de ses agens. Confondre ces deux domaines, c'est l'anarchie.

Le radicalisme se plaît à tout critiquer et à faire table rase. De toutes les méthodes, c'est la plus périlleuse. Au lieu de courir les aventures, il faut étudier de près le mécanisme, relever les frottemens, et se borner, s'il est possible, à rapporter des pièces de rechange. Transformer par à-coups les institutions d'un peuple, c'est une témérité qui est toujours sévèrement punie. Prenons quelques exemples de réformes partielles nécessaires.

Paris s'étend de plus en plus. Des espaces très habités demeurent sans protection et sont la proie des bandits. La juridiction de la Préfecture de police est restée la même; il faut l'étendre jusqu'aux confins de l'agglomération parisienne et l'enlever à l'influence du Conseil municipal de Paris.

La police à Paris et à Lyon est bien faite; ailleurs, elle appartient au maire et elle vaut ce que vaut la municipalité elle-même: sage et éclairée à Bordeaux, elle est intermittente à Toulouse, entre les mains d'un parti à Marseille ou à Roubaix. La police ne doit pas être livrée aux hasards des élections; les citoyens, qu'ils habitent à Paris ou ailleurs, ont un droit égal à la protection des lois. Il n'est pas tolérable qu'en certaines villes les procès-verbaux dressés contre les électeurs d'un parti puissent être supprimés, que l'action du ministère public soit paralysée par les intérêts électoraux. Tous ceux qui ont vu de près l'administration de la justice dans les grandes villes demandent que la police soit enlevée aux maires. La municipalité de Lyon exerce-t-elle une influence moins considérable parce qu'elle en est déchargée?

Les progrès ne doivent pas se borner aux institutions existantes, aux organisations qui fonctionnent: outre les réparations aux anciennes machines, il y a, autour de nous, des besoins nouveaux à satisfaire, des mécanismes à créer. Dans l'ordre du travail, quelle ne serait pas notre imprudence si nous fermions les yeux aux nécessités qui ont apparu autour de nous? Opposons-nous sans merci au socialisme, qui veut charger l'État de toutes les fonctions, ne promettons au peuple aucune réforme chimé-

rique (ce qui est le plus sûr moyen de conquérir ses bonnes grâces), mais ne refusons pas de voir et de résoudre les difficultés que ne connaissaient pas nos pères. Toute une école vit du conflit entre le travail et le capital. C'est à nous, qui croyons fermement que la loi du progrès repose sur l'harmonie des intérêts, à préparer des lois sur la conciliation et sur les conseils d'usine, sur le contrat de travail et sur les grèves. Il faut que ces lois entretiennent l'accord, le rendent nécessaire et empêchent les querelles. Multiplier le contact, voilà le moyen de prévenir les malentendus, en montrant à l'homme aigri, qui oppose les noms de patrons et d'ouvriers, ce qu'est le cœur de l'homme, qu'il batte sous la redingote ou la blouse. La loi doit faciliter la création de tout groupe qui rapproche les classes : sociétés coopératives de consommation ou de construction, emploi sage d'une partie des fonds d'épargne, combinaisons de retraites, mutualités, voilà les instrumens perfectionnés qu'il faut mettre aux mains des travailleurs. Tout effort en vue d'une action précise, d'un progrès défini, améliore celui qui l'accomplit et apporte une force à la société.

« Réformes secondaires! nous dira-t-on. Vous ne parlez pas des principales, de celles qui régleront le travail législatif, c'est-à-dire d'un changement du mécanisme parlementaire qui seul enfante l'impuissance! » N'entendons-nous pas les plaintes d'un mauvais ouvrier qui accuse de tous ses échecs l'outil dont il dispose? Le régime parlementaire ne donne que ce que lui envoie le corps électoral (1). Il n'a pas la vertu de rendre de bonnes lois à un pays qui nomme pour les faire une majorité d'esprits médiocres. Tant que l'immense majorité des électeurs de France, qui veut un gouvernement sage, respectueux des droits, soucieux d'améliorer les lois, n'aura pas considéré que le premier de ses devoirs est de préparer les élections, d'agir et de voter, nous serons victimes d'une minorité remuante et agitée.

Le jour où une majorité courageuse conduite par des esprits résolus sera entrée au Parlement, une méthode de travail entièrement nouvelle devra être sur-le-champ adoptée. Le règlement de la Chambre, entièrement refondu, limitera exactement les questions à une formule imprimée d'avance, acceptée par le ministre, distribuée la veille et d'où le député ne pourra pas s'écarter; formule très brève, suivie d'une réponse aussi courte, sans réplique ni transformation en interpellation. Il serait étrange que les Français ne pussent se contenter d'un système que le Parlement d'Angleterre a reconnu pratique. Les interpellations, qui sont très

(1) Voir les articles remarquables de M. Charles Benoist. *Revue* des 1er et 15 octobre 1895.

bonnes et très utiles quand elles sont faites à propos, auraient lieu après un examen préalable et un vote des bureaux qui en auraient reconnu l'utilité. Les propositions d'initiative parlementaire seraient soumises non plus à une commission indulgente et banale, mais à un comité composé des présidens de bureaux et présidé par le président de la Chambre. Débarrassés ainsi des obstacles qui empêchent le travail utile, les députés seraient plus disposés à accomplir leur vraie tâche; voter le budget et les lois indispensables à la sécurité publique; ils ne seraient plus atteints par le découragement qui aujourd'hui paralyse tant de bonnes volontés.

La réforme législative serait-elle complète? Le Parlement, grâce à cette revision du règlement, aurait-il acquis la puissance et la régularité du travail? Bien aveugle qui le supposerait. La meilleure des assemblées délibérantes, dans le pays le plus éclairé, est impuissante si elle n'a pas des chefs qui préparent ses travaux, lui demandent à l'heure dite l'effort qu'elle doit accomplir, mesurent sa tâche et collaborent avec elle. Ces chefs, ce sont les ministres; c'est le comité d'hommes spéciaux et responsables qui, animé de l'esprit de la majorité, n'est pas seulement chargé d'administrer de grands services publics, mais reçoit la mission trop souvent négligée de diriger jour par jour les travaux de la Chambre. Si, craignant un vote contraire, le comité est paralysé par la terreur d'un renversement, si, au lieu de conduire la Chambre, il prend le parti d'attendre pour agir le caprice de la majorité, il n'y a plus de régime parlementaire, mais un système bâtard incapable de rien produire; bien plus, il n'existe plus de gouvernement, dans la réalité du terme. La faiblesse est à l'ordre du jour; les députés pénètrent, sous prétexte d'enquête et de commission du budget, dans l'intérieur des ministères pour y porter la désorganisation; leur ingérence encouragée par les ministres n'a plus de bornes : ils se mêlent de tout, veulent voir les dossiers, dicter les réponses et préparent dans le sein des services les armes dont ils se serviront pour s'emparer des portefeuilles que, rapporteurs du budget, ils auront convoités. Les ministres attendent tout du hasard d'un scrutin : pour ceux qui sont chargés de gouverner et de prévoir, il n'y a plus de sécurité; l'omnipotence d'une assemblée médiocre désorganise l'administration à tous les degrés : ni ministres, ni directeurs, ni préfets ne peuvent suivre une politique; l'instabilité crée l'impuissance, et comme tout dépend d'un vote, il n'est pas de concessions que, dans les couloirs ou dans son cabinet, le ministre ne soit prêt à faire. C'est encore une fois la destruction de toute autorité.

Il suffirait, dit-on, que les ministres ne pussent faire partie

du Parlement pour mettre fin aux renversemens de cabinet! — Ce jugement, nous en sommes convaincus, ne tient nul compte du caractère des hommes. Le mal ne serait que déplacé. Les politiciens en quête d'un ministère auraient une clientèle dans les Chambres qui agirait, solliciterait, intriguerait pour leur compte et renverserait les ministères comme par le passé. Au lieu d'opérer pour lui-même, le député opérerait pour un complice. Le désordre serait aussi grand et le pouvoir ministériel descendu d'un degré serait encore affaibli.

Les mœurs politiques, c'est-à-dire la discipline d'un parti bien organisé, peuvent seules remédier à la déplorable instabilité des ministres. Pour hâter le jour où nous verrons parmi nous un pouvoir durable, il n'y a qu'un moyen : il est au service du premier cabinet ayant quelque courage. Le président du Conseil annoncerait qu'il ne se retirera que devant un ordre du jour motivé, préparé dans les bureaux, publié d'avance, ayant le caractère d'une sorte de jugement sur la politique générale du ministère, jugement délibéré et rendu par la majorité. Aux coups fourrés du hasard, aux renversemens imprévus, aux questions de détail devenues la cause ou le prétexte de crises ministérielles, serait substituée la franchise de votes émis en pleine responsabilité; des ministères seraient encore renversés, mais on verrait clair, au lieu de sauter dans l'inconnu. Quand de mauvaises habitudes sont prises, qu'elles se sont prolongées plusieurs années, il faut une initiative peu commune pour rompre en visière avec elles.

Le Sénat doit reprendre sa place et son influence : cette réforme qui est à elle seule toute une politique porterait sur la composition de la Chambre haute et son rôle dans le gouvernement. Le Conseil d'État, qui semble oublié, devrait aider à la préparation, devenue si défectueuse, de nos textes de lois. Nous avons des institutions; nous ne nous en servons pas, ou plutôt nous laissons une assemblée omnipotente et médiocre envahir tous les pouvoirs et les absorber.

Se rencontrera-t-il un groupe de ministres puisant dans leur patriotisme la force de caractère qui peut nous sauver de maux irrémédiables? Comment en douter, s'il existe en France des hommes ayant assez de clairvoyance pour mesurer l'abîme où nous mène le jeu si imprudemment joué depuis tant d'années? s'ils écoutent ce que chacun dit d'administrations désorganisées par des changemens perpétuels, de la Guerre dirigée depuis 1871 par vingt et un ministres, de la Diplomatie par vingt-deux ministres des Affaires étrangères, de l'Intérieur voyant se succéder trente-sept titulaires? Quelle est l'industrie privée, si forte fût-elle, qui serait en mesure de résister à la mobilité incessante de

directeurs demeurant en moyenne pendant huit mois en fonctions?

Tels sont, au milieu des abus qui éclatent à tous les yeux, les maux les plus graves, tels sont les premiers remèdes.

Les progrès que nous venons de résumer suffiraient à faire l'honneur de la génération qui les accomplirait. Après les avoir énumérés, on demeure en vérité stupéfait de constater que sur presque toutes les questions l'accord est fait entre ceux qui pensent. Réunissez, en 1895, cinq à six personnes éclairées; interrogez-les sur nos codes, sur nos lois organiques, sur les besoins actuels, sur les problèmes qui nous entourent. A peu de nuances près, les solutions seront les mêmes. C'est là un phénomène d'une portée considérable. Si, en effet, dans un pays que divise le souvenir de tant de querelles, les intelligences se rencontrent pour porter le même jugement sur une série de réformes, il est certain que ces réformes si fortement souhaitées ne tarderont pas à prévaloir. Quand on constate cet accord sur le but à atteindre, comment désespérer de la formation d'un parti également résolu à combattre les chimères du socialisme et à introduire dans les lois, avec un esprit autrement politique que les faiseurs de promesses ridicules, ce qui est le but et l'essence de toute civilisation : un peu plus d'ordre et de justice?

VI. — PROGRAMME D'ACTION : LES HOMMES

Pour faire un parti, il faut des idées et des hommes. Nous venons de voir comment, sans s'en douter, les adversaires du socialisme sont d'accord, non sur un programme négatif, mais sur un ensemble de réformes positives dont il suffisait d'énoncer les élémens. Les bonnes volontés ne leur manquent pas davantage.

De tout temps les découragés ont répété qu'il n'y avait pas d'hommes; mesurant les autres à leur taille, ils ne voient autour d'eux que lâcheté et dégoût. Qu'ils apprennent à mieux regarder, et ils découvriront tout ce qui, en France, produit des forces vives sans réclames, tout ce qui agit sans parler. Nous avons autour de nous des trésors inconnus, des réserves de fécondité qui feraient la fortune d'un peuple.

Ne faisons pas ici le recensement de la charité pure : elle demeure un secret entre celui qui donne et celui qui reçoit. Parlons des efforts accomplis par l'homme en vue de contribuer à l'amélioration du sort de son semblable. La vie en commun comporte un échange incessant de services. Le cultivateur récolte le blé, le boulanger fait cuire le pain, le maçon construit une maison, le tailleur confectionne un habit; l'homme aisé paye tout ce travail qui sert à le vêtir, à le loger et à le nourrir. Mais le salaire donné,

il n'est pas quitte : il doit en sus un peu de cette science qu'il a acquise et qui n'a de valeur que s'il la partage avec des ignorans. Pendant que pour lui les ouvriers travaillaient de leurs mains, ont-ils pu apprendre les conditions de l'épargne, ses moyens et ses résultats? Lorsque M. Benjamin Delessert et M. de la Rochefoucauld-Liancourt ont introduit en France les caisses d'épargne, ils rendaient un service incomparable à tous ceux qui vivaient d'un salaire. Comment, à eux seuls, les ouvriers ont-ils pu deviner les avantages de l'association pour mettre en commun les risques de maladie, pour diminuer le prix de la vie, pour trouver des prêts? Ce sont les fondateurs des sociétés de secours mutuels, des sociétés coopératives de consommation et de crédit qui ont apporté aux travailleurs ces soulagemens, à la civilisation ces progrès. C'est à ceux que le travail quotidien n'absorbe pas à résoudre ces difficiles problèmes. Pour y réussir, il faut du temps et du capital disponibles : ils possèdent l'un et l'autre. Ce qui a été accompli, grâce à eux, en ce siècle est prodigieux : l'épargne et la mutualité sous toutes leurs formes produisent des résultats que nous avons pu mesurer en 1889 à l'Exposition d'économie sociale. Le mouvement qui emporte en ce sens les intelligences est général. Allez en Angleterre : vous trouverez des Français qui suivent le mouvement des *trade's unions;* d'autres qui examinent les habitations à bon marché et rapportent des plans en France; allez en Lombardie, en Allemagne : vous en rencontrerez qui étudient le mécanisme des banques populaires et la variété de leurs formes; observez les efforts vaillans des maîtres de forges de France assurant leurs ouvriers contre les accidens; voyez les merveilles produites par les restaurans populaires de Lyon; examinez l'assistance par le travail à Marseille, à Bordeaux, à Lille et à Paris. Il y a en France un nombre extraordinaire d'hommes voués à ces problèmes, jaloux de leur libre initiative, sachant en user, ne demandant à l'État que la liberté générale, une cohorte de bonnes volontés à l'affût du progrès à accomplir, y employant leur vie, fiers d'améliorer à force de dévouement la condition humaine.

C'est là qu'il faut aller chercher les élémens du parti conservateur. Il ne convient pas de le recruter parmi les politiciens en disponibilité, las des campagnes d'hier et en quête de celles de demain : il s'agit de trouver des troupes fraîches, des cœurs chauds, des convictions ardentes qui cherchent dans l'action politique, non la satisfaction d'une ambition doublée de vanité, mais un moyen d'obtenir deux résultats également nécessaires : remettre l'ordre dans la société et réaliser le bien dont ils ont en eux la conception.

Nous avons énuméré quelques-uns des services que peuvent

rendre au travailleur de tels hommes. Si chacun d'eux agissait de la sorte, il n'y aurait pas de socialistes. Pour faire un parti de résistance aux passions révolutionnaires, il faut avant tout multiplier dans toute la France cette race d'hommes actifs, dévoués, pensant à autrui, suscitant des œuvres de désintéressement et ne permettant pas aux radicaux de dire, ce qui est leur grand argument, qu'ils combattent une classe d'êtres au cœur sec, de riches vivant dans le luxe, le plaisir et l'égoïsme.

« Nous voilà loin, me dira-t-on, de la politique. Vous voulez réformer les mœurs. » Assurément il faut refaire nos mœurs pour faire de bonne politique. Tenter de constituer un parti conservateur sans que ses membres ressentent une préoccupation profonde des souffrances d'autrui, c'est une entreprise aussi vaine qu'inutile. Que d'autres consument leurs efforts à créer entre les fortunes menacées un syndicat de défense, ce n'est pas cela dont nous nous soucions. La tâche est bien plus haute : il s'agit de répandre ces sentimens de solidarité, d'intérêt et de sympathie mutuels sans lesquels aucune société ne peut vivre, encore moins une démocratie que toute autre, et dont la plus haute expression est contenue dans le précepte divin : « Aimez-vous les uns les autres. »

Dans ces activités dépensant leur vie au service d'autrui, quoi de plus aisé que de trouver les cadres du parti conservateur?

Mais, encore une fois, il faut qu'entre le socialiste radical, qui promet tout et le conservateur qui promettra un peu, il y ait un contraste qui éclate à tous les yeux. L'un apporte des engagemens qui contiennent autant de déceptions, des phrases éternellement démenties ; l'autre doit montrer des résultats tangibles, des œuvres précises, des fondations fécondes qui répondent pour lui. L'un multiplie les paroles, l'autre rend des services.

VII. — MOYENS DE PROPAGANDE

Un parti, quand il est constitué, ne manifeste son action, ne répand ses idées que de deux manières : il écrit et il parle ; mais combien peuvent varier les formes des publications et les conditions dans lesquelles agit la parole !

De la presse, nous ne dirons qu'un mot : c'est la forme la plus efficace de la propagande, mais en même temps c'est la plus coûteuse, celle qui demande le plus d'efforts et les sacrifices les plus lourds. Là où elle peut être employée, il n'y a pas à hésiter à s'en servir. Le journal local à 5 centimes, trois fois par semaine ou hebdomadaire, groupe tout naturellement autour de lui une clientèle, la tient en haleine, éveille ses sympathies, crée des liens et prépare l'action.

Il existe en ce moment un nombre considérable de feuilles locales combattant de la sorte ; mais entre elles aucune relation n'est établie. Ce défaut d'entente fait leur faiblesse. Une correspondance qui leur serait adressée chaque semaine faciliterait la tâche du rédacteur, lui apporterait, à dates fixes, au moment où se prépare le numéro hebdomadaire, les dernières nouvelles, avec le diapason juste. Ces forces isolées seraient décuplées si elles étaient groupées.

Un parti bien organisé devrait s'attacher aux publications populaires.

On remplirait une bibliothèque en collectionnant ce que les socialistes ont fait paraître depuis deux ans, c'est-à-dire depuis leur levée de boucliers. Dans le flot de brochures qui se publient, il y a peu d'ordre : formats, titre, tout est assez disparate. Les Anglais ont une méthode digne d'être imitée. La société puissante qui s'est créée chez nos voisins pour résister au socialisme, sous le nom de *Liberty and Property Defence League*, a fait deux sortes de publications dont la dimension et l'objet varient profondément : les unes forment des brochures assez étendues, pleines de citations, destinées aux hommes éclairés qui étudient les questions pour s'instruire et afin d'être en mesure de réfuter les idées fausses ; les autres sont très courtes, très précises ; destinées à la vulgarisation, elles sont rédigées en un style fort clair et ne traitent à la fois qu'une seule question : elles s'adressent aux ouvriers, aux paysans. Des millions d'exemplaires de l'une et de l'autre variété ont été répandus en Angleterre depuis quelques années. En ce moment, un effort de ce genre s'accomplit parmi nous. Avant peu, ceux qui luttent contre le socialisme auront à leur disposition des brochures, des « tracts », des almanachs populaires. C'est un instrument de lutte indispensable et que nous ne possédions pas.

Quel que puisse être le soin avec lequel les brochures seront distribuées ou vendues, il n'est rien de tel que la parole pour déterminer la conviction. Que ce soit au nord ou au midi, dans une ville populeuse ou dans un village, l'auditeur est toujours le descendant de ces Gaulois qui aimaient à entendre bien parler. César reviendrait parmi nous qu'il trouverait le même goût pour la parole publique. Pourquoi laisser cette arme au parti radical? Demandez à un jeune Anglais récemment sorti d'Oxford combien de conférences de village il fait en une année. Qu'il soit libéral ou conservateur, radical ou unioniste, peu importe : il croirait manquer à lui-même ou à son parti s'il ne portait pas dans des réunions l'écho de sa science fraîchement acquise. Lisez la *Revue de la jeunesse socialiste*, publiée à Toulouse : vous y verrez

que tout étudiant socialiste est tenu pendant ses vacances, à Pâques ou en automne, de parcourir un certain nombre de villages, de convoquer dans un cabaret les paysans, et de leur adresser la bonne parole.

Ce sont là, nous l'avouons, des habitudes nouvelles; mais le suffrage universel, le pouvoir illimité donné à la foule, la puissance élective à tous les degrés, tels qu'ils existent dans une démocratie, ne constituent-ils pas des nouveautés bien plus surprenantes? et quand ces institutions sont établies parmi nous, que nul parti ne songe à supprimer le suffrage universel, ne devons-nous pas regarder les nations qui ont su, au milieu de cette transformation des mœurs publiques, se servir de la liberté pour agir, pour combattre et pour sauver les garanties essentielles de la société?

CONCLUSION

Aux questions que nous posions en commençant la réponse n'est pas douteuse: il n'est que temps de constituer un parti résolu à défendre la propriété et la liberté contre l'assaut des socialistes.

Si l'étude de l'histoire nous enseigne que nul peuple n'a contracté une plus longue habitude de tout rapporter au pouvoir, d'attendre tout de lui, de compter en tout sur son impulsion, et si, dans le cours de ce siècle, sa confiance l'a dispensé de toute initiative, il est évident qu'à aucun moment son réveil n'a été plus nécessaire. La faiblesse des gouvernans n'est pas un accident, c'est un mal chronique. Les détenteurs du pouvoir se montreraient demain aussi fermes qu'ils sont irrésolus que le devoir serait le même. Comment faire fond, pour la défense d'intérêts permanens, sur un gouvernement qui est à la veille d'un perpétuel changement? Son impuissance, qu'il le veuille ou non, vient de sa fragilité. Dans un régime démocratique, il ne faut pas se lasser de le répéter, les garanties reposent, non sur les tendances mobiles de cabinets éphémères, mais sur l'organisation de partis solidement fondés qui servent d'appui aux intérêts de la nation. Si ces partis n'existent pas, la constitution elle-même cesse de fonctionner, ou plutôt elle tourne dans le vide, au risque, suivant le temps, de ne rien produire ou de tout emporter.

Nous rencontrons aujourd'hui une occasion unique d'échapper à ce cercle vicieux d'erreurs et de fautes. D'une crise menaçante peut sortir le salut. Profitant des libertés publiques et en abusant, un parti s'est formé qui a pour mobile la haine, pour moyen la calomnie, pour instrument l'audace; remuant toutes les passions, se servant de toutes les chimères qui peuvent séduire, il a saisi une heure de découragement pour murmurer aux oreilles de ceux

qui souffrent un chant d'espérances indéfinies; il essaie de soulever les foules en parlant de son amour pour les humbles, et colore l'envie, ce vieux péché des hommes, en soutenant que le riche est le seul obstacle au bonheur de la société. Cette attaque furibonde, la plus habile et heureusement la plus bruyante qui fut jamais, nous impose des devoirs : si nous demeurons immobiles, attendant le salut du hasard ou de nos gouvernans, l'issue n'est pas douteuse. Pour qu'il y ait lutte, il faut deux armées. A l'heure présente, il n'y en a qu'une. Sa force ne vient que de notre lâcheté. Secouons notre inertie, essayons d'agir, et nous serons émerveillés du succès.

La jeunesse, qui est le fond d'un parti, ne vient pas à ceux qui se lamentent dans l'immobilité; si nous agissons, elle écoutera notre appel; elle ne rejoint que ceux qui luttent. Il a suffi d'agir, sur un seul point, pendant quelques mois cet hiver, pour voir se lever une quantité d'amis inconnus qui attendent le signal. Dispersés, ils ne comptaient pas; groupés, ils sont une foule; disciplinés, une phalange. Qui ne se souvient du rôle joué dans notre histoire par la société « Aide-toi! le Ciel t'aidera »? Un petit nombre d'hommes jeunes, une volonté ferme, un dévouement illimité à leurs convictions, la résolution d'agir, voilà ce qui a assuré le triomphe. L'heure est venue de retrouver dans ces souvenirs et dans le sang de notre race la force nécessaire ; jamais en France, en face d'un grand péril, les hommes n'ont manqué. Nous avons certes commis des fautes; mais le cœur est demeuré sain, il est prêt à battre aux grandes causes et à se dévouer : il s'agit, non de défendre une vieille citadelle au fond de laquelle nous reprendrions demain le sommeil interrompu, mais de commencer une longue et vaillante campagne, de prendre partout l'offensive, de disperser les assaillans, de poursuivre avec plus d'ensemble et d'énergie le rôle qui nous appartient dans l'histoire, en déployant dans les luttes civiles ces qualités de courage qui ne sont pas le privilège du soldat. Envisagée à ce point de vue, la crise que nous traversons mérite bien le nom d'épreuve. Selon la conduite des années qui s'ouvrent, la postérité jugera si la France, lassée par ses révolutions, a conservé, à la fin de ce siècle, assez de qualités d'indépendance pour faire jaillir de son sein, en usant des libertés publiques, une force sociale rajeunie, pour accomplir avec suite les réformes nécessaires, pour parler et pour agir à temps, ou si, engourdie par les jouissances, elle s'est soustraite à ses devoirs, se contentant de conserver ces dons d'intelligence et d'esprit qui, sans l'action, ne servent qu'à s'écrier à la veille des catastrophes : « Il est trop tard! »

GEORGES PICOT.

BOCCACE

II [1]

LA COMÉDIE ITALIENNE

I

Dans la comédie italienne de Boccace, un personnage tient à lui seul le grand premier rôle : c'est le Toscan de la vallée florentine, le Toscan de Florence, de Prato, de Pistoja. Par son agilité d'esprit, son élégante allégresse, sa malice, sa charmante perversité, il entraîne tous ses comparses en un tourbillon d'incidens, de fourberies, de mots plaisans et d'intrigues déplaisantes ; il est le roi de ce théâtre. Dame Jancofiore, qui était cependant courtisane et Sicilienne, dupée et dépouillée par lui, salue ainsi le génie de son vainqueur : « *Chi ha a far con Tosco, non vuole esser losco.* Qui a affaire à un Toscan ne doit pas être borgne. » C'était le cri de toute l'Italie.

Dans la *Commedia dell'Arte*, la comédie populaire et improvisée, si chère aux Italiens jusqu'au temps de Goldoni, chaque province, chaque ville a son masque traditionnel, Cassandre, Arlequin, Pantalon, Polichinelle, Stenterello, Faggiolini, des pères ridicules, des pédans imbéciles, de gais sacripans, des bourgeois ou des paysans stupides. Florence a le Florentin, qui se moque du reste de la péninsule. Son Bruno et son Buffalmaco, qui figurent çà et là au *Décaméron*, ne sont guère toutefois que de malins farceurs qui tourmentent un pauvre homme, le peintre Calandrino, « homme simple et de mœurs naïves », dont l'espèce devait être fort rare en Toscane. Un jour, en compagnie d'un

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre.

jeune homme « d'un merveilleux agrément », ils trouvent Calandrino, au Baptistère de San-Giovanni, contemplant les peintures et les bas-reliefs de l'autel. Du marbre aux pierres, des pierres aux cailloux du Mugnone, torrent qui court de la montagne de Fiesole à l'Arno, la transition était facile. Nos trois compères affirment à Calandrino que, dans le Mugnone, il y a certains cailloux qui rendent invisible la personne qui les porte. Ils s'y rendent tous les quatre, et, quand le peintre a les poches pleines des précieuses pierres, les trois autres feignent de ne plus le voir. « Il était tout à l'heure devant nous, dit Buffalmaco, il sera allé dîner et se moque de nous », et de le lapider vigoureusement dans les jambes et dans le dos. Calandrino, trop heureux de tenir son trésor, reçoit, sans souffler mot, mille horions. Bruno, Buffalmaco et Calandrino sont des masques de *Commedia dell' Arte;* ils ont les traits simples et énormes qui conviennent aux masques; ils jouent, à la porte du théâtre de Boccace, quelques parades; ce ne sont encore que des Florentins de carnaval.

Étudiez, du haut en bas de la péninsule, les types généraux des races italiennes, la gravité du Lombard, la délicatesse efféminée et la *morbidezza* du Vénitien, la face honnête et brutale du Romagnol, la noblesse fade ou la sévérité sombre du Romain, la grimace éternelle, l'agitation, les contorsions, la gaîté déraisonnable du Napolitain, l'astuce tranquille du Sicilien; ni à Milan, ni à Venise, ni à Bologne, ni à Rome, ni à Naples, ni à Palerme vous n'aurez le plaisir esthétique que l'on goûte à Florence, à Pise, à Prato, à Fiesole, à Pistoja, à San-Giovanni. Ici, jeunes ou vieux, gens du monde, écoliers, hommes d'église, artistes, marchands, artisans, lettrés, portefaix, jusqu'aux tireurs de sable qui, jambes nues, fouillent, avec un grand geste élégant, les eaux blondes de l'Arno, ils sont tous, assurément, de race distinguée et gens d'esprit. Ils sont courtois, affables, de belle humeur, sensibles à la beauté, orgueilleux de leur ville, respectueux de ses œuvres d'art exposées en plein air, curieux de son histoire. Réunis en foule, les jours de marché, sur la place de la Seigneurie, au grand soleil, ils vont et viennent paisiblement, conversant par petits groupes, sans cris, sans querelles, et vont dîner d'un pas leste quand la vieille cloche du Palais communal sonne lentement midi. Ils font toutes choses légèrement et avec grâce. Leur douceur de mœurs est admirable. Ils sont trop éveillés pour consentir à l'indolence voluptueuse de Venise, trop fins pour imiter les façons pompeuses du Romain, trop bien élevés pour s'abandonner à l'assourdissante vocifération du Napolitain. C'est un peuple réfléchi, ironique, de conscience claire, et qui voit clairement au fond de l'âme de son prochain. Il méprise

les idées creuses, les superstitions vaines, l'enthousiasme puéril, toutes les manifestations de la sottise humaine. Il y a quelques années, un mal suspect ayant emporté, en France, une douzaine de valétudinaires, l'Italie avait allumé solennellement, sur ses frontières et à l'entrée de ses cités, des fourneaux de fumigations. Milan, Venise, villes très civilisées, fumigeaient discrètement les voyageurs. La farouche Bologne leur imposait un réel martyre. A Florence, comme je sortais de la gare sans avoir respiré le poison prescrit par le gouvernement : « On ne fumige donc pas chez vous? » dis-je au grand gaillard qui portait ma valise. « *Ah! signore, qui siamo a Firenze!* Ah! monsieur, ici c'est Florence! »

Ces gens d'esprit étaient, longtemps avant Boccace, les maîtres de la civilisation italienne. Ils l'étaient par leurs industries de luxe, par l'habileté financière de leurs banquiers qui prêtaient aux rois et que les rois d'Angleterre n'ont jamais remboursés, par le prestige de leurs arts et de leur littérature. Mais cette maîtrise de Florence se manifesta surtout par la diplomatie. La politique extérieure est vraiment l'art souverain de cette cité, grâce auquel elle s'est longtemps tirée des plus mauvais pas, échappant à ses ennemis, les empereurs allemands; aux papes, ses bons amis; à la France, aux Aragons, aux Sforza. C'était bien la panthère mouchetée, si souple et si féline, — *lonza leggiera e presta molto*, — la panthère symbolique qui bondit autour de Dante, dans la noire forêt enchantée. Florence sut ourdir des ligues qu'elle laissait se débrouiller sans elle. Elle excella dans la pêche en eau trouble. Elle n'aimait pas les méchans coups et se réjouissait de les voir tombant sur Venise, sa grande rivale maritime. Elle mit le plus rare génie d'observation au service de l'égoïsme communal le plus résolu. La Seigneurie, sans cesse renversée par le contre-coup des agitations démocratiques, tenait néanmoins, et d'une main très sûre, le fil de toutes les affaires italiennes. Et, du haut de son campanile, Florence surveillait encore, au delà des Alpes et de la mer, le jeu de la chrétienté, France, Empire, Espagne. Comparez l'un à l'autre Machiavel et son contemporain Giustinian, orateur de Venise près du Saint-Siège dans les dernières années d'Alexandre VI, au début des guerres européennes d'Italie. Le Vénitien ne se préoccupe que de l'intérêt de sa république à l'heure présente; il le démêle avec une dextérité parfaite, mais sa politique n'est qu'au jour le jour et son horizon borné. Le Florentin pénètre jusqu'au fond du cœur des princes ou des hommes d'État; il recherche dans leurs passions mêmes le secret de leurs plans, il prévoit les complications de la politique générale du monde et prophétise les crises

prochaines de l'Italie. C'est un psychologue de première valeur. La diplomatie, c'est-à-dire l'art de lire couramment dans les âmes les plus ténébreuses et d'inspirer doucement à l'adversaire les desseins les plus funestes, fut ainsi, pendant tout le moyen âge, la fonction naturelle des Florentins, comme le change était celle des Lombards, et le commerce du Levant, de l'Égypte et des Pays-Bas celle des Vénitiens. C'est aux bords de l'Arno que les puissances de toutes grandeurs enrôlaient, pour leur service propre, de bons artistes politiques. Au jubilé de 1300, Boniface VIII venait de recevoir au Latran Arnolfo, Giotto et Dante, ambassadeurs de la Seigneurie florentine. On annonce ensuite à l'audience apostolique les ambassadeurs de France, d'Angleterre, d'Allemagne, de Bohême, de Raguse, de Vérone, de Naples, de Sicile, de Pise, de Camerino, de l'Ordre de Saint-Jean et du Grand Khan des Tartares. Et c'étaient encore des Florentins de Florence.

II

Remettre vivement à leur place, par une impertinence ou un bon mot, les fâcheux, les insolens et les superbes, est un talent fort agréable à pratiquer, que Boccace aime à signaler en ses compatriotes. De la part d'hommes tels que Giotto ou le grand lyrique Guido Cavalcanti, ces triomphantes reparties n'ont rien qui nous étonne. Mais dans la bouche d'artisans tels que le boulanger Cisti, elles sont pour nous charmer. Cisti était doué « d'un très haut esprit, d'*altissimo ingenio* ». Il arriva qu'au temps de Boniface VIII des gentilshommes, ambassadeurs du pape, passaient chaque matin, pour se rendre à l'église, devant le four de Cisti, en compagnie de leur hôte, messer Geri Spina, un Guelfe fort en faveur à la cour de Rome. Ce boulanger, bien qu'il enfournât lui-même ses pains, était néanmoins un riche bourgeois d'arts mineurs, et sa cave était réputée dans toute la ville pour l'excellence de ses vins blancs et rouges, les premiers crus de la Toscane. On était alors dans les jours les plus chauds de l'année et le brave homme imagina que l'ambassade du Saint-Père accepterait volontiers, tout en allant à la messe, un verre de son bon vin blanc. Mais, trop discret pour le leur offrir, il fit disposer tous les jours devant sa porte un seau d'eau bien fraîche, un vase d'étain rempli de vin d'or et deux verres si clairs « qu'ils semblaient d'argent ». Puis, tout endimanché, avec un blanc tablier, dès qu'approchait le noble cortège il se mettait à boire délicatement, *saporitamente*, d'un air de si engageante sensualité, « qu'il eût donné envie à des morts ». Un jour, messer Geri s'ar-

rête en face du buveur. « Eh! Cisti, ton vin est donc bien exquis? — A votre service, messire. »

Les ambassadeurs du pape ne se font point prier. On apporte un banc. Cisti commande à ses garçons de chercher quatre nouveaux verres et, lui-même, il sert le pur breuvage à ces hauts seigneurs. Chaque matin, il renouvelle « sa grande courtoisie ». A quelque temps de là, Geri donnait un grand festin aux principaux citoyens de Florence : il y invite Cisti, qui refuse modestement. Geri ordonne alors à son maître d'hôtel d'aller remplir chez le boulanger un *fiasco,* afin d'offrir à chacun de ses invités un verre à dessert du vin d'ambassadeurs. Le valet présente à Cisti une véritable futaille. L'autre hausse les épaules. « Va-t'en, ce n'est pas messire Geri qui t'envoie. » L'homme revient chez son maître, le *fiasco* vide. « Retourne, dit celui-ci, dis bien que tu viens de ma part et, s'il répond encore non, demande-lui alors où se peut-il que je t'envoie. » Nouveau refus de Cisti. « Non, mon garçon, ce n'est point messire Geri. — Et où croyez-vous donc qu'il m'ait commandé d'aller? — A l'Arno. » Cette fois, Geri comprit, il voulut voir le fiasco et gourmanda son serviteur. Une troisième fois, il l'expédie à Cisti, mais avec une bouteille de taille raisonnable. « A la bonne heure, je sais maintenant de chez qui tu viens. » Il remplit la bouteille *lietamente,* avec une figure riante, et, le jour même, un petit tonneau qu'il fit porter tout doucement, *soavemente,* au palais Spina. Il accompagnait son présent et dit au seigneur : « Messire, votre grand *fiasco* ne me faisait point peur, mais j'ai cru que vous aviez oublié mes petits gobelets et que mon vin n'est point pour être bu à l'ordinaire. Je vous l'ai rappelé ce matin. Mais voici toute la provision, je vous la donne de bon cœur. » Et, dans la suite, le grand Guelfe et le grand boulanger demeurèrent toujours bons amis.

Cisti est un bourgeois fort digne de respect. Mais tous les Florentins du *Décaméron* ne méritent pas le même compliment. Dès qu'ils se sont jetés en quelque intrigue d'amour, ils trahissent sans scrupule, même leur meilleur ami, si cet ami est l'époux. Quant aux dames de Boccace, c'est avec génie qu'elles sont perfides. L'histoire de George Dandin est, sans doute, aussi vieille que le genre humain. Monna Ghita, femme de Tofano, riche marchand d'Arezzo, y ajoute quelques raffinemens de cruauté qui ne sont pas dans Molière. Tofano était jaloux d'instinct, et, de plus, il aimait à boire, deux raisons qui décidèrent bientôt Ghita à prendre un amant. Une nuit, Tofano tire les verrous de sa maison et attend, le nez à la fenêtre, le retour de sa moitié. Vers minuit, elle apparaît enfin; le mari de douleur, *il doloroso marito,* refuse de lui ouvrir et menace de tout conter à ses beaux-parens

et aux voisins. Ghita supplie et jure de son innocence : elle est allée à la veillée dans le quartier, car, seule, elle s'ennuie trop au logis. Chansons ! répond l'impitoyable époux. « Eh bien, crie la femme, à qui l'amour avait aiguisé l'esprit, je me précipite dans le puits. On croira qu'étant ivre tu m'y as noyée, tu te sauveras en exil, proscrit par le *bando*, perdant tous tes biens, ou, si tu demeures, on te coupera la tête, comme à un assassin. » Une pierre énorme tombe au fond du puits. Et c'est alors la scène de Molière, la femme à la fenêtre, le mari à la porte, bien au frais et furieux. Nous n'avons pas encore à ce moment le couple de Sottenville. Mais aux cris de Ghita, accablant d'injures le malheureux, voisins et voisines ont sauté à bas du lit, et les voilà dans la rue, disant son fait à Tofano, plaignant l'épouse outragée; l'aventure devient, sur l'heure, un scandale communal : « de proche en proche, la rumeur court jusqu'aux parens de Ghita », qui accourent, je pense en bonnet de nuit, et achèvent la confusion de leur gendre. Ils remmènent Ghita à sa chambre de jeune fille, et le pauvre homme, objet de la risée publique, obtient, non sans peine, qu'on lui rende sa femme à qui il fait le serment de n'être plus jaloux. Désormais, il ferma les yeux. Ghita ne lui demandait pas davantage.

Voici un imbroglio plus sérieux. Deux amans à la fois dans la maison conjugale et le mari qui rentre à l'improviste. Dans ce quadrille, qui promettait de tourner au tragique, madonna Isabetta, « jeune dame gentille et très belle », évolue avec un à-propos et une grâce sans pareils. C'est, bien entendu, à Florence, « ville où tous les biens abondent », que ceci est advenu. Isabetta, dont le mari — Boccace ne l'a pas nommé — était un gentilhomme fort honorable, aimait le jeune Leonetto, « très agréable et de mœurs aimables ». Un autre cavalier, messer Lambertuccio, « homme déplaisant et de fâcheuse humeur », de son côté s'éprend de la belle, et, par d'horribles menaces, triomphe de ses dédains. Isabetta passait alors l'été dans sa villa des champs, aux environs de Florence. Un jour, son mari monte à cheval, déclarant qu'il part pour un petit voyage dans la campagne. La dame s'empresse d'avertir par un billet Leonetto de l'heureuse circonstance. Le galant accourt. Mais Lambertuccio arrivait, lui aussi, par un autre chemin. La femme de chambre, toute troublée, annonce à sa maîtresse le malencontreux visiteur. « Fais-le monter », dit Isabetta, et, tandis que le cavalier attache dans la cour son palefroi au gond d'une fenêtre, elle cache Leonetto derrière les rideaux de son lit. Puis, prenant un visage joyeux, elle va recevoir Lambertuccio sur le palier de l'escalier. Mais bientôt, la suivante, épouvantée, reparaît : « Madame, messer revient !

Il doit être déjà dans la cour du palais. » La pauvre femme eut une minute terrible. Elle ne pouvait escamoter Lambertuccio dont le cheval, en bas, dénonçait la présence et, « se sentant deux cavaliers dans la maison », elle se crut morte. Mais elle se remet aussitôt, tend un couteau nu à Lambertuccio et le supplie de courir au-devant du mari, avec une figure irritée, de se jeter par les escaliers en criant : « Je jure par Dieu que je te retrouverai ailleurs! » puis, de sauter à cheval et de fuir. Le mari était encore dans la cour, tout ébahi d'y voir un cheval; il fut bien plus surpris encore de l'allure emportée et des paroles étranges de Lambertuccio qui, sans lui dire un mot, enfourcha sa monture, piqua des deux et disparut. Isabetta attendait son mari en haut de l'escalier, et, avant de répondre à ses questions, le conduisit tout près de sa chambre entr'ouverte, afin que Leonetto entendît bien ses paroles : « Messire, j'ai eu une belle peur. Un jeune homme que je ne connais pas est entré jusqu'ici en courant, poursuivi par messer Lambertuccio tenant un couteau à la main. Le malheureux, tout tremblant, s'est réfugié dans l'appartement. — Madame, dit-il, secourez-moi, que je ne meure point à vos pieds. — Mais l'autre approchait, criant : Où es-tu, traître? — Je me plaçai sur le seuil et l'empêchai d'aller plus loin, et, par courtoisie, il céda à ma prière et se retira dans l'état où vous l'avez vu. » Le mari approuve sa femme et la remercie d'avoir sauvé l'honneur de sa maison. « Quelle honte si cet homme avait été tué sous notre toit! » Cependant il veut découvrir le mystérieux fugitif, qui avait eu le temps d'apprendre son rôle et qui sortit, encore bien ému, de ses rideaux. Il conta bravement que Lambertuccio l'avait pris pour un autre, et devait être un peu fou. « Ne crains rien, dit l'honnête mari, je te prends sous ma sauvegarde. » Il fit souper Leonetto entre sa femme et lui, puis lui donna un cheval et le ramena à Florence, jusqu'à sa porte. Le soir même, il joignit Lambertuccio « en secret »; fidèle à la leçon que Madonna lui fit au départ, tout en croyant assurer la tranquillité de Leonetto, il apaisa l'inquiétude du fier gentilhomme qui se demandait comment finirait une aventure dont il ne comprit jamais le premier mot.

De ce conte singulier nous devons retenir une vue, ou plutôt une sensation que renouvellera plus d'une fois encore l'histoire de la *Nouvelle* italienne. Songez que, sans la présence d'esprit (je n'ose dire l'impudence) d'Isabetta, la blanche villa, ses escaliers de marbre et la chambre de la jeune femme, si tièdement assoupie en une demi-nuit voluptueuse, pouvaient se trouver tout à coup inondés de sang. Lambertuccio surprend Leonetto derrière les tentures et le poignarde : dans sa fuite, il rencontre

le mari qui, devinant l'outrage fait à son blason, le tue sur le seuil du palais : il entre chez sa femme, son couteau rouge et fumant à la main; ses yeux rencontrent le cadavre du jeune Florentin, sur lequel se pâme la triste amoureuse, il la tue. Un mari toscan et gentilhomme, du XIVe siècle, n'est point un époux de fabliau champenois. La comédie de Boccace n'est souvent séparée du drame que par une frontière bien indécise. On n'y rit point toujours de très bon cœur. Les aventures égrillardes, les nonnes trop curieuses qui cherchent, dans le jardin du couvent, le fruit défendu, les bons moines *ocieux* qui détournent de leurs devoirs des commères faciles à la tentation, ne sont au *Décaméron* que de gais intermèdes, d'une saveur médiocrement italienne, saynètes licencieuses qui relèvent, en quelque sorte, du patrimoine littéraire de tout l'Occident. Je les passe sous silence, sans faire à Boccace le moindre tort. Mais l'angoisse même que l'on éprouve à la lecture du vrai conte florentin est un attrait nouveau, d'un charme très fort. Ce ne sont plus fleurettes bourgeoises, au léger parfum, vite évaporé, ces roses du *Décaméron*, roses pâles ou roses de pourpre, d'une senteur aiguë et troublante, épanouies dans les jardins mystérieux de San Miniato ou de Fiesole, où l'on respire à la fois la douceur de l'amour et la terreur du crime.

Je sais bien que l'amour de Leonetto et d'Isabetta, l'amour de Lambertuccio pour Isabetta, ne sont point d'une nature très noble. Le lyrisme de la passion, même coupable, auquel nous ont habitués le roman et le théâtre modernes, ne se concilie point encore, sur la scène italienne de Boccace, avec l'intention purement comique du conte. Dans son indulgence pour l'entraînement des sens, l'écrivain a voulu que la plupart des *Nouvelles* où il se montre finissent au contentement de tous les personnages, ou de presque tous, le mari devant être çà et là sacrifié. Et si, une fois, l'amour apparaît avec une grâce plus ingénue, le conteur, après avoir fait passer l'amant par une minute pénible, achève l'aventure au moyen d'une bouffonnerie de foire, comme pour nous reposer de notre court attendrissement ou se moquer de notre émotion.

Lodovico, fils d'un gentilhomme florentin, enrichi à Paris dans le commerce, est entré au service du roi de France. Un jour, des chevaliers de cour, revenus du Saint-Sépulcre, s'entretiennent en sa présence de la beauté des femmes françaises ou anglaises : l'un d'eux déclare que, de toutes les dames qu'il a vues à travers le monde, la plus belle est Béatrice, femme d'Egano de'Galluzzi, noble de Bologne. Lodovico n'avait encore jamais aimé. Il s'enflamme pour la belle inconnue et, en dépit de son père qui

veut l'envoyer à la croisade, il part pour Bologne. Il voit Béatrice à une fête, et décide qu'il sera son amant. Il prend le nom d'Anichino et se présente en qualité de page à Egano, qui le reçoit à son service et met bientôt en lui une confiance sans bornes. Un jour, le maître étant à la chasse, Anichino joue aux échecs avec Béatrice et la laisse gagner, « de quoi la dame faisait une merveilleuse fête ». Puis, il soupire si douloureusement qu'elle lui demande la cause de son chagrin. « *Per quanto ben che tu mi vuogli* », dit-elle avec tendresse déjà, pour tout le bien que tu me veux. » Parole imprudente et trop douce à ouïr; le jeune homme, les yeux pleins de larmes, dévoile à Béatrice le secret de son cœur, il implore sa pitié, lui demande son amour, si elle veut bien le donner, la permission de l'aimer en silence et sans espoir, si elle l'ordonne. Ici Boccace ouvre une parenthèse : « O singulière douceur de l'âme bolonaise, toujours prête à céder aux amoureux désirs ! » La dame ne songe plus à jouer aux échecs. Elle soupire, soupire encore et répond : « Mon doux Anichino, courage : je n'ai jamais aimé ni gentilhomme ni seigneur, mais tes paroles ont fait que je suis plus à toi dorénavant que je ne suis à moi ! »

Elle l'attendra donc à minuit, dans la chambre conjugale même, dont la porte ne sera point fermée : puis, en guise d'arrhes, elle lui donne un baiser très suave. Egano rentre de la chasse, rompu de fatigue, va se coucher innocemment dans l'un des deux lits. Il dort à poings fermés. Le page se dirige tout doucement vers l'autre lit. Béatrice, qui veillait, lui prend une main qu'elle retient avec force, puis, élevant la voix, elle réveille son mari. « Lequel de vos serviteurs jugez-vous le plus loyal et chérissez-vous le plus ? — Anichino », répond le bon gentilhomme. Le page, fort inquiet de la tournure que les choses semblaient prendre, faisait de vains efforts pour échapper à la main de Béatrice. « C'est un traître, continue celle-ci. Il a osé me parler d'amour et m'attend, après minuit, dans le jardin, au pied du pin. Si tu veux éprouver sa fidélité, revêts une de mes robes et, la tête sous un voile, va-t'en au jardin et demeure jusqu'à ce qu'il y vienne. » Egano, fort ému, se relève, s'habille en femme à tâtons et descend au jardin. Anichino se rassure et Béatrice pousse les verrous.

Ici commence la farce, où se mêle une vague réminiscence du stratagème inventé par Tristan et la blonde Yseult pour tromper le roi Marc. Egano attendait patiemment, attentif au moindre bruit, dans l'ombre de son arbre. Tout à coup — il avait attendu longtemps déjà — il voit accourir Anichino, un bâton de saule à la main : « Ah ! mauvaise femme, dit le page, tu es donc venue et tu as cru que je voulais tromper mon cher maître ! Tant pis

pour toi ! » Il brandit son bâton sous le nez de l'époux. Celui-ci se sauve à toutes jambes, avec Anichino sur ses talons. Il reçoit, chemin faisant, le long du dos, quelques coups très sensibles. Il rentre chez sa femme et lui conte l'affaire. « Dieu soit loué ! dit Béatrice et, puisqu'il est si dévoué à ton honneur, il te convient de l'aimer encore davantage. » Egano était battu et très content, et, désormais, les trois personnages vécurent à Bologne parfaitement heureux.

III

Dans les contes d'amour de Boccace, le beau rôle, je veux dire l'art de débrouiller lestement une situation périlleuse, échoit à la femme. Mais il est tel chef-d'œuvre d'effronterie que seul un Florentin peut accomplir. Tel est le cas de Ser Ciapperello ou Ciappelletto, de Prato, procureur de Musciatto Franzesi, chevalier français venu à Florence à la suite de Charles de Valois que Boniface VIII avait appelé en Toscane comme pacificateur. Ce Franzesi laissait en Bourgogne des intérêts fort compromis par la malice des gens de ce pays; il chercha l'homme capable de tenir tête aux Bourguignons : il ne pouvait choisir de mandataire plus astucieux que Ser Ciappelletto.

C'était un notaire, qui rougissait de pure honte quand un de ses contrats n'était point falsifié et qui fabriquait, « avec un souverain plaisir », de faux testamens. Il aimait à prêter de faux sermens. Il se délectait aux querelles suscitées par lui entre parens et amis. Invité à quelque assassinat, toujours il s'y rendait. Il tuait volontiers de sa propre main. Il blasphémait journellement Dieu et les saints, « n'allait jamais à l'église et traitait les sacremens comme choses viles, en paroles abominables », il hantait les tavernes et les mauvais lieux; il était gourmand, ivrogne, joueur, pipeur de dés, en somme « le plus triste personnage qu'il y eût au monde ». Mais, tout de même, homme de beaucoup d'esprit, ainsi qu'on va le voir.

Il se rend à Dijon, pour les affaires de son patron, chez deux frères florentins, usuriers de profession. Mais il était vieux, usé jusqu'à la corde, et ne tarde pas à tomber malade. Les médecins se déclarent impuissans à le sauver. Les deux Florentins se font part de leur embarras, et, de sa chambre, Ciappelletto entend leurs discours : « Nous ne pouvons, sans nous compromettre, le mettre dehors dans l'état où il se trouve. D'autre part, c'est un tel impie qu'il refusera les sacremens, aucune église n'accueillera son corps, et on l'enterrera comme un chien. Et, si même il se confesse, aucun prêtre ne consentira à l'absoudre, tant ses péchés furent

horribles; il sera encore jeté en pleins champs, hors de la terre chrétienne. Les gens d'ici, que nous volons et qui ne pensent qu'à nous voler, diront : « Voyez tous ces maudits Lombards, que l'Église renie; ils nous chasseront, nous dépouilleront et peut-être nous tueront ». Le malade alors les appelle à son chevet. « Soyez tranquilles, tout s'arrangera, un péché de plus, après tous les autres, n'est pas de conséquence. Faites-moi venir le meilleur et le plus saint moine que vous pourrez. » On leur donne, au couvent, un très vieux frère « de sainte et bonne vie, grand maître en Écriture, vénérable objet de la dévotion de toute la ville ». La confession commence. C'est une effroyable parodie. Le mourant joue le petit saint avec une insolence diabolique. « Mon Père, c'est ma coutume, chaque fois que je me confesse, de reprendre tous les péchés commis depuis mon enfance. Interrogez-moi donc sur toute ma vie, sans craindre de me fatiguer, car je ne veux pas perdre mon âme rachetée par le sang précieux du Sauveur. » Le pauvre moine, édifié par une piété si candide, interroge son pénitent : « Avez-vous péché par gourmandise? » Certes, oui, car, s'étant imposé, outre les carêmes et jeûnes réglementaires, trois jours d'abstinence par semaine, il lui arrivait de manger son pain sec et de boire son eau claire avec trop de plaisir, comme il eût fait de coupables friandises, surtout dans le temps où il se trouvait en pèlerinage. « Avez-vous péché par avarice ou dérobé le bien d'autrui? — Mon Père, ne vous inquiétez pas de me voir chez ces usuriers. J'étais venu pour les corriger de cet abominable vice. Il est vrai, j'ai été riche, mais j'ai donné aux pauvres du bon Dieu la plus grande partie de mon héritage : alors, afin de partager toujours avec les indigens, j'ai fait le commerce et j'ai désiré gagner de l'argent pour le répandre en charités. — N'avez-vous point péché par colère? — Assurément, mais c'était contre les mauvais chrétiens, contre les jeunes gens qui vont au cabaret et n'entrent jamais à l'église, suivent les voies du monde et négligent celles de Dieu. » Pour le faux témoignage ou la médisance, le faux poids et le reste, même antienne. Oui, un jour qu'il vit un sien voisin battre sa femme, il le dénonça aux parens de la malheureuse. Une autre fois, un client lui avait payé quatre sous au delà du prix convenu pour une pièce de drap. Il ne découvrit l'erreur qu'un mois plus tard, mit de côté les quatre sous pour les rendre; mais l'acheteur n'ayant jamais donné signe de vie, il les a distribués aux pauvres.

Le confesseur perdait tout son latin et ne faisait que rassurer cette virginale conscience. Au moment de l'absolution, Ciappel-

letto crie : « Attendez, j'en retrouve encore d'autres. Un samedi, après l'heure de nones, je fis balayer la maison par mon valet, sans aucun respect pour la sainteté du dimanche. — Ce n'est rien », réplique le moine. Et c'est alors au pénitent de parler sévèrement. « Ne dites pas que ce n'est rien, car le dimanche est un jour trop vénérable, étant celui où Notre-Seigneur ressuscita de la mort à la vie! » Une fois aussi, il a craché dans une église. Le frère sourit : « Mon fils, n'en parlez pas; nous, qui sommes des religieux, nous crachons à l'église toute la journée. » Alors les rôles se renversent tout à fait : le vieil aigrefin florentin se fâche et gronde pour de bon son père spirituel : « Et vous faites grande vilenie, car on ne doit tenir aucun lieu plus net que le temple sacré où s'offre le divin sacrifice. » Puis, nouveaux soupirs, larmes et signes d'angoisse. Il reste un dernier péché, accroupi dans un recoin perdu de sa conscience, un péché si affreux qu'il n'a jamais osé le confesser, et qu'il n'est pas possible que Dieu le lui pardonne. Le moine a recours, pour calmer cette âme souffrante, aux plus généreuses espérances de sa théologie : un tel repentir ne suffirait-il point pour effacer en une seule âme tous les péchés du genre humain? Mais Ciappelletto ne veut pas être consolé. Il ne cédera qu'à la promesse d'être aidé par les prières incessantes du saint homme. Enfin, il dévoile la faute dans toute son horreur : étant tout petit, il a dit un gros mot à sa mère, « à sa douce mère qui l'a porté neuf mois dans son sein et plus de cent fois à son cou ! » Enfin, voilà notre drôle absous et béni : on lui apportera tout à l'heure le saint viatique et l'extrême-onction. Derrière la porte, les deux usuriers, ses hôtes, s'émerveillaient d'une si superbe impudence que les approches de la mort et du jugement de Dieu ne parvenaient point à troubler. Ciappelletto, après avoir reçu les derniers sacremens, mourut vers le soir. Et ici la comédie — j'avoue qu'elle est d'une couleur un peu lugubre — fait un tour nouveau et nous donne son acte le plus inattendu et le plus plaisant.

Le confesseur est persuadé qu'un saint vient de quitter cette vallée de larmes. Avant de quitter le mourant, il a obtenu de lui une demande de sépulture au cloître de son couvent. D'accord avec le prieur, il fait « sonner au chapitre », et devant la communauté réunie, il ouvre son cœur. Dieu fera sans doute beaucoup de miracles dus à l'intercession de ce grand mort, et il convient de recevoir ses reliques par la plus démonstrative dévotion. Le soir même, les bons moines firent, autour de Ser Ciappelletto, « une vigile solennelle, » et, le lendemain matin, tous les frères en surplis et en chapes, le bréviaire à la main, précédés de la

croix, allèrent, avec des cantiques, lever le corps et le portèrent à leur église, suivis de toute la ville de Dijon. Le confesseur monta en chaire, célébra l'innocence de son pénitent, la blancheur immaculée de son âme, sans oublier le fameux gros mot adressé à sa mère, transition oratoire qui lui permit de s'emporter contre le débordement de paroles blasphématoires chez les Dijonnais. L'office funèbre accompli, on défila devant le Florentin, on lui baisa les pieds et les mains, on découpa sa robe en petits morceaux; la nuit venue, il fut déposé en un sarcophage dans une chapelle, et, dès le lendemain, les dévots accoururent en foule à la tombe du thaumaturge, allumant de petits cierges, marmottant des prières et des vœux, accrochant aux murailles des ex-voto de cire. Ser Ciappelleto était devenu San Ciappelletto, et les miracles obtenus par sa grâce ne se comptaient plus.

Cette *nouvelle* ouvre la première journée du *Décaméron*. Elle est suivie de l'histoire d'un juif de Paris, Abraham, allant à Rome, afin de considérer, en son plus auguste sanctuaire, l'Église chrétienne et se convertissant au spectacle même des abus et des vices qui pullulent *ad limina Apostolorum*. Dieu, pense-t-il, et son Saint-Esprit sont évidemment avec une Église si perverse, sinon, comment pourrait-elle durer, depuis de si longs siècles? Il revient à Paris, enchanté de son voyage, et se fait sans retard baptiser à Notre-Dame. Le troisième conte est celui des *Trois Anneaux*, l'audacieuse allégorie du *Novellino*, à laquelle Boccace n'ajoute qu'un très discret développement littéraire. Ce frontispice original de l'œuvre donne à réfléchir. Boccace n'eût été ni un Florentin, ni même un Italien du XIVe siècle, si la préoccupation des choses religieuses n'avait tenu une place considérable, peut-être même la plus grande, au *Décaméron*. Je sais bien que Florence nourrissait alors, parmi ses fiers Gibelins, un grand nombre d'esprits absolument libres, dédaigneux de toute foi positive, des épicuriens, disaient les Guelfes, qui ne croyaient ni à l'âme ni à la vie future. Jadis, à l'époque de Dante, le capitaine Farinata degli Uberti et le poète Guido Cavalcanti avaient étonné, par leur incrédulité, la charmante ville. Dante, qui vénérait le premier et aimait tendrement le second, a mis dans son *Enfer* l'homme de guerre, et, à côté de lui, le père du poète. Mais Farinata, debout jusqu'à la ceinture dans son sépulcre enflammé, la tête haute, le front très noble, « semble avoir l'enfer en grand mépris ». Ces Gibelins toscans, en qui persista l'ironique indifférence religieuse de l'empereur Frédéric II, n'étaient, après tout, qu'un groupe assez restreint de la société florentine. A Florence, comme dans le reste de l'Italie, les lettrés, les politiques, les

hauts bourgeois souhaitaient toujours de retenir à leur doigt le véritable anneau légué à l'un de ses fils par le Père céleste, et c'est de l'antique Église de Rome qu'ils l'attendaient. Les défaillances de cette Église éveillaient donc en eux de sincères angoisses. Les faiblesses des pasteurs les irritaient, et, quand ils apercevaient des loups parmi les blanches brebis, ils criaient au loup! de toutes leurs forces. C'est pourquoi, à chaque journée, l'écho de leur clameur court à travers les bocages fleuris du *Décaméron*.

IV

Le péché capital des mauvais clercs et des moines irréguliers était l'hypocrisie, qui couvrait tous les autres manquemens à la discipline chrétienne. L'Église souffrait de ce mal dans toutes les provinces de son obédience. Nos trouvères l'avaient décrit d'une façon très précise. Faux-Semblant dit au *Roman de la Rose* :

Et se font povre et si se vivent
De bons morciaux délicieux,
Et boivent les vins précieux;
Et la povreté vont preschant,
Et les grans richesses peschant...
Et tous jors povres nous faignons...
Nous sommes, ce vous fais savoir,
Cil qui tout ont sans rien avoir.

Papelardie est la digne commère de Faux-Semblant :

C'est cele qui en recelée (en cachette),
Quand nul ne s'en puet prendre garde,
De nul mal faire ne se tarde,
Et fait dehors le marmiteus,
Si a le vis (visage) simple et piteus,
Et semble sainte créature;
Mais sous ciel n'a male adventure
Qu'ele ne pense en son corage.

Le *Roman de la Rose* et Rutebœuf dénoncent surtout les moines mendians, dont les empiétemens avaient si fort inquiété pour leurs privilèges, au milieu du XIIIe siècle, les clercs de l'Université de Paris. Cette accusation d'hypocrisie, lancée contre les mineurs et les prêcheurs, paraît, pour la France du moins, quelque peu vague, peut-être partiale. Nous voyons plus clair dans l'état moral de l'Église et du monachisme italien. Les origines de la maladie, le développement et les gestes de l'hypocrisie, dans la péninsule, apparaissent, en effet, ici à la limpide lumière de l'histoire.

En Italie, le mal était sorti de l'abondance du bien. La rénovation du christianisme inaugurée par l'apostolat franciscain avait été une œuvre de grande liberté religieuse accomplie dans les rangs profonds de la démocratie communale. A l'Église aristocratique et féodale des évêques et des abbés bénédictins, saint François avait juxtaposé l'Église populaire de ses frères qui, dans les villes et les bourgs, sous les arbres des champs, promenaient un Évangile d'indulgence, de fraternité sociale, de libre conscience individuelle. L'Italie s'était livrée, avec une singulière allégresse, à ces humbles apôtres qui semaient, pour la consolation des misérables, des serfs, des proscrits, la parole sainte. Ils avaient adouci les rigueurs du dogme et de la pratique chrétienne, remplacé la justice par la miséricorde, arraché les ronces qui hérissaient le sentier du royaume de Dieu. En quelques années, des Alpes à la Sicile, l'enthousiasme de la religion nouvelle avait soulevé ce monde si vivant de bourgeois, d'artisans, d'écoliers, de clercs errans, de pèlerins et d'artistes, et l'Italie entière fut comme transfigurée par le Verbe d'Assise.

L'exemple de saint François et de ses premiers disciples fut étonnamment contagieux. Tandis que la milice du *Poverello*, multipliée à l'infini, allait et venait sans relâche sur tous les chemins de la péninsule, de toutes parts, dans les cités populeuses, comme dans les solitudes des Apennins ou de la campagne romaine, se levaient de nouveaux apôtres, qui prétendirent retoucher, eux aussi, à leur guise, le vieux christianisme et interpréter, selon leur inspiration personnelle, les mystères de l'Esprit-Saint. Durant au moins un demi-siècle, la création dogmatique fut continue, très variée, souvent d'une extraordinaire témérité. Partout surgirent des illuminés, des fondateurs de sectes, des condottières de mysticisme, des irréguliers ou des déserteurs de l'ordre franciscain, des fraticelles, et, parmi eux, quelques fous et beaucoup de charlatans. Rome, surprise de cette intensité de vie religieuse, inquiète de cette anarchie croissante, avertissait, condamnait, fulminait. Mais le fleuve avait rompu ses digues, aucune autorité n'était plus assez forte pour en comprimer l'élan.

Un moine naïf et curieux, qui vagabonda toute sa vie entre Naples et Paris, Frà Salimbene, nous a tracé, dans sa chronique, l'image de cette chrétienté bariolée dont les derniers représentans déconcertaient encore les premiers papes d'Avignon. Tantôt l'invention religieuse se manifeste par la prédication d'un exalté qui fonde une Église « pour lui tout seul », s'habille en saint Jean-Baptiste et, suivi d'une multitude d'enfans qui portent des cierges allumés et des branches d'arbres, joue, avant ses sermons, « d'une

terrible trompette de cuivre ». Tantôt l'on voit les déserts se peupler d'ermites; sur les plus âpres plateaux de l'Apennin, dans les trous de rochers, on trouve des anachorètes. Ici des laïques s'enferment au fond des cloîtres cisterciens pour y écrire des prophéties : là, des foules d'hommes et de femmes, nobles et gens du peuple, nus jusqu'à la ceinture, précédés de leurs évêques et de leurs moines et se fouettant avec une vigueur fanatique, parcourent la Lombardie et l'Émilie et annoncent la fin prochaine du monde. A Pérouse, à Rome, on se flagellait nu dans les rues. « Celui qui ne se fouettait pas était réputé pire que le diable. » Les *Gaudentes*, les *Frères joyeux*, ne se fouettaient point, mais se réunissaient en confréries de plaisance, et vivaient gaiement avec des comédiens, *cum hystrionibus*. Puis, ce sont les *ribauds*, les *truands*, les *trufatores* (fourbes), les hommes vêtus de sacs, *saccati*, ou *boscarioli*, qui prêchent et campent dans les bois et quêtent dans les villes : l'un d'eux devint archevêque d'Arles : les *Apostoli*, bandes de dangereux vagabonds, qui pratiquent la communauté des femmes, et dont le chef, Gherardino Segalello, un franciscain défroqué, se fait passer pour le fils de Dieu. Il renouvelle les expériences de transcendante chasteté du Bienheureux Robert d'Arbrissel; autour de lui ses disciples chantent : *Pater! Pater!*

Le miracle perpétuel accroît encore cette frénésie. On rencontre des thaumaturges dans tous les carrefours. L'art de fabriquer de fausses reliques, si prospère déjà au XIe siècle, selon le moine Glaber, fait ici des merveilles. A Crémone et à Parme, les portefaix de la halle aux vins inventent un saint, leur ancien confrère, Albert de Crémone. Les corporations de petits métiers, bannières en tête, venaient processionnellement en vénérer les ossemens; les malades, les infirmes se faisaient porter au pied de sa châsse. Les curés commandaient aux peintres, pour leurs paroisses, des représentations de la vie du saint « afin d'obtenir du peuple de plus riches offrandes. » La plaisanterie eût duré longtemps, si un chanoine de Parme, vicaire de l'évêque, ne s'était avisé de flairer d'assez près l'une des reliques, solennellement déposée, en un reliquaire, sur le maître-autel de la cathédrale. Or, c'était tout bonnement une gousse d'ail!

On vit alors entre les fanatiques, les faussaires, les bateleurs et l'Église une véritable lutte pour la vie. Chaque paroisse, chaque confrérie, chaque couvent voulut avoir ses guérisons miraculeuses, son prédicateur plus fort que les portes de l'enfer, ses conversions de pécheurs endurcis. Entre les moines mendians et les irréguliers de toute robe, ce fut une course effrénée à l'aumône, au florin d'or, à la croûte de pain. Mais le miracle

importait par-dessus tout. Salimbene en raconte de bien plaisans, avec une touchante sincérité ; il écrit même cette ligne qui nous révèle tout un monde : « En l'an 1233, sous Grégoire IX, les frères mineurs et les prêcheurs s'entendirent sur les miracles à faire au temps des fêtes de Pâques. »

C'est ainsi que la fraude, l'industrieux charlatanisme et, par conséquent, l'hypocrisie envahirent et gâtèrent cette Église italienne que François d'Assise avait cru purifier par l'amour et rajeunir par la liberté. Bientôt les chrétiens austères se méfièrent du moine errant, du sermonnaire d'occasion, du confesseur trop empressé, de l'ermite trop mystérieux. Dans le *Fiore*, imitation florentine de notre *Roman de la Rose*, *Falsembiante* laisse soupçonner, sous son noir manteau, toute une floraison de péchés capitaux. Les fidèles guettèrent l'hypocrite avec le zèle que l'Église mettait à rechercher l'hérétique. Nous avons vu Barbarino défendant aux veuves d'entr'ouvrir aux clercs la porte de leurs logis. Les gestes trop chargés d'onction, des roulemens d'yeux trop pathétiques, trop de larmes dans la voix rendirent suspects les prédicateurs. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'ici il s'agit surtout de Florence ou de l'Italie supérieure, nullement de Naples. C'est un Romagnol, Benvenuto d'Imola, le commentateur de Dante, qui écrit : « J'ai vu un illustre hypocrite qui, devant prêcher, dès le matin, la passion du Seigneur, but du malvoisie en abondance et ainsi sa malice se répandit en gémissemens et en larmes, et il provoqua des milliers d'hommes à pleurer avec lui et, par ce stratagème, il extirpa en peu de temps beaucoup d'argent avec lequel, plus tard, il acheta un bon évêché, convertissant en simonie le gain de l'hypocrisie. »

Dante ne pouvait prendre qu'au tragique l'hypocrisie religieuse. C'est une des plus sombres visions de son enfer, cette longue procession de fantômes chargés de chapes de plomb doré, le capuchon dominicain rabattu sur le front, les yeux louches, qui se traîne lente, interminable, muette, dans le brouillard, les hypocrites farouches, méchans, continuateurs des Pharisiens et du pontife Caïphe. Boccace nous réserve une satire plus gaie. Le miracle de saint Henri de Trévise semble détaché de la chronique de Salimbene. Cet Henri, un Allemand, était un brave homme, mort en odeur de sainteté. Quand il rendit l'âme, les cloches de Trévise sonnèrent toutes seules. Sur son tombeau, dans la cathédrale, les aveugles, les boiteux et les sourds s'entassaient dévotement. Tout allait bien, quand trois Florentins, bouffons de cour, Stecchi, Martellino et Marchese, passant par Trévise, s'avisèrent de se divertir aux dépens du saint. Ils quittèrent leur hôtel-

lerie, et, dans un endroit écarté, Martellino se contrefit de la tête en bas : yeux, bouche, cou, dos, bras et jambes, tout se mit de travers : imaginez Quasimodo. Soutenu par ses deux acolytes, il se fraya un chemin à travers la foule qui criait : « Place ! place ! » et, dans l'église même, il fut mollement couché par des gentilshommes sur la pierre miraculeuse. Le miracle ne se fit pas attendre : morceau par morceau, Martellino se redressa, aux cris de bénédiction de l'assistance. Malheureusement, se trouvait là un quatrième Florentin qui reconnut notre homme, dès qu'il eut repris sa forme primitive, et, sans mauvais dessein, vendit la mèche. La foule, furieuse, se jeta sur le miraculé, l'accabla de coups et le traîna hors du saint lieu, pour le mettre à mort. Stecchi et Marchese suivaient criant : « A mort ! » comme les autres et ne sachant comment sauver leur ami. Mais ils étaient gens de ressources. Marchese aperçoit les sbires de la Seigneurie, court à eux, et montrant le dolent Martellino : « Ce coquin m'a coupé ma bourse où il y avait cent florins d'or. » Les sergens s'empressent de tirer, non sans peine, le faux estropié des griffes trévisanes; tous les Trévisans de suivre, en criant : « A moi aussi il a coupé la bourse ! » On le mène au juge du podestat. Celui-ci est fort en peine du cas de ce voleur universel, et, pour s'éclaircir l'esprit, il fait appliquer Martellino à un engin de torture. Cela allait de mal en pis. Mais le Florentin n'était point un sot. « Seigneur, dit-il au juge, demandez à chacun de ces messieurs depuis combien de jours je lui ai coupé la bourse. » « Huit, six, quatre, » répondent les faux volés. « Seigneur, faites rechercher à la police, sur le registre des étrangers, depuis combien de jours je suis à Trévise. Interrogez l'hôtelier, mais ne me laissez pas massacrer par ces gens-là. » Déjà Marchese et Stecchi couraient à l'hôtellerie. L'hôte les conduisit à un certain Sandro Agolanti, familier du podestat, qui consentit à leur venir en aide. Le podestat était, par bonheur, un seigneur aimant à rire, que tout ceci divertit fort et qui renvoya Martellino absous. Ce fut, sans aucun doute, son dernier miracle.

Martellino est à peine un hypocrite et c'est un laïque. Mais, au *Décaméron*, les vrais faussaires de la maison de Dieu, clercs ou moines, sont en assez grand nombre. Voici le grand Inquisiteur de Florence, un mineur, qui est en même temps le grand investigateur des bourses bien garnies : il apprend qu'un bourgeois fort à l'aise s'est vanté de posséder en ses caves un vin si exquis que le Christ même pourrait le boire. Blasphème et sacrilège. Procès d'hérésie. Le bourgeois s'en tire à peu près avec beaucoup d'argent, « graisse excellente pour guérir la pestilentielle avarice

de frères qui n'osent pas toucher du doigt les pièces de monnaie ». En outre, il doit entendre chaque matin la messe à Santa-Croce et se présenter au Père Inquisiteur à l'heure du dîner de celui-ci. Mais il ne tarde pas à se libérer de sa pénitence par un mot piquant qui fait rire les convives de Sa Révérence. Quand l'Inquisition souriait, au moins en Italie, elle était désarmée.

C'est un grand art que celui des hypocrites sensuels. Un abbé toscan (Boccace ne nomme pas l'abbaye) attire dans son jardin un paysan riche, Ferondo, et sa femme, « une personne très belle ». Là, il leur parle de la béatitude éternelle et des œuvres très saintes des chrétiens et des chrétiennes d'autrefois avec tant de charme, que la dame brûle d'envie de se confesser à lui. « Mon Père, je suis bien malheureuse, car j'ai un mari à la fois stupide et jaloux; que faut-il que je fasse? » L'abbé, très satisfait de cette entrée en matière, répond : « J'ai le remède; afin de le guérir, nous le mettrons en purgatoire, pour un temps seulement; puis, nous le rappellerons à cette vie; mais, durant cette expiation, vous aurez soin de ne point vous remarier. » Et, sans plus de cérémonie, il lui offre, pour cette période de veuvage, des consolations peu canoniques. Elle se récrie : « Vous n'êtes donc point un saint, comme je le croyais! » Et l'abbé (assurément un arrière-grand-oncle de Tartuffe) répond : « Mais cela n'empêche pas du tout la sainteté, qui réside dans l'âme seule. Pourquoi votre beauté est-elle sans pareille? Vous pouvez bien vous en glorifier, en pensant qu'elle charme les saints eux-mêmes, habitués à voir les beautés du ciel. Enfin, pour être abbé, je n'en suis pas moins homme comme les autres — *come che io sia abate, io sono uomo come gli altri* — et, vous le voyez, je ne suis pas encore vieux. » Qu'elle accepte donc la grâce que Dieu lui offre, et, par-dessus le marché, un présent de joyaux, et, sur-le-champ, un anneau d'or. La belle, toute honteuse, et presque à demi séduite, consent, mais à la condition que Ferondo sera d'abord dans sa niche, au purgatoire.

L'opération est menée rapidement. Le paysan, invité par l'abbé, boit un verre de vin somnifère, dont la recette vient du Vieux de la Montagne. Il semble vraiment mort et on le met au sépulcre. La nuit d'après, aidé d'un moine de Bologne, l'abbé retire son homme du sarcophage, le revêt d'une robe monacale et l'enferme en un caveau, couché sur une botte de paille. Quant à lui, chaque soir, il se rend chez la veuve, revêtu des habits mêmes du défunt, et tout le pays croit que l'âme en peine de Ferondo va demander des messes à sa femme éplorée. Cependant, le frère de Bologne visite son faux mort, qui s'est bientôt réveillé; il l'informe

de son séjour d'outre-tombe, le bat de verges avec une voix épouvantable et lui apporte à dîner. « Mais les morts mangent-ils? interroge Ferondo. — Certainement, et voici ce que ta femme a porté ce matin à l'église pour des messes. » Le mort boit et fait la grimace. Pourquoi n'a-t-elle pas donné au curé du tonneau qui est contre le mur? En guise de dessert, nouvelle tournée de verges, avec commentaires d'édification. « Le bon Dieu te punit pour avoir été jaloux, ayant la meilleure femme de la contrée. » Ferondo, qui ne voit goutte dans sa cave, demande si sa femme n'a pas offert de chandelles. « Oui, dit le moine, mais on les a brûlées pour la messe. » Au bout de dix mois, on endort de nouveau le paysan et on le recouche, avec ses habits, dans son premier tombeau. Il se réveille, voit un rayon de lumière, se démène et crie : « Ouvrez! ouvrez! » et finit par rejeter le couvercle du funèbre monument. Les moines, qui ne sont pas dans le secret de la comédie, courent, frappés de terreur, chez l'abbé. « Mes enfans, ne craignez rien! prenez la croix et l'eau bénite, suivez-moi et allons voir ce qu'a fait la puissance de Dieu pour exaucer mes prières. » Ce fut une touchante cérémonie. Le bonhomme, persuadé qu'il ressuscite, inondé d'eau bénite, retourne à sa maison : tout le pays, à sa vue, s'enfuit en se signant. Il finit par rassurer tout le monde, sa femme aussi, qui ne tarde pas beaucoup à lui donner un beau garçon. Lui, il vivra désormais très satisfait de son voyage au purgatoire, ami intime du bon abbé, donnant à ses voisins des nouvelles de leurs parens et amis morts, et répétant volontiers l'entretien particulier qu'il eut là-bas avec Ragnolo Braghiello, c'est-à-dire l'Ange Gabriel. C'est le rêve éveillé de don Quichotte, sortant de la caverne de Montésinos.

Si ce moine a réussi trop effrontément au gré de son caprice, c'est que Boccace lui pardonne son hypocrisie en faveur de son esprit, et que, dans la vieille Florence, l'esprit a toujours raison. Cet autre, Alberto della Massa, le pire coquin d'Imola, ancien voleur, ruffian, faussaire et homicide, qui s'est fait frère mendiant, prédicateur et prêtre, finira comme il le méritait, c'est-à-dire fort mal. C'est à Venise que nous le trouvons sous le masqu apostolique. « A l'autel, quand il célébrait, s'il y avait une grand assistance, il pleurait la passion du Sauveur. » A force de prêcher et de pleurer, il était devenu l'homme de confiance des Vénitiens, dépositaire des testamens et des fortunes, confesseur et directeur des cavaliers et des dames. « Le loup s'était changé en berger »; sa réputation de sainteté « dépassait celle de saint François d'Assise ». Arrive à son confessionnal une Vénitienne légère de cervelle, « comme elles sont toutes à Venise », dont le mari na-

viguait alors « dans les mers de Flandre ». A une question insidieuse du frère, elle répond que sa beauté est trop digne du paradis pour s'abandonner à un amour terrestre. Alberto la renvoie et, quelques jours plus tard, accompagné d'un ami sûr, il se rend chez la belle et lui conte une histoire à dormir debout. L'ange Gabriel, un bâton à la main, est entré dans sa cellule et l'a battu pour avoir reproché à sa pénitente d'estimer trop la grâce de sa personne. Elle est si divinement belle, dit l'ange, que, si je ne craignais de l'effrayer, j'irais lui faire visite. La sotte, croyant à la vision du frère, le prie de calmer les scrupules de Gabriel : elle le recevra très volontiers, sous la forme qu'il lui plaira de choisir. « Eh bien! dit le fourbe, permettez qu'il se présente avec mon propre corps. Pendant ce temps, il mettra mon âme en paradis. » Tout alla bien : Frà Alberto, tout en blanc, avec de grandes ailes, fit, cette nuit, sa première visite, suivie de beaucoup d'autres. Mais la bavarde Vénitienne ne put s'empêcher de confier l'aveu de son bonheur à une voisine, et, en deux jours, volant de lagune en lagune, l'angélique comédie fut la fable de Venise. Les parens de la pauvre dame furent curieux de connaître l'ange et de savoir « s'il pouvait s'envoler ». Une belle nuit, Gabriel n'eut d'autre moyen de s'enfuir que de se jeter par la fenêtre dans le Grand Canal. Il gagna à la nage la maison d'un « bon homme », à qui il raconta vaguement son aventure et qui le mit dans son lit. Quand il fit jour, le charitable Vénitien se rendit au Rialto, entendit l'histoire de l'ange, dont on n'avait plus trouvé que la robe et les ailes. Il revint fort aise au logis, et exigea de Frà Alberto un engagement de cinquante écus pour ne point être livré à ses persécuteurs. Le moine signa. Mais il fallait rentrer au couvent. L'autre eut une idée. On était en carnaval. Ce jour-là, sur la place Saint-Marc, c'était une chasse d'hommes déguisés en bêtes sauvages. La chasse finie, chacun peut emmener où il lui plaît la bête qu'il a présentée à la fête. Bien enduit de miel, roulé ensuite dans des plumes de poules, une chaîne au cou, un masque au visage, un bâton dans une main, traînant de l'autre deux grands chiens, l'ange fut conduit par son bourreau à travers Venise jusqu'à Saint-Marc, tandis qu'au Rialto on criait le secret de la comédie. Le sauvage à plumes, attaché à une colonne, tout noir de mouches, le masque enlevé, fut livré d'abord à la risée et aux outrages de la foule; puis, les parens et cousins de la dame parurent, au nombre de six, lui jetèrent un manteau sur les épaules et le traînèrent jusqu'à leur maison où ils le renfermèrent jusqu'à sa mort. Mais nous ignorons si les cinquante écus furent jamais payés au « bon homme » du Grand Canal.

Il manque encore une figure à cette galerie d'hypocrites, dont je ne montre point les plus impurs exemplaires : le charlatan joyeux, inoffensif, baladin et prédicateur, qui se contente d'un bénéfice honnête et d'un bon souper, exhibe de fausses reliques comme d'autres feraient des serpens ou des crocodiles empaillés, amuse la multitude tout en l'édifiant et ne se déconcerte d'aucun accident survenu dans sa mystique machination. C'est un bon moine quêteur de saint Antoine, *frate Cipolla*, frère Oignon, qui chaque année vient, à époque fixe, recueillir les liards des fidèles de Certaldo même, la cité paternelle de Boccace. Les oignons de Toscane étaient renommés, dit le conteur. Étaient-ils plus exquis à Certaldo et servaient-ils, dans le populaire, de sobriquet pour désigner les gens très rusés? Je dois, sur ce point, à M. de Nolhac un renseignement assez curieux. Sur un manuscrit de Pline l'Ancien, qui provient de la bibliothèque de Pétrarque, est une note marginale au passage relatif aux oignons et qui n'est point de l'écriture du poète : *Nondum Certaldenses erant*. M. de Nolhac croit y reconnaître la main de Boccace. La *cipolla* fournit ainsi au *Décaméron* un trait de caricature, comme la truffe, *tartuffo*, a produit Tartuffe.

Ce frère Oignon était « petit de taille, rouge de poil et d'une face riante, le meilleur brigand du monde », ignorant, grand hâbleur, ancien compère de tout le monde dans la contrée. Un dimanche d'août, pendant la messe, il donne rendez-vous aux fidèles pour l'heure d'après nones, au son des cloches, afin d'obtenir, en échange de leurs aumônes, la protection de saint Antoine pour leurs ânes, leurs bœufs et leurs porcs. Il prêchera, fera baiser la croix, et exhibera une relique insigne, qu'il a rapportée lui-même de Terre Sainte, à savoir une plume perdue par l'ange Gabriel dans la chambre de la Vierge Marie, le jour de l'Annonciation. Or, dans l'assistance se trouvaient, par hasard, deux jeunes gens « très malicieux », Giovanni del Bragoniera et Biagio Pizzini. C'étaient des amis, mais des amis traîtres. Frère Oignon, déjeunant au château, laissait à l'hôtellerie son reliquaire et les *cose sacre*, sous la garde d'un valet en qui s'étaient amassés tous les défauts et tous les vices, le très paresseux, ivrogne et répugnant Guccio Porco. La servante de l'auberge, une grosse maritorne, étant du goût du personnage, Guccio s'était établi dans la cuisine, guettant de l'œil la rôtissoire et la rôtisseuse. Les deux jeunes Florentins montèrent donc sans difficulté à la chambre du frère, ouvrirent la *casseta sacra*, enlevèrent la plume et la remplacèrent par quelques poignées de charbon. A l'heure fixée, au moment du prône, Cipolla, ayant bien déjeuné et

fait une petite sieste, se tint sous le porche de l'église, entre deux cierges allumés, le capuchon rabattu sur le dos. Dans le campanile, les cloches carillonnaient. Frère Oignon tira lentement la cassette de son étui de soie et, avant de l'ouvrir, prêcha en l'honneur de l'ange Gabriel. Puis il souleva le couvercle. Plus de plume, des charbons. Il blasphéma, mais en pensée seulement et sans se troubler, ni « changer de couleur » : « O mon Dieu ! que ta puissance est grande ! » Suit alors un long discours bouffon où il raconte une mission qu'il fit jadis en une contrée de géographie fantastique, aux pays de *Truffia* et de *Buffia*, « où je trouvai, dit-il, beaucoup de nos frères et des moines des autres ordres », un véritable itinéraire à la Pantagruel. Un jour, le patriarche de Jérusalem lui a fait voir les plus étonnantes reliques, un doigt du Saint-Esprit, le toupet du séraphin qui apparut à saint François, une côte du *Verbum Caro factum est*, un rayon de l'étoile des Trois Mages, une ampoule pleine de la sueur de saint Michel. Puis, la fameuse plume, que le vénérable prélat lui a donnée. Elle est dans une petite châsse très semblable à une autre où sont renfermés des charbons sur lesquels fut rôti saint Laurent martyr. « Voyez, mes frères, l'admirable événement : dans deux jours, c'est la fête de saint Laurent, et voilà que le bon Dieu m'a fait apporter le reliquaire des saints charbons ! » Il entonne la *Laude* de saint Laurent, bénit la foule prosternée devant la relique, et, sur les chemises des hommes et les voiles des femmes, trace des croix avec ses charbons qui, « une fois réintégrés dans leur cassette, deviendront aussi gros qu'auparavant. » Giovanni et Biagio, qui avaient étouffé de rire durant le sermon et la cérémonie, se croisèrent comme les autres. Le soir même, ils rendirent la plume à frère Oignon et tous trois soupèrent joyeusement à l'hôtellerie, aux frais de saint Laurent, le diacre martyr.

V

Cette comédie du *Décaméron* est florentine par ses principaux personnages, comme par le théâtre de la plupart de ses intrigues. Boccace n'a bien connu, en Italie, ou plutôt il n'a aimé que la Toscane et Naples. Des Vénitiens, des Lombards, des Gênois, des Romains, des gens de la Romagne, il ne fait que des comparses ou des figures destinées aux mauvais coups, tels que Frà Alberto d'Imola. A Venise, à Gênes, à Pérouse, sont les avares, les imbéciles, les libertins grossiers. Il semble que Rome, veuve de son pape et de son grand monde ecclésiastique, n'ait pu fournir

au conteur ni un type, ni une scène originale. La satire placée dans la bouche d'Abraham, le juif de Paris, n'est formée que de traits généraux, de critiques abstraites, telles qu'il s'en rencontrait chez les écrivains ascétiques eux-mêmes, depuis Pierre Damien et saint Bernard. Le vide laissé par Rome au *Décaméron* a une réelle signification historique. Au temps de sainte Catherine de Sienne et des derniers pontifes d'Avignon, la pauvre ville éternelle, accablée de misères, oubliée par les pèlerins, n'était plus qu'une ruine immense, où se perdaient moins de vingt mille habitans. Les ronces croissaient sur le tombeau des Apôtres, et la vision mystique de Rome, tête du monde, *Roma caput mundi*, s'était retirée de la chrétienté.

Mais Boccace a vécu, dans Naples, les plus beaux jours de sa jeunesse. La vie napolitaine lui a dévoilé quelques-uns de ses secrets. Secrets de Polichinelle, à la vérité : ici, la vie populaire s'étale en plein air, le long de la Marine, au môle, sur les degrés des églises, à Santa Lucia, au beau milieu des ruelles fangeuses; aux paroles, ou plutôt aux clameurs, aux gestes et aux contorsions des personnes, il est aisé de deviner les mœurs intimes, le train accoutumé de la maison : de l'indigence et de la fourberie, toutes les dépravations d'une servitude séculaire, une religion d'idolâtres, l'hallucination constante du bien d'autrui, un monde très remuant et très perfide, d'une gaieté un peu maladive, un peuple amusant et pittoresque, à qui a manqué seulement la visite de Callot ou de Goya. Parmi les croquis de ces deux grands observateurs de la malice humaine, on trouverait plus d'une illustration au conte suivant de Boccace.

Un jeune Pérugin, Andreuccio, courtier en chevaux, s'est rendu, pour sa première expédition loin de sa montagne, à la foire de Naples, avec cinq cents florins d'or dans sa bourse. Il entre dans la bruyante fourmilière un dimanche soir, descend à l'hôtellerie, se renseigne et, le lendemain matin, se dirige vers le marché. Il montre à tout venant sa riche sacoche et fait sottement tinter ses florins.

Une Sicilienne jeune et belle, d'humeur complaisante, suivie d'une vieille jouant les suivantes de bonne maison, passe à travers la foule, entend la sonnerie des florins, décide qu'ils tomberont dans ses mains. Le hasard veut que la vieille, de son côté, reconnaisse Andreuccio, dont elle a servi jadis le père à Palerme et à Pérouse. Elle court au jeune homme, l'embrasse, le confesse, prend un rendez-vous à l'hôtellerie, puis elle rend à la Sicilienne ses précieuses informations. Celle-ci arrête son plan d'opération, occupe la vieille et la retient au logis et dépêche à

Andreuccio sa femme de chambre. Le Pérugin était assis seul à la porte de l'auberge, respirant l'air marin. « Messire, dit la soubrette, une noble dame de la ville voudrait bien vous parler. » Andreuccio, convaincu que c'est une bonne fortune qui lui sourit, suit la fille, qui le conduit en une rue équivoque, appelée *Malpertugio*, *Maupertuis*, le nom même du castel de notre vieux Renart. Au bas de l'escalier : « Madame! voici Andreuccio! » Et la dame apparaît au haut, richement vêtue, charmante; elle embrasse l'étranger sur le front, en versant des larmes de félicité. Elle l'entraîne dans sa chambre, toute parfumée de roses et de fleurs d'oranger; sur des traverses sont étendues des étoffes de soie, « selon la coutume napolitaine. » On s'assied au pied du lit, sur un coffre; commence une révélation que le jeune homme n'avait certainement point souhaitée : « Andreuccio, je suis ta sœur! Ton père a aimé ma mère, une veuve de Palerme, et nous a abandonnés, quand j'étais encore toute petite. » Suit tout un roman. Elle a épousé un gentilhomme de Girgenti qui, pour ses relations politiques avec le roi de Naples Charles II d'Anjou, fut chassé de Sicile par le roi Frédéric d'Aragon. Son mari s'est réfugié à Naples, mais le roi angevin l'a comblé de ses faveurs et a rétabli sa fortune. Ayant ainsi parlé, elle l'embrassa derechef et pleura sur le front du jeune homme. Andreuccio, naïf, ne doute point que sa vraie sœur ne soit à ses côtés, il met la dame au courant de ses affaires de famille. Il goûte alors une joie très pure.

Tous deux boivent fraternellement du vin grec et mangent des confitures. Le soir vient. Le Pérugin veut s'en retourner à l'hôtellerie où d'autres courtiers de chevaux l'attendent pour souper. La Sicilienne se récrie : « Quitter si tôt une sœur si chère! » Elle enverra plutôt un valet prévenir les gens de là-bas qui se mettront bien à table sans son frère. Andreuccio ne demande pas mieux que de demeurer; il soupe comme un prince et le repas dure jusqu'à la nuit noire. Mais, alors, il est trop tard pour s'aventurer à travers les rues dangereuses de Naples. Donc, le malheureux se résout à ne point sortir avant le jour de cette caverne. A minuit, la dame se retire « avec ses femmes », dans son appartement, laissant les fleurs d'oranger, le lit aux courtines soyeuses et un petit valet à son bien-aimé frère. Celui-ci retire ses vêtemens et s'apprête aux douceurs du sommeil.

Ici, se place un incident, d'une trivialité toute rabelaisienne, qu'il faut bien indiquer, car il importe à la suite de l'action. Souvenez-vous du premier acte du *Malade imaginaire*. Andreuccio a ouvert une petite porte donnant sur la chambre fleurie, et

indiquée par le petit valet. Une planche traîtresse s'effondre sous ses pas, et il tombe d'assez haut, mais sans se blesser, le long d'une muraille infâme, au fond d'une sorte de puits pratiqué entre deux maisons; il crie à l'aide; le petit valet court avertir sa dame et celle-ci s'empresse d'enlever les vêtemens du pauvre diable et la bourse aux florins d'or. Le Pérugin, désespéré, se hisse jusqu'à la crête d'un petit mur, descend dans la rue, retourne à la porte du logis, qu'il secoue de toutes ses forces, toujours criant et suppliant. Les voisins, réveillés, se montrent aux fenêtres; une servante de la Sicilienne, tout en se frottant les yeux, paraît à son tour. « Qui frappe en bas? — Ne me reconnais-tu pas? Je suis Andreuccio, frère de Mme Fleur de Lys. — Bonhomme, si tu as trop bu, passe ton chemin, je ne sais de quel Andreuccio tu radotes. » Elle referme sa fenêtre. L'autre, tout enragé, se saisit d'une grosse pierre et fait sonner la porte comme un tambour. Colère croissante des voisins qui voudraient bien dormir. « C'est indigne de faire à cette heure un tel vacarme à la porte des courtisanes. Va-t'en et retourne demain matin. »

Alors intervient à la fenêtre, avec une voix féroce et sonore, un personnage qui, jusqu'à présent, manquait à la fête, « un grand bachelier, la face couverte d'une épaisse barbe noire, qui bâillait comme s'il sortait du lit », le chevalier et surintendant de la belle. Il menace de rosser le Pérugin. Les voisins, à la vue de l'homme barbu, jugent que les choses se gâtent sérieusement. « Par Dieu, bonhomme, sauve-toi vite, si tu ne veux être assassiné sur la place. » Andreuccio, pris de peur, presque nu et se faisant horreur à lui-même, marche donc au hasard à travers Naples endormie. De loin, il aperçoit deux hommes qui cheminent avec une lanterne. Il les croit « de la famille de la cour », c'est-à-dire sbires de la police et se jette dans une masure. Ils y entrent, eux aussi, en faisant un étrange bruit de ferrailles, soupçonnent vite, sans l'avoir vu, la présence d'un tiers, et levant leur lanterne, découvrent notre déplorable héros.

Ces seigneurs étaient, de leur métier, tire-laine et crocheteurs de serrures. Ils se firent conter l'aventure. « C'est à la maison de Scarabone Buttafuoco, tu peux remercier Dieu de la chute qui t'a tiré de ce repaire; autrement, tu n'en serais jamais sorti vivant. Ne pleure pas sur tes florins perdus; tu n'en retrouveras pas un seul; viens avec nous; nous allons à une bonne affaire; pour ta part, tu récupéreras et au delà l'argent qu'on t'a volé. » Andreuccio répondit qu'il était leur homme. Or, la veille, on avait enseveli à la cathédrale, revêtu d'ornemens d'or, portant au doigt un admirable rubis, l'archevêque de Naples, Messer Filippo Minu-

tolo; il s'agissait simplement de dépouiller le cadavre. Le Pérugin, que sa détresse avait rendu stupide, les suivit. En chemin, l'idée vint aux voleurs qu'il ne serait point hors de propos de nettoyer leur compagnon. Un puits, muni de sa poulie et d'une corde sans seau, se présente; ils attachent Andreuccio et le descendent. Mais voilà que des sbires, pressés par la soif, se dirigent, eux aussi, vers le puits : les voleurs décampent et se glissent dans l'ombre à pas de loup : les sbires tirent la corde et ramènent le Pérugin en chemise, rafraîchi et purifié ; leur premier mouvement, à la vue de ce fantôme qui monte à eux, est de s'enfuir, en abandonnant leurs armes et leurs manteaux. Andreuccio se raccroche à la margelle : il rejoint ses amis qui retournaient au puits afin de l'en tirer. Tout en riant de la lâcheté des sbires, on se hâte vers Saint-Janvier. Ils entrent dans la cathédrale comme en un moulin, *assai leggiermente*, et vont droit au sarcophage épiscopal. Ils en soulèvent le couvercle et l'étançonnent, afin de livrer passage à un corps de voleur. Mais qui descendra, vivant, au sépulcre? « Ce n'est pas moi, dit chacun des trois associés. — Tu entreras, disent les deux bandits, ou nous t'assommerons. » Andreuccio, tout tremblant, se coule dans le tombeau. « Ces gens-là, pense-t-il, emporteront tout le trésor et se moqueront de moi : faisons-nous d'abord notre part. » Il se passe au doigt l'anneau pastoral et livre à ses complices tour à tour la croix d'or, la mitre, les gants brodés d'or, la chape, l'étole, jusqu'à la chemise du prélat. « Et l'anneau? » interrogent les deux autres. « Je ne trouve point d'anneau. » Nos voleurs font brusquement retomber le couvercle et s'en vont: Andreuccio essaie en vain de soulever, de la tête et des épaules, la pierre du sépulcre. Le voilà bien enfermé, jusqu'au jour du Jugement. Il mourra d'une mort horrible, sur le cadavre de l'archevêque. Et si, par hasard, on le délivre, il sera pendu en qualité de voleur et de sacrilège.

Une rumeur court sous les voûtes de Saint-Janvier. Il y a des gens qui vont et viennent dans les ténèbres et parlent bas. Ils se rapprochent du tombeau. Le Pérugin se meurt d'épouvante. On a soulevé et maintenu le couvercle, mais personne n'a le cœur de descendre sur le corps de Sa Grandeur. Après un long débat, un prêtre dit : « Vous avez peur? Craignez-vous donc qu'il ne vous mange? Les morts ne mangent pas les vivans. Moi, j'entrerai. » Le prêtre passe les jambes dans le sarcophage : Andreuccio se redresse et le tire vivement à lui. Le clerc impie pousse un hurlement de terreur et se jette hors de la tombe et toute la troupe s'enfuit « comme s'ils avaient cent mille diables

à leurs talons. » Notre homme ne s'attarde pas davantage à son douloureux tête-à-tête avec le mort. Il sort de la cathédrale, légèrement vêtu, une bague épiscopale au doigt. Le jour approchait. Il parvient au port et, de là, retrouve heureusement le chemin de son hôtellerie. L'hôte, un Napolitain de vieille race, lui conseille de filer sans retard sur la route de Rome; il ne demanda pas mieux que de suivre le conseil, étant rassasié des enchantemens de Naples, et trop heureux d'avoir échappé, en une seule nuit, à trois ou quatre morts diversement fâcheuses. Il rentra donc à Pérouse, riche d'expérience, rapportant non pas des chevaux, mais le rubis de l'archevêque.

Nous voici bien loin de la douceur et de l'ironie florentines. Ce conte est comique, non par l'esprit de finesse des personnages, gens de sac et de corde, mais par l'accumulation d'infortunes grotesques qui pleuvent sur l'enfant de Pérouse. C'est bien de l'art napolitain, une peinture chargée de couleurs crues, faites pour la lumière brûlante, une musique coupée de notes aigres et railleuses. Au petit théâtre populaire de San Carlino, la pièce, dominée et réglée par Polichinelle, se trouverait dans son cadre naturel, en présence de son vrai public. Mais l'on sait que les coups de bâton de cet idéal Napolitain sont parfois mortels. A Naples et sur les bords de la mer de Sicile, en vue de l'île azurée de Caprée, Boccace avait respiré l'air d'une des régions les plus tragiques du monde. Il put voir un jour, en 1343, le cadavre d'André de Hongrie, égorgé par l'amant de sa femme, la reine Jeanne, petite-fille du roi Robert d'Anjou. On lui conta là-bas bien des histoires d'amour où le crime se mêlait à la volupté, où la *vendetta* scélérate gâtait les fêtes les plus joyeuses. C'est à Naples, et non point à Florence, qu'il puisa l'inspiration des plus sombres drames du *Décaméron*.

ÉMILE GEBHART.

LE ROMANTISME

ET L'ÉDITEUR RENDUEL

I

EUGÈNE RENDUEL ET VICTOR HUGO

> Redis-nous cette guerre,
> Les livres faits naguère
> Selon le rituel
> De Renduel !
>
> THÉODORE DE BANVILLE.
> (*Aube romantique.*)

C'était pendant la Commune, à l'heure où tous les jeunes gens qui avaient pu fuir de la capitale afin de ne pas être enrôlés par les maîtres de Paris, erraient en province ou gagnaient l'étranger. « Va donc chez nos amis Renduel, » m'écrivirent un jour mes parens, demeurés obstinément dans la capitale. Eh oui, je savais bien que j'avais dans la Nièvre, aux environs de Clamecy, de vieux amis qui m'avaient vu naître et qu'on me menait poliment voir quand ils venaient, par hasard, à Paris; mais ils ne me semblaient pas très amusans, mes vieux amis Renduel; et le séjour que j'avais fait avec mes parens à Beuvron, vers ma quatorzième année, avait laissé dans mon esprit un souvenir peu récréatif. Et cependant je me décidai à aller leur dire bonjour. J'étais venu pour quatre ou cinq jours, pensais-je, à Beuvron ; j'y restai cinq semaines. Certes mes parens ne s'étaient

pas mépris sur l'accueil qui m'attendait là-bas. En voyant de quels soins j'étais entouré, je compris que j'avais mal répondu jusqu'alors, avec ma légèreté de jeune homme uniquement occupé de ce qui l'amuse, à la chaude amitié de mes hôtes; je sentis comment des vieillards retirés du monde, ayant eux-mêmes perdu une fille en bas âge, peuvent vouer une affection quasi paternelle à l'enfant d'anciens amis.

Certes la vie n'était pas trop gaie à Beuvron; mais il y avait quantité de livres. Sitôt que j'eus mis le nez dans la bibliothèque, je n'arrêtai plus de lire, et je fis connaissance avec toutes ces productions-types du romantisme, avec *Champavert* et *Madame Putiphar*, avec *les Intimes*, *Une Grossesse* et *Plick et Plock*. J'avais la révélation de tout un nouveau monde littéraire, et je m'y plongeai avec délices. Alors Renduel, heureux de me voir captivé par tous les ouvrages qui avaient rempli sa vie, évoquait peu à peu ses souvenirs, se remémorait une anecdote, une rencontre, ouvrait les tiroirs où il conservait les premières épreuves de ses chères gravures, allait chercher une vieille lettre, un traité jauni, et me mettait sous les yeux ces précieuses reliques du romantisme. Et plus il s'épanchait avec moi, plus je me sentais captivé par ces révélations, par ces exhumations surprenantes; plus le vieux libraire, alors, apportait de précision dans les faits qui lui revenaient en mémoire, enchanté qu'il était de trouver enfin quelqu'un à qui parler de ses travaux passés. Nos promenades, bientôt, ne furent plus qu'un prétexte à causeries, moi le questionnant toujours, lui me renseignant sans se lasser; le soir même, après dîner, quand certain détail, nouvellement arraché à sa mémoire, ne me semblait pas s'accorder avec un de ses précédens récits ou bien avec le résultat de mes lectures, je ne me gênais nullement pour lui faire part de mon doute et provoquer ainsi de nouvelles confidences. Bref, de ce long séjour à Beuvron date mon initiation au romantisme, à ses doctrines et à ses secrets.

A présent, presque tous ces livres, ces autographes, ces traités, ces dessins, ces gravures, ces tableaux sont arrivés entre mes mains, et si je n'ai pas rendu plus tôt publics des papiers qui ne changeront rien à l'histoire littéraire de notre temps, j'en conviens, mais qui en éclaireront certains petits côtés amusans, c'est que j'ai voulu, par convenance, attendre au moins que tous les gens dont il devait être ici parlé fussent passés de vie à trépas et même entrés dans l'histoire. Autant il aurait été déplaisant de paraître encenser des personnes vivantes, autant il aurait été peu délicat de jeter une lumière trop crue sur d'autres, mortes d'hier : dans les deux cas, mieux valait différer, et je pense avoir assez reculé la

publication de ce travail pour que mes récits ne puissent choquer personne et présentent un caractère impartial... Car mon seul mérite, ici, sera d'être exact en livrant tous les renseignemens vrais que je puis avoir sur une période de notre histoire littéraire très rapprochée de nous et déjà bien confuse à nos yeux.

I

LA CARRIÈRE D'UN ÉDITEUR ROMANTIQUE

Quelle existence fut jamais mieux remplie que celle de ce petit libraire qui partit de la position la plus humble pour arriver au succès par le travail et la volonté, dont la vie fut intimement mêlée à la période littéraire la plus intéressante du siècle, et qui, inconnu d'abord et ne connaissant personne, sut, en peu d'années, grouper autour de lui toutes les forces vives de la littérature et des arts ! Pierre-Eugène Renduel était né le 23 novembre 1798, au gros village de Lormes, situé sous les montagnes, aux confins des bois du Morvan. Ses parens, de petits bourgeois campagnards, n'avaient que des ressources assez modiques pour élever leur nombreuse famille : aussi, dès que le garçon fut en âge de s'occuper, le placèrent-ils comme clerc chez un notaire de Lormes. Renduel s'attacha à son patron et put bientôt lui prouver, d'éclatante façon, son affection et son dévoûment. Lorsque arrivèrent les événemens de 1815, le fils de cet officier ministériel, compromis par ses opinions politiques, dut se sauver et se cacha dans les bois du Morvan, aujourd'hui encore si profonds et alors presque impénétrables. C'était Renduel qui, connaissant sa retraite, lui portait ce dont il avait besoin, vivres et vêtemens ; quelquefois même, il passait les nuits auprès de lui.

En 1816, il suivit ses parens, qui allaient habiter Clamecy, et entra comme clerc chez un avoué de cette ville. Il travailla dans cette étude jusqu'à l'heure où il fut pris par la conscription ; mais il n'eut pas plutôt goûté de l'état militaire qu'il en fut las : il obtint facilement de se faire remplacer en ce temps de paix réparatrice et put aussitôt rentrer dans la vie civile. Il se rendit alors à Paris, où il brûlait de tenter la fortune, et se présenta chez un petit libraire, auquel un ami commun l'avait adressé. Celui-ci, qui n'avait besoin d'aucun commis pour faire son modeste commerce, consentit seulement à l'employer jusqu'au jour où il trouverait une place tant soit peu lucrative. Renduel entra peu après dans une grande librairie, mais découvrit bientôt que l'on n'y usait pas des procédés les plus délicats envers les sou-

scripteurs, alléchés par de magnifiques annonces. Ces façons peu loyales choquèrent vivement la nature honnête et un peu rude du jeune homme, qui sortit aussitôt de cette maison : c'était peu après 1820.

A cette même époque, un ancien militaire, épris des opinions libérales, venait d'installer, rue de la Huchette, une librairie où il voulait publier surtout des ouvrages déplaisans au gouvernement et combattant les idées religieuses en faveur sous la Restauration. Le colonel Touquet obtint alors une réputation éphémère en répandant, au meilleur marché possible, des livres d'opposition politique et religieuse, — entre autres les œuvres de Voltaire et de Rousseau, — auxquels l'esprit de parti donna dans l'instant beaucoup de vogue. De cette célébrité passagère, il ne reste aujourd'hui que deux titres inséparables : le *Voltaire-Touquet* et les *Tabatières à la Charte*. Ces dernières, qui se vendaient à bas prix, étaient de simples tabatières sur le couvercle desquelles toute la Charte était reproduite en lettres minuscules, avec figures allégoriques, imprimées en lithographie par Godefroy Engelmann : c'était encore un procédé d'opposition, afin que les priseurs eussent toujours sous les yeux les droits écrits du citoyen français. Les royalistes répondirent à cette manœuvre en faisant fabriquer d'autres tabatières, avec le testament de Louis XVI et le portrait du roi-martyr ; mais le succès populaire était acquis et assuré aux *Tabatières-Touquet*.

Renduel entra, en 1821, chez le colonel Touquet, avec les idées duquel ses enthousiasmes de jeune homme s'accordaient sur plus d'un point. Les affaires de la librairie amenaient fréquemment le nouveau commis dans les bureaux de M. Laurens, imprimeur-libraire de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice (aujourd'hui rue Bonaparte, de la rue du Vieux-Colombier à la rue de Vaugirard). Là, il eut occasion de voir plusieurs fois l'une des filles de l'imprimeur, la cadette, et la demanda en mariage : cette union allait se faire, et Renduel devait même succéder à son beau-père, lorsqu'un premier malheur, la mort de Mme Laurens, vint entraver l'accomplissement de ces beaux projets.

Le colonel Touquet avait très bien su profiter de son succès au point de vue commercial ; mais sa vogue ne tarda pas à baisser, dès que l'on reconnut que ses éditions, ayant le seul avantage de ne pas coûter cher, étaient fautives et peu soignées. Il en parut de beaucoup meilleures qui rendirent le débit des siennes presque nul ; et, ses affaires allant de mal en pis, il dut enfin se réfugier en Belgique. Comme la librairie de Touquet commençait à décliner, bien qu'elle se fût transportée dans un quartier plus vivant,

à la galerie Vivienne, M. Laurens engagea son futur gendre à faire quelques voyages pour mieux se mettre au courant des affaires. Renduel entra alors chez Hautecœur jeune, dont la librairie était rue de Grenelle-Saint-Honoré (aujourd'hui rue J.-J. Rousseau, de la rue Saint-Honoré à la rue Coquillière); il espérait bientôt se marier et s'établir, mais il comptait sans les intrigues de gens qui avaient intérêt à ce que l'imprimerie passât en d'autres mains que les siennes. Il en arriva comme ceux-ci voulaient : M. Laurens transmit son brevet d'imprimeur à Honoré de Balzac. Ce nouveau contretemps ne devait pas arrêter Renduel, qui persista dans ses vues et finit par l'emporter : Mlle Laurens devint Mme Renduel (1).

A partir de ce moment, Renduel redoubla de zèle, pour mettre un peu d'aisance dans son ménage, et il fut vaillamment secondé par sa femme, qui, en digne fille d'imprimeur, lisait et corrigeait tous les ouvrages en cours d'impression. Grâce à leur activité commune, à leur ardeur au travail, ils purent élever peu à peu leur librairie au premier rang. C'est au courant de l'année 1828 que Renduel installa, au numéro 22 de la rue des Grands-Augustins, « ce cabinet de librairie » qui devait être, peu d'années après, le rendez-vous de toutes les célébrités littéraires et artistiques de l'époque, et surtout des chefs de file et des disciples enthousiastes de l'école romantique. Il débuta de la façon la plus modeste, en publiant un tout petit code (format in-32), puis des *Contes* de Berquin, de moitié avec un ami, et d'autres ouvrages de peu d'importance.

C'est seulement en 1830 que son nom commença à se répandre dans le monde des lettres. Il avait eu, en effet, le mérite de pressentir quelle force, quel avenir il y avait dans le mouvement littéraire qui ne faisait que de naître, et il eut l'adresse de grouper autour de lui tous ces écrivains, aujourd'hui célèbres, alors modestes débutans, qui allaient frapper à la porte des différens libraires pour leur glisser subrepticement quelques volumes de prose ou de vers. L'habileté de Renduel consista à les appeler tous à lui par des propositions plus avantageuses et à publier franchement leurs ouvrages, au lieu d'en produire timidement un

(1) Mme Renduel, qui survécut treize ans à son mari et mourut au château de Beuvron le 14 juillet 1887, à près de quatre-vingt-six ans, était née à Paris le 21 septembre 1801, au n° 211 de la rue d'Argenteuil, où son père avait alors sa maison d'imprimerie. Mlle Rose-Célestine Laurens de Pérignac (son père avait abandonné ce second nom pendant la Révolution et ne l'avait jamais repris) était la plus jeune des enfans de l'imprimeur et remarquablement jolie; malgré les rides qui sillonnaient son visage, on retrouvait en elle, jusqu'à l'âge le plus avancé, des traces de sa rare beauté.

ou deux comme le faisaient les autres éditeurs. Étant venu trop tard dans la librairie pour posséder les premières productions de ces écrivains, il eut le rare talent de les attirer à lui, de les enlever aux libraires qui avaient mis au jour leurs livres de début, de retirer l'un à Ladvocat, l'autre à Gosselin, celui-ci à Paulin, celui-là à Levavasseur; de publier, sans distinction d'auteur, tous les ouvrages d'un mérite réel, laissant au hasard ou au public le soin de décider lesquels auraient le plus de succès et le dédommageraient des pertes occasionnées par les autres.

Dans son aperçu historique sur la librairie française, Werdet, un ancien éditeur bien connu des bibliophiles, caractérise en ces termes la révolution littéraire commencée sous le règne de Charles X et qui reçut une impulsion irrésistible de la révolution politique de 1830 : « Avec l'émeute comprimée, avec le repos forcé imposé à ces chaleureuses imaginations, le culte de la vieille forme classique dut se refroidir, et un avenir littéraire plus en rapport avec les circonstances fut avidement recherché. Lamennais avec ses *Paroles d'un croyant*, Paul Lacroix avec ses *Soirées de Walter Scott*, qui obtinrent un brillant succès, ouvrirent à deux battans à la génération nouvelle, l'un les portes de la philosophie, l'autre celles du roman. Deux horizons se découvrirent à la foule nombreuse des littérateurs en herbe, tels que les Léon Gozlan, les Eugène Sue, les Alphonse Royer, les Alphonse Karr et mille autres encore... » C'est précisément Renduel qui produisit dès l'origine ces deux ouvrages, — comment Werdet n'a-t-il pas un mot de souvenir pour son ancien confrère? — et, par un heureux retour, ce furent ces deux publications qui mirent à flot la librairie de Renduel et en assurèrent la vogue par leur retentissement.

Le livre du Bibliophile Jacob datait d'avant le changement de régime. Renduel avait édité, dès 1829, ses *Soirées de Walter Scott à Paris*, — ce curieux recueil des chroniques de France du XIVe au XVIe siècle, demeuré le type des romans de chevalerie romantique, — et qui est précédé d'une gravure-caricature si bien dans le goût du temps, où le Bibliophile Jacob est représenté en robe de chambre, en culotte courte, des bas déchirés tombant sur les talons, feuilletant de vieilles chroniques dans un cabinet rempli d'in-folio poudreux, de tentures et d'armures moyen âge. Quant aux *Paroles* de l'abbé de Lamennais, c'est seulement en 1833 que parut chez Renduel la première édition de ce livre de révolté, de cette sorte de plainte biblique adressée au nom des classes souffrantes aux heureux et aux puissans du jour, de cet ouvrage qui rendit définitive la scission du prêtre avec la cour de

Rome, qui attira enfin sur lui les foudres du pape Grégoire XVI, le condamnant, dans une encyclique solennelle, comme auteur avoué d'un « livre peu considérable, mais d'une immense perversité ».

Combien d'ouvrages de mérite Renduel fit-il paraître! Combien d'auteurs de génie ou de talent virent leur premier livre édité par lui, ou le vinrent successivement trouver par la force même des choses! Victor Hugo d'abord, puis Sainte-Beuve, Lamennais, Théophile Gautier, Henri Heine, Paul et Alfred de Musset, Gérard de Nerval, Alfred de Vigny, Jules et Paul Lacroix, Charles Nodier, Pétrus Borel, Frédéric Soulié, Eugène Sue, Léon Gozlan, Alphonse Royer, d'Ortigue, le vicomte d'Arlincourt, Michel Masson, Louis de Maynard, Raymond Brucker, etc.

Il fallait alors un rare esprit d'initiative, presque de l'audace, pour publier les écrits de Heine et les contes d'Hoffmann. C'est Renduel qui, le premier, demanda à Henri Heine, alors connu seulement par quelques articles de la *Revue des Deux Mondes*, de réunir en un volume ses études sur notre pays; de là le premier ouvrage de Heine paru en 1833 et intitulé : *De la France*. Le succès n'avait pas trompé l'attente de l'éditeur, qui traita ensuite avec Henri Heine pour publier ses œuvres complètes, et qui les fit paraître effectivement, au courant des deux années suivantes, en cinq volumes, dont un sur *la France*, deux sur *l'Allemagne* et deux de *Reisebilder*. Et ce qui prouve qu'il y avait alors un certain mérite à apprécier Henri Heine, quelque courage à l'accueillir, c'est que dix ans plus tard, quand Renduel eut pris ses quartiers définitifs à sa campagne, Heine fut très embarrassé de trouver un éditeur. Hachette n'avait pris qu'en dépôt le restant de l'édition de Renduel, et Heine, redevenu libre de placer ses ouvrages où il voudrait, les alla proposer à Charpentier. Or, celui-ci, qui n'était pourtant pas un homme ordinaire, écrivait dans ce temps à Renduel : « J'ai parcouru les ouvrages de Heine, que j'avais fait prendre, avec votre petit mot, chez Hachette, et franchement, ça n'est pas bon. C'est du dévergondage politique, philosophique, etc., sur tous les points enfin; et l'esprit qui s'y trouve quelquefois sent diablement le cruchon de bière. C'est d'un étudiant allemand échauffé. Je suis fâché de ne pouvoir les imprimer, car j'aurais eu du plaisir à vous compter encore quelques piles d'écus de 5 francs; mais c'est impossible. » Effectivement, Charpentier n'édita jamais les ouvrages de Heine, qui fut tout heureux et tout aise, à la fin, de rencontrer un second Renduel en la personne de Michel Lévy (1).

(1) Lettre de Hachette à Renduel du 12 octobre 1840; lettres de Charpentier à Renduel des 14 octobre et 9 décembre 1841. — Je pourrais insister sur les rap-

Lorsque Renduel, l'esprit séduit et charmé par les contes d'Hoffmann, avait décidé de les faire tous traduire, il s'était adressé, pour cette tâche délicate, à Loève-Veimars, et il avait eu la main heureuse, à ne juger que le talent de l'écrivain, dont la remarquable traduction est devenue classique. Cette longue publication obtint une vogue considérable, ne dura pas moins de cinq ans, de 1829 à 1833, et s'étendit jusqu'à vingt volumes, tandis qu'une traduction rivale, celle de Théodore Toussenel, suscitée par ce succès inespéré et commencée seulement un an plus tard, s'arrêta à douze volumes d'égale contenance. L'édition des *Contes d'Hoffmann*, publiée par Renduel, était aussi bien une œuvre de luxe qu'une œuvre littéraire; car, outre une notice historique de Walter Scott sur l'humoriste allemand, elle renfermait un beau portrait, dessiné par Henriquel-Dupont d'après une silhouette d'Hoffmann par lui-même, puis deux vignettes de Tony Johannot, l'une tirée du conte de *Maître Floh* et l'autre représentant le chat Murr.

Sue et Soulié contribuèrent aussi à la prospérité de l'entreprise de Renduel. S'il ne publia du second qu'une réédition des *Deux Cadavres*, il eut en revanche la primeur de deux des plus célèbres romans du premier. Au moment où Renduel entra en rapports avec Eugène Sue, celui-ci venait de quitter la carrière maritime pour s'essayer dans la littérature, après avoir exercé la chirurgie dans les armées de terre et de mer, parcouru l'Espagne, les Antilles, la Grèce et assisté enfin à la bataille de Navarin. Renduel commença par rééditer *Atar-Gull*, publié d'abord chez Vimont, puis il fit paraître, coup sur coup et à un an de distance, les deux grands romans maritimes de *Plick et Plock* et de *la Salamandre*. *Plick et Plock* était le premier ouvrage d'imagination sur la vie maritime qui fût écrit en France, et il avait d'abord paru dans un recueil littéraire, *la Mode*, mais il retrouva en volume le succès retentissant qu'il avait obtenu en feuilletons, et la vogue de ces récits fut telle qu'elle établit définitivement la réputation naissante du romancier.

ports d'amitié qui unirent toujours Charpentier à Renduel, celui-ci ayant conservé quelques lettres charmantes du premier; mais je me contenterai, pour le moment, de donner ici un simple éclaircissement bibliographique. Le livre de Heine sur *la France* parut isolément en 1833; mais, quand Renduel dut publier ensuite les *Reisebilder*, il voulut réunir toutes les œuvres de Heine sous une rubrique générale. Il marqua donc les *Reisebilder* comme tomes II et III; la seconde édition de *la France* (réédition fictive, car le titre seul était changé) forma le tome IV, puis *l'Allemagne* les tomes V et VI. La série est complète ainsi, et l'on y chercherait vainement le tome Ier, qui n'a jamais paru. Renduel voulait peut-être attribuer cette place à *la France* ou à quelque autre ouvrage en un seul volume, mais le fait est qu'elle resta toujours vacante.

En 1837, c'est-à-dire au plus fort de sa réputation, Renduel avait transféré sa librairie au numéro 6 de la rue Christine, tout près de son premier domicile. Mais ce n'était pas sans porter atteinte à sa santé qu'il avait pu arriver à ce succès inespéré: son activité infatigable avait usé ses forces, si bien que les médecins lui conseillèrent, d'un avis unanime, de se retirer à la campagne. Un peu avant 1840, il acheta le château et la terre de Beuvron, situés dans l'étroite et charmante vallée du Beuvron, à trois lieues au-dessus de Clamecy, dans un pays où il n'y avait alors que des sentiers abrupts, difficiles à gravir, même à cheval. Cette propriété, d'ailleurs assez étendue et bien placée au bord de la rivière, avait, surtout à ses yeux, le grand mérite de le ramener dans son pays natal, aux confins du Morvan, à quelques lieues de Lormes. Renduel ne se décida pas tout d'abord à abandonner complètement Paris, tant était grand pour lui l'attrait de la vie militante, et il se contenta d'aller passer plusieurs mois chaque année à la campagne; mais, n'ayant pas tardé à s'apercevoir que sa santé dépérissait dès qu'il rentrait à la ville, il dut renoncer absolument à la librairie et se retirer à Beuvron.

L'arrivée d'un homme d'intelligence et d'action fut une bonne fortune pour ce pays, encore très arriéré. Renduel, qui avait en lui un besoin incessant de s'occuper, reporta toute son activité sur la culture et oublia les jouissances de la vie littéraire pour les plaisirs de la vie rustique; uniquement préoccupé de la prospérité de ses terres et de ses troupeaux, obtenant des prix aux comices, révélant aux gens de la campagne les inventions modernes et discutant avec eux, se mettant en frais d'éloquence persuasive afin de les décider à adopter quelque instrument nouveau qui leur faisait peur. Les paysans, ou du moins la plupart d'entre eux, reconnurent bien vite les qualités de cet homme excellent, parfois brusque et grondeur, mais si dévoué, et chaque fois qu'ils purent nommer eux-mêmes leur maire, ils ne manquèrent pas de le choisir. Élu à diverses reprises maire de Beuvron, Renduel apporta à ses fonctions municipales le zèle qu'il mettait en toute chose, et s'y donna tout entier. Il veillait à mieux employer les fonds de secours, ne soutenant que les véritables indigens, afin de pouvoir les secourir tous; il usait de sa légitime influence, souvent avec succès, pour obtenir des chemins praticables; il en traçait même et en exécutait avec les seules ressources de la commune. Il donnait encore l'exemple du courage en refusant de fuir devant l'épidémie cholérique, afin de ne pas augmenter l'effroi des paysans attachés au sol. Durant la dernière guerre enfin, étant tout nouvellement renommé maire, il bravait cet hiver ri-

goureux, malgré ses soixante-treize ans, et courait tous les jours du canton à la sous-préfecture pour veiller aux intérêts de sa petite commune. Bien qu'il dût aller presque chaque année aux eaux, pour soigner une ancienne maladie de foie, Renduel était encore alerte et solide lorsqu'il fut subitement frappé d'une paralysie partielle. La maladie parut un instant céder devant un traitement énergique, mais une seconde attaque, plus violente, l'emporta le 19 octobre 1874. Il approchait de ses soixante-seize ans.

Depuis que Renduel s'était retiré à la campagne, il avait peu à peu perdu de vue ses anciennes relations de Paris. Dans les premiers temps de son séjour à Beuvron, quelques lettres d'affaires venaient encore le déranger des travaux des champs, mais ces derniers échos de la vie passée n'avaient pas tardé à s'éteindre; et l'éditeur à la mode de 1830 s'était si bien incarné dans le campagnard, s'était si complètement isolé, que tous avaient oublié et le lieu de sa retraite et jusqu'à son nom; la plupart le croyaient mort. Mais lui n'oubliait pas les écrivains qu'il avait édités ou poussés vers le succès, et quand une de ces brillantes intelligences s'éteignait, il en ressentait vivement le contre-coup; la mort des derniers survivans, celle de Sainte-Beuve, de Jules Janin, l'avait péniblement affecté, et surtout celle de Théophile Gautier.

Tel j'ai connu Renduel vers la fin de sa carrière, tel je le voyais encore un mois avant sa mort. Il était foncièrement bon, dévoué, affectueux, cachant son excellente nature sous des dehors bourrus, fuyant le monde et ne se dépensant pas en vains témoignages d'amitié, mais aimant d'autant plus vivement ceux qu'il aimait. Pendant les quinze plus belles années de sa vie, il se trouva mêlé à ces luttes ardentes qui ont jeté le plus vif éclat, et il y prit une part active, convaincue: là est le secret du succès de son entreprise. Le souvenir de sa librairie est impérissable : il se lie intimement à l'histoire du mouvement littéraire de notre siècle, et le nom d'Eugène Renduel y restera attaché comme l'est celui de Claude Barbin à la littérature du XVIIe siècle. Cet honneur est mérité, car il sut servir les intérêts des lettres, et c'est justice que son nom soit toujours prononcé avec ceux des écrivains qu'il a publiés et patronnés : il fut pour eux mieux qu'un éditeur ordinaire, un allié et un ami.

II

VICTOR HUGO

J'apprends tout à la fois, mon cher éditeur, que vous vous êtes battu, que vous avez été blessé, et que votre blessure est guérie. Si elle l'est, en effet, comme je l'espère, venez me voir un de ces soirs, dîner avec moi, par exemple. Si vous ne pouvez sortir, écrivez-moi comment vous allez. J'irais vous voir et m'informer de vos nouvelles, si je n'étais en plein travail, c'est-à-dire en prison dans une idée.

Votre ami
VICTOR H.

Ce 4 juin.

Tel ce petit billet sans façon, tels cent autres ou deux cents qui n'ont d'autre prix que celui de la signature et qui pleuvaient tous les jours chez Renduel. Quand celui-ci mourut, un journal, le propre journal de Victor Hugo, *le Rappel*, parla de lui sur ce ton dégagé : « Les familiers de Victor Hugo prétendent qu'Eugène Renduel avait gagné 200 000 francs rien qu'avec *Notre-Dame de Paris*. Deux cent mille francs, c'était une grosse somme pour l'époque en question. Il a publié de bonnes, mais aussi de mauvaises choses. Dieu fasse paix à son âme ! »

Cela demande explication. Victor Hugo étant de beaucoup le plus illustre entre tant d'écrivains célèbres édités à la librairie romantique par excellence, on croit généralement que c'est lui qui fit la fortune de Renduel : il n'en est rien. D'abord Hugo vendait ses ouvrages extrêmement cher en s'appuyant sur le grand succès remporté par ses premiers recueils de vers bien avant que Renduel n'eût monté sa maison d'édition. Celui-ci, en effet, ne put avoir dès l'origine que trois des volumes de poésies : *les Feuilles d'automne, les Chants du Crépuscule* et *les Voix intérieures*, tandis qu'il mit en vente les premières éditions de cinq drames : *Marion Delorme*, *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor* et *Angelo*. J'ajouterai, pour être complet, les deux volumes de *Littérature et Philosophie mêlées*.

Renduel avait un intérêt évident à réunir en faisceau dans son magasin toutes les œuvres du poète, afin de devenir son éditeur exclusif, et il y arriva au prix de sacrifices pécuniaires qui n'étaient pas toujours suivis de bénéfices. Hugo se faisait payer également cher ses poésies et ses drames, mais autant les unes avaient de succès, autant les autres se vendaient mal, même *Marion*, même *le Roi s'amuse*, en sorte que le libraire perdait forcément d'un côté ce qu'il gagnait de l'autre. J'ai sous les yeux l'état des

sommes comptées à Victor Hugo par Renduel du mois d'octobre 1835 à la fin de 1838, et le total de cette seule liste s'élève à 43 000 francs. Ce chiffre semblera peu considérable aujourd'hui, rapproché du prix exorbitant que le maître exigea pour *les Misérables* et *les Travailleurs de la Mer;* c'était au contraire une somme extrêmement élevée, même répartie sur trois années, au temps où Gautier s'estimait trop heureux de céder *Mademoiselle de Maupin* pour 1 500 francs.

Il faut lire les traités rédigés avec une minutie extrême et surchargés de ratures restreignant encore les droits du libraire, pour avoir une idée des conditions léonines que le poète imposait dès lors à ses éditeurs et dont il exigeait l'exécution à une minute, à un centime près. Le premier traité conclu avec Renduel, — celui pour *Marion Delorme*, signé le 20 août 1831, soit neuf jours après la première représentation au théâtre de la Porte-Saint-Martin, — est un des plus simples : l'éditeur avait le droit de tirer autant d'exemplaires qu'il voudrait par série de 500, en payant 2 francs par exemplaire à l'auteur qui paraphait tous les titres, les gardait chez lui, ne les livrait que contre argent donné d'avance, par série de 500, et devait rentrer dans sa propriété au bout d'un an. Les conditions sont sensiblement plus dures pour les quatre autres drames que Renduel acheta dès l'origine, mais, à quelques chiffres près, elles sont identiques pour *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor* et *Angelo :* je me réserve d'en reparler un peu plus loin.

Les 4 000 premiers exemplaires des *Feuilles d'automne* furent payés 6 000 francs, toujours pour une seule année. Le poète ne traitant jamais que pour un délai très court, dès que cette période finissait, le libraire se voyait forcé de signer de nouvelles conventions, ne fût-ce que pour empêcher l'auteur de porter telle ou telle œuvre à un autre éditeur qui, en donnant le livre à meilleur compte, aurait arrêté net le débit des exemplaires restant en magasin. Tous ces traités et renouvellemens, accumulés à la file, atteignirent bien vite à un chiffre énorme qui montait toujours d'année en année. En 1835, le libraire paya 9 000 francs le droit de réimprimer les *Odes et Ballades*, *les Orientales* et *les Feuilles d'automne*, pour dix-huit mois, et de vendre pendant un an les premiers exemplaires d'un nouveau recueil : *les Chants du Crépuscule*. Et dès que ce traité approche de sa fin, Renduel en signe un autre où il payait 11 000 francs le droit de republier les quatre recueils durant dix-huit nouveaux mois ainsi que le volume à venir des *Voix intérieures* pendant une seule année.

Il n'est question ici que des poésies, mais les drames et les

romans n'étaient pas oubliés. En février 1832, Renduet traitait avec Hugo pour réimprimer ses romans, publiés originairement par divers éditeurs: *Bug-Jargal*, *Han d'Islande*, *le Dernier Jour d'un condamné* et *Notre-Dame de Paris* avec deux chapitres nouveaux (1). Les conditions étaient les mêmes pour tous ces ouvrages: quinze mois de délai, un franc par exemplaire, tirage de 1 000 exemplaires, sauf pour *Bug-Jargal* réduit à 750. Si ces conventions n'étaient pas trop dures, c'est que Renduel, à ce qu'il m'a dit lui-même, avait regimbé contre les propositions d'Hugo qui ne demandait pas moins de 6 000 à 8 000 francs en raison du grand succès de *Notre-Dame*, publiée auparavant chez Gosselin. Au mois de mai de la même année 1832, l'éditeur s'engageait, par traité écrit en entier de la main d'Hugo, à publier *Littérature et Philosophie mêlées* à 2 000 exemplaires et avec dix-huit mois de délai, en payant 6 000 francs s'il y avait deux volumes et 3 000 s'il n'y en avait qu'un : il y en eut deux.

Enfin en juillet 1835, Renduel, qui avait déjà tant à payer à Hugo pour ses poésies, œuvres critiques ou romans, concluait avec lui un nouveau traité en vue de rééditer *Notre-Dame de Paris*, toujours en trois volumes et à 11 000 exemplaires, puis la collection de ses sept drames depuis *Cromwell* et *Hernani* (2) jusqu'à *Angelo*, en six volumes (*Marie Tudor* et *Angelo* n'en formant qu'un) et à 3 300 exemplaires. Pour écouler cette énorme quantité de livres, il avait trois ans et demi pour le roman et seulement dix-huit mois pour les drames; enfin il payait à l'auteur la bagatelle de 60 000 francs, dont 10 000 comptant et le reste échelonné jusqu'à la fin de décembre 1838. Arrivé à ce point, Renduel s'aperçut qu'en suivant plus longtemps cette progression incessante, il irait droit à la ruine : il jugea donc prudent de s'arrêter, et quand parurent *Ruy Blas* et *les Rayons et les Ombres*, il passa la main à Delloye (3).

(1) C'est alors que Renduel fit sa magnifique édition de *Notre-Dame* avec douze belles gravures de Boulanger, de Raffet, de Camille Rogier, de Tony et d'Alfred Johannot. Cette édition était en trois volumes in-8°, mais l'éditeur s'était expressément réservé le droit de publier deux mille exemplaires (sur les onze mille) en un seul volume, genre keepsake anglais, pour le jour de l'an. Renduel avait fait tirer pour lui, sur grand papier de Chine, chacune de ces deux éditions; elles sont aujourd'hui en ma possession ainsi que la collection complète des douze gravures avant la lettre et sur papier fort à très grandes marges.

(2) La première édition de *Hernani* avait paru chez Mame en 1829. Étourdi par le bruit qu'on faisait autour de ce drame, le libraire, à ce que m'a dit Renduel, avait fait la folie de le payer 6 000 francs. Ce fut autant de perdu, la vente ayant couvert tout juste les frais de publication.

(3) A ce moment-là, d'ailleurs, toutes les œuvres antérieures de Victor Hugo, portant l'indication des deux librairies Renduel et Delloye, subirent un rabais considérable, de moitié ou même des deux tiers, selon qu'elles étaient de vente plus ou

Victor Hugo faisait volontiers largesse de ses ouvrages, parfois même en les revêtant d'une reliure assortie, et l'on tenait soigneusement compte à la librairie des exemplaires et des frais de reliure à porter au compte de l'auteur; mais il ne paraît pas que Renduel les réclamât très vivement, le moment venu, car je possède une facture dressée pour tous les exemplaires que le poète avait pris ou fait relier de novembre 1835 à janvier 1837, et elle est restée telle quelle entre les mains du libraire : elle s'élève à 239 volumes et à 179 francs de reliure. Quelques détails curieux : le 20 août 1836, Victor Hugo faisait envoyer au curé de Fourqueux ses œuvres complètes en vingt volumes, reliées pour 40 francs : c'est à Fourqueux, près Saint-Germain-en-Laye, que la famille Hugo allait en villégiature et que la jeune Léopoldine Hugo fit sa première communion. Le 22 mars 1837, il adressait ses *Feuilles d'automne*, brochées, à Henri Journet, et le 2 avril ses deux volumes d'*Odes et Ballades*, brochés, à Auguste Vacquerie. Le 17 du même mois, Auguste de Châtillon était gratifié des six volumes de drames, brochés, et le 23, M[lle] Taglioni recevait en hommage *Notre-Dame de Paris* en trois volumes, reliés pour 8 francs; enfin, le 18 mai Bernard de Rennes recevait à la fois *Han d'Islande* et les *Odes*, *Cromwell* et *Hernani*, brochés. Le 18 juillet 1837, Hugo adressait à M. de Féletz *les Voix intérieures*, brochées, et le 31 du mois de juin, il avait fait le même cadeau à Chateaubriand. Voilà pour les envois les plus significatifs.

Une révélation toute littéraire pour clore ces questions d'intérêt, qui ont bien leur importance quand il s'agit d'ouvrages de cette valeur. J'ai vu, de mes yeux vu, le traité en date du 25 août 1832, par lequel Victor Hugo s'engageait à réserver à Renduel les trois mille premiers exemplaires d'un grand roman intitulé *le Fils de la Bossue* aux conditions antérieurement stipulées pour d'autres ouvrages avec Renduel ou Gosselin. Rien que deux articles, le second atténuant le premier en établissant qu'aucun délai n'était fixé à l'auteur pour la remise du manuscrit. Renduel, on le sait, n'eut jamais à publier *le Fils de la Bossue*, non plus que *la Quiquengrogne* ou *le Manuscrit de l'Évêque*, pour lequel il avait pareil engagement de l'auteur et qui devint l'épisode de l'évêque Myriel dans *Fantine*, des *Misérables*. Lorsque l'éditeur Lacroix traita avec Hugo pour *les Misérables*, il fut averti par

moins facile. On en trouve le détail dans les journaux du temps : *Notre-Dame*, en trois volumes, se vendait 12 francs au lieu de 22 fr. 50; chaque volume de poésies, 4 francs au lieu de 7 fr. 50 et 8 francs; chaque drame, 2 fr. 50 au lieu de 7 fr. 50 et 8 francs, etc. On voit que cette diminution confirme ce que Renduel m'a dit sur le débit très lent des drames et ouvrages en prose comparé à celui des poésies et de *Notre-Dame de Paris*.

l'auteur qu'il devrait s'entendre avec Renduel pour racheter le droit de publication des deux premiers volumes; mais il n'en coûta pas à Lacroix la grosse somme de 30000 francs, comme on l'a dit un jour, en plus des droits payés à Victor Hugo. La négociation fut des plus faciles; Lacroix alla trouver Renduel dans sa retraite de la Nièvre et l'entente se fit rapidement entre eux, sans débat d'aucune sorte : Renduel reçut en tout et pour tout 8000 francs (1).

J'arrive au *Roi s'amuse*, sur lequel il convient d'insister.

J'ai dit plus haut que les traités conclus par Hugo avec Renduel pour *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor* et *Angelo* étaient comme identiques. En voici les conditions principales: tirage à 2000, plus 200 de mains de passe et 50 réservés pour l'auteur; — tous les exemplaires devant être revêtus de la griffe de Victor Hugo; — mise en vente dix jours seulement après la première représentation, sauf consentement de l'auteur pour abréger ce délai; — l'auteur rentrant de droit dans sa propriété au bout d'une année à dater de la mise en vente, ou même auparavant, si les deux mille exemplaires étaient épuisés avant ce délai; — comme prix, enfin, 4000 francs, toujours échelonnés en quatre termes, variables selon les traités, mais ainsi fixés pour *le Roi s'amuse :* 1000 francs comptant, 1000 le lendemain de la mise en vente, et 2000 en deux billets, l'un à six, l'autre à douze mois de l'acte signé.

Dans le traité visant *le Roi s'amuse*, — et seulement dans celui-là, — un article additionnel prévoyant le cas où la censure interdirait la représentation du drame, annulait le traité dans cette hypothèse et portait que l'auteur serait tenu de restituer à l'éditeur l'argent et les billets reçus. Cela prouve absolument que Victor Hugo, qui joua si bien la surprise et la colère indignée

(1) A propos de *la Quiquengrogne*, on lit ce qui suit dans la *Revue de Paris* (n° de septembre 1832) : « M. Victor Hugo, dont le dernier drame, *le Roi s'amuse*, est en répétition, doit publier cet automne un nouveau volume de poésies et deux romans. Le premier, qui a pour titre *la Quiquengrogne*, a été acheté 15000 francs par les libraires Charles Gosselin et Eugène Renduel. Ce titre a quelque chose de bizarre. Qu'est-ce que *la Quiquengrogne?* Nous avons entendu faire déjà si souvent cette question que nous sommes heureux de pouvoir répondre par un document à peu près officiel. Voici l'extrait d'une lettre de M. Victor Hugo lui-même à ses éditeurs : « *La Quiquengrogne* est le nom populaire de l'une des tours de Bourbon-« l'Archambault. Le roman est destiné à compléter ses vues sur l'art du moyen âge, « dont *Notre-Dame de Paris* a donné la première partie. *Notre-Dame de Paris*, c'est « la cathédrale; *la Quiquengrogne*, ce sera le donjon. L'architecture militaire, après « l'architecture religieuse. Dans *Notre-Dame* j'ai peint plus particulièrement le moyen « âge sacerdotal; dans *la Quiquengrogne*, je peindrai plus spécialement le moyen « âge féodal, le tout selon mes idées, bien entendu, qui, bonnes ou mauvaises, sont à « moi. *Le Fils de la Bossue* paraîtra après *la Quiquengrone* et n'aura qu'un volume. » — *La Quiquengrogne* et *le Fils de la Bossue*, autant en emporta le vent.

après l'interdiction, pressentait ce coup rigoureux dès le 30 août 1832, jour où fut signé le traité avec Renduel, c'est-à-dire à une époque où les pourparlers avec la Comédie-Française étaient à peine entamés : en effet, c'est seulement dans sa lettre du 7 septembre au baron Taylor que Victor Hugo prend jour pour aller lire sa pièce à la Comédie, et qu'il ébauche une distribution des rôles.

L'ouvrage fut interdit comme Hugo le prévoyait, comme il l'espérait peut-être. Et cependant Renduel, loin d'user du droit qu'il avait de répéter l'argent ou les billets déjà remis au poète, le paya intégralement. Le 5 septembre, soit six jours après le traité signé, Hugo lui donnait quittance « de la somme de trois mille francs, en mille francs comptant et deux billets de mille francs chacun, payables l'un en février, l'autre fin août prochain », ce qui était strictement conforme au traité. Puis le 5 décembre, — soit le lendemain de la mise en vente et malgré l'interdiction, — Renduel lui payait les mille francs encore dus et recevait en échange un reçu définitif des quatre mille francs stipulés pour prix du *Roi s'amuse*... Est-il beaucoup d'éditeurs qui en eussent fait autant (1) ?

Suivent trois lettres se rapportant au procès du *Roi s'amuse*. Une seule est datée, mais il n'est pas malaisé de placer les deux autres à leur rang exact. Elles furent, toutes les trois, écrites entre l'interdiction du drame au Théâtre-Français (23 novembre 1832) et l'audience du Tribunal de Commerce (19 décembre) où l'auteur, ayant Odilon Barrot comme conseil, présenta lui-même la défense de sa pièce et de ses intérêts. Le poète était déjà passé maître en l'art si délicat de la réclame ; il en maniait les ressorts avec un art infini, mettant son éditeur en avant pour se couvrir lui-même et lui recommandant bien de faire recopier les *notes* qu'il adressait aux journaux, de peur que son écriture ne fût reconnue.

Première lettre :

J'ai vu hier au soir Carrel, tout est convenu. Il a été excellent. Je vous conterai la chose en détail. Sainte-Beuve peut faire l'article comme il le

(1) Ces chiffres, tirés de papiers indiscutables, font bonne justice de la fable inventée par Hugo, sans mauvaise intention, je m'imagine, et transcrite par son secrétaire, M. Richard Lesclide, dans les *Propos de Table de Victor Hugo*. D'après lui, Renduel devait tirer *le Roi s'amuse* à deux mille exemplaires (ce qui est exact) et payer 1 franc l'exemplaire (ce qui est faux) ; seulement Renduel aurait déclaré un tirage de vingt mille au ministère de l'intérieur, et Victor Hugo, instruit par hasard du fait, se serait fait délivrer par Renduel confus un bon de 20 000 francs, représentant juste 1 fr. par exemplaire. Ce n'est pas 20 000 francs qu'il toucha, mais 4000 francs, soit exactement le prix convenu pour les deux mille exemplaires, et cela par pure générosité de son éditeur.

voudra et le porter aujourd'hui avec le fragment de préface. Carrel mettra tout. Carrel veut en outre un grand article politique pour un de ces jours sur l'affaire. Vous savez que c'est Odilon Barrot qui plaidera pour moi : venez me voir.

Voici quelques lignes pour le *Journal des Débats*, qu'un de nos amis m'a fait (*sic*) hier au soir. Elles sont en trop grosses lettres, ce qui serait ridicule. Vous ferez bien de les recopier et de les porter tout de suite.

Tout à vous,

VICTOR H.

Aux *Débats*, au *National* — et ailleurs. Car durant les trois semaines qui s'écoulèrent entre l'arrêté ministériel et le jugement commercial, de petites notes bien senties plurent dans les bureaux de rédaction, et les feuilles de l'opposition négligeaient la guerre et le siège d'Anvers pour publier des réclames dans le goût de celle-ci : « *Le Roi s'amuse*, drame de M. Victor Hugo, dont les représentations ont été défendues par ordre du ministre, paraîtra lundi sans remise à la librairie d'Eugène Renduel. *On assure que plus de mille exemplaires sont retenus d'avance.* »

Deuxième lettre, du lundi 3 décembre :

Voyez Sainte-Beuve et les journaux.

Tâchez, mon cher éditeur, de venir demain à dix heures, déjeuner avec moi. J'ai mille choses importantes à vous dire. Il faudrait que nous allassions ensemble chez votre agréé pour que l'assignation au théâtre soit donnée dès demain. Tout cela est convenu avec Odilon Barrot, que j'ai vu ce matin.

Apportez-moi en même temps :

Un exemplaire du *Roi s'amuse*, un exemplaire de *N.-D. de Paris*, pour Bernard de Rennes qui s'est si puissamment entremis dans l'affaire.

Un exemplaire du *Roi s'amuse*, un exemplaire de *Marion de Lorme*, pour Odilon Barrot.

Je crois que nous allons faire un bruit du diable.

La troisième et dernière lettre est du lundi 17 décembre, avant-veille de l'audience.

C'est mercredi que je plaide.

Je crois, mon cher éditeur, qu'il est important pour vous, pour moi, pour le retentissement du livre et de l'affaire, que la chose soit énergiquement annoncée la veille par les journaux. Voici sept petites notes que je vous envoie, en vous priant d'user de toute votre influence pour qu'elles paraissent demain dans les sept principaux journaux de l'opposition. Vous ferez bien de les porter vous-même et d'en surveiller un peu l'insertion. Faites-en d'autres copies et ajoutez-y une ligne pour votre livre, si vous voulez. Je me repose de ceci sur vous, n'est-ce pas? Vous comprenez combien c'est important. Répondez-moi un mot et venez donc dîner avec moi un de ces jours.

Votre ami,

VICTOR HUGO.

Voudrez-vous aussi remettre à la bonne *six* exemplaires du *Roi s'amuse* sur mon reste?

Les notes sus-indiquées furent immédiatement données aux journaux d'opposition, qui les publièrent tous le 18 décembre au matin. Voici celle insérée au *Courrier Français :*

C'est décidément mercredi 19 à midi, que sera appelé, devant le Tribunal de Commerce, le procès de M. Victor Hugo contre la Comédie-Française pour *le Roi s'amuse*. M. Odilon Barrot plaidera pour l'ouvrage si illégalement arrêté par le ministère. *M. Victor Hugo compte prendre aussi la parole*. Le succès de lecture que le drame obtient et la mesure arbitraire du gouvernement donnent à cette audience un grand intérêt de curiosité.

Ce devait être là la rédaction-type, ce journal étant le plus serviable de tous envers Hugo et son éditeur; mais il suffisait d'y changer quelques mots pour dissimuler l'origine commune: on ne fera pas mieux soixante ans plus tard.

Une des dernières fois que Renduel passa par Paris, il dînait avec sa femme au restaurant Magny lorsque Gautier vint à entrer. Les deux amis, ravis de se revoir, entamèrent alors une longue causerie à bâtons rompus, parlant de leur jeune temps avec une volubilité extrême, évoquant à la file le souvenir de tant d'amis morts ou perdus dans la foule. « Vous souvient-il, dit tout à coup Gautier, qu'autrefois, chez Victor, le rôti était toujours brûlé? — Certes oui, on l'attendait tandis qu'il s'oubliait chez Juliette. » Hugo demeurait alors au n° 6 de la place Royale (aujourd'hui place des Vosges), et la belle actrice de la Porte-Saint-Martin, tout auprès, rue du Pas-de-la-Mule (aujourd'hui rue des Vosges, entre la place des Vosges et le boulevard Beaumarchais). Ces dîners d'Hugo n'avaient rien de cérémonieux; ils étaient le plus souvent improvisés pour prolonger la causerie commencée. Les convives étaient d'habitude quelques visiteurs retenus par la maîtresse de maison et qui se faisaient un devoir de rester par égard pour Mme Hugo, ainsi délaissée par son mari : celui-ci s'attardait souvent de deux heures, et le dîner reculait d'autant. Un jour que Renduel hésitait à rester, prévoyant le retard habituel et le jugeant trop long pour son estomac : « N'ayez pas peur, lui dit Mme Hugo pour le garder auprès d'elle; le dîner sera exact; Victor reviendra sûrement de bonne heure, il me l'a promis. » Renduel demeura : ce soir-là, on ne dîna qu'à neuf heures.

La liaison d'Hugo avec Juliette Drouet (de son vrai nom Julienne-Joséphine Gauvain) ne faisait alors que de commencer; elle a duré, comme on sait, jusqu'au dernier jour, la maîtresse ayant complètement supplanté l'épouse auprès du poète et n'ayant

cessé de demeurer avec lui, même en exil. Mais dès l'origine de ces relations, Mme Hugo n'en était plus à faire son apprentissage des caprices galans de son mari; elle les connaissait mieux que personne et s'y résignait, tant était grande son admiration, sa dévotion pour le maître et l'époux. Hugo était dans le plus fort de sa passion pour Juliette, lorsque sa fille Léopoldine, qui fut plus tard Mme Charles Vacquerie, atteignit l'âge de la première communion. Les Hugo passaient l'été à Fourqueux et voulurent faire de cette cérémonie, fixée au 8 septembre 1836, une véritable fête de famille, où tous les amis intimes seraient conviés, Renduel et Gautier en première ligne. Aussitôt après le dîner, le maître de la maison s'éclipse, et l'on apprend bientôt qu'il a couru prendre la voiture de Paris. Les convives se récrient sur cette fuite inattendue: Hugo, disent-ils, aurait bien pu les attendre et revenir avec eux; mais ils se rappellent bientôt que toutes les places de la diligence étaient retenues dès le matin et qu'eux-mêmes n'en avaient pu louer que pour le dernier départ. « Ne faites pas attention, leur dit tristement Mme Hugo, Victor saura bien se tirer d'embarras; vous n'avez pas pu avoir de places pour vous, il saura en trouver une à tout prix pour aller là où il va. »

Tous les amis de la maison déploraient l'abandon où Hugo laissait sa femme, et tous auraient pu le lui reprocher, tous hormis celui qui avait profité de ses absences pour s'installer en son lieu et place (1). Et ce fut celui-là qui parla. Sainte-Beuve, un beau jour, — c'était en 1835, lorsque *les Chants du Crépuscule* parurent chez Renduel, — ne se tint plus de colère en voyant le poète confondre en la même page l'éloge de sa famille et celui de sa maîtresse, chanter alternativement les joies du foyer domestique et les enivremens de l'amour en des pièces brûlantes du souvenir de Juliette. Il devait parler de ce nouvel ouvrage à la *Revue des Deux Mondes*, et la moindre convenance lui commandait de

(1) On ne se permettrait pas de faire allusion à ces relations si Sainte-Beuve lui-même ne les avait contées par le menu dans un recueil de poésies imprimé plus tard pour quelques amis, on ne sait trop à combien d'exemplaires. Ce volume, sans nom d'auteur ni d'éditeur, porte simplement pour titre : *Livre d'amour*, Paris, 1843, avec cette épigraphe de Dante en regard : *Amor ch'a nullo amato amor perdona.* Sainte-Beuve, par la suite, détruisit ce livre et recommanda à ses amis de brûler les exemplaires qu'ils retrouveraient, mais il ne put pas se résigner à le sacrifier en entier et republia plus de la moitié des pièces — 25 sur 45 — dans les deux volumes de ses *Poésies complètes* (Michel Lévy, 1863). Livre rare s'il en fut que ce *Livre d'amour* et dont quelques exemplaires ont passé en vente dans ces derniers temps à des prix très élevés. M. Pons en a tiré bon profit pour deux ou trois chapitres de son curieux livre : *Sainte-Beuve et ses inconnues* (chez Ollendorff, 1879) et M. E. Lemaître, un bibliophile avisé, vient de publier à ce sujet une brochure intéressante, avec une lettre-préface de M. Arsène Houssaye et un autographe de Sainte-Beuve (*Le Livre d'amour*, Reims, chez Michaud, 1895).

s'abstenir; il n'en fit rien et résolut, au contraire, de souligner combien il était scandaleux de mettre en quelque sorte sous la protection de la femme légitime, par la pièce finale à elle adressée, un livre tout imprégné de la passion la plus vive pour la maîtresse. Il écrivit alors et fit paraître un article, véritable modèle de louange circonspecte et de critique acerbe, où il multipliait les restrictions sur le développement du génie poétique d'Hugo, lui qui avait proclamé si haut ses étonnantes facultés créatrices dans un précédent compte rendu des *Feuilles d'Automne*. Il y avait déjà quatre ans de cela et l'admiration du critique avait diminué en même temps que l'estime de l'ami. Il s'agissait d'ailleurs pour lui d'aboutir à ce paragraphe, où l'allusion est à peine voilée et porte à chaque coup :

«... Les douze ou treize pièces amoureuses, élégiaques, qui forment le milieu du recueil dans sa partie la plus vraie et la plus sincère sont suivies de deux ou trois autres, et surtout d'une dernière, intitulée *Date lilia*, qui a pour but, en quelque sorte, de couronner le volume et de le protéger. Littérairement, ces pièces finales, prises en elles-mêmes, sont belles, harmonieuses, pleines de détails qui peuvent sembler touchans. En admirant dans le voile l'éclat du tissu, il nous a paru toutefois qu'il y a eu parti pris de le broder de cette façon pour l'étendre ensuite sur le tout. Cette mythologie d'*anges*, qui a succédé à celle des *nymphes*, les *fleurs de la terre* et les *parfums des cieux*, un excès même de charité aumônière et de petits orphelins évoqués, tout cela nous a paru, dans ces pièces, plus prodigué qu'un juste sentiment de poésie domestique n'eût songé à le faire. On dirait qu'en finissant l'auteur a voulu jeter une poignée de lis aux yeux. Nous regrettons que l'auteur ait cru ce soin nécessaire. L'unité de son volume en souffre; son titre de *Chants du Crépuscule* n'allait pas jusqu'à réclamer cette dualité. Le même manque de tact littéraire (au milieu de tant d'éclat et de puissance!) qui plus haut, nous l'avons vu, lui a fait comparer l'harmonie de l'orgue à *l'eau d'une éponge* et parler du sourire *fatal* de la résignation à propos de Pétrarque, lui a inspiré d'introduire dans la composition de son volume deux couleurs qui se heurtent, deux encens qui se repoussent. Il n'a pas vu que l'impression de tous serait qu'un objet respecté eût été mieux honoré et loué par une omission entière. »

Cet article jeta Victor Hugo dans une violente colère, et un duel faillit s'ensuivre entre le critique et le poète. Celui-ci ne tarissait pas sur la défection de Sainte-Beuve, et contait partout ses griefs contre celui qui osait bien dire que *les Chants du Crépus-*

cule manquaient « d'harmonie et de délicate convenance (1). » Les propos de Sainte-Beuve, d'autre part, n'étaient pas faits pour apaiser la querelle, encore qu'il ne s'exprimât pas avec tout le monde aussi violemment qu'avec Renduel. « Cette immoralité est honteuse, clamait-il tout rouge, et bien que j'aie été autrefois l'ami d'Hugo, je lui flanquerais volontiers ma main par la figure. » Mme Hugo, de son côté, s'épanchait avec Renduel, son confident habituel dans la peine, et le suppliait de tout mettre en œuvre afin d'empêcher un duel probable et prochain. Renduel la calmait de son mieux; mais les deux ennemis, surtout le critique, étaient toujours très montés l'un contre l'autre. Ils se rencontrèrent un jour chez Villemain, alors ministre de l'Instruction publique, et Sainte-Beuve évita de se trouver près d'Hugo : « Je lui aurais lancé quelque chose à la tête! » disait-il avec une emphase terrible. Il s'exagérait d'ailleurs et sa vaillance et le danger; il s'en fut trouver Renduel et lui remit non sans émotion un paquet cacheté renfermant des manuscrits et son testament, avec mission de l'ouvrir si le malheur voulait qu'il fût tué par Hugo. Renduel reçut gravement ce dépôt, mais chercha à rassurer le fougueux critique : « Est-ce qu'un duel est possible entre vous deux, entre *deux poètes?* » Là-dessus, Sainte-Beuve s'en alla, tout ragaillardi.

Et ce duel entre « deux poètes » n'eut pas lieu, pas plus que celui dont Hugo, précédemment, avait été menacé par Vigny. Voici dans quelles circonstances : Buloz, en ce temps-là, traitait fort bien l'auteur d'*Eloa* et donnait volontiers des extraits de ses nouveaux ouvrages, mais il se gardait d'en faire autant pour Hugo. Celui-ci se plaignait un jour en termes peu flatteurs pour Vigny, qu'il semblait rejeter au dernier rang; alors, Buloz lui expliqua avec sa rudesse habituelle les motifs de la réserve qu'il gardait à son égard : s'il ne publiait jamais de fragment de ses ouvrages, lui dit-il tout net, c'est qu'il était assuré de recevoir le lendemain une quittance à solder, et qu'il n'avait pas l'habitude de payer les services qu'il rendait. Cette conversation aurait dû rester secrète; mais le monde littéraire est aussi bavard que curieux. Finalement, les propos désobligeans d'Hugo revinrent à Vigny, qui, en sa qualité d'ancien officier, voulut en tirer réparation par les armes; mais cette ferraillade aurait été extravagante, et les témoins, dont Renduel, traînèrent si bien les choses en longueur que Vigny finit par se calmer, sans avoir seulement égratigné son détracteur (2).

(1) Cet article, qui parut à la *Revue des Deux Mondes* en novembre 1835, se retrouve en entier dans le premier volume des *Portraits contemporains* (Paris, Didier, 1846).

(2) La rupture de Sainte-Beuve avec Hugo a inspiré à Henri Heine une de ses facéties les plus plaisantes : « ... Presque tous ses anciens amis l'ont abandonné

Je reviens à Juliette. Elle était, paraît-il, d'une beauté accomplie, et Gautier a tracé d'elle, dans l'ancien *Figaro*, un brillant portrait qui finissait ainsi : « Le col, les épaules, les bras sont d'une perfection tout antique chez mademoiselle Juliette; elle pourrait inspirer dignement les sculpteurs, et être admise au concours de beauté avec les jeunes Athéniennes qui laissaient tomber leurs voiles devant Praxitèle méditant sa Vénus. » Sa principale création fut la princesse Negroni, de *Lucrèce Borgia*, et Théophile assure qu'elle y jeta « le plus vif rayonnement ». Hugo, de son côté, termine ainsi ses remerciemens aux acteurs : « Certains personnages du second ordre sont représentés à la Porte-Saint-Martin par des acteurs qui sont du premier ordre et qui se tiennent avec une grâce, une loyauté et un goût parfaits dans le demi-jour de leurs rôles. L'auteur les en remercie ici. Parmi ceux-ci, le public a vivement distingué mademoiselle Juliette. On ne peut guère dire que la princesse Negroni soit un rôle : c'est, en quelque sorte, une apparition. C'est une figure belle, jeune et fatale, qui passe, soulevant aussi son coin du voile sombre qui couvre l'Italie au seizième siècle. Mademoiselle Juliette a jeté sur cette figure un éclat extraordinaire. Elle n'avait que peu de mots à dire, elle y a mis beaucoup de pensée. Il ne faut à cette jeune actrice qu'une occasion pour révéler puissamment au public un talent plein d'âme, de passion et de vérité. »

Quelques mois après, Hugo confiait à Mlle Juliette le rôle important de Jane dans *Marie Tudor;* mais cette fois la comédienne fut tellement inférieure à sa tâche qu'elle dut, sous prétexte d'indisposition, céder le personnage à Mlle Ida, et cela dès le second soir : « L'actrice qui remplissait le rôle de Jane, écrit méchamment la *Revue de Paris*, l'a cédé, ce qui l'a beaucoup *indisposée*, à Mlle Ida... » Mais l'auteur consola sa bien-aimée de cette déconvenue en proclamant pour les âges futurs « qu'elle avait montré dans ce rôle un talent plein d'avenir, un talent souple, gracieux, vrai, tout à la fois pathétique et charmant, intelligent et naïf. »

C'est à cette époque, ou peu s'en faut, que se rapportent les

(Victor Hugo), écrit-il à Auguste Lewald en mars 1838, et, pour dire la vérité, l'ont abandonné par sa faute, blessés qu'ils étaient par cet égoïsme, très nuisible dans le commerce social. Sainte-Beuve lui-même n'a pu y résister; Sainte-Beuve le blâme aujourd'hui, lui qui fut jadis le héraut le plus fidèle de sa gloire. Comme en Afrique, quand le roi de Darfour sort en public, un panégyriste va criant devant lui de sa voix la plus éclatante : « Voici venir le buffle, véritable descendant du buffle, le « taureau des taureaux; tous les autres sont des bœufs : celui-ci est le seul véritable « buffle! » Ainsi Sainte-Beuve, chaque fois que Victor Hugo se présentait au public avec un nouvel ouvrage, courait jadis devant lui, embouchait la trompette et célébrait le buffle de la poésie. »

trois billets suivans adressés à Renduel, dont deux sont de la main d'Hugo :

Voici les quelques lignes que vous m'avez promis de faire passer au *Courrier Français*. Je compte sur votre bonne amitié.

V. H.

Mlle Juliette, cette jeune artiste pleine de beauté et de talent, que le public a si souvent applaudie à la Porte-Saint-Martin, est sur le point de quitter ce théâtre. Plusieurs administrations dramatiques lui font en ce moment des offres d'engagement. Il est probable que c'est à la Comédie-Française que Mlle Juliette donnera la préférence. Son talent, si digne et si intelligent, l'appelle à notre premier théâtre.

Renduel envoya cette note au journal, — non sans l'avoir fait copier pour ne pas compromettre Hugo, — et quelques jours après il recevait la réponse suivante, en date du 1er février :

Mon cher ami,

Il m'est impossible de mettre la note que vous m'avez envoyée dans le *Courrier*. Quand je vous verrai, je vous expliquerai les nombreux motifs de cette *impossibilité*. L'un d'eux est la crainte de choquer un de mes collaborateurs qui porte, dans ses articles *Théâtres*, un jugement tout différent sur la personne. Chez nous, tous les collaborateurs sont amis et s'entendent entre eux ; ils sont, je puis le dire, consciencieux : ainsi il ne serait pas bien de se mettre en contradiction aussi ouverte.

Dans toute autre circonstance, je suis votre tout dévoué,

MOUSSETTE.

Remarquez la date de la réponse (1er février) ; rappelez-vous qu'*Angelo* fut joué à la Comédie-Française le 28 avril 1835, un an et demi après *Marie Tudor*, et vous saurez en quelle année cette lettre fut écrite ; vous comprendrez pourquoi le poète tenait tant à faire entrer Juliette aux Français : c'était pour lui confier quelque rôle, peut-être celui de la camériste Dafné qui fut créé par Mlle Thierret, alors toute jeune et toute mignonne. Hugo n'en arriva pas à ses fins, et « la princesse Negroni » ne put jamais forcer les portes du Théâtre-Français.

ADOLPHE JULLIEN.

LA QUESTION ARMÉNIENNE

Et d'abord, y a-t-il une question arménienne? Étrange point d'interrogation à poser au plus fort d'une crise dont tout le monde s'accorde à affirmer les origines purement arméniennes. Il n'en est pas moins vrai que le problème avec lequel l'Europe est aux prises serait peut-être moins insoluble si, au lieu d'être arbitrairement rétréci et en quelque sorte étranglé, il avait, dès le premier jour, été posé avec l'ampleur que les événemens n'ont pas tardé à lui donner. Non, il n'y a pas de question arménienne : il n'y a qu'une grande et redoutable question d'Orient, dont celle-là n'est que l'une des faces multiples; et même, à vrai dire, il n'y a pas de question d'Orient séparée de l'ensemble complexe des difficultés qui pèsent sur l'Europe moderne. La question d'Orient est avant tout et par-dessus toute chose une question d'Occident, et la solution en dépend, non pas des données plus ou moins simples qu'offre l'état intérieur de l'empire ottoman, mais du rapprochement, de la confrontation et de la comparaison attentive des intérêts, des droits, des forces, des craintes et des aspirations des grandes puissances de l'Europe.

La question d'Orient! Elle est née le jour où l'Europe a cessé d'être hantée par le cauchemar de la marée montante de l'Islam, — le jour où, au lieu d'invoquer comme elle le faisait encore, dans les prières liturgiques rédigées au XVI[e] siècle, l'assistance divine contre la peste, la famine, les tremblemens de terres, les inondations et le *Turc*, elle a commencé à voir dans le fléau de Dieu un élément de son équilibre.

Cette maladie chronique d'un empire qui ne peut ni vivre ni mourir a eu d'étranges effets sur l'attitude des peuples voisins de la Turquie. Ils se sont donné pour but de maintenir le plus longtemps possible en vie un État en pleine dissolution. En même temps ils n'auraient pu, sans renier leur passé, retirer leur protection à leur ancienne clientèle des nationalités chrétiennes, à qui

les unit une solidarité sentimentale, et qui ne font que leur rendre le sincère hommage de l'imitation en cherchant à s'affranchir.

Bizarre situation! Ces mêmes médecins qui entourent le lit de l'*Homme malade* et qui lui prescrivent et lui administrent sinon des remèdes, du moins des calmans et des anesthésiques, sont en même temps les hommes d'affaires qui ont mandé à son chevet ses héritiers futurs et qui s'occupent déjà, avant qu'il ait rendu le dernier soupir, de régler le partage de sa succession. C'est l'Europe qui a semé les germes de l'amour de la liberté dans l'âme des Grecs, des Serbes, des Roumains, des Bulgares, aujourd'hui des Arméniens; c'est elle qui est intervenue pour leur procurer une indépendance d'abord limitée, puis complète : et c'est elle qui monte la garde autour de ce qui reste de l'empire ottoman et qui s'efforce de maintenir dans l'obéissance, en la faisant tolérable, les populations encore sujettes!

Ainsi la diplomatie est contrainte à des prodiges d'équilibre ou plutôt d'équilibriste. Elle est condamnée à un opportunisme absolu, si l'on peut allier ces deux mots. Elle est forcée de pratiquer le culte du fait accompli. Par là elle se donne l'apparence de pousser aux pires excès en sens opposé, — d'encourager tout ensemble les Turcs à sauvegarder leur suprématie par tous les moyens, puisqu'une fois perdue, ils ne la recouvreront jamais, et les rayahs à secouer le joug par tous les moyens, puisqu'une fois affranchis, ils ne seront plus réasservis. C'est immoral : c'est inévitable.

Ici se trouve le point où se rejoignent et se compliquent mutuellement les deux ordres de problèmes qui occupent la diplomatie contemporaine. D'un côté, les affres d'une décomposition graduelle, la lutte sans espoir de races qui ont cessé d'être dominantes contre des races, longtemps asservies, qui ont cessé de se sentir inférieures ; de l'autre, les maladies de croissance d'une santé trop drue, les excès de vitalité de l'Europe, les conflits d'ambition, les rivalités d'appétit territorial de nations pleines de vie, débordantes de forces et également résolues à se tailler leur part — et une large part — dans le gâteau colonial. Voilà le double pôle autour duquel tourne l'activité de la diplomatie contemporaine. Heureuse encore si les deux terrains étaient strictement délimités et n'empiétaient pas fréquemment l'un sur l'autre; si, par exemple, l'occupation indéfiniment prolongée de l'Égypte n'avait pas son contre-coup sur le règlement de la question du Congo ou du Soudan et si la prise de possession accélérée de l'Afrique ne réagissait pas fatalement sur la politique des puissances à l'égard de la Turquie.

Lorsque, vers la fin de l'automne 1894, le bruit commença à se répandre sourdement en Europe d'un massacre dont le vilayet

de Bitlis aurait été le théâtre dans le cours des mois de juin et de juillet précédens, personne ne pouvait prévoir la gravité de cet incident, ni que c'étaient les destinées mêmes de l'empire ottoman tout entier qui allaient être mises en jeu. Il s'agissait d'une région fort éloignée, presque inaccessible, profondément inconnue. Pendant longtemps force fut de se contenter de rumeurs vagues, aussitôt démenties.

Peu à peu toutefois, par bribes et morceaux, par brefs fragmens de récits et par aveux involontaires, la vérité se fit jour. On apprit qu'à la suite de mouvemens imprudens de la population arménienne du Sassoun, district montagneux du vilayet de Bitlis, un conflit s'était produit entre ces paysans chrétiens et une tribu kourde du voisinage. Le pacha de Bitlis voulut faire du zèle. Il rassembla des troupes et les lança contre les villageois chrétiens du Sassoun. La répression fut terrible. Elle fut sauvage. Les soldats de l'armée régulière rivalisèrent de férocité avec les irréguliers des tribus kourdes. Ce fut un massacre général. Hommes, vieillards, enfans, femmes, périrent en grand nombre : celles-ci après avoir subi les plus odieux outrages. Tout cela se faisait avec ordre ou plutôt par ordre, sous les yeux des autorités supérieures. On eût dit qu'une consigne, partie de haut, avait été donnée d'exterminer les Arméniens de ces régions. De quelque côté qu'ils tournassent les yeux, ils ne rencontraient que des bourreaux, point de protecteurs ni de juges.

D'où venait cette explosion de fanatisme? Comment les Turcs, d'ordinaire fatalistes, passifs et tolérans, s'étaient-ils portés à ces excès? Sans doute il faut faire la part de la surprise et de la colère. Il paraît bien avéré que les Arméniens du Sassoun auraient tiré les premiers. Suite et couronnement d'une sourde agitation née vers 1888, entretenue et propagée par des agens de toute sorte et de toute nationalité, et qui avait déjà éclaté à Constantinople en juin et juillet 1890. Ce n'était toutefois là qu'un incident dans une histoire bien plus ancienne.

Le haut plateau qui s'élève par terrasses successives jusqu'à une altitude moyenne de 1500 à 2000 mètres et qui s'adosse aux contreforts du Caucase comme pour servir de rempart entre l'Asie Mineure et la masse énorme du continent asiatique : c'est l'Arménie. Région montagneuse semée de pics élevés; sillonnée de l'est à l'ouest de gorges profondes au fond desquelles coulent des cours d'eau dont plusieurs deviennent de grands fleuves; creusée de trois grandes dépressions où s'étalent de vastes lacs, vraies mers intérieures; l'Arménie est en quelque sorte l'articulation par laquelle se rattache au gros tronc asiatique le long bras qu'il tend vers l'Occident. Un trait capital de sa constitution phy-

sique, c'est la large brèche qu'ouvrent dans ses bastions, au nord, à l'est, et au sud, les quatre grands fleuves qui prennent leur source sur son sol. Ainsi l'Arménie, jetée au carrefour des grands chemins de deux continens, n'a pas eu le privilège d'être hermétiquement close par la nature.

Ses montagnes, si elles opposent un obstacle presque insurmontable à la constitution permanente d'une forte unité politique, s'abaissent trop aisément devant l'invasion. Les voies de pénétration abondent jusqu'au cœur du pays. Ces Alpes asiatiques ne sauraient être l'inviolable forteresse d'une Helvétie orientale, retranchée derrière son enceinte continue. Toute l'histoire d'Arménie était écrite d'avance dans ce trait de sa configuration. Si la rudesse du climat, la pauvreté relative du sol, la difficulté des communications, étaient faites pour rebuter les ambitions des conquérans, la situation du pays en faisait la route nécessaire des peuples en marche vers le littoral enchanteur de l'Anatolie. Aussi bien l'Arménie dut-elle servir de passage et de champ de bataille tour à tour à tous les grands peuples guerroyans de l'antiquité et des temps modernes. Que ce soit à Suse, à Ninive, à Babylone, à Antioche, à Rome, à Trébizonde ou à Constantinople que les princes de ses dynasties nationales aient dû rendre hommage, toujours est-il que pendant les quelques siècles de l'existence de l'Arménie en corps de nation, elle ne jouit pas d'un seul jour d'indépendance.

L'Islam apparaissait sur la scène. Ce fut la cohésion nationale elle-même qui succomba devant ce nouvel ennemi. Un coin s'enfonça au cœur même du pays. Les Kourdes, sortis en masse de la province limitrophe du Kourdistan, adoptent l'Islam et s'établissent en suzerains plus ou moins errans en Arménie. L'Arménie devint le théâtre d'une lutte acharnée entre les Persans et les Turcs. Cette guerre, qui ne dura pas moins de trois siècles, acheva de ruiner le pays. Elle fit passer le brigandage dans les mœurs. L'Arménie contemporaine se constituait peu à peu : lente et douloureuse évolution qui ressemblait plus à une agonie qu'à la croissance d'un peuple.

Cependant, l'aube des temps nouveaux et des jours meilleurs allait se lever de l'autre côté du Caucase. La Russie descendait pas à pas les pentes de la grande chaîne de montagnes qui sert de frontière à l'Europe et à l'Asie. Plus d'un sixième du total de la superficie de l'Arménie historique appartient aujourd'hui à l'empire russe. Un peu moins d'un sixième, au sud-est, est demeuré à la Perse. La Turquie a conservé de beaucoup la plus grosse part, la région occidentale, plus des deux tiers de l'ancien royaume. Les auteurs les plus dignes de foi évaluent à 600000

ou 700 000 le nombre des Arméniens sujets russes, à 300 000 ou 400 000 le total des Arméniens sujets du schah de Perse, enfin à 1 200 000 ou 1 300 000 le total des Arméniens sujets du sultan. Il est toutefois une circonstance qui enlève beaucoup de leur valeur à ces chiffres bruts. *Nulle part*, pas même au cœur de leur ancien domaine patrimonial, pas même dans les vilayets de Bitlis, de Van et d'Erzeroum, les Arméniens ne forment la majorité de la population. Là où ils sont les plus nombreux absolument, dans le vilayet de Siwas, où ils ne sont pas moins de 170 000, ils se trouvent en présence de 840 000 musulmans, et ils ne forment que 15 pour 100 de la population totale. En somme, il n'est pas une province, pas un district, presque pas un seul canton où la population arménienne soit en majorité et puisse équitablement revendiquer la suprématie pour sa nationalité.

La question arménienne ne serait qu'un jeu d'enfant, sans la coexistence de deux races et de deux religions hostiles sur le même sol. Rustem-Pacha, l'ambassadeur chrétien qui vient de mourir à Londres, disait avec cette pointe de paradoxe qui ne gâte jamais rien : « *Il n'y a pas d'Arménie; il y a cinq ou six vilayets de la Turquie d'Asie peuplés, mais non en majorité, d'Arméniens.* » Voilà un fait que l'on dirait systématiquement passé sous silence dans la plupart des appels adressés à l'Europe en faveur de cette nationalité malheureuse. Et Dieu sait si ce genre de littérature a chômé depuis quelques années !

En effet, surtout depuis dix ans, le sentiment national a paru se réveiller avec une force extraordinaire chez les sujets de la Sublime-Porte. Le spectacle de ce qui se passe au delà de la frontière, dans le grand empire des tsars, exerce un attrait fort légitime sur ceux des Arméniens qui sont restés sous la domination ottomane.

En Russie réside le chef suprême de l'Église nationale, le *Catholicos* d'Etchmiadzin, le pontife élu dont les patriarches de Constantinople, de Jérusalem et de Cilicie ne sont que les humbles acolytes. En Russie le régime légal accordé à l'église arménienne en dépit de M. Pobiedonostzef et des privilèges de l'orthodoxie constitue un traitement de faveur. Dans cet empire unitaire et centralisateur, l'enseignement de l'arménien, un instant menacé, a été consacré à nouveau par ordre supérieur. Les sujets d'Abdul-Hamid — si riches qu'ils aient pu devenir grâce à leur merveilleuse aptitude pour le négoce — ne peuvent se défendre d'un mouvement d'envie, quand ils comparent l'insécurité de leur fortune, la modestie forcée de leurs allures et la médiocrité de leurs jouissances à la solide assurance, au luxe effréné, aux plaisirs recherchés des grands négocians arméniens de Tiflis, de Batoum ou de

Poti. C'est entre les mains de leurs compatriotes que sont tombées, petites ou grandes, presque toutes les entreprises lucratives de cette portion de l'empire russe, depuis le commerce de détail jusqu'à la haute industrie et à la banque. Plus haut encore, la fortune des Bagration, cette branche cadette d'une dynastie arménienne réfugiée en Russie; celle des Loris-Mélikoff, des Lazareff sont bien faites pour éblouir les pauvres diables qui tremblent devant un bey kourde ou un pacha turc, qui ne sont jamais sûrs d'engranger leur récolte ou de conserver leur bétail.

C'est à peine si l'Arménie ottomane aurait pu être retenue, je ne dis pas dans la libre obéissance du loyalisme, mais dans une morne et morose résignation, si les promesses de réformes du *hatti-chérif* de Goul Hané ou du *hatti-houmayoum* de février 1857, vingt ans après, avaient été réalisées sincèrement et sans délai. La Sublime-Porte, les sultans Abdul-Medjid et Abdul-Aziz laissèrent passer le moment propice. Aussi quand la guerre de 1877 éclata, la Russie, fort au courant de ce qui se passait de l'autre côté de sa frontière asiatique, sut-elle mettre à profit dans sa campagne l'état des esprits en Arménie. Après la guerre, elle n'abandonna point ses cliens d'un jour. Le traité de San Stefano lui assurait par son article 19 la possession d'Ardahan, Kars, Batoum, Bayazid et du territoire adjacent jusqu'au Soghamly; en même temps que l'article 16 stipulait l'exécution immédiate, par la Porte, dans les provinces arméniennes, de réformes profondes.

L'Angleterre ayant réussi à annuler cette convention, il fallut que l'Europe, réunie en Congrès à Berlin, reprît à son compte, pour une partie tout au moins, l'œuvre de la Russie. Par l'article 61 du traité de Berlin, la Sublime-Porte s'engagea à accomplir sans délai toutes les réformes que réclament les besoins locaux des Arméniens dans les provinces qu'ils habitent et à garantir leur sécurité contre les Kourdes et les Tcherkesses. Elle s'obligea de plus à donner connaissance aux puissances, à des intervalles déterminés, des mesures prises à cette fin et dont celles-ci se réservaient de surveiller la mise à exécution. En outre, le 4 juin 1878, lord Salisbury signait avec la Turquie une convention secrète par laquelle l'Angleterre contractait avec l'empire ottoman une alliance défensive limitée à l'Asie, stipulait l'adoption de réformes dont elle se réservait l'appréciation et de l'exécution desquelles elle faisait dépendre la validité de sa garantie, et se faisait céder, à titre de pourboire, la possession temporaire de Chypre. Dans une dépêche du 8 août 1878 à sir Henry Layard, son ambassadeur à Constantinople, le ministre indiquait nettement la formation d'une gendarmerie internationale, la création de tribunaux d'appel avec assesseurs chrétiens et la nomination

d'un receveur général des taxes européen comme les trois mesures à mettre immédiatement en vigueur.

Un livre bleu publié en cette même année 1878 contient en raccourci l'histoire de tout ce qui s'est tenté en ce genre depuis dix-huit ans. Le 4 décembre 1878, lord Salisbury mettait fin à ce jeu de propos interrompus en déclarant que, tout partisan qu'il fût de l'intégrité de l'empire ottoman, il en croyait le maintien bien compromis si ses défenseurs attitrés continuaient de prendre à tâche d'en saper les fondemens.

Tel était l'état des choses moins de six mois après le traité de Berlin, moins d'un an après que l'avant-garde de Skobelef eut campé sous les murs de Stamboul. Il est aisé de se figurer ce qui advint, avec le temps, dans les provinces. La révolution de palais de 1876 ne fit guère qu'empirer la situation. Jadis, en Turquie, les pouvoirs étaient concentrés entre les mains d'un grand-vizir, seul responsable envers le sultan, seul intermédiaire entre le souverain et ses serviteurs. La Porte, c'est-à-dire un corps presque autonome de hauts fonctionnaires rompus aux affaires, gouvernait et administrait. Aujourd'hui, c'est l'autocratie absolue du sultan. Abdul-Hamid a voulu être son propre grand-vizir. Il a voulu, du fond de son palais de Yildiz-Kiosk, tout diriger, tout ordonner, tout faire, jusqu'aux menus détails administratifs. A la génération des hommes d'État qui se nommaient les Aali, les Fuad, les Reschid, les Ruchdi, les Midhat, a succédé une cohue de fonctionnaires routiniers et dociles, de créatures du palais ou du harem. Une instabilité ministérielle, qui dépasse, si j'en crois des calculs exacts, celle de la France, culbute les uns sur les autres, comme des capucins de cartes, ces gouvernemens éphémères. Abdul-Hamid croit avoir en mains tous les fils du pouvoir, et il ne s'aperçoit pas qu'il n'est qu'une marionnette impériale mise en mouvement par des chambellans, des courtisans, voire des eunuques noirs.

Un tel désordre au sommet de l'État ne pouvait manquer d'avoir le plus funeste retentissement aux extrémités. L'autorité centrale y est totalement paralysée. A la tête des *vilayets* sont placés des administrateurs sans cesse changés. Depuis le *Vali* jusqu'à l'humble *caïmakan* ou *mutessarif*, les fonctionnaires ont à peine le temps de faire la connaissance de leurs bureaux. Les malheureux doivent payer argent comptant et fort cher leurs brefs proconsulats. Ils doivent également faire face aux frais fort élevés de déplacement et d'installation. Il faut enfin faire la moisson pendant que le soleil luit, c'est-à-dire s'enrichir le plus rapidement que faire se peut. Aussi mettent-ils en coupe réglée les contribuables, surtout ceux qui privés, de par la loi du Coran,

du droit d'ester en justice, sont taillables et corvéables à merci.

Pour les Arméniens, ce n'est pas tout. Les Kourdes ont aussi leur note à présenter. Une partie d'entre eux — la moindre et la plus méprisée — est devenue sédentaire et agricole. Elle est tout simplement tombée dans l'esclavage de ces tribus guerrières et nomades qui ont conservé, avec la pureté de la race, la fierté de leur origine et la haine du travail. Comme ces cousins pauvres ne suffisent pas, à beaucoup près, à entretenir leurs maîtres dans leur orgueilleuse oisiveté, ceux-ci se sont taillé en pleine Arménie des espèces de fiefs mouvans. Vrais Bédouins du désert, doués des vertus patriarcales de cette aristocratie pillarde, mais implacables dans leurs exigences envers leurs vassaux, ils prélèvent une seconde fois la dîme et les impôts, ils volent et tuent sans scrupule.

Le rôle d'un gouvernement digne de ce nom, ce serait de protéger le cultivateur paisible auquel la loi refuse des armes. Sans doute il y aurait quelque difficulté à avoir raison de ces tyrans nomades, à cheval sur la frontière de Perse et qui s'évaporent dans l'espace dès qu'on les serre de trop près. Ce sont d'ailleurs des musulmans que ces Kourdes. Ce sont de grands seigneurs à la mode turque que ces pachas et ces beys dont les déprédations et les meurtres désolent ces campagnes arméniennes. Quand, par hasard, on les mande à Constantinople *ad audiendum verbum*, ils déploient si bien toutes les grâces du gentilhomme de grand chemin, ils ont si souvent de puissantes protections derrière les barreaux du harem, que presque toujours ils reprennent le chemin de leurs nids d'aigles avec en plus un titre ou une décoration. On se raconte encore sur les rives du Bosphore et dans les montagnes d'Arménie l'histoire de ce Bedri-Khan qui, de 1843 à 1847, tint en échec les forces de l'empire et qui finit par un exil doré en Candie.

L'impunité de pareils attentats n'était apparemment pas suffisante. La Porte eut l'ingénieuse idée d'enrôler, c'est-à-dire tout simplement d'autoriser d'avance à tous les excès, en leur donnant carte blanche et en les revêtant d'une sorte d'uniforme, quelques-uns des plus farouches parmi ces brigands. Le régiment Hamidieh de cavalerie irrégulière est le fruit de cette belle conception. Ainsi embrigadés, les Kourdes ne s'en sentirent que plus à l'aise pour traiter l'Arménie en pays conquis.

Or le peuple sur lequel s'exerce cette tyrannie n'est point un peuple abruti par l'esclavage. Il est doué d'une intelligence pratique remarquable. Il lui suffit de jeter un regard de l'autre côté de la frontière pour mesurer les avantages d'un régime civilisé. Des comités révolutionnaires siégeant à l'étranger entretiennent

chez lui une continuelle agitation. Leurs mystérieux émissaires sèment de place en place un mot d'ordre presque toujours obéi.

Chose curieuse! c'est surtout d'Angleterre, depuis quelque temps, que part le signal de ces menées patriotiques. C'est là une face de la révolution capitale qui s'est produite dans l'attitude des puissances occidentales à l'égard de la Turquie. Jadis, la Russie poursuivait imperturbablement sa marche vers le Bosphore. Protecteur traditionnel des sujets slaves et orthodoxes du sultan, le tsar leur prêtait toujours l'appui de sa diplomatie, parfois celui de ses armes. C'est la sainte Russie, c'est le tsar blanc qui, au prix de guerres sanglantes et coûteuses, firent ou assistèrent l'indépendance naissante de la Grèce, de la Serbie, de la Roumanie, enfin de la Bulgarie. Le jour où cette œuvre d'émancipation a été consommée, les affranchis de la veille se sont retournés contre leur libérateur. Une fois de plus il a été montré au monde ce que pèse dans la balance de la politique la gratitude d'un peuple!

Instruite par l'expérience, la Russie a compris, comme la France, que le premier usage qu'un peuple émancipé fait de son indépendance reconquise, c'est, en général, de témoigner avec éclat de l'indépendance de son cœur. Désormais, la politique du tsar, si elle n'a pas changé de but, a changé de moyens. Elle s'est appliquée à consolider provisoirement l'empire ottoman afin d'y acquérir, au centre même, une influence prépondérante sur l'esprit du sultan rassuré. La Russie a cessé d'arracher feuille après feuille à l'artichaut, parce qu'elle se propose de le mettre tout entier sur son assiette.

Dans le même temps, l'Angleterre opérait une volte-face précisément en sens inverse. Elle a réussi, suivant sa coutume, à se poser, à peu de frais, en bienfaitrice et protectrice de la Bulgarie autonome. L'auteur de la circulaire qui déchira le traité de San-Stefano et qui enleva à la principauté pendant huit ans la Roumélie orientale, est devenu le patron vénéré de la jeune nation. Du coup l'intégrité et l'indépendance de l'empire ottoman ont perdu leur sacro-sainte inviolabilité. On a vu, en Angleterre, les comités de la ligue anglo-arménienne, recrutés par parties égales parmi les radicaux et dans le haut clergé anglican, recevoir l'approbation non seulement d'un ministère libéral et de ce véhément ennemi de l'*indicible Turc*, M. Gladstone, mais de ces rassurans personnages, le duc de Westminster et le marquis de Salisbury. L'esprit public anglais a pu s'adonner à l'un de ses sports préférés, — une croisade de philanthropie agressive qui sert les intérêts britanniques.

Il n'est pas jusqu'à la religion qui ne s'en soit mêlée. Les missionnaires américains qui travaillent en Arménie ont réussi de

façon assez curieuse à faire passer au protestantisme un nombre considérable de ces fidèles de l'Église nationale que le catholicisme a trouvés jusqu'ici presque totalement réfractaires. Fort naturellement les dangers de ces hommes apostoliques, qui n'entendent pousser que jusqu'au martyre, — exclusivement, — leur imitation des prédicateurs du christianisme primitif, ont vivement ému leurs coreligionnaires du Royaume-Uni.

Tout était préparé en Arménie pour qu'une simple étincelle mît le feu aux poudres accumulées. Les massacres du Sassoun furent cette étincelle. Une campagne fort bien menée s'engagea dans la presse anglaise. La grande voix de M. Gladstone retentit une dernière fois. Une sorte d'*agitation bulgare* au petit pied s'organisa. Seulement il ne fut pas nécessaire de pousser, l'épée dans les reins, comme en 1877, le gouvernement anglais ni même la diplomatie européenne. Au premier bruit des massacres, les trois cabinets de Paris, Pétersbourg et Londres s'étaient émus et avaient exigé une enquête, — une enquête sérieuse, c'est-à-dire à laquelle leurs délégués prissent part. Dès le commencement de mai les ambassadeurs des trois puissances engagèrent à Constantinople ces négociations qui devaient durer si longtemps et les mener si loin.

Je ne jurerais pas que ce fût uniquement par confiance réciproque que la France, la Russie et l'Angleterre se fussent associées. On a vu parfois des alliances formées, moins pour se prêter un mutuel appui que pour exercer les uns sur les autres une surveillance incessante. C'est ainsi, si je ne m'abuse, qu'en 1827 déjà les trois mêmes puissances, sous Villèle, Canning et Nesselrode, travaillèrent en commun, tout en se suspectant mutuellement et malgré le glorieux accident de Navarin, à la libération de la Grèce.

Pendant de longs mois, de mai à septembre, toute l'habileté de la Porte s'employa à épuiser les atermoiemens et les tergiversations.

Cette négociation délicate n'en fit pas moins le plus grand honneur à la fermeté, à la hauteur de vues, à la souplesse de main du ministre des affaires étrangères, M. Hanotaux, — de qui l'on n'a jamais mieux mesuré la place qu'il tenait en Europe que depuis que ce n'est plus lui qui la remplit. M. Cambon, notre ambassadeur, a du reste rapidement conquis à Constantinople la position qui revient de droit à la France, mais que tous ses prédécesseurs n'avaient pas su lui assurer. Cependant à lord Rosebery succédait lord Salisbury. Si la Porte fonda quelque espérance sur le retour aux affaires de l'héritier de lord Beaconsfield, l'illusion ne fut pas de longue durée. Pour don de joyeux avènement, lord Salis-

bury tint officiellement un langage comminatoire comme le Commandeur des croyans n'en a pas souvent entendu.

Dès le commencement de septembre, les ambassadeurs, las d'attendre, sommaient la Porte d'aboutir. Il s'agissait de choisir entre le premier projet de réformes, qui instituait une sorte de dualisme administratif et d'État dans l'État au bénéfice des chrétiens d'Arménie et l'amendement proposé par lord Salisbury, qui mettait la garantie principale du nouveau système dans le contrôle direct des puissances. Mieux encore que cet ultimatum, l'explosion d'une sorte de guerre civile dans sa capitale vint forcer la main au sultan. Le 30 septembre vit se produire une manifestation peut-être imprudente des Arméniens de Constantinople. Les Turcs, spontanément ou non, se ruèrent sur eux. Pendant trois jours les rues, les maisons particulières, les boutiques, les maisons même de Stamboul furent le théâtre de conflits sanglans et de meurtres de sang-froid. Affolée, la population arménienne se réfugia en masse dans sa cathédrale et ses églises. L'inquiétude était à son comble. On craignait même pour les étrangers et l'on conte que sir Philip Currie, l'ambassadeur d'Angleterre, manda à l'amiral stationné avec son escadre à Mitylène de forcer à toute vapeur le passage des Dardanelles, s'il ne recevait pas toutes les trois heures un télégramme, avec le mot : *Safe*.

Peu à peu le calme revint. A quelque chose malheur est bon. Le sultan terrifié changea de grand vizir et de politique et céda sur toute la ligne aux exigences des trois puissances. Les petites finesses par lesquelles il s'efforça de ménager son amour-propre n'avaient pas grande importance et les trois cabinets auraient eu tout lieu de se congratuler du succès de leurs efforts si, par malheur, ceux-ci n'avaient réussi un peu tard.

Les Arméniens, ballottés depuis six mois entre la crainte et l'espérance, travaillés sourdement par des émissaires, commirent des fautes. Les musulmans, profondément irrités de l'intervention de l'étranger, s'indignèrent de voir les chrétiens, leurs inférieurs depuis des siècles, obtenir, grâce à cette protection, l'allégement de souffrances dont le peuple turc lui-même n'est pas exempt. Ils se soulevèrent en masse. Il est trop certain qu'ils trouvèrent un concours empressé de la part des soldats et que les autorités fermèrent les yeux, quand elles ne se mirent pas à la tête du mouvement. Faut-il croire à une inspiration d'un machiavélisme barbare et à un mot d'ordre parti de Yildiz-Kiosk et commandant des *Vêpres siciliennes* dans toute la Turquie d'Asie? Les Arméniens l'affirment : les preuves irrécusables font défaut. Quoi qu'il en soit, il suffit de ce pandémonium déchaîné dans toute l'Asie Mineure, et que le gouvernement impérial ottoman s'est montré in-

capable de réprimer, pour justifier les graves mesures prises par l'Europe.

L'Europe! c'est à ce moment, en effet, qu'elle est entrée en scène. Jusqu'alors elle était restée partagée en deux groupes, dont l'un avait agi, pendant que l'autre demeurait l'arme au pied. La triple alliance s'était contentée jusque-là du rôle du chœur dans la tragédie antique. A cette heure, il a fallu renoncer à cette méthode. Il a fallu mobiliser les réserves de l'Europe. La situation était devenue trop grave en Asie pour comporter des finesses de procédure diplomatique. Et puis... et puis, s'il faut tout dire, le danger d'une action isolée ou du moins séparée avait tout à coup pris des proportions trop menaçantes à l'horizon. Le langage de la presse anglaise, celui même de certains hommes d'État, l'attitude énigmatique de la diplomatie britannique, tout semblait indiquer des velléités aventureuses. Les avances par trop significatives de l'Italie, cette façon de se jeter à la tête du cabinet de Saint-James et de s'offrir corps et âme pour une entreprise quelconque, ne pouvaient qu'accroître l'anxiété.

Rien n'est imposant en apparence comme la majestueuse unité de la politique anglaise. Et cependant que d'évolutions surprenantes n'y révèle pas l'étude attentive de l'histoire diplomatique de ce siècle depuis 1815! Malgré les brillantes équipées du génie de George Canning, c'est, depuis la mort de lord Castlereagh, lord Aberdeen qui a le mieux incarné la politique étrangère du parti conservateur, — lord Aberdeen, ce grand seigneur écossais et calviniste, fier et timide, ami des formalités et des traditions, et au fond plus pénétré des principes progressistes et pacifiques que les soi-disant radicaux, — quelque chose comme un duc Victor de Broglie d'outre-Manche. Au contraire, lord Palmerston, si bien surnommé par Disraeli le chef conservateur d'un parti radical, bien qu'il eût adhéré au fameux programme : *Paix, réforme et économie!* fut le boute-feu et le trouble-fête perpétuel du continent; intervenant sans cesse, mêlant toutes les cartes, menant toutes les danses et, quand il ne pouvait décidément pas invoquer les intérêts du libéralisme international, se rabattant sur son arrogante formule du *Civis romanus sum*.

Ce fut longtemps le système de non-intervention qui l'emporta. M. Gladstone, tout entier à ses réformes héroïques, n'avait ni temps ni goût pour les complications du dehors. Son ministère, et c'est tout dire, laissa s'accomplir la révolution de 1870 et disparaître ce qui restait de l'équilibre européen sans remuer le petit doigt. La tradition semblait établie. Lord Derby, qui dirigeait le Foreign Office dans le cabinet Disraeli, était plus saturé

des doctrines abstentionnistes de l'école de Manchester que Cobden et Bright eux-mêmes.

Toutefois, lord Beaconsfield sentit le besoin de chercher des diversions au dehors. Tout gouvernement conservateur qui a pour maxime : *quieta non movere*, à l'intérieur, est forcé par la loi des compensations à occuper l'esprit public par une politique étrangère à sensation, voire à surprises. Depuis le coup de théâtre de l'achat des actions du canal de Suez jusqu'à son retour triomphal du Congrès de Berlin avec la devise ronflante et vide : *Peace with honour*, le Sémite de génie qui s'était fait à la force du poignet le chef et le héros de l'aristocratie anglo-saxonne, sut distraire et enivrer les imaginations. Il trouva son meilleur auxiliaire, son élève et son héritier dans l'homme politique qui avait été longtemps son plus intime adversaire, qu'il avait criblé des traits de son ironie, et qui avait débuté par secouer la poussière de ses pieds contre le chef-d'œuvre de la politique du néo-torysme en donnant sa démission de ministre de l'Inde en 1867, plutôt que de s'associer au projet de réforme électorale.

Lord Salisbury, — c'était lui, — a eu sa crise. Il s'est converti à lord Beaconsfield, à ses procédés et à sa méthode. Sa carrière y a fort gagné. On n'oserait dire que son pays et l'Europe en aient autant profité. Le prince de Bismarck, après le Congrès de Berlin, disait que lord Salisbury était un roseau peint en barre de fer. Le mot était sévère jusqu'à l'injustice. Est-il tout à fait faux? La situation politique en Angleterre se prête mieux encore qu'en 1878 à la recherche des aventures. Les élections ont donné au gouvernement unioniste carte blanche. Le gouvernement pour les affaires étrangères, c'est lord Salisbury, dictateur de la Chambre des lords et du Foreign Office.

Or, il ne faut pas oublier que l'état d'âme du peuple anglais n'est plus ce qu'il était il y a vingt ans. Les prestiges de l'école de Manchester se sont dissipés. Une puissante réaction s'est opérée en faveur de l'*impérialisme*. L'idée de l'unité indivisible de l'empire britannique n'apparaît plus comme une chimère. A la résolution passionnée de maintenir intact ce dépôt des conquêtes des générations passées, se joint un non moins vif désir d'accroître encore ce patrimoine et de léguer à l'avenir une *Greater Britain* encore agrandie. Il ne dépendrait que de lord Salisbury de donner le signal d'une politique agressive. Un mot suffirait, et ce mot serait accueilli avec enthousiasme. Voilà le danger.

Quand à l'Italie, elle obéit en cette affaire à des impulsions complexes. Elle a gardé au fond du cœur l'amer ressentiment de ce Congrès de Berlin, d'où elle est revenue, seule ou presque seule, les mains vides. Tunis et Bizerte lui sont, lui seront encore

longtemps une écharde dans la chair. Tripoli hante son imagination, et, avec Tripoli, l'Albanie, et, qui sait? quelque autre débris de l'empire vénitien. Absorbée, hypnotisée par la méditation de cet axiome que la Méditerranée ne doit pas devenir un lac français, elle risque fort d'oublier que l'Adriatique est presque devenue un lac autrichien. Attelée à la politique africaine de l'Angleterre, affligée parfois d'un retour de cette mégalomanie qui se paye si cher et rapporte si peu, trop disposée à se laisser duper par le désir de faire pièce à la politique française, l'Italie a paru s'offrir, les yeux fermés, pour la plus aventureuse des parties.

C'est la triple alliance qui a mis le holà. Le comte Goluchowski, pour ses débuts, a fort opportunément ressuscité le concert européen. Il appartenait à l'Autriche-Hongrie, dont les intérêts dans la question d'Orient se résument tous dans le maintien du *statu quo*, de prendre l'initiative d'une action collective de l'Europe. Certes, le cabinet de Vienne ne se serait point engagé sans la sanction préalable de Berlin, et c'est précisément cette attitude de l'Allemagne, longtemps immobile et silencieuse, qui est le nœud de la situation présente.

Jadis le prince de Bismarck aimait à dire que toute la péninsule des Balkans ne valait pas les os d'un seul grenadier poméranien. Le jeune empire professait pour la Turquie une bienveillance protectrice. A cette heure, Guillaume II a senti que le meilleur moyen de servir Abdul-Hamid, c'est de se joindre sans arrière-pensée à ceux qui veulent le sauver malgré lui, même au prix d'une opération douloureuse. Il a vu que l'action commune de l'Europe était le meilleur préservatif contre l'action isolée de telle ou telle puissance.

Pour la seconde fois depuis une année, une grande affaire internationale offre à la France, à l'Allemagne, à la Russie, l'occasion toute naturelle de se rencontrer et de s'assister dans une politique toute conservatrice. Le *consortium* temporaire qui a porté de si excellens fruits à la Chine, pourquoi ne deviendrait-il pas comme le noyau du concert européen dans ces affaires du Levant? Pour le moment cet accord est pleinement réalisé. A Constantinople, les ambassadeurs continuent à presser le sultan de tout faire pour rétablir l'ordre et pour donner autrement que par des missives à lord Salisbury des gages de sa bonne foi. Les puissances échangent leurs vues sur les éventualités d'une situation toujours grave. Ce sont même les incidens naturels d'une délibération de ce genre qui ont fourni aux nouvellistes à sensation le prétexte de ces télégrammes de Rome ou d'ailleurs où l'on s'efforce de rompre l'accord en le représentant comme rompu.

Un fait est acquis : c'est la rentrée en scène du concert européen. Vieille conception bien démodée où les cabinets et les peuples n'en sont pas moins très heureux de trouver l'instrument le plus efficace d'une action énergique et la garantie la plus solide d'une action modérée. Cette question d'Orient était en train de glisser sur la pente au bas de laquelle s'ouvre l'abîme d'une grande guerre européenne. Elle est encore bien loin d'une solution satisfaisante. Toutefois elle a perdu quelque chose de sa gravité menaçante, depuis que l'Europe a repris pleinement conscience de sa solidarité. Il s'agit maintenant, à l'aide de cet outil puissant, d'obtenir à Constantinople le maximum d'effet utile avec le minimum de risques. Le monde aurait peine à pardonner à la diplomatie occidentale la surprise d'un nouveau Navarin.

S'il est permis de prendre au pied de la lettre la métaphore un peu usée du concert européen, il faut songer que de nos jours l'harmonie s'est compliquée et l'instrumentation s'est enrichie. Pour bien diriger le sextuor des puissances, il faut non pas un chef d'orchestre nerveux, passionné, personnel, — un Mottl politique, — mais un maître plein de force, de sérénité et de conscience, — quelque chose comme un Richter de la diplomatie. Guillaume II, l'autre jour, surprenait ses convives en saisissant le bâton de kapellmeister pour diriger lui-même une marche militaire. Il s'agit pour l'Europe, si fertile à cette heure en politiques-amateurs, de trouver un homme d'État de cet acabit. C'est à ce prix qu'est le règlement pacifique de la question arménienne, — c'est-à-dire la consolidation de la paix du monde.

FRANCIS DE PRESSENSÉ.

QUELQUES LETTRES D'AUTREFOIS

Lettres de la duchesse de Broglie, 1814-1838; 1 vol. in-18, Paris, Calmann Lévy, 1896. — *Souvenirs du baron de Barante, 1782-1866;* 5 vol. in-8, *ibidem,* 1895.

On parcourt une galerie de tableaux; on s'arrête quelques instans devant les portraits des personnages fameux, princes, capitaines, politiques, acteurs en vedette qui jouèrent un rôle dans l'histoire; soudain le regard découvre sur la cimaise une toile aux tons amortis, une figure de femme d'un charme discret; elle a peu ou point d'histoire, elle donne à deviner le secret de sa grâce triste dans un fond de mystère; une oubliée des grands bonheurs, sans doute : ils ne la touchèrent pas, son front ne porte point leur signe radieux; elle intéresse par un je ne sais quoi d'intime et d'inachevé, comme les pâles plantes qui ont vécu dans les lieux d'ombre, sans connaître jamais la joie du plein soleil. On s'attarde auprès de ce cadre, il usurpe et retient l'attention qu'on apportait aux personnages notables; quand le visiteur sort de la galerie, c'est l'image de l'inconnue qui demeure dans ses yeux et fixe son souvenir.

Nous emportions une impression toute pareille de la lecture des correspondances publiées par M. Claude de Barante dans les *Souvenirs* de son grand-père. Correspondances de haute marque, signées de Serre, Talleyrand, Royer-Collard, Guizot, Molé, Rémusat; c'est imposant comme une rangée de bustes dans une antichambre de l'Institut. On allait passer avec respect; un fin profil de femme apparaît, il se précise dans quelques billets, épars entre

les graves épanchemens de ces hommes illustres, qui honorèrent la France plus qu'ils ne la divertirent. Le lecteur s'habitue à ce visage, s'y attache, le cherche bientôt de préférence aux autres; et les gens plus pressés que révérencieux finissent par sauter les lettres où les doctrinaires ont mis leur esprit, pour courir tout droit aux billets où se révèle l'âme d'Albertine de Staël, duchesse de Broglie.

Ce sentiment général a sans doute décidé la publication du petit volume de lettres que le fils de cette aimable femme nous offre aujourd'hui. L'écueil était d'appuyer sur une ombre; un choix fait avec discrétion nous permet seulement d'entrevoir la figure; et c'était mieux de lui laisser ainsi son air de passer dans une vie qui fut brève, maintenue à l'arrière-plan par la gloire maternelle, par l'activité publique des hommes dont elle portait le nom, par le chagrin qui l'inclina de bonne heure sur une tombe, la détacha de toutes les choses terrestres, sauf de ses devoirs, et la tourna tout entière vers les espérances du ciel. On forcerait maladroitement la note, à propos d'un esprit mesuré qui ne forçait rien, si l'on disait que ce recueil introduit un nouvel écrivain dans notre littérature épistolaire; mais les Sévigné sont rares, on ne leur rend pas visite tous les jours; c'est encore une bonne fortune d'écouter pendant quelques heures l'expression juste d'une pensée intéressante.

Née en 1797, de cet ouragan qui fut Mme de Staël, la future duchesse de Broglie grandit sur les routes de l'exil et dans la retraite agitée de Coppet. On pouvait attendre un développement précoce de l'intelligence, chez des enfans élevés dans cette serre chaude de l'esprit; mais qu'ils sortissent avec un naturel paisible d'un « intérieur de famille passionné, ardent, tumultueux » — c'est Victor de Broglie qui le définit ainsi dans ses *Souvenirs* — cela ne peut s'expliquer que par la loi des contrastes et par une réaction d'accablement. Je viens de parcourir les trois volumes où lady Blennerhasset essaie de suivre dans le détail la vie de Mme de Staël. Ils nous laissent une admiration voisine de la terreur pour cette intarissable prodigalité d'idées et de sentimens, pour cette véhémence de tout l'être qui disputa vraiment à Napoléon, pendant vingt ans, le privilège d'éblouir et de fatiguer l'Europe; au moins tout ce qui pensait en Europe. On comprend l'hommage significatif que rendirent à Corinne les bons Allemands de Weimar, quand elle y alla voir Gœthe et Schiller : quelques jours après son arrivée, tous ces grands hommes étaient malades, mis sur le flanc par le passage du typhon, par « cette perpétuelle tension d'esprit » dont parlait avec effroi Charlotte Schiller. Ceci

soit dit sans ironie. Il faut admirer sur toutes choses le don divin, la puissance de vie. Si l'on ajoute aux livres de Mme de Staël sa dépense quotidienne de sève, on demeure émerveillé d'une opulence de vie qui fut rarement égalée; abasourdi aussi, comme le voyageur transporté dans la forêt de Ceylan; et, comme lui, on se dit qu'il fera bon respirer, au retour, le faible arome des violettes tapies sous nos maigres bois.

Cette personne incomparable trouvait le temps d'être mère et de diriger l'éducation de ses enfans; avec un abandon de cœur contagieux, avec une haute sagesse, car elle ne cessait de les prémunir contre l'excès d'imagination qui ne lui avait pas donné le bonheur, contre les agitations de la politique qui avaient empoisonné sa vie. Ses enfans lui gardèrent une tendre vénération; la fille, si différente d'humeur, parlera toujours de sa mère avec plus d'amour encore que de fierté.

Toute belle de visage et d'âme, telle que nous la montrent le portrait de Gérard et la Correspondance, riche, accomplie, mêlée de bonne heure à ce qu'il y avait de plus qualifié dans la société européenne, la petite-fille de M. Necker ne pouvait manquer de faire un grand établissement. Sur ses dix-sept ans, en 1814, elle fut recherchée par le duc Victor de Broglie. Il s'est peint au naturel dans le premier volume de ses *Souvenirs:* esprit sérieux et concentré, détaché par son sens critique des choses qu'il observait et de celles mêmes qu'il faisait. Il faisait de la politique, comme un mineur extrait du charbon, parce qu'il est né sur le bord du puits de mine; son opposition de modéré mécontent l'occupa sans le passionner, sous la Restauration, et il semble que la prise du pouvoir ne lui fit ensuite qu'un médiocre plaisir. Il avait servi l'empereur sans attachement, il allait servir sans illusion des expédiens auxquels ne croyait guère le républicain de raison qu'il était tout au fond.—« Mes sentimens étaient sains, mes intentions droites, mes opinions sensées... J'appartenais de cœur et de conviction à la société nouvelle, je croyais très sincèrement à ses progrès indéfinis; tout en détestant l'état révolutionnaire, les désordres qu'il entraîne et les crimes qui le souillent, je regardais la Révolution française prise *in globo* comme une crise inévitable et salutaire. En politique, je regardais le gouvernement des États-Unis comme l'avenir des nations civilisées, et la monarchie anglaise comme le gouvernement du temps présent; je haïssais le despotisme et ne voyais dans la monarchie administrative qu'un état de transition. » — Dans le monde, on le jugeait distrait, sauvage. Mme de Staël lui prêchait la sociabilité, et elle-même, peu endurante, passait sa plume au travers du

premier discours que lui soumettait son gendre, parce qu'elle n'avait pas bien compris.

Retardé jusqu'en 1816, le mariage se fit en Italie, dans cette dolente ville de Pise où M. de Rocca se mourait. Bonheur sans emportement, semble-t-il, union calme et sérieuse comme cette bible anglaise que la jeune protestante donnait le jour des noces à son époux. Union solide et durable; quand la mort l'eut rompue, M. de Broglie, si fermé sur les choses de son cœur, ne put retenir les gémissemens profonds qu'on entend dans ses lettres à Guillaume Schlegel : « Nul n'est plus à plaindre que moi... Ce qui reste de la vie est décoloré et solennel... »

L'existence de la jeune femme se partagea d'abord entre Paris et Coppet. Presque toutes ses lettres sont datées de la maison célèbre qui avait remplacé Ferney comme but de pèlerinage européen; car c'est un singulier hasard que l'Europe soit venue, pendant plus d'un demi-siècle, chercher l'esprit français aux portes de Genève. — On connaîtrait mal une plante si l'on négligeait de regarder le terrain qui l'a nourrie. Le château de Coppet traduit en apparences sensibles une certaine physionomie morale; il en passe quelque chose aux enfans qui ont grandi entre ses murs. D'abord, il est au pays de Genève; et dans la forte lignée de M. Necker, à travers ses fortunes si diverses, si brillantes, après des métamorphoses nombreuses, au sommet de la société française et en plein triomphe parisien, tous gardèrent longtemps comme un secret rappel de l'esprit et du cœur vers le sévère berceau. Ce signe originel fut particulièrement marqué chez la sérieuse et pieuse duchesse de Broglie.

Le trait caractéristique de Coppet, c'est d'être un paysage d'idées, si je puis dire, au milieu des paysages de formes et de couleurs qui l'environnent. Coppet s'abstrait comme un pur cerveau dans cette nature voluptueuse. Il la complète d'ailleurs, il y met le sceau de l'intelligence et de la volonté humaines, et cette voix d'un passé mémorable sans laquelle les plus beaux lieux sont muets. De toutes les autres demeures, sur le pourtour du Léman, on regarde; là, on pense. Ces demeures et leurs jardins se disputent chaque échappée de vue sur le lac enchanté. Elles s'en rapprochent, avides de baigner davantage dans ces eaux saturées de soleil, curieuses d'en embrasser un plus large pan, désireuses d'être frôlées par la caresse des hautes voiles conjuguées : ailes doubles qui semblent arrachées à de grands oiseaux de songe, quand elles rapportent au crépuscule de la lumière attardée sur leur blancheur. Seul, le château de Coppet ignore le lac qu'il regarde à peine et dont il cache la vue à son

parc, rejeté vers le nord. La nature tentatrice est consignée à la porte de l'atelier intellectuel : cette conseillère de rêves distrairait de penser. L'écrivain le mieux qualifié pour parler de Coppet, le petit-fils de la duchesse de Broglie, a résumé dans un mot très juste l'âme abstraite du lieu : « Deux grandes allées droites, derniers vestiges d'un parterre à la française, disent que ce parc a été dessiné dans un temps *où l'on ne regardait point autour de soi*, et où l'on cherchait surtout dans la promenade le plaisir de la conversation à l'ombre. » Et M. d'Haussonville traduit aussi notre impression à tous, quand il ajoute : « Lorsque, les yeux encore éblouis ou charmés, on pénètre dans la cour intérieure, silencieuse et sombre, lorsqu'on franchit surtout le seuil de la maison dont quelques pièces conservent intacte l'empreinte du passé et semblent prêtes à recevoir leurs hôtes d'autrefois, on ne saurait refuser à cette vieille demeure, comme aux souvenirs qu'elle rappelle, le charme et la mélancolique grandeur des choses qui ne sont plus. » — Cette impression, Mme de Broglie l'a rendue dans une phrase définitive : « Il semble qu'on entende le bruit du temps à Coppet. »

On ne s'étonnera pas que le sentiment de la nature ait été peu développé chez une enfant sortie de cette maison, élevée par une mère qui disait à Fauriel : « Vous en êtes encore au préjugé de la campagne! » Venue du pays de Rousseau, en pleine aurore du romantisme, la jeune femme voit la nature avec des yeux du XVIIe siècle. Rencontre-t-on dans ses lettres quelques brèves indications sur les lieux qu'elle habite ou parcourt, c'est encore la vision distraite et le style incolore des contemporaines de Louis XIV. Même retard de la sensibilité pittoresque, même survivance de l'indifférence du grand siècle chez les remueurs d'idées qui entourent Mme de Broglie, chez les correspondans affairés de M. de Barante. Un mot est significatif, dans une lettre de la duchesse écrite de Fribourg : elle admire le pont aérien, elle pense à M. Guizot : « M. Guizot triompherait ici, car vraiment l'homme a l'air d'avoir mis le grapin sur la nature. » — Le coup de volonté de l'homme, c'est bien ce qui frapperait M. Guizot dans un paysage; et ce qui aurait frappé Bossuet, s'il eût vu le pont de Fribourg. — Comme ses guides intellectuels, Mme de Broglie réservera toutes les curiosités de son regard pour la société; jusqu'au moment prochain où elle se repliera dans son âme.

La société l'attendait à Paris. Jetée d'emblée dans la compagnie sévère des amis politiques de son mari, elle ne se mêla que très modérément au mouvement mondain des premières années de la Restauration. Elle était pourtant au bal costumé de Mme Gref-

fulhe, l'avant-veille de l'assassinat du duc de Berry. « J'avais un costume égyptien qui m'allait fort bien. » Mme Greffulhe donnait à danser dans sa maison de la barrière de Clichy, là où pirouettent aujourd'hui les égyptiennes du Moulin-Rouge; elle jouait de malheur avec les catastrophes publiques, on eût dit que ses fêtes les attiraient. Victor de Broglie pouvait raconter à sa femme, comme il l'a raconté dans ses *Souvenirs*, le bal masqué du 2 mars 1815, et comment la nouvelle du débarquement au golfe Jouan interrompit le manège de Mme Récamier, qui se servait de lui pour tourmenter simultanément Benjamin Constant et Auguste de Forbin. — Ces échappées sur les plaisirs de la société sont rares dans les *Lettres;* ayant tout pour plaire dans le monde, la duchesse de Broglie ne s'y plaisait guère; elle en sentait déjà le vide, elle écrivait à cette époque : « Je sors très peu, je veux éviter les disputes, et puis je ne peux dire à quel point le mépris du monde a crû dans mon âme... Il y a je ne sais quoi de si inflexible dans l'insouciance de ce pays-ci; il y a quelque chose de si dur dans cette légèreté qui ne laisse pas une demi-pensée à la pitié, à l'humanité, que je ressens ce que dit Werther : qu'il croyait serrer une main de bois, chaque fois qu'il serrait la main d'un homme du monde. Il nous faut une révolution dans l'intérieur de nos âmes pour nous rendre capables de la liberté, car je suis bien sûre que tant que nous resterons les mêmes, aucune révolution politique ne nous y conduira. » Elle dira avec finesse, un peu plus tard : « Le bonheur est sérieux : l'amusement de la société se compose des chagrins de tout le monde et du besoin de les secouer. »

Elle s'appliquait de préférence à suivre les travaux de son mari, alors même que la matière en était médiocrement engageante pour une jeune imagination. « Victor travaille à force à un article sur la peine de mort qu'il vous destine, et qui, à ce qu'il me semble, sera bien distingué... Victor achève son travail sur les peines infamantes... » Les lettres des premières années sont un peu alourdies par le souci exclusif de la politique, par ces détails de cuisine parlementaire qui n'intéressent guère à distance. Il y a quelque monotonie dans l'imprécation perpétuelle contre les *ultras*. Mme de Broglie en rappellera plus tard, quand l'expérience et une vraie souffrance lui auront montré la vanité des chagrins qu'elle se forgeait avec la chose publique. Elle ne prendra plus feu contre M. Trinquelaguex. En 1820 la jeune duchesse — elle avait alors vingt-trois ans — arrivait aux eaux de Cauterets, dans ces Pyrénées qui n'étaient pas encore banales. On attend de ses premières lettres quelque marque d'enchantement, quelque vive impression du pittoresque des lieux; rien de pareil; l'âme est toute concen-

trée dans ces lignes, les seules vibrantes : « S'il est vrai, comme on le dit, que l'on envoie M. Trinquelaguex présider le collège électoral, cela mettra le feu. Mais quoi que je voie, je ne puis croire à une semblable infamie. Ah! M. de Serre! M. de Serre! De quoi n'est-il pas capable à présent! J'ai un chagrin indicible sur lui, chère Sophie (1). » Nous sourions; et le nom de ce président de collège prend pour le lecteur une valeur symbolique; il le faut retenir comme une bonne leçon. Dès qu'on s'échauffe sur ces accidens, on en arrive à ne plus voir qu'un Trinquelaguex devant le Canigou. Nous avons tous nos Trinquelaguex, nous leur prêtons de l'importance; quelques années passent; la génération suivante sourit de nos colères ridicules à propos d'une énigme, elle se demande qui pouvait bien être cet infâme inconnu.

Cette petite débauche de politique avait plus d'une excuse. D'abord Mme de Broglie aurait pu alléguer, comme toutes ses contemporaines, le spirituel argument décoché par Mme de Condorcet à Bonaparte, un jour que celui-ci disait à la veuve du philosophe : « Je n'aime pas que les femmes se mêlent de politique. — Vous avez raison, général; mais dans un pays où on leur coupe la tête, il est naturel qu'elles aient envie de savoir pourquoi. » — La duchesse n'en demandait pas si long : elle subissait la fatalité de son milieu; et la nécessité de s'intéresser à ce qui faisait la préoccupation unique de son entourage lui apparaissait sans doute comme une forme du devoir. Le cœur n'y était guère; ou du moins, il n'y fut pas longtemps. Parfois, dans le calme de Coppet, elle demande grâce; écoutez comme elle y devient raisonnable, et bon juge, avec un grain de satire, des agitations vaines de ses amis :

Je me représente tristement notre hiver; ce qui m'ennuie le plus, ce sont les espérances et les crédulités badaudes que nous reprendrons quinze jours après notre arrivée; il y aura encore des gens qui s'en iront dans un coin de la chambre pour se dire ce que tout le monde sait, des dîners où l'on se répétera ce qu'il faudrait dire si l'on avait le moyen et le courage de parler, ce qu'il faudrait faire si l'on avait la puissance et l'envie de le faire; tout cela m'ennuie d'avance. Ne faudrait-il pas tâcher de tourner sa pensée vers d'autres objets, tout en restant toujours à son poste pour faire son devoir avec fermeté? La politique dépasse l'intérêt de la conversation, elle est trop âpre entre avis différens, trop monotone entre gens qui pensent de même; quand une fois un sujet devient trop intime et trop pénible, la conversation est faite pour en distraire et non pour y ramener toujours; mon goût serait d'en beaucoup moins parler et de rafraîchir l'âme par d'autres pensées; peut-être en sentirait-on plus tôt et plus juste, car, en vérité, le pays a dépensé son énergie en paroles, et peut-être que si on le force au silence,

(1) Mme Anisson du Perron.

cela lui sera utile sous ce rapport en lui redonnant du ton pour en parler encore.

Pauvre femme, qui voulait enlever à des fumeurs d'opium leur poison! Jusque dans son asile de Coppet, on voit se profiler derrière elle, comme les sommets des Alpes à l'horizon, ces cimes majestueuses et froides, Royer-Collard, Guizot, Molé... toute la chaîne des glaciers. La jeune duchesse démériterait de leur amitié si elle ne les entretenait pas de ce qui les passionne; elle doit faire effort pour se hausser sur les sommets. Nous faisons comme elle, nous abordons ces pics sublimes, certains d'y trouver la sérénité des hautes régions : l'air devient rare, courage! les grandes vues vont se découvrir; nous voici sur la crête... Seigneur! Il n'y est bruit que des Trinquelaguex!

Il faut lire courageusement la volumineuse correspondance recueillie par M. de Barante; il faut la lire pour juger l'attitude et la portée du regard de la haute fronde libérale sous la Restauration. On reste stupéfait de l'étroitesse du cercle où tournaient, avec un mouvement d'automates et de monomanes, les grands chevaux de bataille du manège doctrinaire. C'est l'ancienne intrigue de cour transportée dans l'enceinte du parlement. Ils réduisent à une partie d'échecs, avec des intérêts personnels pour enjeu, l'art de la politique, l'art de deviner les grands besoins d'une nation et de conduire cette nation à l'hégémonie du monde. Hostiles à la tentative des royalistes qui espéraient ressusciter le passé, effrayés par les conséquences logiques du terrible mouvement révolutionnaire, ils rêvent de médiocres compromis, ils passent leur vie à dessiner la tente étrangère qu'ils voudraient fixer sur notre sol, qu'ils confondent avec l'établissement original et solide du peuple anglais. Cette tente est déjà plantée, autant que faire se peut; ils se refusent à la reconnaître, aussi longtemps qu'ils n'y sont pas maîtres. Leur opposition dénigrante et impuissante parle beaucoup, ose peu. Inintelligens de tout ce qui relevait la France aux yeux de l'Europe : congrès de Vérone, guerre d'Espagne, expédition d'Alger, ils blâment les heureux efforts qu'ils n'ont pas conseillés. Ils n'ont que des critiques pour ce bon serviteur, le duc de Richelieu; que des risées pour ce grand voyant, Chateaubriand. C'est un libéral pourtant, mais les doctrinaires ne peuvent s'entendre avec lui : on lui parle politique parlementaire, il répond histoire de France. M. de Vandœuvre, un ami du baron de Barante, nous donne l'opinion commune de cette société sur Chateaubriand : c'est l'opinion qu'elle aura dix ans plus tard de Lamartine. « Il y a toujours un sourire sur les lèvres quand on

parle de M. de Chateaubriand comme homme politique ; la France semble ne pouvoir le prendre au sérieux; il y a quelque chose qui lui dit que ce n'est pas encore là son homme. » Et M. de Vandœuvre passe aux objets sérieux : il parle de la réunion Agier. Il a souri de Chateaubriand, il se croit très fort. Si cette méfiance instinctive leur était inspirée par leur intérêt, ils n'avaient pas tort. On rencontre dans la Correspondance quelques billets de Chateaubriand; ils donnent le *la*, ils font paraître le reste si pauvre de fond et de forme ! C'est la trompette du jugement qui éclate soudain dans la conversation du canapé : *tuba mirum spargens sonum.*

Je n'oublie pas que ces hommes étaient pour la plupart des esprits distingués, — c'est leur mot de reconnaissance, l'adjectif qui revient sans cesse sous leur plume, — et que plusieurs s'honoraient par d'excellens travaux, dès qu'ils s'arrachaient à leur idée fixe. Mais on comprend dans leur compagnie la vérité profonde du cri qui échappait à Mme Necker, au jour de ses désillusions politiques : « Qu'on juge mal, quand on a passé sa vie avec des hommes distingués! » Je n'oublie pas que l'un d'eux au moins, Guizot, avait par devers lui des titres de gloire solides, et que la plus pure lumière spirituelle devait rayonner dans la vieillesse de cette âme rassérénée. Faisons la plus large part aux mérites des doctrinaires; à tout homme de notre temps qui lira leur correspondance avec M. de Barante, leur politique sous la Restauration apparaîtra mesquine, inféconde, aigre bruit d'une bise glacée; ils justifiaient d'avance la cruelle peinture d'Alfred de Vigny, qui montra plus tard dans les *Oracles* ces « maîtres en long discours »,

L'œil fixe, lèvre ouverte et la main étendue,
Cherchant encor dans l'air leur parole perdue,
Et s'évanouissant sitôt qu'ils sont touchés.

La douce et pieuse femme qui tenait leur parti épousa d'abord les passions de ses amis : on la voit, dans la Correspondance, essayant de se monter à leur diapason, fulminant contre les *ultra*; peu à peu, elle se laissa envahir par un triste dégoût et par une appréhension constante devant ces vilains jeux du cirque. Je cite au hasard, dans les lettres de ces années.

1819. Le pouvoir en est venu à ce point que c'est insulter quelqu'un que de le lui offrir... — 1820. On ne peut se lier avec personne, pas avec les gens qui détruisent, cela va sans dire, et pas non plus avec les gens qui veulent conserver, parce qu'ils emploient des moyens bêtes et mauvais... La haine entre les partis est montée plus haut que vous ne l'aviez jamais vue : la manière insultante et dédaigneuse avec laquelle les membres du côté droit ont écouté les injures et les dangers de leurs collègues a fait naître dans

ceux-ci une rage bien difficile à détruire et qui n'attend que le moment de l'explosion pour s'exhaler... Il est impossible de s'allier avec les passions, avides ou factieuses, corrompues ou féroces, que l'on voit de tous les côtés... — 1821. A la Chambre des députés, c'est une averse de fureurs, et chacun dit que cela ne peut pas durer, et qu'il ne faut qu'un mot pour transformer la guerre de paroles en une guerre de faits... — 1822. Notre gouvernement ne va ni à l'âme ni au cœur de personne, et les opposans non plus...

Voilà des vues bien noires et des mots bien forts. Les sages y trouveront deux consolations — Eh quoi! la Restauration, on nous l'avait toujours enseigné, fut l'âge d'or du régime parlementaire; cet arbuste d'acclimatation difficile donna ses meilleurs fruits durant ces courts instans. Une personne délicate le regarde croître : du premier coup, elle épuise le vocabulaire pour flétrir la jeune floraison qu'on oppose à notre pourriture. « Haines, rage, averse de fureurs, passions corrompues ou féroces... » Quels mots emploierons-nous donc, nous qui sommes certains d'assister à l'abomination de la désolation? Les gens d'autrefois, dont on nous proposait l'exemple comme un reproche, nous disputeraient-ils le privilège de voir les plus vilaines choses du monde? Déjà, avant le régime parlementaire, un duc de Saint-Simon violentait la langue pour dire toute son horreur devant les manœuvres de l'Œil-de-Bœuf; un Voltaire qualifiait des mêmes termes les parlemens, les anciens; bref, l'homme de tous les temps flatte son orgueil secret en se persuadant qu'il touche le fond des calamités humaines. Ne décourageons pas nos neveux, qui auront même prétention à leur tour; laissons-leur quelques ressources intactes dans le dictionnaire pour stigmatiser des maux qu'ils croiront sans précédent.

Seconde consolation : les parlementaires de 1820, les doctrinaires tout au moins, étaient plus malheureux que nous en un point. La politique les poursuivait et ils la poursuivaient partout, dans les salons, dans les boudoirs, dans les lettres d'une amie. Ils avaient leur vice plus profondément chevillé dans le cœur. De nos jours, quand les ouvriers de ce service public ont fait leur besogne quotidienne et retiré leurs bottes professionnelles, il est très rare qu'on les entretienne de leur pénible métier dans les maisons où ils sont reçus; s'ils s'avisaient d'en parler eux-mêmes, autrement qu'en passant, on leur en témoignerait quelque ennui; ils se feraient vite rappeler au respect des convenances par la maîtresse de maison. C'est un gain positif que nous devons au progrès des mœurs.

On serait porté à croire que le mouvement littéraire de la

Restauration offrait un dérivatif à ces politiques. Ce qui surgit à distance au premier plan de cette époque, n'est-ce pas la magnifique rénovation de poésie, d'art, d'histoire qui remplaçait la gloire militaire de l'Empire et en donnait presque la contre-valeur? La correspondance des amis de M. de Barante nous réservait à cet égard un vif étonnement : sauf pour les travaux historiques où ils prenaient intérêt, parce que plusieurs d'entre eux y participaient, l'incuriosité de ces hommes distingués passe toute attente, ils n'aperçoivent pas l'éclosion qui se fait autour d'eux. Nous n'en connaîtrions presque rien, si nous n'avions sur la Restauration et sur le gouvernement de Juillet d'autre document que ces cinq volumes de lettres. Il y est beaucoup parlé de l'*Histoire des Ducs de Bourgogne*, naturellement, et un peu de Walter Scott, dont cette société raffolait : c'est là pour eux tout le bilan du romantisme.

Aussi chercherait-on vainement dans les impressions de M[me] de Broglie le reflet d'une aube qui n'a pas lui, semble-t-il, dans l'amosphère où elle vivait. Seul, Lamartine attira son attention. En 1820, quelques mots pour mentionner le lever de l'astre : « Il n'y a guère d'événemens, excepté *Marie Stuart* (la tragédie de Schiller traduite par Lebrun), dont le succès a été prodigieux. Prosper en a joui en sa qualité de parrain. Il y a eu aussi des poésies d'un jeune M. de Lamartine, qui ont fait fureur. Tu le verras peut-être, il est parti pour Naples. Il a la plus belle figure du monde, c'est un vrai héros de roman, prends garde à ton cœur, chère amie. » Dix ans plus tard, la duchesse reparle du poète, avec sympathie et admiration, mais sans se rendre complètement : « Qu'il y a de belles choses dans M. de Lamartine! C'est superbe à travers bien du mauvais goût, mais il n'y faut pas regarder. » Quant à Victor Hugo, elle ne le nomme qu'une fois, en 1837, et pour dire qu'elle ne peut pas le sentir. « J'ai fini tout M. Hugo; mais cela me donne autant de peine à comprendre qu'une langue étrangère... C'est une poésie qui rabaisse au lieu de grandir, et puis, il a une imagination bizarre, et qui n'est point du tout naïve; il a le secret de toutes ses singularités. C'est comme des gens qui, sans avoir aucune peur, se racontent des histoires bien sinistres. Il n'est ni de son temps, ni de sa langue. » Le jugement est sévère; le considérant sur l'apprêt à froid ne manque pas de finesse.

C'est à peu près tout ce qu'on relève dans les lettres de M[me] de Broglie sur les œuvres littéraires du moment; et la correspondance de ses amis n'en dit guère plus. Je me trompe : la jeune duchesse écrit un jour à M. Guizot : « Voulez-vous avoir la bonté

d'apporter avec vous un morceau de métaphysique de M. de Rémusat sur la terre, que M. Doudan désire lire, et de prendre chez notre portière la traduction des tragiques grecs de M. Artaud et un sermon de M. Gaussen à mon adresse. » Plus tard, elle mandera de Broglie à ses enfans qu'on y lit avec intérêt ce même Guizot. « La leçon sur les municipes nous avait paru un peu sévère, mais celle d'hier sur l'Église nous a parfaitement amusés. Il y a une lettre de Sidoine Apollinaire qui est la plus originale du monde... M. Lebrun nous a lu l'*Œpide-Roi* (pas en grec); cela nous a tous ravis. Mais après, nous nous sommes pris de querelle pour la famille des Labdacides. » Le monde qui se meut autour de M[me] de Broglie et de M. de Barante fait une large part aux plaisirs de l'intelligence; il les cherche très haut, il craint de les abaisser et n'a nul souci de les rajeunir. Ce milieu d'ancienne et forte culture, difficilement pénétrable à tout ce qui n'est pas accepté par le goût classique, a plus d'une ressemblance avec Port-Royal; il prolonge dans notre siècle cet îlot d'une haute pensée particulière.

La politique, dont la duchesse s'était déprise pendant les dernières années de la Restauration, retrouve naturellement un peu de faveur après 1830. On est au pouvoir, M. de Broglie est ministre. Nous voilà loin des jours lamentables d'antan. « La cause est admirable... Le pays est bien tranquille, bien heureux, et je crois que nous devons être satisfaits du présent et de l'avenir. » Ce méchant M. Thiers ramène les mauvais jours : « La politique est devenue le passe-temps d'un certain nombre de personnes. Ah! le vilain monde que ce monde politique! » Disons-le vite : il ne faudrait pas juger sur ces boutades un esprit assagi, qui ne s'ouvrait plus aux illusions ni aux désillusions très vives. Bientôt reparaît dans la fille de M[me] de Staël cet « inexorable bon sens », dont Victor de Broglie disait justement qu'il subsistait chez sa belle-mère sous les coups de tête de l'enthousiasme. Des sommets du pouvoir, la duchesse ne tarde pas à voir très clair dans le pays.

Cette Chambre, comme le pays, est un collier de grains de mille couleurs dont on a coupé le fil... Il me paraît que l'indifférence du public est absolue : c'est une indifférence de fond et universelle, non pas pour tel gouvernement, mais pour tous, c'est un *désabusé* de toutes les formes. de toutes les promesses. Il semble que le pays sache qu'on ne lui fera jamais ni grand bien ni grand mal; que les menaces ne s'exécutent pas plus que les promesses ne se tiennent, et que son premier intérêt c'est d'être tranquille, pour que chacun vaque à ses affaires. Au reste, ni amour du présent, ni haine du passé, ni foi dans l'avenir... Notre ordre social pose sur lui-même, il n'invoque rien de supérieur, et ceux qui nous gouvernent n'ont leur recours qu'en

eux-mêmes. Nous bâtissons sur le sable, l'édifice est régulier, bien fait, de façon qu'il se soutient pour ainsi dire par son propre poids, mais à chaque instant on le sent branler... Ce principe solide et ardent qui fait subsister les États et les individus pourrait bien nous manquer.

C'est le même bon sens qui lui fait craindre pour ses amis l'excès de ce qu'on appellera plus tard l'esprit critique. « Il faudrait, à la fin, qu'il sortît un résultat de cette double faculté d'avoir tort et d'avoir raison que nous sommes si heureux d'avoir découverte. » Avec quel tact féminin elle insinue ses craintes à M. Guizot! « Il me semble que l'âme est un peu fatiguée quand on lui présente toujours les deux points de vue à la fois, le bien et le mal de chaque opinion... Je ne vous demande pas l'injustice, je la déteste; je vous demande de ne pas me donner toujours à la fois la conviction et la restriction. Je crois que cette habitude est une des choses qui énervent et affaiblissent les éducations modernes : elle ne donne pas la vraie modération, celle qui va au bout d'un sentiment et ne revient sur ses pas que par respect pour un autre. »

A voir une intelligence si fort élargie, on peut conjecturer à coup sûr qu'une grande douleur l'a creusée. Mme de Broglie avait perdu en 1832 sa fille aînée, âgée de quinze ans. Cette plaie, qui ne devait plus se fermer, détermina une révolution profonde dans son âme. Les rumeurs et les contrariétés de la politique reculèrent dans le lointain. « On n'est guère contrarié quand on n'a plus de bonheur. » Femme du ministre des affaires étrangères, la pauvre mère devait remplir ses devoirs de situation. Elle avait dit tristement : « La vie s'arrange très bien avec le malheur : je ne conçois pas qu'on change tout comme si c'était un hôte inaccoutumé. » Mais elle écrivait à une amie : « Il y a un tel contraste entre l'extérieur de ma vie et l'intérieur de mon cœur que, par momens, cela me semble insensé. Je ne puis que trembler quand je cesse de souffrir. » — A ce cœur dévasté, il fallait un autre secours que les satisfactions légères de la fortune et de la réussite politique des siens : les sentimens religieux l'envahirent tout entier.

Ils avaient toujours été très fermes chez la jeune femme, ils perçaient dans ses lettres; à partir de ce moment, elles en sont presque exclusivement remplies. C'est une piété d'une nuance particulière, et, si l'on ose dire, d'une admirable qualité. Rien qui ressemble au mysticisme chez Mme de Broglie; nul ne taxera d'exaltation sa force tranquille; et le mot de dévotion ne conviendrait pas à cette foi protestante, qui vit de sa substance propre avec peu de pratiques. Encore est-on embarrassé de ramener cette piété à une confession déterminée, tant les différences cul-

tuelles se trahissent peu dans ces lettres d'esprit si large, tant elle vit en parfaite communion d'âme avec les personnes d'un autre culte qui se partagent son cœur. Elle est selon l'Évangile, très simplement, sans zèle importun, sans manifestations, toute en profondeur; facile aux autres, bonne conseillère quand ils sont éprouvés, plus active que jamais pour tous ses devoirs. Dans ce genre dangereux des lettres édifiantes, qui a pour écueils habituels l'ennui ou l'agacement, Mme de Broglie triomphe parce qu'elle ne cherche pas à en écrire; elle intéresse, elle émeut le lecteur, elle lui inspire une sympathie croissante.

Le style s'échauffe, s'élève, atteint parfois la grandeur dans sa simplicité. A défaut d'une constante originalité, on rencontrait déjà dans les premières lettres des saillies enjouées, des tours heureux. « Il ne dépend nullement de nous de ne pas penser, mais il dépend de nous de séparer notre volonté de nos pensées, et de ne pas nous y livrer : *alors elles font du train à la porte de notre cœur, mais sans y entrer;* et c'est ce qu'il faut nous essayer à faire souvent, surtout nous autres femmes... » — « La vie de Paris me dessèche comme vous, elle me remplit la bouche de sable, comme dit Jérémie. Il y a des jours où on ne se sent plus la force de rien : on ne sait plus lequel on voudrait battre le plus de son corps ou de son âme. » — « J'ai sur la vie le sentiment qu'on a quand on n'a pas d'appétit. Je n'ai faim de rien. » Elle a de ces mots qui peignent pour exprimer la dépression par les petites misères quotidiennes. Pour rendre les émotions profondes, sa phrase prend du souffle, on la sent de plus en plus nourrie de la moelle des Écritures; à Coppet, surtout, dans la demeure désertée où elle retrouve les souvenirs de sa mère et de son enfant. Déjà, après la mort d'Auguste de Staël, les ombres errantes dans la maison de son enfance lui inspiraient une très belle lettre, adressée à M. de Barante en 1829, et qu'il faudrait citer tout entière.

... C'est une singulière et solennelle impression que celle de posséder encore tous les biens nécessaires à la vie, mais d'être seule de sa race; ce n'est pas du malheur, puisque tout ce qui fait l'existence du cœur subsiste, mais c'est très solennel. Il me semble que je plains tous ces êtres de n'être plus représentés que par moi sur la terre, et que cela me donne encore plus le sentiment d'être étrangère et voyageuse; ces deux années m'ont donné un sentiment bien intense de la fragilité de la vie, et cela ne me paraît pas empêcher le bonheur; on accepte la journée, mais, comme les Hébreux célébraient la Pâque, il faut avoir le bâton à la main et les reins ceints pour le départ.

En 1837, à son dernier voyage à Coppet, elle revient sur son thème favori, le contraste entre le bruit profane d'autrefois et la

paix religieuse du présent. Avec une adresse touchante de piété filiale, elle s'efforce de transposer le souvenir de sa mère dans ce Coppet sanctifié.

... Hier soir, en voyant ces figures sérieuses, réunies pour écouter un pasteur évangélique des environs, je pensais à toute cette vie si brillante qui avait animé ce lieu, et je pensais avec douceur aussi aux paroles chrétiennes que j'ai entendu prononcer à ma mère, et à l'influence qu'elle aurait pu exercer sur le mouvement religieux actuel. Il me semble que c'est la sibylle remplacée par la madone, mais l'ayant saluée de loin et appelée de ses vœux. Il me semble aussi parfois que j'entends le temps qui tombe goutte à goutte, et j'ai peine à me défendre d'un sentiment de mélancolie. Je voudrais quelquefois ne pas retrouver la vie passée avec toutes ses souffrances à chaque pas, mais je me méprise de cette impression, et elle se dissipe.

Cette vie touchait à sa fin : elle rentrait chaque jour davantage, comme l'écrivait Mme de Broglie à Guizot, en citant le vers de Pétrarque :

La mente mia sempre piu s'interna.

La blessure inguérissable avait fait son travail secret, dans cette plante sensible et frêle. Rien ne retenait plus la *voyageuse* sur la terre ; elle avait élevé son fils, établi sa seconde fille ; l'autre l'appelait, pressante ; la mère s'en fut la rejoindre, à quarante ans, avec tout l'élan d'espoir que sa forte foi lui donnait.

La publication des *Lettres* a soulevé un coin du voile qui couvrait cette figure intime. Nous avons essayé de la faire revenir dans la pénombre du livre, d'en fixer les contours un peu flottans d'abord, accusés plus tard par le travail de la vie, de la douleur, d'une haute discipline agissant sur une âme d'élite. Il nous a semblé qu'il fallait lui laisser sa physionomie humaine, afin qu'on la vît mieux s'acheminer vers la perfection ; et qu'il convenait de la replacer dans son milieu, pour montrer comment elle s'y adapta, ce qu'elle y put acquérir, et même ce qu'elle n'y pouvait pas trouver. — Après tant d'autres Mémoires, Souvenirs, Correspondances, les archives de M. de Barante nous introduisent une fois de plus dans le milieu des doctrinaires de la Restauration. Les hommes en vue qui le composèrent ont beaucoup occupé notre siècle ; l'histoire dira-t-elle qu'ils l'aient rempli ? Toujours respectables par la dignité de la vie, séduisans à leur manière par la grave élégance de l'esprit, derniers représentans de ce noble principe, la prédominance de la volonté humaine sur la nature, les faits et leurs fatalités, — il leur a manqué peut-être une intelligence plus large et plus rapide des soubresauts de notre mobile nation, un peu plus de souplesse à suivre les nouvelles directions de pensée et d'imagination dans leur temps, et, pour

tout dire, l'abnégation de placer dans la générosité native de notre peuple une partie de la confiance qu'ils mettaient dans leur propre raison. On les vit, sous la Restauration, inférieurs au rôle public qu'ils ambitionnaient. Ils installèrent ensuite le gouvernement de leur choix, ils mirent à son service de beaux talens, et quelques-uns du caractère. Ils furent vaincus dans leur lutte contre cette cruelle difficulté, faire tenir quelque chose sur rien.

Toute démocratie est un désert de sables,
Il y fallait bâtir si vous l'eussiez compris,

leur disait encore Vigny dans sa philippique. Comme ils ne se baissaient jamais, ils ne surent pas découvrir le tuf sur lequel on bâtit solidement. Mais qui l'a découvert, qui a bâti, dans notre siècle? Le problème était sans doute insoluble pour ces esprits de transition, rattachés au passé par quelques-unes de leurs meilleures qualités, assez clairvoyans pour comprendre que le passé était mort, trop timorés pour aller avec décision à l'avenir. Leurs ombres peuvent se consoler en constatant que d'autres n'ont pas mieux fait.

Ils paraissent déjà très loin de nous, tant nous avons marché vite. Si l'on oubliait de leur rendre la part de justice et de sympathie que nous devons à tous les ouvriers de notre histoire, les *Lettres* de la duchesse de Broglie nous rappelleraient à ce devoir. Elle témoigne pour ses amis : ce n'était pas une terre banale, celle où de pareilles fleurs ont pu éclore. Dans la maison même qu'elle orna, un nouveau témoignage n'était pas nécessaire: il semblait que tous ses proches eussent assez fait pour honorer cette maison; et la modestie de l'aimable femme se fût effarouchée, si on lui eût dit qu'amenée au grand jour de l'histoire, elle ajouterait quelque chose encore aux deux noms si lourds qu'elle a portés. Ce sera pourtant l'impression de tous les lecteurs qui approcheront le cœur rare dont ce livre nous a gardé quelques battemens. Et si la curiosité les amène à Coppet, ils y verront surgir désormais, derrière l'éclatante renommée qu'on y cherche, la figure plus discrète et plus douce qui aura pris place dans leur souvenir; ce joli mot qu'elle disait, sans imaginer qu'il pût se rapporter à elle-même, plus d'un y songera à Coppet pour lui en faire l'application : « C'est la sibylle remplacée par la madone. »

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

REVUE DRAMATIQUE

VAUDEVILLE : *Viveurs*, comédie en quatre actes, par M. Henri Lavedan. — RENAISSANCE : *Amans*, comédie en quatre actes et cinq tableaux, par M. Maurice Donnay.

Les deux pièces que jouent en ce moment le Vaudeville et la Renaissance, avec un succès que je m'empresse de constater, présentent de frappantes analogies. Elles sont, sinon peut-être de même qualité, du moins de même genre. L'auteur de *Viveurs* et celui d'*Amans* écrivent l'un et l'autre à *la Vie parisienne;* M. Henri Lavedan est suffisamment connu, et j'ai eu l'occasion de dire ici même le cas que je fais de son grand talent. M. Maurice Donnay a été l'un des fantaisistes les plus appréciés du Chat-Noir, et il est, sauf erreur sur ce point d'histoire littéraire, l'inventeur de la fable-express. M. Donnay a plus de goût pour les grâces compliquées et fuyantes de l'ironie; M. Lavedan sait mieux faire cingler la satire. M. Donnay est poète et son dialogue s'accompagne en sourdine d'on ne sait quelle musique de langueur et de volupté ; M. Lavedan est moraliste. Ils sont tous deux par profession des hommes d'esprit. Nous pouvons donc, d'après les spécimens que nous en apportent ces écrivains autorisés, nous faire une idée de ce « genre parisien » qui certes ne date pas d'aujourd'hui, mais auquel va la faveur, et qui est, semble-t-il, le dernier cri de la modernité au théâtre.

Ce qu'il y a d'abord de bien parisien dans le théâtre parisien, c'est le décor. Nous sommes tout de suite avertis que le lieu de la scène est à Paris et non pas ailleurs. C'est le salon d'essayage du couturier en renom, celui de Doucet, pour être tout à fait précis, et non pas celui de tel autre parmi ses rivaux fameux. C'est la salle commune d'un restaurant de nuit. C'est le salon d'attente du médecin des dames. C'est le hall ou c'est la salle des fêtes d'un petit hôtel de femme galante dans les quartiers neufs : on pend la crémaillère, on soupe par petites tables, l'orchestre des tziganes sévit. Il est aisé de voir que cette mine est inépuisable. On pourra une autre fois nous mener chez la modiste, chez la lingère, chez la corsetière, chez la manicure ou chez la dou-

cheuse. C'est une occasion d'initier les moins mondains d'entre nous à tous les raffinemens du luxe moderne; on expose sous nos yeux charmés meubles et tentures, rubans, mousselines, des étoffes très Liberty, des amours de canapés, un lit merveilleusement suggestif. Mais ce que nous aimons surtout dans ces gracieuses exhibitions, c'est qu'on nous y montre des femmes qui se déshabillent. Ce point est essentiel, et pas plus dans *Amans* que dans *Viveurs* on n'a eu garde de l'omettre. A la Renaissance c'est Mme Jeanne Granier que nous avons le plaisir très vif de voir en corset; au Vaudeville c'est non seulement Mme Réjane, mais plusieurs autres dames aussi, pareillement jeunes, jolies, et faites à ravir. Nous ne nous en plaignons pas. Certes non! Et si nous avons quelque regret c'est plutôt de ce que la beauté de ces dames s'enferme encore dans la prison du corset. Mais il faut laisser quelque chose à faire au théâtre de demain. Décor et figuration s'unissent pour former un ensemble séduisant, pimpant, émoustillant. C'est un cadre tout de gaieté, de clarté, d'élégance et de coquetterie. Cela est très important. Cela crée une atmosphère. On sait que les choses, suivant l'atmosphère où elles baignent, changent de valeur et de signification. Dans tout autre cadre les tableaux qu'on va nous présenter nous répugneraient. Nous ne supporterions pas ces personnages ignobles exprimant dans un langage approprié des sentimens ignobles. Le parisianisme fait tout passer. C'est le pavillon qui couvre la marchandise. Grâce au prestige de l'étiquette moderne, les pires vilenies se teintent de nuances charmantes et acquièrent cette délicatesse que toute la presse — un peu sévère peut-être pour M. Lavedan et volontiers malveillante aux situations acquises — a célébrée surtout dans la pièce de M. Donnay.

Dans ce décor le Paris qui prend place, c'est naturellement le Paris qui s'amuse, le seul qui compte au surplus; car pour ce qui est de l'autre, du Paris qui travaille, qui pense, qui vit, le théâtre ne lui fait guère l'honneur de s'occuper de lui. *Amans* nous ouvre le monde de la galanterie, qui d'ailleurs n'a pas l'air d'avoir beaucoup changé depuis le temps du *Demi-Monde*. Claudine Rozay y occupe une jolie situation, ayant de la tenue et certaines vertus bourgeoises. Elle a pour protecteur le comte de Puyseux. Son amant, Georges Vetheuil, est l'ironique tendre, le doux sceptique qui se moque de soi comme des autres, le bon blagueur de qui la blague commence par lui-même. Ce type paraîtrait partout ailleurs un peu trop passé de mode et défraîchi; sur le boulevard il continue d'être bien vu. Le boulevard est plus conservateur qu'on ne croit. Puis c'est un lot de filles de marque inférieure. *Viveurs* nous introduit dans le monde de la bourgeoisie qui fait la fête. Voici Dupallet, le « vieux marcheur »; Paul Salomon, le « faux juif », homme de bourse et homme de plaisir; Guénosa, le docteur exotique, vendeur d'orviétan pour une clientèle de surmenés et de

détraqués; Morvilette, le vulgaire souteneur; Mme Blandain, une dame qui monte sur les tables où l'on soupe; Alice Guénosa, la vierge pour tableaux vivans; Paf, l'androgyne; plus un certain nombre de fêtards sans physionomie fort originale et de noceuses à la douzaine. Vous pensez à part vous : Quel vilain monde! Notez qu'on ne vous le donne pas pour être du joli monde. On vous le donne seulement pour être du monde parisien. Il n'y a rien à dire.

Entre ces personnages quelles situations peuvent naître, et quels sentimens s'exprimer? Quels sujets d'étude s'offrent à l'observateur? De toute évidence il n'y en a que deux. L'un consiste à savoir comment se noue une liaison et, suivant le terme encore usité, « comment on se colle. » C'est celui des deux qui « rend » le moins; car ici les préliminaires ne sont ni très longs ni très compliqués. L'autre consiste à savoir comment on se quitte, comment on se lâche, ainsi qu'on disait hier, ou pour parler le langage d'aujourd'hui, « comment on se plaque. » Ce second sujet est très riche. Car il arrive qu'un des amans se cramponne; et alors c'est une source abondante de développemens. Entre temps on nous initie à des nuances de sentimens qui sont peu connues parce qu'en effet elles sont assez particulières. Par exemple, vous ne vous êtes peut-être jamais demandé quel est exactement l'état d'esprit d'une femme entretenue, qui, étant une femme entretenue « honnête », se trouve partagée entre ses devoirs et son amour, voudrait ménager les intérêts de sa situation sans renoncer au souci de son idéal, et rester fidèle à son protecteur en gardant tout de même son amant de cœur. Une conscience scrupuleuse nous crée bien des embarras. — Et j'admire comme un autre le grand art de faire quelque chose de rien. Le troisième acte d'*Amans* est celui auquel on a généralement trouvé le plus de saveur. Claudine Rozay vient de donner un grand dîner. Elle se retire dans sa chambre à coucher. Puyseux qui l'y a suivie voudrait lui donner les marques d'une passion restée aussi ardente qu'aux premiers jours. Mais elle est très fatiguée. Elle se refuse. Puyseux sort par une porte, Vetheuil entre par l'autre. Il a attendu pendant une heure sous la neige. Cela vaudrait une récompense. Mais décidément Claudine est trop fatiguée. Vetheuil s'en va comme il était venu. C'est tout. Tel est l'épisode sur lequel on a, une demi-heure durant, tenu fixée notre attention. Je vous assure que je dis la vérité. Au surplus vous y irez voir. Et je vous y engage, car je ne suis pas de ces critiques qui s'efforcent d'empêcher le public d'aller voir les pièces et qui font donc comme s'ils prenaient un peu d'argent dans la poche des auteurs.

Il est clair que ce genre de littérature exige une langue spéciale, qui est encore du français, si l'on veut, mais qui ne saurait être le français de toute la France. Puisque les provinces ont leurs patois, on ne voit pas pourquoi Paris n'aurait pas le sien. Le patois de Paris a ceci de commun avec les autres patois qu'il est à peu près inintelligible

à tous ceux qui ne sont pas de la localité. Il est en continuelle transformation, changeant d'une saison à la saison suivante ; chaque hiver on y constate, comme dans Paris même, de nouveaux embellissemens. Ce qui le caractérise c'est la complication. Le surchauffement de l'existence, le détraquement des nerfs, la fièvre des cerveaux s'y traduisent par la hardiesse des métaphores et l'imprévu des tropes. C'est du Marivaux exaspéré, et plus souvent du Mascarille. Les sous-entendus en sont une des grâces les moins contestables. Les personnes qui possèdent la clé de ce langage ont l'esprit continûment tourné vers le double sens grivois des mots. Cela d'ailleurs sans préjudice des mots crus et des gros mots. On y appelle les choses et les gens par les termes dont on les désigne sur les boulevards extérieurs et dans les bals de barrière. C'est pourquoi ceux qui fréquentent peu dans ces endroits ont parfois des hésitations et voudraient recourir au dictionnaire. Je ne nie pas du reste que l'auteur dramatique n'ait le devoir de faire parler à ses personnages la langue qu'ils parleraient dans la vie réelle. Cela nous renseigne sur l'essence de cet esprit parisien dont nous sommes fiers, et que, je le crains, la province nous envie. Ici, le dernier mot de l'élégance et du raffinement, c'est le raffinement dans la grossièreté.

Le théâtre parisien n'est pas incompatible avec la morale. Il en a une, que les auteurs ne se contentent pas d'y laisser comme enfermée, mais qu'ils prennent soin de dégager et de formuler. Car s'ils nous présentent des tableaux plutôt frivoles et des images plutôt décolletées, ce n'est pas, comme on pourrait croire, pour satisfaire une curiosité vaine ou malsaine, c'est pour nous exhorter au bien. S'ils nous montrent ce monde tel qu'il est, avec complaisance, mais sans atténuations, c'est pour le flétrir. M. Donnay ne flétrit pas beaucoup; ce n'est pas sa manière. Au moment où il va nous livrer sa philosophie, une sarabande joyeuse envahit la scène et lui coupe son effet. Il a néanmoins à l'adresse de ses pantins et de ses fantoches des mots sévères. Chez M. Lavedan le parti pris de moraliser est très sensible. Tous les reproches qu'on peut adresser aux viveurs et à leurs historiographes, il les exprime au cours de sa pièce, avec force et sincérité. Au dernier acte Mme Blandain, dans un morceau d'une âpre éloquence, dénonce le vide de cette vie absurde et donne à ses amis leur vrai nom : ce sont des voyous. Cela est très bien dit. On s'étonne seulement que ce soit Mme Blandain qui le dise. On est surpris que ces belles idées aient pu germer dans sa pauvre cervelle. Évidemment elle manque d'autorité. Peut-être aussi faut-il craindre que les personnes qui viendront entendre *Viveurs* n'y soient pas venues précisément dans l'intention d'être édifiées, qu'elles ne soient pas dans les dispositions les meilleures pour goûter une leçon de morale, que la tirade de Mme Blandain ne leur fasse l'effet d'un sermon et que dans leur langage irrespectueux elles ne qualifient ce sermon d'être « rasant ». Elles auront tort. Mais au théâtre ce ne

sont pas les conclusions qui importent, c'est ce qui les précède. D'honnêtes réflexions ont moins de portée que des exhibitions et un dialogue qui ne l'étaient guère. Nous n'avons pas confiance. Même ces éclats de voix nous paraissent un peu déplacés et inutiles. Il se pourrait qu'il y eût moins d'importance que ne le croit M. Lavedan à ce que les fêtards ne fissent plus la fête. Car, qu'est-ce qu'ils pourraient bien faire? La vraie morale consiste à les laisser s'agiter dans leur coin et à ne pas encombrer du récit de leurs piètres exploits les journaux, les romans et les scènes de théâtre. Il y a en haut et en bas des sociétés une écume et une boue; à les remuer, ce qu'on gagne c'est uniquement de nous en éclabousser.

Ce que je viens de dire s'appliquerait aussi bien au genre parisien dans le roman. Je n'oublie pas que nous sommes au théâtre. Mais le système dramatique usité pour ces sortes de pièces est connu. Il consiste à rapprocher des scènes qui se suivent au hasard et sans lien, à prêter aux personnages un dialogue factice, où nous retrouvons sans cesse les idées de l'auteur, les mots de l'auteur, l'esprit de l'auteur, quand ce n'est pas cette espèce de drôlerie anonyme et uniforme que la mode impose à un même moment à tous les professionnels en guise d'esprit. Si le théâtre parisien marque un progrès en ce sens qu'on nous y fait entendre et voir des choses de plus en plus scabreuses, au point de vue de l'art spécial du théâtre il n'apporte aucune nouveauté utile. Je suis loin d'ailleurs de contester la légitimité du genre, et je crains qu'on ne soit injuste quand on en étudie les spécimens comme on ferait pour une comédie. Ce sont les tendances du public qui créent les genres. Après un long temps de faveur l'opérette est démodée; elle a cessé de plaire. L'importante clientèle qui y trouvait jadis un moyen agréable de passer ses soirées devra aux pièces parisiennes la même espèce de satisfactions que l'opérette ne sait plus lui procurer.

Il faut bien que les gens s'amusent. Et il n'y aurait pas lieu de se fâcher, si l'on ne voyait des écrivains d'un réel talent se dépenser dans un genre indigne d'eux, qu'ils devraient abandonner aux simples faiseurs. Nous formons en terminant ce souhait, d'avoir bientôt à applaudir M. Lavedan, comme nous l'avons déjà fait, pour quelque belle comédie où il aura mis tout ce qu'il y a en lui de verve, d'esprit mordant, de justesse d'observation et de pénétration morale.

Les deux pièces sont jouées à la perfection. M[me] Jeanne Granier s'est révélée comédienne dans le rôle de Claudine Rozay. M. Guitry ne nous avait jamais si pleinement satisfait que dans celui de Georges Vetheuil. M[me] Réjane est délicieuse. Et je ne ferai qu'un reproche aux excellens acteurs du Vaudeville : c'est qu'on ne les entend pas.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre.

Le ministère de M. Léon Bourgeois durera-t-il longtemps ? Tout le monde, à l'origine, était disposé à résoudre la question par la négative. Il semblait impossible qu'un ministère qui, notoirement, n'avait pas de majorité à la Chambre, pût vivre néanmoins. On commence à se demander si on ne s'est pas trompé. Assurément, le ministère n'est pas solide et il faudrait peu de chose pour l'ébranler et le renverser; mais ce peu de chose se produira-t-il aussitôt qu'on l'avait cru ? Bien qu'elle soit très confuse et, à beaucoup d'égards, peu correcte, sa situation parlementaire n'est pas sans lui offrir des ressources très propres, pour peu qu'il en use habilement, à prolonger son existence. Or, M. Bourgeois est un homme habile. Il a du tact, du savoir-faire, de l'à-propos dans la parole, et il a su se tirer adroitement des premières difficultés qu'il a rencontrées. A la vérité elles n'étaient pas bien graves. M. Bourgeois est singulièrement aidé dans sa tâche par le double parti pris des socialistes et des républicains modérés. Les premiers sont fermement résolus à le soutenir quoi qu'il fasse et même quoi qu'il ne fasse pas, et les seconds ne le sont pas moins à ne pas l'attaquer. Tout le monde lui fait crédit, avec la différence que le crédit que lui ouvrent les socialistes paraît être illimité, tandis que celui qu'il trouve auprès des modérés aura certainement une fin, sans doute assez prochaine. Pour le moment, le ministère s'entend dire par ces derniers des choses désagréables ; on l'accable éloquemment sous les prophéties les plus sinistres; mais on vote pour lui, et, s'il est philosophe, cela doit lui suffire.

De ces deux attitudes, celle des socialistes et celle des modérés, il serait difficile de dire quelle est la plus imprévue. Peut-être est-ce la première. Les modérés ont une telle habitude de soutenir tous les gouvernemens, qu'ils soutiennent machinalement celui-ci comme les autres. Mais ce qui est tout à fait nouveau, c'est de voir les socialistes devenus ministériels. Qui aurait pu croire que MM. Jaurès et Jules Guesde, MM. Millerand et Rouanet, cachaient sous leurs violences apparentes l'âme la plus disciplinée qui fût jamais ? Hier encore, ils se répandaient en invectives passionnées contre les hommes, quels qu'ils fussent, qui occupaient le gouvernement. Les séances de la Chambre avaient

l'aspect le plus tumultueux. L'hémicycle était sans cesse envahi et livré au désordre. Les mots les plus injurieux étaient jetés à la face des ministres. L'extrême gauche ressemblait à une vague toujours montante, furieuse, enragée, qui venait déferler et se briser contre les bancs de la majorité. Il suffit, paraît-il, de jeter de l'huile sur la mer la plus agitée pour qu'elle s'apaise et se calme aussitôt, mais il n'est pas aussi sûr que le phénomène soit durable. Éphémère ou non, on l'a vu se produire, comme par enchantement, au Palais-Bourbon. Si la majorité modérée n'a pas su, du jour au lendemain, changer de caractère, il n'en a pas été de même de la minorité socialiste. Soit qu'elle eût épuisé toutes ses violences et qu'elle en fût elle-même secrètement fatiguée, soit qu'elle ait vraiment dans M. Bourgeois et ses collègues une confiance naïve et dont ils sont plus ou moins dignes, sa conversion ministérielle a été aussi rapide et aussi complète que si elle s'était produite sur le chemin de Damas. Le miracle a eu des effets foudroyans. On ne reconnaît plus les socialistes. Ils sont aux petits soins pour le ministère. Ils n'épargnent rien pour lui éviter les moindres difficultés, les plus insignifiantes contrariétés parlementaires. M. Bourgeois avait annoncé, dans sa déclaration, que son but était d'agir et non pas de vivre. S'il agira, nous le verrons bientôt; mais il dépend de lui de se laisser vivre. Reste à savoir si les socialistes et les radicaux travaillent ainsi par simple amour de l'art, par goût pour la nouveauté, par dilettantisme parlementaire, et s'ils accordent gratuitement leur concours au gouvernement. Avons-nous besoin de dire que nous n'en croyons rien ?

En tout cas, ce n'est pas à l'impatience de voir appliquer leurs principes qu'il faut attribuer leur étrange empressement envers le ministère. Jamais parti n'a plus sacrifié de ce qui fait la force intrinsèque et, pour tout dire, l'honneur d'un groupe politique. Les socialistes nous ont montré comment on attaque un gouvernement, ils nous apprennent aujourd'hui comment on le sert. Si l'opportunisme n'avait pas existé, ils l'auraient inventé. On peut juger désormais à quel point étaient peu sincères leurs grandes indignations contre une majorité qu'ils accusaient si volontiers de servilisme. La langue française n'avait pas de mots assez durs pour exprimer leur mépris et leur colère contre l'hésitation d'un brave homme qui, avant de voter suivant ses préférences, se demandait s'il ne devait pas sacrifier à la stabilité gouvernementale quelque chose de son opinion personnelle, et qui faisait assez souvent ce sacrifice. D'un seul coup, les socialistes et les radicaux ont dépassé, en fait de concessions, tout ce qu'on avait vu jusqu'à ce jour. Dès la première escarmouche que le ministère a eu à subir, on a pu mesurer jusqu'où les emporterait leur dévouement. Il s'agissait du retrait des lois contre les menées anarchistes. Depuis plusieurs jours, on avait annoncé qu'il serait demandé

par un membre du parti radical; mais presque aussitôt des interventions s'étaient produites pour calmer des ardeurs aussi dangereuses et les radicaux avaient résolu de se tenir tranquilles. L'abrogation des lois contre les anarchistes a été proposée par M. Julien Dumas, qui est un rallié. L'attaque, venant de lui, changeait de caractère : il était facile de prévoir qu'elle n'aboutirait à aucun résultat. Aussi bien, le seul but que se proposait M. Dumas était-il d'embarrasser à la fois le gouvernement et ses amis. Il s'agissait plutôt d'une petite taquinerie que d'une bataille sérieuse. Ce n'est pas, à notre avis, avec des armes aussi légères qu'il convient d'attaquer le cabinet radical. M. Bourgeois n'a pas eu beaucoup de peine à échapper au piège un peu trop apparent qu'on lui tendait. Il a dit que les lois contre les anarchistes, œuvre des circonstances, n'avaient jamais eu dans sa pensée qu'un caractère provisoire. Après les avoir amendées, il les a lui-même votées autrefois, ce qui le mettait à l'aise pour en parler avec mesure. Le jour viendra de les abroger; mais est-il venu? Il ne le pense pas; aussi n'a-t-il pris, dans son programme, aucun engagement à cet égard. La Chambre actuelle doit durer encore pendant près de deux ans et demi : avant de se séparer, elle fera bien de rapporter des lois qui auront alors produit tout leur effet; mais le temps ne lui manque pas, et M. Bourgeois estime qu'elle a dès aujourd'hui à faire des choses plus pressées. Enfin, il a laissé échapper la déclaration qu'il n'y avait pas actuellement à la Chambre une majorité favorable à l'abrogation, ce qui équivalait à reconnaître qu'il n'y avait pas une majorité radicale. Mais s'il n'y a pas une majorité radicale, pourquoi avons-nous un gouvernement radical? Lorsque M. Bourgeois assignait une date indéterminée au retrait des lois contre les anarchistes, il voulait dire sans doute que l'heure de les abroger sonnerait dès que lui-même ne serait plus ministre. Alors, radicaux et socialistes réclameront à grands cris ce qu'ils auront négligé de faire pour leur propre compte, quand ils le pouvaient. Ils refuseront d'attendre un jour de plus. Ils accableront d'invectives ceux qui essaieront de leur résister ou seulement de les faire attendre. On reprochait autrefois à l'opposition d'exiger du gouvernement qu'il appliquât ses principes, tout en se réservant d'en appliquer elle-même de très différens, et même de tout à fait opposés, si elle arrivait jamais aux affaires. Et cependant, cette prétention pouvait se soutenir en bonne logique. Mais que penser d'un parti qui applique au pouvoir les principes de ses adversaires, et se réserve de leur demander d'appliquer les siens lorsque la roue de la fortune les aura ramenés aux affaires? N'est-ce pas le monde renversé?

L'attitude de l'extrême gauche pendant que M. Bourgeois faisait ces déclarations imprévues était des plus intéressantes à observer. Jamais elle ne s'était montrée aussi joyeuse. Radicaux et socialistes se tour-

naient vers le centre comme pour lui dire : — Ah ! vous avez cru nous embarrasser en nous mettant en contradiction avec nous-mêmes? Vous avez pensé que nous avions des principes et que nous y tenions? Parce que nous avons combattu autrefois les lois contre les anarchistes, vous vous êtes imaginés que nous n'aurions rien de plus pressé que d'en exiger le retrait? Détrompez-vous. Nos principes sont des armes de guerre contre un ministère qui nous déplaît : nous les mettons de côté quand le ministère nous convient. Nous sommes aujourd'hui ministériels, et nous le ferons voir. C'est à M. Bourgeois à juger ce que la situation comporte. Quant à nous, simples soldats, nous sommes résolus à le suivre aveuglément : notre docilité assure son existence. — Le centre, il faut l'avouer, a paru tout désorienté en présence d'aveux aussi dénués d'artifice. Pendant quelques instans l'assemblée a été complètement désemparée. Personne ne reconnaissait plus son voisin. M. Bourgeois en a profité pour adresser à la majorité de la veille un appel qui n'a pas été relevé sur l'heure. Au lieu de ces attaques mesquines, indirectes, poussées de biais et sans franchise, il a invité les modérés à une discussion plus haute et plus digne. A un programme, il a demandé qu'on en opposât un autre. Si on n'est pas partisan du gouvernement radical, il faut dire pourquoi, et le dire de manière à ce que le pays entende et comprenne. Ces explications loyales assurent la dignité et la force du gouvernement parlementaire. M. Bourgeois avait raison, et la vérité nous oblige à reconnaître que, dans cette journée, l'avantage lui est resté.

Mais peut-on refuser à un parti le droit de choisir son heure? M. Bourgeois, qui prend si bien son temps pour abroger des lois que ses amis traitent de scélérates, ne saurait trouver mauvais que ses adversaires prennent aussi le leur pour lui livrer bataille sur un bon terrain. Et puis, il y a en ce moment, parmi les modérés, un sentiment très répandu : c'est qu'il ne faut pas, quand même on le pourrait, renverser tout de suite le ministère. Ceux mêmes qui jugent dangereuse l'expérience d'un gouvernement radical, et qui regrettent le plus vivement qu'elle ait paru indispensable, sont d'avis, puisqu'on a voulu la faire, de la pousser jusqu'au bout et de l'épuiser en une seule fois. Si le ministère Bourgeois venait à tomber après quelques jours ou quelques semaines, on ne manquerait pas de dire que les modérés, après avoir manifesté leur propre impuissance à accomplir les grandes réformes, ont méchamment empêché les radicaux de les réaliser. Le parti radical est en minorité dans le pays comme dans la Chambre. Ce qui fait sa force, c'est qu'on ne l'a pas encore essayé au pouvoir. La critique lui a toujours été facile, et il n'y a jamais été livré lui-même. Il parle aux imaginations, et s'il effraie les unes, il éblouit et séduit les autres. Le moment est venu pour lui d'agir, comme l'a dit M. Bourgeois, et, quoique ses amis le supplient de le faire le moins possible

et de se contenter modestement de les faire vivre, il faudra bien, fût-ce en gouvernant au jour le jour, qu'il donne la mesure de sa capacité administrative et qu'il tombe sous le jugement du pays. On ne l'a jugé, jusqu'ici, qu'en théorie; on le jugera désormais en fait et dans la pratique des affaires. Les modérés, ou du moins le plus grand nombre d'entre eux, se défendent de vouloir arrêter dès le premier pas l'expérience. Il y a dans leur attitude un peu de fatigue personnelle, sinon de découragement, après les mésaventures qu'ils ont éprouvées depuis quelques années. Leur parti a quelque chose de flottant, d'indécis, de mal ordonné. Ils espèrent retrouver dans l'opposition plus de consistance et de cohérence. Cet état de désagrégation, sinon de décomposition, n'est d'ailleurs que trop naturel après plusieurs années de gouvernemens de concentration républicaine. On est tenté de savoir gré à M. Bourgeois d'être sorti de ce système politique hybride et dissolvant, et d'avoir fait un ministère franchement radical. Par malheur, il ne l'a pas fait exprès. M. Bourgeois est partisan de la concentration républicaine, et, si son ministère est radical quant aux personnes qui le composent, il ne l'est pas quant à la politique qu'il se propose de suivre. Et là est l'équivoque.

Elle a été en partie dissipée par les discours que MM. Barthou et P. Deschanel, le dernier en particulier, ont prononcés dans une circonstance qui ne semblait pas de nature à provoquer un débat sur la politique générale : aussi ce débat a-t-il été fatalement un peu écourté. Mais il a été vif et lumineux. Le ministère a eu la bonne chance d'arrêter à Londres ce prototype du Juif errant, cet Arton qui paraissait depuis quelques années insaisissable, et sur lequel on a écrit tant d'articles de journaux. Comment une discussion à ce sujet a-t-elle dévié et s'est-elle amplifiée tout d'un coup de manière à appeler M. Deschanel à la tribune? Peu importe : M. Deschanel, dans une improvisation brillante, a tiré l'horoscope du ministère de M. Bourgeois. Loin de lui l'intention de le renverser trop vite! Non : il faut que les radicaux, après avoir accusé l'impuissance des autres, aient le temps de montrer la leur dans toute son étendue. Une première occasion s'est présentée à eux d'appliquer leurs principes; ils sont les ennemis des lois contre les anarchistes; que n'en ont-ils proposé l'abrogation? Ils s'en sont bien gardés. Ils ont, au moins cette fois, renoncé à agir pour continuer de vivre. Eh bien! M. Deschanel les a mis au défi de changer de manière. S'ils veulent vivre, ils seront obligés, bon gré mal gré, d'appliquer sur tous les points la politique des modérés. Après avoir maintenu les lois contre les anarchistes, on verra les ministres radicaux défendre l'ambassade auprès du Vatican, le budget des cultes, les fonds secrets, etc. Ils brûleront tout ce qu'ils ont adoré et adoreront tout ce qu'ils ont brûlé. Ils feront, devant le pays qui regarde, une démonstration éclatante, à savoir qu'il n'y a qu'une politique

possible, et que ce n'est pas la leur. Quand cette démonstration aura été faite pour tout le monde, les modérés reviendront au pouvoir avec une force qu'ils n'ont pas eue depuis longtemps. — Je vote pour vous, a déclaré M. Deschanel à M. Bourgeois : vous avez été le fossoyeur de la concentration, vous serez celui du radicalisme! — Voter pour M. Bourgeois après un pareil discours était aller un peu loin. M. le président du Conseil a tenu à s'en expliquer, et c'est alors qu'il a laissé apercevoir toute sa pensée. Il a désavoué sans ambages le programme des socialistes. — Ce programme, a-t-il dit, n'est pas le mien ; je ne l'ai jamais pris à mon compte ; je ne lui ferai aucune concession. — Pendant que M. Bourgeois parlait de la sorte, les socialistes l'applaudissaient en ricanant comme pour donner à croire qu'il y avait là une simple comédie. Mais M. Bourgeois était sincère : il est radical, il n'est pas socialiste. Il est aussi opportuniste. Il n'ignore pas qu'on ne doit faire en politique qu'un pas après l'autre, et que qui ne sut se borner ne sut jamais gouverner. Aussi n'a-t-il inscrit dans son programme qu'un certain nombre des réformes les plus chères à son parti. Il ne s'est pas engagé au delà, il a tenu à le dire. Et, au total, ces réformes sont-elles si effrayantes ? Le principe en a traîné partout : elles ont été promises par tout le monde. En écoutant M. Bourgeois, la majorité croyait entendre d'autres ministres auxquels elle était habituée. Il lui semblait que rien n'était changé, ou du moins peu de chose. Elle reconnaissait, comme dirait M. Jaurès, de très vieilles chansons qui l'avaient souvent bercée. Le radicalisme du Cabinet s'effaçait devant la banalité de son langage. La concentration semblait se reconstituer peu à peu autour de radicaux pour rire et vraiment accommodans. Après tout, si M. Bourgeois fait la même politique que ses prédécesseurs, pourquoi pas M. Bourgeois aussi bien que ceux-ci ? Si M. Deschanel a dit vrai, qu'avons-nous à craindre ? Plus M. Bourgeois parlait, et plus l'incertitude des consciences augmentait. Elle a été à son comble au moment du scrutin. — Je ne suis pas des vôtres, avait dit M. Bourgeois aux socialistes. — N'importe, ont répondu ceux-ci ; nous votons pour vous. — Vous êtes contre moi, disait-il à M. Deschanel ; ayez la franchise de voter en conséquence. — Du tout, répondait l'orateur du centre ; j'ai mon idée et je vote pour vous. — Tout cela est bien ingénieux, mais que peut comprendre le pays à ces roueries parlementaires ? Que peut penser l'électeur de province, le bon et simple paysan, lorsqu'on lui montre, au dépouillement du scrutin, M. Deschanel d'accord avec M. Jaurès ? Quelle indéchiffrable énigme pour lui ? La seule conclusion qu'il en tire est que ce ministère, en somme, n'est pas si mauvais qu'on le dit puisqu'il satisfait tout le monde, et que les plus modérés n'éprouvent aucun scrupule non seulement à le laisser, mais à le faire durer.

Le plan politique et parlementaire de M. Bourgeois commence donc

à se dessiner : il est très dangereux. M. Jules Simon disait autrefois qu'il fallait rendre la République aimable ; M. Léon Bourgeois entreprend la tâche, à la vérité plus difficile, de rendre aimable le radicalisme lui-même. Il cherche à l'insinuer peu à peu, sans jamais l'imposer. Ce n'est ni vers les socialistes, ni même vers les radicaux qu'il se tourne à la Chambre, mais vers le centre, et il s'efforce de l'apprivoiser tout doucement. Le radicalisme farouche d'autrefois est passé de mode ; la concentration l'a abâtardi, lui aussi. Croit-on pourtant que les radicaux et les socialistes, lorsqu'ils prêtent à M. Bourgeois un concours aussi dévoué, se trompent sur leur intérêt ? Non certes ; ils savent très bien ce qu'ils font. Le même vent souffle aujourd'hui sur eux tous, et il n'est pas jusqu'à M. Jules Guesde qui, dans un discours récent, annonçait que l'âge héroïque du parti socialiste était fini. Désormais, le but n'est pas de conquérir les esprits, mais le pouvoir, et non point par la force : tout au plus peut-on le garder par ce moyen. C'est peu à peu, lentement, par des approximations successives et presque insensibles, qu'on se rendra sûrement maître d'une place d'ailleurs si mal gardée. Quand même le ministère actuel ne ferait aucune des réformes qu'il annonce, les radicaux et les socialistes lui sauraient gré de vivre, parce qu'il prouverait par là qu'il est viable, et on en doutait jusqu'à ce jour. Le radicalisme effarouchait ; on s'y habitue. N'est-ce pas, au point de vue de l'avenir, un fait très important ? L'administration commence à en ressentir l'effet. M. Bourgeois, et c'est en cela seulement qu'il se distingue de ses devanciers, a déjà opéré dans le personnel des préfets et des sous-préfets des changemens qui ne sont pas sans portée, — et on en annonce d'autres. Nous ne le lui reprochons pas ; rien de sa part n'est plus légitime. Jusqu'à ce jour, plus les ministères changeaient, et plus ils se ressemblaient : à vrai dire, c'était toujours le même ministère avec des noms nouveaux. Pour la première fois, nous en avons un qui est radical : quoi d'étonnant qu'il veuille une administration à son image ? Il fera sans doute peu de chose dans le domaine législatif, il fera davantage dans le domaine administratif. La lecture des journaux de province est bien faite pour en convaincre. Il n'est pas un fonctionnaire qui ne soit dès maintenant menacé des foudres radicales : ils n'en mourront pas tous, et tous même ne seront pas frappés, mais il suffit qu'ils puissent l'être pour qu'ils prennent docilement une orientation nouvelle. Ils savent aujourd'hui qu'un gouvernement radical est possible, qu'il peut tomber sans doute, mais qu'il est prudent de compter sur son retour. Nos fonctionnaires ne sont pas des héros ; ils ont la prétention de suivre une carrière, et de parvenir sans encombre à une retraite assurée ; il est facile de pressentir quelles métamorphoses s'opéreront en peu de temps chez beaucoup d'entre eux. Être maître de l'administration est le rêve de toutes les oppositions ; l'opposition radicale le réalise en ce moment ; l'opposition socialiste aspire à le réaliser de-

main. Au point où nous en sommes, rien n'est plus invraisemblable, à moins que les modérés, sentant la gravité du danger, ne prennent une résolution énergique et prompte. S'ils ne peuvent pas renverser dès maintenant le ministère, et même s'ils ne désirent pas sa chute immédiate, du moins ce n'est pas à eux à le soutenir de leurs votes. Il n'est que temps d'adopter, devant le pays, des attitudes nettes et intelligibles pour tous. Sinon, c'en est fait pour longtemps du parti modéré. Il n'a pas su être un parti de gouvernement; s'il ne sait pas davantage être un parti d'opposition, est-ce bien un parti et mérite-t-il d'être traité comme tel ? Le lendemain du jour où le ministère de M. Bourgeois a été formé, on se demandait comment il pourrait vivre; on se demande aujourd'hui comment on pourra se débarrasser de lui. On voit que, depuis trois semaines, ce n'est pas l'opposition qui a fait des progrès.

En Orient, la situation ne s'est pas sensiblement modifiée depuis quelques jours; tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'elle ne s'est pas aggravée. Le concert européen est toujours la meilleure, sinon la seule garantie que nous ayons du maintien de la paix, et tout le monde a approuvé la démarche par laquelle le comte Goluchowski a rendu ce concert plus manifeste et plus efficace. L'Autriche a presque toujours pris, dans les grandes crises orientales, des initiatives de ce genre, et plus d'une fois, il faut l'avouer, les complications ultérieures n'en ont pas été évitées; mais, dans les circonstances actuelles, on ne pouvait rien faire de mieux, ni de plus, que d'européaniser la question qui avait été d'abord traitée seulement par trois grandes puissances, l'Angleterre, la France et la Russie. La multiplicité des intérêts en présence et quelquefois la difficulté même de les accorder permet de croire que rien ne sera fait à la légère, et qu'aucune puissance ne se laissera entraîner à une action isolée. Lord Salisbury, qui a pris en main avec tant de hardiesse la cause arménienne, est le premier à parler de l'union de toutes les puissances et de la nécessité de la maintenir. « Quelques personnes, disait-il dans un discours récent, semblent s'imaginer qu'en Angleterre nous disposons des décisions de toutes les puissances. C'est nous attribuer plus d'influence que nous n'en avons. Tout ce qui sera fait doit l'être avec unanimité, mais je ne puis parler qu'au nom d'une des puissances qui seront toutes d'accord (si elles tombent d'accord) sur toute action qui pourra être engagée. Je n'admets pas que la responsabilité de n'importe laquelle des décisions qu'elles pourront prendre pèse entièrement, ou même pour la plus grande partie, sur l'Angleterre. »

C'est à Brighton que le marquis de Salisbury parlait ainsi, le 19 novembre, dans une réunion de conservateurs. Rien de plus correct que ce langage, et il serait à désirer que le premier ministre de la Reine n'en eût jamais tenu d'autre. Mais il ne s'est pas borné là. Il a

donné à ses auditeurs une surprise véritable en leur lisant un message qu'il avait, a-t-il dit, reçu d'un auguste correspondant, le sultan Abdul-Hamid. Les termes mêmes dans lesquels ce document est conçu ont fait depuis naître des doutes sur le fait de savoir s'il constituait bien une communication directe de S. M. Ottomane à lord Salisbury; mais il a plu à ce dernier, pour plus de solennité, de lui attribuer ce caractère. Tout porte à croire qu'il s'agit là d'une note émanant en effet du sultan, et que celui-ci a transmise à son ambassadeur, en lui demandant de la communiquer à lord Salisbury. Au surplus, cette question de forme n'a qu'un intérêt secondaire. C'est bien le sultan qui parle dans le message ou dans la note en question, et il le fait avec un accent personnel dont il est impossible de n'être pas frappé et touché. Abdul-Hamid témoigne beaucoup de peine au sujet des doutes que, dans son discours au banquet du lord-maire, lord Salisbury avait exprimés sur sa sincère et ferme volonté d'accomplir des réformes en Arménie. « Cette opinion, assure-t-il, provient de fausses allégations. Lorsque j'exécuterai les réformes, je prendrai devant moi les documens qui les énumèrent, et je tiendrai personnellement la main à ce que chaque article soit exécuté. C'est la décision à laquelle je me suis arrêté; j'en donne ma parole d'honneur. Je désire que lord Salisbury sache cela, et je prie Sa Seigneurie de croire à ces déclarations et de faire un nouveau discours au nom des sentimens et des dispositions amicales qu'Elle a pour moi et pour mon pays. J'attendrai les résultats avec la plus vive impatience. » Les résultats n'ont pas été ce que le sultan espérait. Le nouveau discours de lord Salisbury, en ce qui concerne le jugement porté sur lui, n'a pas différé du premier d'une manière appréciable, et peut-être même a-t-il eu un accent plus dur. Lord Salisbury a fait de Rustem-Pacha, ambassadeur de Turquie, déjà expirant au moment où il parlait, un éloge qui ressemblait à une oraison funèbre anticipée. S'il s'était borné à dire qu'en toutes circonstances, et depuis de longues années déjà, Rustem-Pacha s'était montré un aussi fidèle ami de l'Angleterre qu'un serviteur intelligent de son maître, il n'aurait pas dépassé la vérité. Il a ajouté qu'il n'y avait plus dans tout l'empire ottoman d'hommes comparables à Rustem-Pacha. « Pourquoi cela ? a-t-il ajouté. Je ne veux pas le rechercher ici. Mais je vous exhorterai à considérer que la solution de ce terrible problème d'Arménie dépend autant de la présence d'hommes capables que de l'existence de programmes à exécuter, et que le simple fait de consigner par écrit de nouvelles mesures sur de nouveaux décrets ne suffit pas, surtout en Orient, pour donner naissance à des gouvernemens qui sachent faire leur devoir et qui aient pour cela l'honnêteté et le courage nécessaires. Les puissances, j'en suis convaincu, feront de leur mieux; mais ne vous imaginez pas qu'il suffise d'un coup de baguette magique pour faire disparaître les malentendus si profondément enracinés dans un empire. Il faut expier

de longues années d'erreur, et une loi cruelle veut que l'expiation retombe sur ceux qui ont commis les fautes. » Il semble donc bien que ce soit une sentence irrémissible autant qu'implacable, et lui-même la qualifie de cruelle, que lord Salisbury porte sur l'empire ottoman et sur son souverain. Nous voulons croire que son intention est excellente; mais s'il se proposait d'entretenir l'insurrection arménienne, de lui envoyer un encouragement officiel, et de provoquer dans d'autres parties de l'empire, soit sur le continent, soit dans les îles de la Méditerraneé, des révoltes et des soulèvemens nouveaux, à coup sûr il ne parlerait pas autrement. Lord Salisbury paraît être entré fort avant dans les secrets de la Providence : aussi, inspire-t-il le genre de gêne mêlée d'inquiétude qu'on éprouve toujours à côté d'un homme qui croit pouvoir parler au nom du destin.

Au reste, lord Salisbury n'est pas seulement biblique, il est aussi très pratique; mais, là encore, il n'est pas rassurant. La nécessité d'augmenter toujours davantage la force navale de l'Angleterre est un des thèmes qu'un Anglais développe le plus volontiers. Il n'a pas manqué de se livrer à Brighton à cet exercice de rhétorique, ce qui aurait été assez banal s'il n'avait pas justifié sa pensée par une argumentation assez imprévue. Ici, nous ne pouvons pas nous dispenser de citer textuellement, car chaque mot a sa portée. « Il y a de vastes parties de la surface du globe, — je n'ai parlé, a-t-il dit, que d'une seule d'entre elles au commencement de ce discours, — où il semble avoir été décrété que le mauvais gouvernement doit ultérieurement provoquer quelques modifications dans les arrangemens politiques existans, et le pis est, dans toutes les modifications aux arrangemens politiques, que les puissances s'imagineront augmenter leur situation et leur dignité par une augmentation de territoire; en outre, chose étrange, elles ne sont jamais d'accord quant à la quantité de territoires que chacune d'elles doit avoir. Il s'ensuit donc que, en supposant à l'humanité les tendances les plus pacifiques et en croyant, comme je le crois, que tous les gouvernemens de l'empire considèrent la paix comme le plus grand des bienfaits, le simple fait que, pour ainsi dire, une si grande quantité de territoires se trouve déjà mise sur le marché est une raison pour que toutes les puissances, et l'Angleterre pardessus toutes les puissances de la terre, soient préparées. Mais ne vous méprenez pas, et n'interprétez pas mes paroles comme signifiant que je m'attends à la disparition rapide de l'empire ottoman. Je suis obligé de peser mes mots avec soin, car il y a des gens fort habiles à les mal interpréter. Ce n'est donc pas ce que je veux dire; mais je veux dire que, non seulement en ce qui concerne l'empire ottoman, mais ailleurs, la tendance, de tous côtés, est dans la direction d'un changement des arrangemens politiques, si éloignée que puisse nous paraître la réalisation ultérieure de cette éventualité. »

Le lecteur appréciera si, en disant que ce n'est pas « seulement » à l'empire ottoman qu'il a voulu faire allusion, lord Salisbury a rendu sa pensée moins inquiétante. Rassurons-nous; c'est aussi ailleurs, peut-être en Chine, peut-être au Maroc, qu'il y aura bientôt des terres vacantes jetées sur le marché du monde. A bon entendeur demi-mot. Mais cette manière d'annoncer la déshérence imminente d'un grand nombre de territoires, de prévoir les conflits qui en résulteront inévitablement entre les puissances, et d'infirmer la valeur des arrangemens internationaux en assurant que la tendance générale est à les remettre en cause, n'est certainement pas de nature à augmenter la sécurité générale. Lord Salisbury n'est conservateur qu'en Angleterre; il ne l'est pas au dehors. Tout ce qu'on peut dire à son éloge est qu'il est franc, et que ceux qui n'auront pas compris ses avertissemens ne devront s'en prendre qu'à eux.

De pareils discours ont grandement besoin d'être corrigés par l'affirmation que l'union européenne, le concert, l'accord parfait, l'harmonie complète sont la loi de l'Angleterre aussi bien que des autres pays, et lord Salisbury ne se fait pas faute de le répéter. D'un autre côté de l'Europe, on a entendu s'élever une voix qui assurément ne contredit pas la sienne, mais qui pourtant en diffère un peu. Le catholicos d'Etchmiadzin, chef suprême de l'Église nationale arménienne, a jugé à propos de s'adresser à l'ambassadeur de Russie à Constantinople pour lui signaler les persécutions dont les chrétiens avaient été l'objet de la part des musulmans et pour réclamer son intervention. La réponse de M. de Nélidoff a été des plus catégoriques. L'ambassadeur de Russie n'a pas hésité à dire que si des conflits déplorables avaient eu lieu, ils avaient été provoqués « par des Arméniens excités par le comité révolutionnaire. » Le catholicos connaît bien ce comité puisqu'il lui a, paraît-il, envoyé son offrande. M. de Nélidoff désavoue ces menées, et pour lui le seul moyen de mettre fin à la crise qu'elles ont provoquée, est de « renoncer au vain espoir d'une intervention étrangère, de contribuer au rétablissement de la paix générale, à l'amélioration de la situation et à l'institution d'un nouveau régime. » La lettre du comte Nélidoff complète très heureusement les discours de lord Salisbury. Elle donne à croire que, s'il y a eu des torts, ils n'ont pas tous été d'un seul côté. Elle déclare très fermement qu'il n'y a pas lieu à intervention européenne proprement dite, et que ce serait un vain espoir d'y compter. Cela ne signifie pas que la Russie reste indifférente au sort des Arméniens. Comme les autres puissances, elle tient à ce que la situation de ces malheureux soit améliorée et à ce qu'un « nouveau régime » soit institué dans les six vilayets. Elle fait cause commune avec l'Europe pour obtenir des réformes, ou plutôt pour en assurer la stricte exécution. Mais il était bon, au moment où la diplomatie anglaise fait peser sur le sultan seul d'aussi écrasantes responsabilités, de rappe-

ler que d'autres aussi en avaient encouru et de faire la part de chacun.

On ne connaît pas exactement les termes de la communication du comte Goluchowski aux divers cabinets ; on sait seulement que leur objet est d'assurer l'efficacité du concert européen, et de déterminer par avance les limites dans lesquelles pourra spontanément s'exercer l'action des ambassadeurs à Constantinople. Sur ce dernier point, il semble qu'il y ait eu une très légère divergence de vues entre les puissances. C'est une question de plus ou de moins. La proposition austro-hongroise allait peut-être un peu loin en donnant aux six ambassadeurs le droit de recourir éventuellement, et sans même en référer à leurs gouvernemens, à des mesures que le salut public aurait pu seul justifier. En sommes-nous là, et le péril est-il si pressant qu'on n'ait pas le temps de recourir aux gouvernemens eux-mêmes, pour qu'ils puissent, après entente commune, arrêter leurs résolutions et les communiquer à leurs représentans ? Les moyens de communication sont-ils si difficiles et si lents qu'il faille recourir à des procédés d'exécution aussi sommaires ? La Russie ne l'a pas cru. Il faut se défier de tout, même de soi, dans des affaires aussi délicates. L'histoire a montré qu'en Orient les coups de canon partent quelquefois tout seuls, et on tremble à la pensée de ce qui pourrait arriver si, par entraînement ou par imprudence, un accident malheureux venait à éclater. Il y a lieu de croire que la France a partagé le sentiment de la Russie. Les dispositions de l'Allemagne, envers l'empire ottoman, paraissent aussi ne s'être pas modifiées depuis le premier jour. Quant à l'Italie, personne n'ignore, puisqu'elle le dit tout haut, qu'elle fera tout ce que voudra l'Angleterre. L'Autriche-Hongrie peut rester jusqu'au bout, comme elle l'a été à l'origine, le principal agent de conciliation et de transaction entre les autres puissances. Sa situation particulière la rend merveilleusement propre à jouer ce rôle d'intermédiaire, rôle si utile comme on vient de le voir, et destiné peut-être à le devenir encore davantage. La seule sauvegarde de l'Europe est, en effet, dans l'absolu maintien de son union. Le jour où cette union viendrait à être rompue, on entrerait dans une phase nouvelle, et les prédictions de lord Salisbury sur les conflits à naître autour de certains territoires seraient à la veille de s'accomplir. Il n'a pas caché qu'à ce moment le droit du plus fort serait seul à s'exercer. Les souffrances de l'Arménie passeraient au second plan dans la pensée de l'Europe, et il n'est pas improbable, d'après le langage de son premier ministre, que l'Angleterre elle-même s'en laisserait distraire par d'autres préoccupations.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.